20559/B/2

H x
17/a

Duplicate.

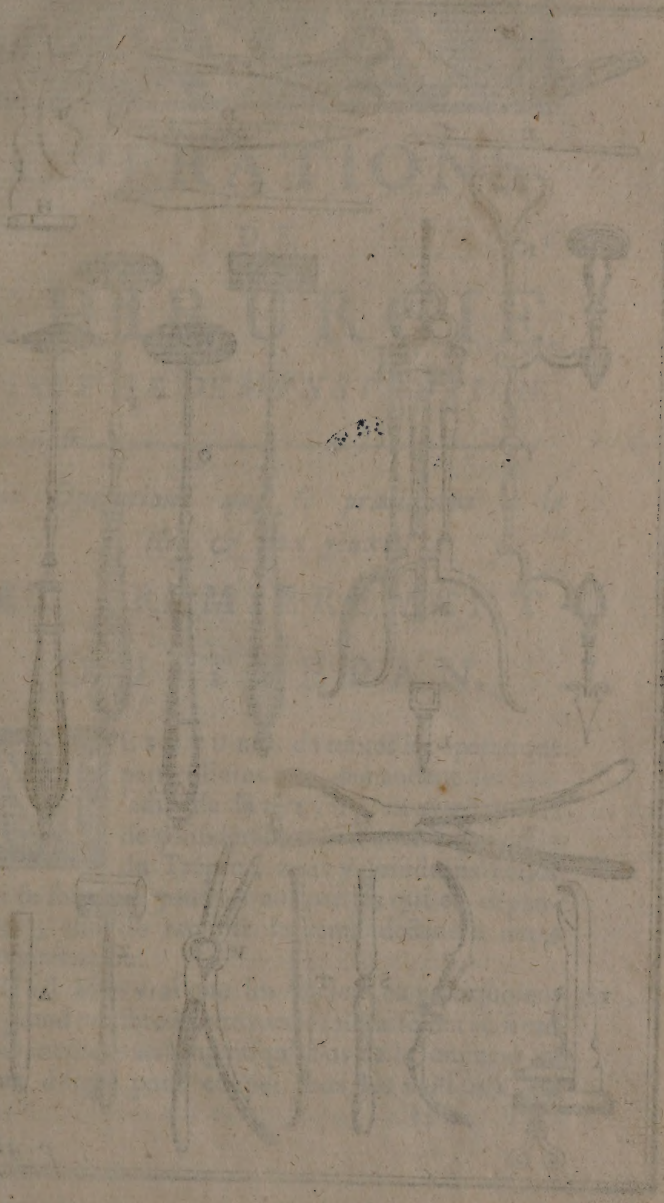
Dionis (P...)
Cours d'opérations de
chirurgie. 1757

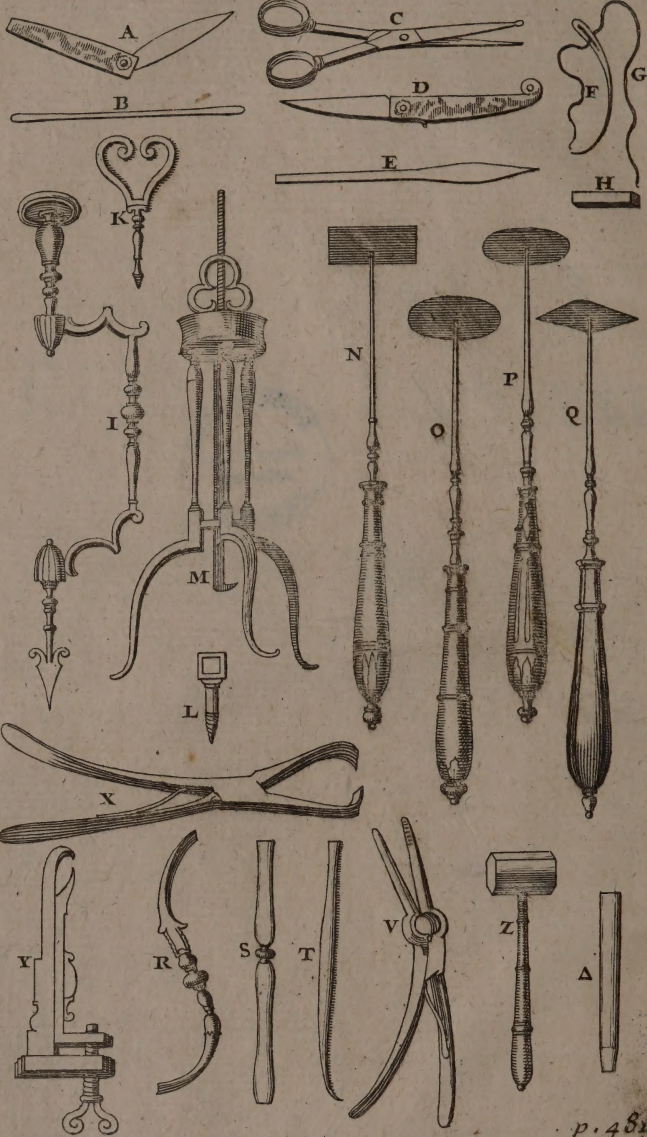
55151

COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

SIXIÉME DÉMONSTRATION.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY




A
B
C
D
E
F
G
H
K
I
M
L
N
O
P
Q
X
Y
R
S
T
V
Z
Δ

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

SIXIE'ME DE'MONSTRATION.

Des Operations qui ſe pratiquent à la tête & aux yeux.

ET PREMIEREMENT DU TREPAN.

MESSIEURS, de toutes les opérations particulieres que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant guéres de conſidérables & d'uſitées que celle du Trépan, nous y joindrons celles qui ſe font aux yeux & au parties qui en dépendent, afin de remplir le tems deſtiné à notre Démonſtration.

Il eſt bien vrai que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie : ils faiſoient au front trois inciſions en long juſqu'à l'os de la longueur de deux doigts pour couper tous les vaiſſeaux qui

étoient entre deux taillades ; ils appelloient cette opération *hiſpoſpatiſme*, du nom de l'inſtrument dont ils ſe ſervoient, qui avoit la figure d'une ſpatule. Ils faiſoient encore au-deſſous de la future coronale une inciſion qui s'étendoit d'une tempe à l'autre & penetroit juſqu'au crâne duquel ils ſéparoient le pericrâne : ils avoient donné à cette opération le nom de *periskitiſme*, dérivé de *peri* autour, & de *Skitizein* qui veut dire écorcher ou racler. Ils appliquoient auſſi des cauteres ou potentiels ou actuels ſur la future coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'intemperie froide & humide de la tête. Leur deſſein étoit d'empêcher par de tels moyens le dépôt des humeurs ſur les yeux & ſur beaucoup d'autres parties & ainſi de les préſerver d'une infinité de maladies, mais on les a trouvé ſi cruels & ſi peu utiles qu'on ne les pratique plus aujourd'hui.

L'opération du trépan que je me propoſe de vous démontrer, ne convient point aux plaies du cuir chevelu, ni à celles des tégumens de la tête, c'eſt pourquoi je ne vous parlerai pas de ces plaies ; & comme elle ne ſe fait qu'aux bleſſures du crâne, deſquelles même il y en a quelques-unes où elle n'eſt pas néceſſaire, il faudra vous en établir les differences, afin que vous ſoyez inſtruits de celles qui en ont beſoin, & de celles où on ſe diſpenſe de la faire.

Differentes ſortes de fractures du crâne.

Les eſpeces de fractures du crâne ſont en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers ; & comme ce ſont les Grecs qui les ont nommés, la barbarie & la rudeſſe de leur prononciation pourra effrayer le jeune Chirurgien à qui ils paroîtront au commencement difficiles à rétenir ; mais pour peu qu'il s'y accoutume il demeurera d'accord qu'il étoit mal-aiſé de leur en trouver de plus convenables, & dont l'étymologie fît auſſi-bien entendre la nature de ces plaies.

Je les réduis à douze que je vais vous expliquer

les unes après les autres. Je rapporterai d'abord leur nom grec, & je vous dirai enſuite celui que les Latins leur ont impoſé, puis nous viendrons au nom françois ſous lequel nous les connoiſſons. Cette Méthode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans votre mémoire ſans beaucoup de peine.

Hedra dérivé d'*hezein* qui veut dire ſeoir, en latin *ſedes* ou *veſtigium*, en françois *marque* ou *ſiege*, eſt une très-ſimple inciſion au crâne où le coup ne laiſſe que la marque ſans pénetrer au-delà. De celle qu'on nomme *hedra*, ou ſiege.

Eccope eſt dérivé de *en* qui ſignifie entre, & de *coptin* couper, en latin *inciſio* ou *exciſio*, en françois *coupure*, *inciſion*; c'eſt une ſolution de continuité en l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'inſtrument qui a fait le coup. L'eccope.

Diacope vient de *dia* qui ſignifie par, & de *coptin* couper, en latin *præciſio* ou *diſſectio*, en françois, *taillade*, *diſſection*; c'eſt une eſpece de fracture au crâne dont le coup a été donné de-biais, & où la piéce de l'os n'eſt qu'à demi-emportée. Diacope.

Aposkeparniſmos eſt tiré de *apo* qui ſignifie découper, & de *Skepharnos* une hache ou doloire, en latin *dedolatio*, en françois, *dédolation*; c'eſt une ſolution de continuité au crâne où la piece eſt emportée & coupée comme ſi la doloire ou la hache y avoient paſſé. De l'apoſkeparniſmos.

Trichiſmos qui vient de *trix* un poil, en latin *rima capillaris*, en françois *fente capillaire*; eſt une fracture où la fente du crâne eſt ſi fine & ſi déliée, qu'elle reſſemble à un cheveu. Pour la découvrir, il faut quelquefois mettre de l'encre ſur le crâne, & après l'avoir eſſuyé, on apperçoit la fente par le trait que cette teinture y laiſſe Du trichiſmos.

Roma de *Rygnyin*, qui veut dire diviſer, en latin *rima*, *ſciſſura*, en françois *fente* ou *felure*, eſt une fente apparente, qui s'étend au-de là de l'inſtrument avec qui on a frappé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de ſa place, ſes piéces diviſées Du rogma.

reſtant égales & continues ; ces fentes ſe font au crâne comme celles qui ſe font aux pots de terre,

Définition de l'apixima.

Apikima de *apo* & de *ikima* qui veulent dire redoublement de fracas ou de bruit par écho, en latin *reſonatio*, en françois *contre-coup* ou *contre-fente*, eſt une eſpece de fracture du crâne faite en la partie oppoſée à celle qui a reçu immediatement le coup.

Du tlaſis.

Tlaſis ou *phlaſis* en latin *contuſio* & en françois *contuſion* ou *colluſion*, c'eſt-à-dire écachement ou froiſſure, eſt une contuſion en l'os, cauſée par quelqu'effort externe, ou bien une depreſſion ou un enfoncement fait avec violence à la ſuperficie extérieure du crâne, laquelle eſt rentrée en dedans ſans aucune fente, comme ſe font les enfonçures aux pots d'étain.

De l'enclaſis ou écraſement.

Entlaſis ou *Ecphlaſis*, en latin *introitus*, *deſidentia*, ou *illiſio*, en françois *embarrure deſidence*, ou *écraſement*, c'eſt une fracture du crâne où il y a pluſieurs fentes, & où il eſt briſé en pluſieurs morceaux.

De l'ecpiſema.

Ecpieſma dérivé de *ec* qui veut dire dehors, & de *piezein* preſſer, en latin *depreſſio*, en françois *enfonçure* ou *embarrure avec eſquilles*, c'eſt une rupture du crâne en pluſieurs piéces, dont quelques-unes ou toutes preſſent & bleſſent les membranes.

De l'engiſſoma.

Engiſſoma dérivé de *en* qui ſignifie dedans, & *giſſin* couper, en latin *appropinquatio*, en françois *approchement*, c'eſt une fracture du crâne, en laquelle un des bouts de l'os ſéparé eſt enfoncé ſur la dure-mere, l'autre bout relevé en dehors, faiſant le pont-levis.

Du camareſis.

Camareſis de *camare*, qui veut dire une voute, en latin *teſtudinatio* ou *fornicatio*, en françois *vouture*, eſt une eſpece de fracture du crâne où le milieu de l'os fracturé s'éleve en forme de voute, & reſſemble au dos d'une tortue.

Réduction de toutes ces fractures.

Mais je réduis toutes ces fractures du crâne ſous trois genres ; ſous l'inciſion, ſous la fente, & ſous

la contusion; qui renferment les douze fractures dont je viens de vous parler.

De l'incision. L'incision est une petite plaie au crâne qui ne va pas plus loin que l'instrument qui l'a faite : elle en contient 4 qui sont les premieres; sçavoir, *l'hedra* qui n'est qu'une simple marque; l'*eccope*, qui est une petite incision, le *diacope*, qui n'enleve point la piéce de l'os; & l'*Aposkeparmismos*, qui emporte la piéce, comme un coup de hache : ces quatre plaies du crâne ne demandent point le trépan.

De la contusion. La fente est une solution de continuité au crâne qui va plus loin que l'arme qui a donné le coup, elle comprend trois sortes de fractures; sçavoir, le *trichismos*, ou la sciſſure capillaire, le *rogme* ou la fente apparente, & *l'apichima*, ou le contre-coup. L'opération du trépan convient à ces trois espéces.

La contusion est une dépression violente faite par quelqu'instrument contondant qui rompt & sépare les parties du crâne qui étoient unies ensemble; elle a sous elle cinq autres espèces de fractures, sçavoir le *tlasis*, ou l'enfonçure sans fracture apparente l'*entlasis* ou l'écachement & la briſure de l'os, l'*ecpiesma*, où les esquilles preſſent la dure-mere, l'*engisſoma*, où l'os est en forme de pont-levis, & le *camarosis*, où l'os est en voute & fait comme le dos d'une tortue. Ces cinq sortes de fractures ne se peuvent guérir sans le secours du trépan, excepté le *tlasis*, où l'os peut aux enfans faire reſſort & se remettre immédiatement après le coup reçu.

On convient de toutes ces fractures du crâne, excepté de *l'apikima*, qui est le contre-coup.

Du contre-coup. Tous les Anciens ont établi comme certain, & ils nous en parlent comme s'ils l'avoient vû arriver pluſieurs fois, ils veulent que ce soit l'air du dedans de la tête, lequel étant pouſſé par la violence du coup à la partie oppoſée à celle qui a été imé-

diatement frappée fait fendre celle-là plûtôt que l'autre quand elle y eſt beaucoup plus diſpoſée, & ils appellent cette plaie contre-fente. Mais quelques Modernes la conteſtent, croyant prouver par des raiſons phyſiques & démonſtratives que le contre-coup ne ſe ſçauroit faire parce que le crâne eſt compoſé de pluſieurs pièces jointes enſemble, ce qui doit amortir le coup ; & qu'il n'en eſt pas de même du crâne que des pots de terre qui par une vertu élaſtique ſe caſſent quelquefois à la partie oppoſée à celle qu'on frappe ; car la grande liaiſon de leurs particules fait qu'elles réſiſtent toutes à la fois ; & lorſqu'il y a moins d'union & de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'eſt là où ils ſe briſent. On ajoute que ces memes Anciens donnant pour uſage aux ſutures d'empêcher qu'une fracture ne paſſe d'un os du crâne à un autre, ſemblent contredire au principe ſur lequel ils fondent le contre-coup : on ſoutient enfin que s'il s'eſt trouvé des fentes en d'autres endroits qu'en celui où le coup avoit été directement appliqué, cela vient par un ſecond ou troiſiéme coup reçu, ou par une autre chute dont le bleſſé ne ſe reſſouvient point, parce que la force du premier coup ou de la premiere chute l'ayant tout étourdi, l'aura empêché de ſçavoir ce qui ſe ſera paſſé enſuite.

Hiſtoires qui le preuvent.

Je ſerois aſſez porté à ſuivre le ſentiment des Modernes, ſi deux faits qui me ſont tombés entre les mains, ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens. Les voici : A Verſailles en 1690, un Palfrenier de M. le Duc de Chevreuſe, allant abreuver ſes chevaux tomba la tête ſur le pavé, on le rapporta à l'Hôtel ayant perdu connoiſſance. Je fus appellé auſſitôt, & je lui trouvai une plaie ſur le coronal. Je la dilatai aſſez pour y appliquer le trépan. Le lendemain ayant vû une fracture à l'os je le trépanai. Il demeura toujours ſans connoiſſance. Trois jours après une tumeur ayant paru ſur

l'occipital, je louvris, & remarquant qu'il étoit fracturé, j'y fis un second trépan; il sortit par l'un & par l'autre beaucoup de sang, & à mesure que ce sang sortoit le jugement lui revenoit : Je continuai à le panser & il guérit. En 1692, une fille de neuf ans se trouvant auprès de gens qui joüoient aux quilles, la boulle jettée en l'air au lieu de tomber dans le quillier, tomba sur la tête de la petite fille qui en fut assommée; on la porta chez son pere qui tenoit un cabaret auprès des Recolets. On me vint chercher; j'observai deux grosses contusions sur les parietaux; j'ouvris la plus grosse où j'apparçus l'os fracturé, & je la trépanai; deux jours après l'autre contusion ne diminnant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé une fracture, je ne pûs pas me dispenser d'y faire encore un trépan, la connoissance lui revint peu à peu, les accidens se dissiperent à mesure que les playes suppuroient, & elle en guerit. La premiere de ces histoires prouve le contre-coup de devant en derriere, & la seconde prouve qu'il se peut faire d'un côté de la tête à l'autre, car il n'est pas vrai qu'ils ayent reçu chacun deux coups differens, & justement aux endroits où on établit les contre-coups (*a*).

(*a*) On a plusieurs exemples d'autres espéces de contre-coup. On a trouvé la deuxiéme table d'un os brisée, quoique la premiere eût résisté au coup. On a vû des os brisés au-dessus & au-dessous des endroits où les coups leur avoient été portés. Enfin on a remarqué qu'un os voisin d'un autre os qui est frappé peut se casser, sans que celui-ci soit endommagé.

Il est inutile de donner ici des raisons méchaniques de ces accidens, ni de détruire celles qu'on allegue contre leur possibilité dont presque tous les Praticiens sont aujourd'hui convaincus. Le témoignage d'un grand nombre d'Anciens & de Modernes, & l'inspection de plusieurs crânes que des curieux conservent dans leur cabinet, suffisent pour convaincre l'incredulité de quelques particuliers.

Deux sortes de signes.

Les signes des fractures du crâne tirés des meilleurs Auteurs, & mis en ordre par les Modernes, sont de deux sortes, ou sensibles, ou rationels.

Les signes sensibles, sont ceux qui tombent sous les sens du malade & du Chirurgien. Ceux qui regardent le malade, sont d'avoir oüi du bruit & un craquement à l'os au moment qu'il a été blessé; d'entendre lorsqu'on frappe sur l'os découvert, un son comme celui d'un pot felé, de sentir un ébranlement douloureux qui lui répond à la plaie quand il serre quelque chose entre les dents. Ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ai vû à qui on faisoit serrer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la plaie quoiqu'ils eussent le crâne fracturé, & d'autres qui en sentoient, quoiqu'il n'y eût point de fracture, parce que la plaie étant au muscle crotaphite ou aux environs, l'effort & le mouvement de la machoire s'y communiquoit aisément.

Les signes sur lesquels le Chirurgien se fonde, sont tirés de trois choses, 1°. De la vûe, lorsque la fracture est tellement apparente qu'il la découvre par ses yeux. 2°. Du toucher, quand il la peut sentir avec le doigt. 3°. De la sonde, qui lui fait rencontrer des inégalités à l'os.

Les signes rationels dépendent, 1°. De la cause efficiente. 2°. De la nature de la plaie. 3°. Des accidens.

Consideration sur la cause efficiente.

A la cause efficiente il faut considerer trois choses. 1. Celui qui a frappé, sçavoir s'il est fort & robuste, s'il étoit en colere, s'il a frappé avec

Il arrive quelquefois que des coups violens en brisant les os en écartent les futures. Quand un coup est porté sur l'occipital, il se peut faire qu'elles s'écartent en deux endroits opposés, comme quelques expériences l'ont fait voir. Il se forme une tumeur dans les endroits de ces écartemens.

violence, & s'il étoit situé plus haut que celui qui a été blessé. Toutes ces circonstances dénotent que le coup a porté avec plus de force, au lieu que des circonstances opposées marquent le contraire, 2. Avec quoi on a frappé ; par exemple, si c'est un bâton, on doit avoir égard à sa quantité, s'il est gros ou menu, à sa masse, s'il est d'un bois pesant ou leger ; à sa figure, s'il est égal ou inégal, s'il est rond ; quarré, ou triangulaire : & enfin à la qualité & à la forme de sa substance. Si c'étoit un instrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant, ou bien si c'étoit une pierre, sçavoir si elle étoit grosse ou petite, si elle est tombée de fort haut.

Sur la nature de la plaie.

Touchant la nature de la plaie, il faut examiner 1. sa grandeur, car plus elle est grande, plus on a lieu de soupçonner une fracture. 2. Si elle est accompagnée d'une insigne contusion, ce qui marquera que le coup aura été contondant. 3. La situation, parce qu'étant sur un os mince comme le parietal, il pourra plûtôt y avoir fracture que sur un os épais & dur comme l'occipital.

Sur les accidens, on observera de quelle nature ils sont, car il y en a de primitifs & de consécutifs ; ceux-là arrivent dans l'instant de la blessure ; par exemple, le blessé aura d'abord été étourdi comme un bœuf qu'on assomme, & il sera tombé comme un sac de bled ; il lui sera survenu aussitôt un flux de sang par la bouche, par le nez ou par les oreilles avec perte du jugement, de la voix & de la mémoire. Les consécutifs viennent ensuite de la fracture, comme les nausées, le vomissement, la fiévre & l'assoupissement (*a*).

(*a*) Les simptômes que l'Auteur donne ici pour des signes de la fracture du crâne, n'en sont des signes que fort équivoques ; car souvent ils surviennent lors même que cette partie n'est point endommagée, & elle peut être considerablement fracturée sans que ces sim-

ptômes paroiſſent. On ne doit les regarder que comme des ſuites du dérangement des fonctions du cerveau. Pour prouver cette importante propoſition, je m'étendrai un peu au long ſur les déſordres que les coups portés à la tête y cauſent.

Ces coups ne ſont dangereux, que parce qu'ils dérangent les fonctions du cerveau, ſoit en l'ébranlant, ſoit en y occaſionnant une compreſſion.

Je parlerai ſéparément de l'ébranlement ou commotion du cerveau, & de ſa compreſſion.

Lorſque la tête eſt frappée par quelque coup, ou que dans une chûte elle rencontre quelques corps durs, le crâne ne peut recevoir de mouvement ſans le communiquer, au moins en partie, à la ſubſtance du cerveau qui le remplit exactement. Plus le crâne réſiſte à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qu'il communique au cerveau eſt conſiderable; c'eſt-à-dire, que s'il ſe fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut être legére: mais s'il demeure entier ou ſe trouve peu fracturé, la commotion du cerveau eſt proportionnée à la violence du coup. Une expérience familiere aidera à faire concevoir ceci. On prend par un bout une planche mince, comme celles dont on fait les tonneaux, & l'on frappe avec force ſur quelque corps dur. Si elle ne ſe caſſe point, une bonne partie du mouvement que le coup aura occaſionné dans toutes les parties de la planche, paſſe dans les mains qui la tiennent, & y cauſe un engourdiſſement fort douloureux. Si elle ſe caſſe, les mains ne ſe reſſentent preſque point du coup, ou plûtôt ne s'en reſſentent qu'à proportion qu'elle eſt plus ou moins briſée. Il eſt aiſé de faire par comparaiſon l'application de cette expérience à la matiere qu'on traite.

Voyez l'Hiſt. de l'Académ. des Sciences année.

Pluſieurs faits confirment ce qu'on avance. » Un » criminel jeune & fort, prit ſa ſecouſſe de quinze » pieds dans le cachot où il étoit renfermé, & la » tête baiſſée & les mains derriere le dos, alla donner » de la tête contre le mur oppoſé en courant de toute » ſa force, il tomba ſur la place roide mort; ſans » proferer une parole, ni pouſſer un ſeul cri. M. Littre, » appellé pour viſiter le cadavre, fut ſurpris de ne » trouver en dehors à la tête aucune contuſion, tumeur, » plaie ou fracture, & de trouver tout en dedans en » ſon état naturel; ſeulement le cerveau ne rempliſ- » ſoit pas à beaucoup près toute la capacité intérieure

» du crâne, comme il fait ordinairement, & ſa ſub-
» ſtance auſſi-bien que celle du cervelet & de la
» moële allongée, étoit au toucher & à la vûe plus
» ſerrée & plus compacte que de coutume. Voilà la
» ſeule choſe à quoi l'on puiſſe attribuer cette mort
» ſubite. Le cerveau s'étoit affaiſſé très-conſidera-
» blement par la violente commotion du coup, &
» comme il a peu de reſſort il n'avoit pas pû revenir
» de cet état, & par conſéquent la diſtribution des
» eſprits dans tout le reſte du corps, néceſſaire pour
» tous les mouvemens, avoir ceſſé dans l'inſtant.

On a vû ſouvent des crânes conſiderablement fracaſſés, ſans qu'il ſoit ſurvenu aucun ſimptôme, & que les bleſſés ayent gardé le lit. On a remarqué au contraire que de fortes contuſions ſans fracture, ou avec de petites fractures appellées fentes capillaires, ſont ordinairement accompagnées d'accidens fâcheux. Il eſt inutile de rapporter ici des exemples de ces faits, car on en rencontre tous les jours, & les Auteurs en ſont pleins.

De plus, l'expérience fait voir que les ſimptômes attribués à la fracture des os ſurviennent non-ſeulement ſans qu'il y ait de fracture, mais encore ſans que la tête ait été frappée. Un coup reçu au menton, une chûte de fort haut deſſus les pieds, ſur les genoux & même ſur les feſſes, les ont quelquefois occaſionnés; ce qu'on ne ſçauroit expliquer, qu'en diſant que la violence des coups reçus ailleurs qu'à la tête, peut ſe tranſmettre de partie en partie juſqu'au cerveau, & y cauſer une commotion dont ces accidens ſont les ſuites.

Enfin l'expérience nous apprend encore que les ſimptômes peuvent ſurvenir ſans qu'on ait reçu de coup, ou lorſqu'on a été frappé par des corps mols & par conſéquent incapables d'offenſer le crane. Par exemple, ſi une perſonne en prend une autre par les cheveux & lui ſecoue la tête, il peut cauſer une commotion au cerveau, qui ſera ſuivie de ſimptômes. Un lit de plumes, ou une botte de foin, peut en tombant ſur la tête d'une perſonne produire le même effet.

Ce qu'il y a de dangereux dans la commotion du cerveau, c'eſt 1°. la perte du reſſort de ſes fibres qu produit l'affaiſſement du cerveau ſur lui-même & celle du cervelet: 2°. la rupture de quelque vaiſſeau ſanguin

Le cerveau eſt une maſſe très-molle, compoſée d'une infinité de fibres délicates, qui dans le moment de la commotion peuvent perdre leur reſſort en tout ou en partie, & tomber les unes ſur les autres. La perte totale du reſſort de ces fibres, s'il ne ſe rétablit promptement, cauſe une mort ſubite, telle que celle du priſonnier dont on a parlé.

Il y a une infinité de vaiſſeaux ſanguins qui entrent dans la compoſition du cerveau, & dont les tuniques ſont fort délicates. Il eſt aiſé par conſéquent qu'un ou pluſieurs ſe rompent, lorſque cette partie eſt conſiderablement ébranlée. En ce cas la commotion y occaſionne une compreſſion formée par le ſang qui s'épanche ſur la ſurface du cerveau, ou même dans ſa ſubſtance. Cet épanchement eſt pluş ou moins conſiderable, & plus ou moins de tems à ſe manifeſter, à proportion que le vaiſſeau ouvert eſt plus ou moins gros.

L'affoibliſſement du reſſort des fibres du cerveau & l'épanchement des liqueurs ſont les cauſes immédiates des ſimptômes de la commotion, qui ſe diviſent en primitifs & en conſécutifs.

Les primitifs ſont ceux qui arrivent au moment de la bleſſure, comme la perte de mouvement & de connoiſſance, la chute du bleſſé cauſée par la paraliſie momentanée des extrêmités inferieures, l'iſſue involontaire de toutes les déjections, le vomiſſement bilieux, ou celui des alimens, le ſaignement du nez, des yeux, des oreilles, & de la bouche.

On juge de la grandeur de la commotion & du dérangement qu'elle cauſe, par la durée, la violence & le nombre de ces ſimptômes. Il faut auſſi avoir égard à la délicateſſe du cerveau de celui qui a été bleſſé. Les enfans, par exemple, l'ont plus mol que les perſonnes avancées en âge.

Les ſignes conſécutifs ſont ceux qui ſurviennent quelque tems après la bleſſure. Tels ſont la léthargie, la fiévre, la phreneſie, & la plûpart de ceux que l'on a mis parmi les primitifs, lorſqu'ils reviennent. Car il arrive quelquefois que les premiers ſimptômes ceſſent & reparoiſſent après un certain tems, comme deux ou trois heures, ou même pluſieurs jours après l'accident.

La fiévre n'eſt pas toujours une mauvaiſe marque;

au contraire, dans les fortes commotions ſon abſence n'eſt pas un ſigne favorable. Tous ces ſimptômes tant primitifs que conſécutifs viennent les uns du dérangement ou déſordre des eſprits animaux, & les autres du trouble qui arrive dans la circulation du ſang.

Dans ces cas on ſaigne du bras, du pied & de la jugulaire, pour prévenir l'épanchement ou pour y remédier, & pour faciliter le rétabliſſement des fibres du cerveau. La ſaignée peut remedier à l'épanchement qui ſurvient dans le cerveau lorſqu'il eſt petit, comme elle remedie à ceux qui arrivent dans les autres parties du corps; elle peut en dégageant les vaiſſeaux, faciliter la rentrée des liqueurs. Néanmoins l'épanchement eſt quelquefois ſi conſidérable qu'on ne peut évacuer que par le trepan les liqueurs répandues. Mais pour l'appliquer il faut ſçavoir l'endroit où l'épanchement eſt formé, & que d'ailleurs il ne ſoit point dans l'intérieur du cerveau où l'on ne peut pas penetrer. Or il eſt preſque impoſſible d'avoir des indices du lieu d'un épanchement occaſionné par la ſeule commotion du cerveau. Dans ce cas le ſang épanché devient quelque fois purulent & le malade meurt.

On a trouvé en ouvrant les cadavres beaucoup d'exemples de ces ſortes d'accidens.

Il eſt important de remarquer ici au ſujet des épanchemmens occaſionnés par la commotion, qu'il y en a dont les ſymptômes, ne ſe manifeſtent que long-tems après le coup reçu. Combien a-t'on vû de perſonnes & principalement d'enfans qui avoient reçu quelque coup à la tête, mourir pluſieurs mois après, ſans qu'il leur fût ſurvenu d'accidens que peu de tems avant leur mort. Les vaiſſeaux qui ſe rompent ſont quelquefois ſi fins, que ce n'eſt qu'à la longue qu'il ſe trouve une aſſez grande quantité de liqueur épanchée pour produire les ſimptômes, & cauſer la mort.

En effet, en ouvrant les cadavres de ces perſonnes, on a trouvé du pus ou du ſang épanché ſur la dure-mere entre les meninges, ou dans le cerveau.

Ces exemples font voir qu'auſſi-tôt qu'on a reçu un coup à la tête quoique leger, il faut recourir aux remédes generaux; & démontrer la fauſſeté du préjugé de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a rien à craindre des coup reçus à la tête, lorſqu'il ne ſurvient aucun ſimptôme pendant les quarante premiers jours.

La compreſſion du cerveau, qui eſt le ſecond effet

qu'on a à craindre des coups portés à la tête, peut arriver de differentes manieres.

Du sang ou quelqu'autre liqueurs épanchée sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance du cerveau; quelque portion d'os déplacée entierement ou en partie, une pointe d'os qui pique la dure-mere; le corps qui a fait la plaie, s'il reste dans la plaie; l'inflammation des meninges occasionnée par une petite division ou par la contusion du pericrâne, sont les causes immédiates de la compression du cerveau.

L'assoupissement, la perte de connoissance, le saignement du nez, des oreilles, & principalement de celle qui est du côté du coup, celui des yeux, la dureté du poux; la rougeur du visage, l'inflammation des yeux, la paralisie, la convulsion, la douleur, & la fiévre, en sont les simptômes ordinaires.

Il faut remarquer que l'assoupissement est plus considérable, quand la compression vient de quelque portion d'os ou d'un épanchement, que lorsque la dure-mere est piquée ou déchirée par quelques esquilles. Mais en ce dernier cas la douleur est plus profonde, & la pesanteur de la tête plus considérable. Tous les simptômes en general sont moins violens lorsqu'ils surviennent en conséquence de la contusion du pericrâne; parce qu'alors la dure-mere n'étant lezée qu'en second à cause de la communication des vaisseaux de cette partie avec le pericrâne, la compression est moins considerable. La douleur est alors plus exterieure & plus vive; le malade se réveille de son assoupissement, lorsqu'on touche à quelque endroit de sa tête, & sur-tout à celui de la plaie; ses yeux & son visage sont moins rouges, ses paupieres sont gonflées; on voit sur toute sa tête une tention & un gonflement œdemateux, & quelquefois inflammatoire, qui se borne à l'origine des muscles frontaux occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes. Ces derniers simptômes sont les marques les plus certaines de la léſion du pericrâne.

On remédie à la contusion du pericrâne par la saignée ou, si elle ne réussit pas, par une incision cruciale qu'on fait à cette partie avec un bistouri droit, dont on porte obliquement la pointe sous la peau, afin que cette incision s'étende plus sur le pericrâne que sur le cuir chevelu. Par ce moyen on débride cette membrane, on donne issue aux liqueurs, on fait cesser l'inflammation & les simptôme qui en sont les suites. On panse cette

plaie ſimplement. On met ſur l'os & ſur le pericrâne un plumaceau trempé dans une liqueur ſpiritueuſe telle que l'eau de vie, on couvre d'un digeſtif ſimple la plaie des tégumens ; & l'on applique ſur toute la tête des réſolutifs ſpiritueux.

Lorſque la compreſſion vient d'une autre cauſe que de la contuſion du pericrâne, on a ordinairement recours au trépan ; mais avant que de faire cette opération, il faut connoître le lieu où eſt le déſordre, ce qui n'eſt pas toujours aiſé de ſçavoir.

La vûe découvre facilement une fracture qui eſt à l'endroit de la plaie. Il y a lieu de croire alors que le ſang épanché, ou quelque piece oſſeuſe détachée comprime ou pique la dure-mere, & cauſe le déſordre. On trépane dans ce lieu pour donner iſſue au ſang épanché, ou pour pouvoir relever les pieces oſſeuſes enfoncées ou pour ôter celles qui ſe ſont ſéparées de leur tout, & qui piquent la dure-mere. Peu de tems après les ſimptômes ſe diſſipent, pourvû qu'il n'y ait point d'épanchement dans un endroit inconnu, que la compreſſion ne ſoit pas compliquée de commotion, & que la fracture ne ſoit pas ſi étendue qu'on ne puiſſe en découvrir la fin.

Il eſt difficile de ſçavoir l'endroit de la tête où eſt la cauſe du déſordre, ſi lon n'apperçoit point la fracture au crâne dans le lieu de la plaie, & encore plus s'il n'y a point de plaie aux tégumens. Lorſqu'il y a une plaie on conjecture que l'épanchement s'eſt formé au-deſſous d'elle. Mais on ne ſçait pas ſi un contre-coup n'a pas cauſé un épanchement dans un autre endroit.

S'il n'y a pas de plaie, ou ſi on ſoupçonne un contre-coup, quoiqu'il y ait une plaie, on fait raſer la tête & on l'examine avec attention.

Quand on trouve en quelque endroit de la tête une tumeur qu'on appelle vulgairement boſſe, il faut voir ſi elle eſt avec pulſation ou ſans pulſation.

La pulſation vient de l'ouverture d'une artere, ou de l'effort que fait le cerveau pour ſortir. Dans le premier cas, la tumeur eſt un anevriſme. Plus elle eſt groſſe, moins la pulſation eſt ſenſible.

Si la pulſation vient du cerveau, qui étant dépouillé du crâne fait effort pour ſortir, on ſent, en touchant la tumeur d'une certaine maniere, des pieces oſſeuſes fracaſſées, qui en ſe frotant les unes contre les autres font un bruit de crepitation, qu'il ne faut pas confondre avec la crepitation que l'on entend en touchant aux emphiſémes qui ſurviennent quelquefois après des coups portés

à la tête. Il eſt aiſé de juger par cette crepitation que font les pieces oſſeuſes, qu'il y a une fracture conſidérable à la tête.

Quand la tumeur eſt ſans pulſation, c'eſt le ſang vénal qui la forme. Elle eſt platte, molle dans ſon milieu avec une eſpéce de fluctuation; dure dans ſa circonference, & plus ou moins élevée à proportion du nombre des fentes ou fractures qui ſe coupent.

Lorſqu'on ne trouve point de tumeur à la tête, il faut examiner s'il n'y a point quelqu'endroit déprimé, douloureux ou pâteux, c'eſt-à-dire, où l'impreſſion du doigt reſte. Car cette dépreſſion indique ordinairement le lieu de la fracture & de l'épanchement s'il y en a. Ce lieu comme on l'a dit, n'eſt pas toujours celui qui a été frappé, puiſque la fracture peut venir d'un contre-coup.

On ne doit pas être ſurpris que les coups qui briſent le crâne n'endommagent pas quelquefois les tégumens, principalement lorſque ces coups ſont portés par des corps ronds qui paſſent avec une grande rapidité. Les corps flexibles, tels que les tégumens, cedent ſans ſe rompre à la violence du coup qu'on leur porte; mais les corps durs, tels que le crâne, ſe caſſent & ſe briſent. Ceux qui ſont bleſſés par des bales de fuſil n'ont ſouvent qu'une ſimple dépreſſion ſans plaie à l'endroit où la bale les a touché; mais l'on trouve au-deſſous une fracture conſiderable, ou même une fracture de la table interne. On trépane d'abord ces ſortes de plaies ſi les accidens l'exigent.

Il faut ouvrir les tumeurs & les endroits déprimés. On y trouve quelquefois une fracture plus ou moins conſiderable, quelquefois auſſi on n'en trouve point. Dans ce dernier cas, ſi le pericrâne eſt détaché, on a lieu de penſer que la table interne peut être fracturée.

On doit ſe reſſouvenir qu'en preſcrivant d'ouvrir les endroits déprimés & les tumeurs, on ſuppoſe les ſimptômes qui marquent la lézion de la dure-mere ou du cerveau en conſéquence de quelque fracture ou épanchement. Car s'il n'y en avoit point, il faudroit regarder la bleſſure comme legere, & par conſéquent ne point faire d'ouverture aux tégumens, à moins qu'en touchant la tête, on ne reconnut par la crepitation ou par la pulſation, qu'il y a un grand fracas des os du crâne, ou une tumeur anevriſmale.

On croit néceſſaire de finir cet article par quelques-une des obſervations qui prouvent ce que l'on a avancé au ſujet des plaies de la tête & des ſimptômes qui en ſont

ſont les ſuites, & qui font voir non-ſeulement que les fractures conſidérables ne ſont pas toujours ſuivies de ſymptômes fâcheux, mais encore que les meninges peuvent être offenſées, & que le cerveau peut perdre une partie conſidérable de ſa ſubſtance, ſans que la bleſſure ſoit mortelle, ni même accompagnée d'un accident conſidérable.

Un enfant de dix à onze ans étant tombé ſur le front une piéce de l'os coronal ſe détacha & perça les meninges & le cerveau. La plaie des tégumens avoit beaucoup d'étendue, & on entrevoyoit à l'endroit de la fracture une portion conſidérable de la ſubſtance du cerveau. Il ne ſurvint néanmoins aucun accident, & le bleſſé fut parfaitement guéri en peu de tems. Bib. Chirurg. Mangeri. pag. 577.

Sennert rapporte qu'une perſonne ayant été bleſſée par une hache qui lui tomba ſur la tête, & dont le fer lui entra fort avant dans le cerveau, une portion de la ſubſtance de ce viſcere, groſſe comme une noix, ſortit au dehors par l'ouverture de la plaie, & rentra enſuite peu-à-peu, deſorte que le bleſſé fut guéri parfaitement. L. V. pag. IV. chap.

Un ſoldat donna un ſi grand coup de la poignée de ſon épée à un Payſan ſur le côté droit de l'os coronal, que le crâne ayant été fracaſſé, & les membranes rompuës, la ſubſtance du cerveau qui étoit au-deſſous fut meurtrie, & ſortit les premiers jours par ſuppuration. On vit auſſi dans le cerveau une cavité où l'on auroit pû mettre une noix. Il ne ſurvint néanmoins au bleſſé aucun ſymptôme, excepté une petite fiévre qui ceſſa après la ſuppuration, & la plaie guérit heureuſement. Fab. Hilda. mus. Cent. Obſ.

M. de la Peyronie a guéri une perſonne à qui une grande portion de la ſubſtance du cerveau avoit été emportée » ſans qu'il en eut aucun accident au commencement, ni long-tems après ſa bleſſure, & ſans » qu'il lui en ait reſté le moindre après ſa guériſon. »Mais, dit M. de la Peyronie, lorſque dans le tems » des panſemens, la cavité d'où cette ſubſtance avoit » été enlevée étoit pleine de ſuppurations graſſes, telles » que le cerveau les fournit ordinairement, pendant » tout le tems que le poids de ces matieres preſſoit une » portion du corps calleux, le malade perdoit la vûe » du côté oppoſé à la preſſion. Il recouvroit la vûe, » lorſque les matiéres étoient vuidées par une reſpiration forcée & retenuë, ou par le ſecours d'une ſeringue avec laquelle je la pompois; je fus même obligé » d'y faire des injections, pour délayer les matieres, & Lettre de M. de la Peyronie à M. Manne.

» pour vuider les flocons de la substance du cerveau qui » avoient de la paine à sortir. «

V. le Merc. de France, Janv. 1722. Une personne ayant tiré imprudemment un fusil dans lequel la baguette étoit restée, un enfant de dix ans reçût le coup. Le bout de la baguette lui brisa les os du crane, & une portion ontra dans la substance du cerveau de la profondeur de deux travers de doigt. On ôta ce corps étranger, & l'on tira pendant les dix-huit premiers jours de la blessure, & à differentes repriſes, dix-huit esquilles. Il n'arriva à l'enfant d'autres accidens que la fiévre, qu'il eut pendant les huit premiers jours, & quand on eut tiré le bout de la baguette & les esquilles, il fut guéri fort promptement.

Obſerv. de M. Brisseau. Le premier Mai 1716. un Soldat fut blessé d'une fléche, qui ayant fracturé la partie moyenne & latérale de l'os pariétal du côté droit, pénetra fort avant dans la substance du cerveau, où le fer resta jusqu'au septiéme du même mois, sans causer aucun accident. Lorsqu'on eut reconnu avec la sonde ce corps étranger, on appliqua au blessé deux couronnes de trépan. Il sortit avec impetuosité par la premiere ouverture une grande quantité de matiere, & le blessé devint paralitique du côté gauche. Plusieurs mois se passerent, sans qu'on put tirer le fer de la fléche. Le 11 & le 25 Août suivant le blessé eut de violentes convulsions. Enfin le 30 du même mois, on tira le corps étranger. Aussi-tôt les symptômes cesserent, & le blessé à qui on avoit coupé une portion considerable du cerveau se trouva parfaitement guéri le 27 Septembre suivant.

Obſerv. de M. Manne. Une personne de trente-un ans reçut sur la partie supérieure latérale droite du coronal un coup de pierre, qui lui fit une plaie de la grandeur d'un denier, & enfonça dans la substance du cerveau une piece d'os mobile, implantée, dit M. Manne, comme un pieu dans ce viscere. La blessure n'empêcha pas cette personne de vaquer pendant un tems assez considérable aux occupations les plus pénibles. Mais comme sa plaie ne se refermoit point, il se presenta à l'Hôpital, où on la regarda comme fort légere. Enfin l'abondance du pus qui en sortit la fit examiner plus scrupuleusement; & quand on eut tiré la piéce osseuse, le blessé guerit en peu de tems. M. Manne après avoir rapporté ce fait en détail, fait cette réflexion. » Quoiqu'une plaie » à la tête avec fracas, avec épanchement de matiere » sur les meninges, avec déchirure des membranes,

» avec solution de continuité dans le cerveau jusqu'à
» la substance médullaire, avec abscès dans cet organe,
» avec une petite piéce d'os enterrée dans ce viscere,
» dont la présence s'oppose à l'entier écoulement d'une
» grande quantité de pus qui paroît y croupir, soit une
» maladie grave; néanmoins rien ne me touche dans ce
» fait, & je n'y trouve du merveilleux que dans l'ab-
» sence absolue des symptômes; & qu'un blessé mar-
» qué au coin d'une plaie telle que je l'ai représentée,
» ait pû impunément pendant un mois se porter à tous
» les excès de travail & de bouche..... sans que la nature
» de sa plaie, ni tous ces excès ayent jamais troublé en
» rien l'œconomie animale: Voilà ce qui m'a paru
» nouveau & digne de l'admiration & de la curiosité des
» Sçavans.

Toutes ces observations prouvent clairement que les coups portés à la tête ne sont dangereux qu'autant qu'ils dérangent les fonctions du cerveau, soit en l'ébranlant, soit en y occasionnant une compression. Les fractures considerables du crâne, le déchirement des meninges, la perte d'une partie de la substance du cerveau peuvent non-seulement n'être pas mortelles, mais même n'être accompagnées d'aucun accident fâcheux; parce que les coups qui fracassent le crâne, déchirent les meninges & offensent le cerveau même, peuvent ne point causer de commotion violente, & ne point occasionner de compression.

Ils peuvent ne point causer de commotion considérable parce que la portion du crâne sur lequel ils sont portés, cédant à leur violence, le reste du crâne peut n'être presque point ébranlé, & par conséquent ne communiquer au cerveau qu'un fort petit mouvement.

Ils peuvent aussi ne point occasionner de compression, parce que l'ouverture qu'ils font, donne une issuë aux liqueurs qui en s'épenchant avoient comprimé le cerveau.

La connoissance de tous ces signes est avantageuse au Chirurgien pour porter son jugement qu'il tire de trois choses; de la nature de la plaie, de la partie & des accidens: 1. De la plaie, en ce qu'elle pourra être grande seulement soit en apparence, comme celle où il y a de grands fracas ainsi qu'on en voit à l'armée soit en conséquence, comme

celles qu'on nomme *trichiſmos* & *rogme* qui ne paroiſſent que de petites fentes & qui quelquefois ſont plus dangereuſes que des embarures. 2. De la partie qu'on prend ici, ou univerſellement de tout le corps comme de l'âge, de la température, & des forces; ou particulierement, ſçavoir de l'endroit où eſt la plaie qui ſera plus dangereuſe à la partie antérieure, parce que les os y ſont plus minces, qu'à la poſtérieure, où ils ont plus d'épaiſſeur; le péril étant encore plus éminent ſur les temples, à cauſe de la délicateſſe de ces os & du muſcle crotaphite qui eſt très-ſujet aux convulſions: elles ſont auſſi très-dangereuſes ſur le ſommet de la tête au droit de la fontanelle, parce que l'os y eſt très-mince, & que le coup y tombe plus à plomb, ſur les ſinus ſourcilliers à cauſe de la liqueur mucilagineuſe qui en ſort, & plus ſur les ſutures qu'ailleurs par le déchirement des petites fibres, & des vaiſſeaux qui vont & qui viennent pour la communication de cet endroit avec la dure-mere, ce qui fait un épanchement de ſang dans ces parties. 3. Des accidens qui ſont ou univerſels, comme la fiévre, la phrénéſie, la convulſion & la paralyſie; ou particuliers qui ſont ou bons comme une petite tumeur, une chair vermeille & une ſuppuration louable, ou mauvais comme une couleur livide ou noirâtre, une grande contuſion tant des chairs que de l'os, une matiere ou ſanieuſe ou d'une conſiſtance viſqueuſe, des lévres blafardes & applaties & une âpreté de l'os qui devoit être uni, poli & égal.

Premiere précaution.

Faiſant attention ſur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien formera ſon prognoſtic qui doit toujours être douteux, particulierement aux plaies de tête, car il y en a qui ne paroiſſent que légeres dans le commencement, & qui dans la ſuite conduiſent le malade au tombeau; il faut ſe tenir ſur ſes gardes, beaucoup ſaigner pour empêcher l'extravaſion du ſang dans le cerveau, & ne pas imiter

le Chirurgien d'une perſonne de qualité de la Cour, lequel ne voulut point ſaigner un Lieutenant des Cent-Suiſſes du Roi, qui étant tombé à la chaſſe s'étoit fait une grande contuſion à la tête : le ſang épanché s'abſceda, & il mourut dans les quarante jours.

C'eſt une erreur dont il faut ſe déſabuſer de croire qu'après les quarante jours le péril ſoit paſſé, il eſt vrai qu'au bout de ce terme on a lieu de bien eſperer ; mais il s'en eſt tant vû qui après ce tems ſont morts de leurs bleſſures, qu'on ne doit rien promettre de poſitif. Si le bleſſé fait quelque débauche de vin ou de femme, s'il eſt expoſé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il eſt d'un temperament délicat, & que ſon pouls ne reprenne pas ſa premiere vigueur, ou enfin, s'il n'a pas ſoin de ſe conſerver ; il eſt en riſque même après le ſoixantiéme jour. Les Juriſconſultes ont reglé entr'eux que les dangers étoient paſſés dans les quarante jours & que ſi un bleſſé expiroit après ce tems, ce n'étoit plus à cauſe de la plaie ; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour abſoudre ceux qui avoient bleſſé, mais un Chirurgien prudent ne doit répondre de rien qu'au-delà du centiéme jour.

La cure des plaies de la tête, quand le crâne n'y eſt point intereſſé, ne differe de celles des autres parties qu'en quelques circonſtances qui ſont à obſerver. 1. Il faut avant toutes choſes raſer les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les humectera avec de l'eau & de l'huile mêlées enſemble, à quoi on a donné le nom d'hydræleum, prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la plaie : que ſi on n'avoit pas pû empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiéde avant que la panſer. 2. On eſt obligé de ſe munir davantage contre le froid aux plaies de tête qu'aux autres, parce qu'il eſt ennemi du cerveau,

La cure des playes de la tête differe des autres.

& il n'y faut jamais rien appliquer qui soit actuellement froid. 3. Dans le commencement on couchera le malade sur la partie opposée à la plaie pour éviter la fluxion & la douleur & dans la suite l'inflammation étant passée & la suppuration survenant on le fera coucher sur la partie blessée, afin que le pus puisse sortir de la plaie avec plus de facilité.

Traitement des plaies de tête où le crâne se découvre.

Les plaies où le crâne est d'abord découvert, & celles où il se découvre par la suppuration qui se fait du péricrâne dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traitées que comme les plaies simples (*a*). On doit faire suppurer plus long-tems

(*a*) Les plaies de la peau ou du cuir chevelu, & celles du péricrâne faites par des instrumens tranchans, sont ordinairement simples, & ne demandent d'autres soins que celui de procurer leur réunion. Mais les piquûres & les contusions faites à ces tégumens, sont souvent accompagnées d'accidens facheux, & méritent une attention particulière.

Les blessures faites au cuir chevelu par un instrument piquant ou contondant sont quelquefois suivies d'un gonflement, d'une tention, & d'une inflammation qui s'étendent sur toute la tête jusqu'aux oreilles. On a dit dans la remarque précédente que les blessures faites au péricrâne causent quelquefois ces mêmes accidens, mais que les oreilles en sont exemptes. C'est par cette difference qu'on discerne si c'est de la lézion de cette membrane ou de celle du cuir chevelu que viennent ces accidens. L'anatomie en fait voir la raison. Dans ces derniers cas, on fait au blessé quelques saignées, on applique sur toute la tête des résolutifs spiritueux, & s'il y a plaie, car il peut y avoir division avec contusion, on la couvre d'un plumaceau chargé de baume d'Arceus.

Les instrumens contondans, en divisant la peau seule ou la peau avec le péricrâne, y forment quelquefois un lambeau, qu'il faut rajuster & maintenir par quelques-uns des moyens que la simthese fournit. On fait suppurer legerement les bords de la plaie; on applique sur tout le reste des résolutifs spiritueux, l'on met sur le milieu du lambeau une petite compresse, qui le rapproche mollement par le moyen d'un bandage convena-

celles qu'une contusion a causées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crâne n'est que très-peu découvert, il ne faut point trop tamponner la plaie, laissant à l'os la liberté de se recouvrir, ce qu'il fait quelquefois sans s'exfolier, surtout aux enfans (*a*). Mais quand il est beaucoup dénué, il en faut attendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems, selon que l'os est plus ou moins sec ou humide; & on ne mettra sur l'os rien d'onctueux, mais seulement un plumaceau plat imbibé d'eau-de-vie ou d'esprit de vin chargé d'une teinture d'aloës, ou bien on versera sur l'os un peu du baume blanc de Fiora-

ble. Si la contusion ne se résout pas totalement, & qu'il se fasse une collection de matiere dessous le lambeau, on fait avec une lancette une petite ouverture dans le lieu le plus bas de la tumeur formée par le pus épanché, où l'on décole, s'il est possible, la plaie avec un stilet, en quelqu'endroit. Par l'un ou l'autre de ces moyens, on donne issue au pus épanché, après quoi on panse la plaie de la maniere qu'on vient de décrire.

(*a*) C'étoit une opinion communément reçuë parmi les Anciens, que tous les os découverts doivent s'exfolier. C'est pourquoi ils tenoient pendant longtems les lévres de la plaie écartées l'une de l'autre en attendant cette exfoliation. L'expérience & la raison ont détruit ce préjugé, & ont fait voir qu'en tamponnant les plaies où les os sont simplement découverts, on en retarde la guerison, & l'on expose les blessés à des accidens fâcheux. Au lieu d'écarter les lévres de ces sortes de plaies, il faut en les rapprochant aider la nature à former leur réunion. On suppose ici que l'os est simplement découvert, & qu'il n'est point offensé. Mais quand il seroit divisé par un instrument tranchant porté perpendiculairement, obliquement, ou horisontalement, ou même qu'un instrument de cette espece auroit séparé du reste du crâne une piéce d'os, pourvû qu'elle tint aux tégumens; il faut suivre la même méthode, à moins qu'il n'y ait d'autres circonstances qui déterminent à agir autrement.

venti. L'exfoliation qui se fait n'est pas toujours sensible, c'est-à-dire, qu'on ne voit pas une feuille d'os se séparer toute d'une piece, car elle est quelquefois insensible, s'en allant avec la suppuration par petites parcelles imperceptibles; mais soit qu'elle se fasse d'une maniere ou d'une autre, quand on voit une chair attachée à l'os on la laisse réunir avec celle des levres de la plaie pour en produire une bonne cicatrice (*a*).

Figure des incisions pour préparer au trépan.

Quand on a des signes que l'os est offensé, & qu'on croit devoir en venir au trépan, si la plaie n'est pas assez large pour le pouvoir appliquer, on la dilatera. Les incisions qui se font à ces plaies doivent être en X. ou en T. ou en V. ou en 7. de chifre : ce sont les figures les plus ordinaires qu'on donne à ces incisions selon la situation de la plaie. Celles qui sont en X. qu'on appelle aussi cruciales, parce qu'elles ont la figure d'une croix, se font sur le milieu des os coronal & parietaux. Quand la plaie approche de quelque future, on les fait en T. retranchant la jambe qui auroit avancé sur la future; mais on en prolonge aussi la jambe opposée pour découvrir suffisamment le crâne. Celle qu'on fait proche du muscle temporal ou des futures sont figurées en V. ou

(*a*) Cette altération vient de ce que l'action de l'air sur l'os découvert, desseche & resserre les extrêmités des vaisseaux divisés à la superficie. Pour prévenir cette altération de l'os & abréger une cure qui seroit longue si on attendoit les termes ordinaires que la nature met à faire l'exfoliation, M. Belloste * conseille de percer l'os dès les premiers jours en plusieurs endroits avec la piramide ou le perforatif du trépan. Il pretend qu'on donne par ce moyen passage à un suc *moëleux* & *colleux*, qui en se figant restitue à l'os en peu de tems tout ce qu'il a perdu par cette perforation, & par le coup qui a fait la plaie. Si cela ne produit pas cet effet, au moins les arteres du diploé, se trouvant plus à l'aise, chassent la table qui doit s'exfolier.

* Le Chirur. d'Hôpital.

en 7. pour tâcher de ne point dépouiller ces parties; mais en général on s'accommode à la figure & à la situation de la plaie qui ne nous permet pas toujours de les former comme nous le voudrions.

Pratique pour les différentes contusions.

Quand il n'y a point de plaie & que nous trouvons à la tête une grosse contusion faite par quelque grand coup reçû, ou par une chûte, que le blessé a perdu connoissance, qu'il saigne ou du nez, ou de la bouche, ou des oreilles, il faut au plutôt ouvrir la contusion par une incision qu'on fera avec la lancette à abscès A (*a*). Si elle est beaucoup élevée, & qu'en l'ouvrant on trouve le péricrâne séparé du crâne, c'est signe que le coup a été très-grand, & qu'il en faudra venir au trépan; on se sert pour lors d'une petite sonde plate B. qui est d'argent, qu'on coule entre le péricrâne & le crâne pour connoître jusqu'où va cette séparation, & pour nous en faciliter l'ouverture qui doit être proportionnée à la grandeur de ce qu'il y en a de séparé. Mais si la contusion étoit légere, & que les symptômes ne fussent point pressans; on tâcheroit de la résoudre en rasant l'endroit, le bassinant avec l'esprit de vin, mettant l'emplâtre de bétoine par-dessus, saignant le blessé, & lui faisant garder un grand repos; souvent on en guerit sans faire d'ouverture.

Appareil.

Si le Chirurgien est obligé ou de dilater une plaie, ou d'ouvrir une contusion, il faut qu'il prépare quantité de charpie, qu'il ait des poudres

(*a*) Il vaut mieux se servir du bistouri que de la lancette. S'il y a une grande fracture, il faut porter legerement le bistouri pour ne point enfoncer les piéces d'os qui sont séparées du reste du crâne. Il faut aussi faire cette incision de maniere qu'elle s'entende plus sur le péricrâne que sur la peau.

astringentes, & même quelques boutons de vitriol, en cas d'hémorragie; enfin, son appareil disposé, il fera garnir le lit, c'est-à-dire, mettre le drap en plusieurs doubles sous la tête, à cause du sang qui se répandra, puis la faisant tenir par un serviteur, il incisera ce qu'il jugera nécessaire, se servant pour cela de l'instrument qui lui sera le plus commode. Si c'est une plaie, & que la sonde coule entre le péricrâne & le crâne il peut glisser la pointe de ces ciseaux C. par le même chemin & le découvrir ainsi & lorsque le tout sera adhérent, il employera le bistouri droit D. & appuyant le doigt index sur le dos de cet instrument, il coupera jusqu'au crâne, & ensuite avec une feuille de myrthe E. il soulevera les bords de la plaie en les écartant, & séparant le péricrâne avec le moins de violence qu'il se pourra, pour diminuer la douleur qui ne manque point d'être très-vive dans ce moment, à raison de la tension des membranes nerveuses auxquelles on cause des divulsions. La playe se trouvant suffisamment dilatée, on la garnira de charpie seche, pour cette premiere fois, afin d'imbiber & d'épuiser le sang qui en coule: Si l'hémorragie étoit grande, le fond de la plaie étant garni de gros bourdonnets pour en relever les levres, on acheveroit de la couvrir avec des plumaceaux plats chargés d'astringens, sur lesquels on étendroit une grande emplâtre, des compresses & par-dessus tout, le couvre-chef que je vous ai fait voir dans la premiere Démonstration, au nombre des bandages. Si on avoit ouvert une artere qui jetta beaucoup de sang dont les compresses & le bandage fussent traversés sans le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil, pour mettre sur l'endroit par où on verroit sortir ce sang, un petit bouton de vitriol; mais la meilleure maniere est celle que nous propose Paré: sçavoir, de passer une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré G. pardessous le vaisseau qui entrant d'un côté & perçant le cuir chevelu fort de

Maniere de faire l'operation.

Comment on arrête le sang d'une artere coupée.

l'autre, de telle façon que le fil embraſſant l'artere, on la lie en faiſant un nœud avec les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe de linge H. & par ce moyen on arrête ſurement le ſang, & on évite l'eſcarre que fait le bouton de vitriol.

Le lendemain au bout des vingt-quatre heures, qui eſt le tems ordinaire où on leve les appareils, on voit l'os à découvert, on l'examine pour connoître s'il eſt offenſé, prenant garde de ne ſe point tromper; car ayant fait l'inciſion la veille, la pointe du biſtouri pourroit avoir laiſſé au crâne un trait en long qui reſſembleroit à une fente; on ne ſe méprendra pas auſſi ſur les ſutures, qui dans quelques ſujets ſéparent en deux l'os coronal ainſi que l'occipital, & qu'on traiteroit comme fractures. Si on trouve une enfonçure, il faut la relever, ſi c'eſt une ſimple fente, il faut la ruginer ſuivant l'ancienne pratique, s'il y a des eſquilles qui piquent la dure-mere, on les ôtera, s'il y en a qui ayent des pointes qui ſortent en dehors, on les coupera, & s'il y a une embarure, il faudra trépaner. Diverſes pratiques pour differens cas.

Je vous ai dit que le crâne étoit quelquefois enfoncé par une contuſion qu'on appelle *tlaſis*: qu'aux enfans le crâne faiſant reſſort il ſe remettoit en ſon premier état; mais quand il ne ſe rétabliroit pas, ſi l'enfonçure eſt petite & ſans accidens, il faut la laiſſer; elle peut demeurer, & le bleſſé guérir ſans ſuites fâcheuſes; au lieu que ſi elle étoit grande & qu'elle pût preſſer la dure-mere & le cerveau il faudroit faire enſorte de le relever. A ce deſſein on fera un petit trou dans le milieu de l'os avec le perforatif I. qui ſert à attacher un tire-fond K. dont le bout eſt à vis, au moyen duquel tirant de dedans en dehors, on tâche d'élever l'enfonçure: ſi la main ne ſuffit pas, on accroche un autre petit tire-fond L. à cet élevatoire triploïde M. ainſi appellé, parce qu'il a trois pieds qu'on poſe ſur la tête, puis tournant la vis qui eſt à ſa partie ſupérieure, on fait

peu-à-peu rehauſſer ce qui étoit déprimée : l'os ayant repris ſon égalité, on ôte l'élevatoire & le tire-fond, on panſe la plaie comme celle où l'os eſt ſimplement découvert, & on continue ainſi juſqu'à gueriſon, à moins qu'il ne ſurvienne des accidens qui obligent d'en venir au trépan.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crâne, on ſe ſervoit de la rugine avant que de recourir au trépan ; c'eſt une opération qu'on rangeoit ſous la ſeconde eſpece d'entamure qui ſe pratique aux parties dures, par le moyen de laquelle on ratiſſoit de l'os autant qu'on le jugeoit néceſſaire. L'uſage en étoit ſi commun que parmi les inſtrumens du trépan il y avoit toujours des rugines, & les Couteliers y en mettent encore aujourd'hui quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointues, de rondes, d'ovalaires, & de plates dont on ſe ſervoit alternativement : par exemple, à une fente ou bien à une ſciſſure on commençoit à ratiſſer avec cette rugine plate marquée N. puis avec cette ovalaire O. enſuite avec la ronde P. qui enfonçoit plus avant, & on finiſſoit avec la pointue Q. qui alloit juſqu'au fond, obſervant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en ſervoit actuellement, de crainte qu'elle ne s'échaufaſſent en frottant contre l'os. Après qu'ils avoient trouvé le fond de la fente ou de la ſciſſure, ils épandoient des poudres céphaliques faites d'ariſtoloche, de myrthe, d'aloës, & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trépan ; mais à preſent on ne ſe ſert plus de rugines, lorſqu'il y a une fente, parce qu'en tel cas il y a toujours ſur la dure-mere du ſang épanché que la rugine ne peut faire ſortir, & qui demande abſolument le trépan pour avoir iſſuë, de peur que par ſon ſéjour venant à ſe corrompre, il ne causât le dernier malheur. On ne perd donc point à ruginer un tems qu'on doit employer à ſoulager le malade.

Si par l'ouverture on rencontre une embarrure appellée *ekpiesma*, dont une ou plusieurs esquilles pressent la dure-mere, on fera ses efforts pour les relever ou les ôter si elles ne tiennent pas beaucoup, on les releve avec l'un de ces trois élevatoires, le premier R. est courbe, le second S. est plat, & le troisiéme T. est droit & un peu recourbé, par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V. faite en bec de corbin. J'ai vû des fracas où après avoir ôté beaucoup de piéces osseuses la dure-mere étoit découverte à la grandeur d'environ la moitié de la main, & dont cependant les blessés ont guéri. J'ai dit qu'il falloit relever ou ôter les esquilles, mais c'étoit en supposant qu'il y eût prise : car s'il n'y en avoit point, il faudroit faire un trépan sur l'os stable & sain proche de la fracture : en glissant une élevatoire dans le trou du Trépan, on relevera les unes après les autres toutes les esquilles qui pressoient la dure-mere ; & s'il étoit besoin de les ôter, on tireroit d'abord la plus aisée à dégager ce qui donneroit la facilité de retirer toutes les autres. Usages des élévatoires.

Quand la fracture est un engissoma où il y a des pointes d'os relevées en haut, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles incisives X. & si on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y. qui sont à vis, & qui les couperoit infailliblement, parce qu'une vis peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a aussi inventé un petit marteau Z. dont la tête est de plomb, & un petit ciseau d'acier V. bien tranchant, avec quoi on peut tailler ces esquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups n'ébranleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une autre matiere ; mais je n'aprouve pas ni les tenailles, ni le ciseau & son marteau, car si la pointe d'une piéce d'os sort en dehors, il faut que l'autre bout pousse en dedans : & qu'ainsi travaillant rudement pour détacher cette piéce, on Des Tenailles. Du marteau de plomb & du ciseau.

risqueroit d'endommager la dure-mere. Si je vous ai rapporté ces opérations anciennes, ce n'a pas été pour vous en conseiller, ni pour vous en dissuader entierement l'usage; mais seulement pour vous mettre devant les yeux diverses idées de pratique, afin que vous jugiez de celles qui doivent être suivies ou abandonnées en différentes rencontres.

Enfin si la fracture est telle qu'il faille absolument trépaner, c'est une operation qui ne doit point être différée; & comme elle est une des plus considerables de la Chirurgie, & qu'on a le plus d'occasions de pratiquer, le Chirurgien ne peut être trop circonspect & trop attentif sur tout ce que l'art exige pour la bien exécuter.

Toutes les peines que les Anciens se donnoient à inventer ces rugines, & ces autres instrumens que vous venez de voir, étoient pour se défendre de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient: il falloit qu'il leur fût impossible de relever une enfonçure ou une contusion, & de redresser une embarure, ou qu'ils eussent des signes certains d'un sang épanché sur la dure-mere, pour les déterminer à cette opération. Ils attendoient que les accidens leur marquassent sûrement la nécessité indispensable de la faire, & quelquefois ces mêmes accidens étoient si long-tems à paroître, que le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris leur résolution: mais aujourd'hui qu'on est aguerri sur cette opération, on prévient les symptômes, & il suffit d'avoir des marques qu'ils peuvent venir, pour aller au-devant d'eux sans leur donner le tems de causer tout le désordre dont ils sont capables. Par exemple, si d'abord qu'un coup aura été reçu à la tête le blessé tombe, & qu'il perde connoissance, en voilà assez pour le trépaner, ces accidens arrivés à l'instant de la blessure marquent que la commotion ayant été grande, il doit y avoir du sang extravasé: si on attend à connoître que ce sang soit abscédé, par des signes cer-

Symptômes qui doivent déterminer à trépaner.

tains, comme la fiévre, la douleur de tête, l'assoupissement, alors quoique le trépan donne issue à cette matiere purulente, les mauvaises impressions & le déréglement qu'elle a fait par son séjour, ne peuvent être réparés par tous les avantages de l'opération, & le malade n'y peut guéres survivre.

Ce discours n'est que pour vous encourager dans la pratique de cette opération, & vous prouver que les momens en sont chers, & qu'il les faut bien employer. Un jeune Seigneur étant tombé à la chasse avec M. le Duc de Bourgogne, reçut une grande contusion sur un des pariétaux qui fut offensé; je lui fis l'incision cruciale, & je le trépanai en présence de M. Felix, le tout ayant été exécuté dans les premiéres vingt-quatre heures, le coup l'avoit tellement étourdi & stupéfié, qu'il ne sçavoit pas avant sa guérison avoir été trépané: ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il devoit y avoir du sang épanché dans la tête, & nous y en trouvâmes beaucoup: si nous avions attendu d'autres accidens pour nous le confirmer, notre opération différée n'auroit peut-être pas eû un si heureux succès. Enfin si on blâme également ceux qui vont trop vîte, comme ceux qui different trop, il vaut encore mieux s'exposer à pécher avec ceux-là; car quoiqu'en suivant cette maxime on puisse trépaner quelqu'un que la suite témoigneroit avoir pû s'en passer, il est toutefois plus à propos dans une occasion douteuse d'avancer le trépan, parce qu'en l'avançant il ne peut d'ordinaire rien arriver de sinistre, & qu'en le différant il n'y va pas moins que de la vie. Histoire sur ce sujet.

Le trépan dont le mot dérive du verbe Grec *trepanein* qui veut dire *tourner*, est une opération de Chirurgie mise sous la premiere espèce d'entamûres: on l'applique aux parties dures, avec un instrument fait en forme de scie ronde, qu'on tourne pour enlever une partie du crâne auquel cette opération convient presqu'uniquement. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent au sternum & aux côtes, je l'ai vû faire au Parties où l'on applique le trépan.

ſternum, mais inutilement, car le bleſſé mourut & je ne l'ai jamais vû pratiquer aux côtes, je ne comprens pas auſſi comment elle s'y pourroit faire ſans caſſer des os ſi minces; c'eſt pourquoi nous ne la pratiquons qu'à la tête où elle eſt abſolument néceſſaire en pluſieurs rencontres, puiſqu'il eſt indubitable que quantité de perſonnes lui ont obligation de la vie (a).

Lieu où le trépan réuſſit.

Le trépan eſt plus heureux dans de certains pays que dans d'autres; à Avignon & à Rome, ils guériſſent tous, mais auſſi les maux de jambes y ſont funeſtes, & pour en guerir il faut ſortir de la Ville de Rome. A Paris le trépan eſt aſſez heureux, & encore plus à Verſailles, où on n'en meurt preſque point: mais ils periſſent tous à l'Hôtel-Dieu de Paris à cauſe de l'infection de l'air qui agit ſur la dure-mere, & qui y porte la pourriture. C'eſt à quoi les Adminiſtrateurs devroient faire attention vû que l'Hôpital eſt aſſez riche pour avoir un lieu dans un des Fauxbourgs de Paris où ils mettroient ceux qui ſeroient bleſſés à la tête: Par ce moyen ils en échapperoient beaucoup; mais il ne s'en ſauve pas un ſeul, manque de cet expedient qui ne dépend que d'eux.

Raiſons qui empêchent de trépaner ſur certains endroits.

Tous les Auteur nous marquent ſix endroit où ils

(a) Néanmoins s'il s'eſt formé un abſcès dans le canal de la moële d'un os tel que le tibia, ou qu'un exoſtoſe ait ſuppuré, le trépan n'eſt pas inutile. Par ce moyen on donne iſſue au pus, & l'on découvre tout le mal. Pour en connoître toute l'étenduë, il eſt quelquefois néceſſaire d'appliquer pluſieurs couronnes du trépan, & de couper les piéces qui ſe trouvent entre chacunes des ouvertures qu'elles font. On deſſeche enſuite avec le cautere actuel tous les endroits alterés de l'os. Cette méthode d'ouvrir les abſcès des os par le moyen du trépan eſt analogue à la méthode ordinaire d'ouvrir les abſcès des parties molles. Voyez ce que dit à ce ſujet Meeklren, *obſerv. Medico-Chirurgica*, & M. Petit dans ſon Traité des maladies des os.

ils nous défendent de trépaner ; 1°. Sur la fontaine de la tête aux enfans, parce que l'os n'y eſt pas aſſez ſolide pour ſupporter le trépan. 2°. Sur les ſutures, à cauſe des vaiſſeaux à qui elles donnent paſſage pour entretenir le commerce de la dure-mere avec le diploë. 3°. Sur les ſinus ſourcilieres, à raiſon de leurs cavités où ſe filtre une humeur qui rendroit la plaie incurable. 4°. Sur les temples tant à cauſe du muſcle temporal, que parce que les os s'y articulant en maniere d'écailles, la piéce d'os qu'on voudroit enlever ſe ſépareroit en deux. 5°. Aux parties déclives ou inférieures de la tête, parce que le cerveau dans ſon mouvement continuel pouſſeroit la dure-mere en dehors. 6°. Sur les grandes embarures, puiſque ces os ne tenant pas ferme, on ne pourroit pas appuyer deſſus le trépan ſans les enfoncer ſur la dure-mere. Ces précautions ſont juſtes & fondée en raiſons, mais il ne faut pas les garder à la rigueur : quand le bleſſé eſt en péril, il faut aller ſon chemin, & courir plutôt le riſque des inconvéniens attachés à ces endroits, que de laiſſer périr le malade : il faut pourtant s'en éloigner autant que la figure & la ſituation de la plaie le peuvent permettre. C'eſt au Chirurgien à faire de ſon mieux dans de pareils cas : mais qu'il n'ait pas l'inhumanité de voir expirer ſon bleſſé faute du trépan qui en a guéri une infinité qu'on croyoit déſeſperés (*a*).

(*a*) On trépane à préſent en certains cas ſur les ſutures, il y a même déja long-tems que cette pratique a été autoriſée par de bons Auteurs. * Jean-Frederic Wertembergius, J. B. * Corteſius, & Jacq. Berengarius Carpenſis ſe ſont aſſurés par leur propre expérience, qu'on ne doit point craindre d'inconvéniens. Muys * dit auſſi quon ne trépanoit pas autrefois ſur les ſutures, mais que de ſon tems on étoit revenu de ce ſcrupule. Berengarius rend raiſon de cette pratique. *Si contingat caput ladinotabiliter in loco commiſſurarum, ob quòd vel ſtatim, vel paulo poſt contingat ibidem duram matrem eſſe ſeparatam ; tunc & ſi*

* Voyez Fab. Hildan. obſ. 8. cent. 2.

* Voyez J. Munnick, Chirurg. &c.

* Obſ. 1. decad. 6.

* Cap. 37. p. 290.

Dans plusieurs opérations il y a deux tems, l'un d'élection, & l'autre de nécessité ; mais dans celle-ci nous ne connoissons point le tems d'élection, à moins que ce ne soit pour l'avancer ou pour la differer de quelques heures ; il n'y a que celui de nécessité qui nous détermine, & elle est toujours pressante tant par les accidens présens, que par ceux qui peuvent survenir à tous momens ; & qu'il faut prévenir ; c'est pourquoi on doit aller au plus sûr qui est de trépaner promptement.

Inconvénient du trépan exfoliatif.

Il ne faut point se servir du trépan exfoliatif, je ne sçai point qui peut l'avoir inventé, car cette maniere de percer l'os en le ratissant, & en enlevant plusieurs feuilles les unes après les autres, doit beaucoup ébranler la tête, & faire plus de mal qu'elle ne

commissuris operetur nullum fiet nocumentum venis aut arteriis, quia jam sunt separata & à cranio distantes. Lorsque la tête est blessée considérablement aux endroits des sutures, & que la dure-mere à l'occasion de cette blessure se sépare du crâne sur le champ ou quelque tems après, le trépan ne peut pas endommager les veines ni les arteres, parce qu'elles sont déja séparées & éloignées du crâne.

Les Praticiens de nos jours ne font point difficulté de couper le muscle crotaphite, & de trépaner sur les os des temples, lorsque le mal le demande. Ils trépanent aussi à la partie déclive de la tête. Pour empêcher que le cerveau ne pousse alors la dure-mere en dehors, comme le dit l'Auteur, on met sur le sindon de linge la plaque de plomb P. de la grandeur & de la figure du trou qu'a fait le trépan, ou des trous qu'ont fait les trépans, si on en applique plusieurs. On soutient cette plaque avec la lame de plomb Q. qui la traverse, & qu'on fait entrer au-dessous du crâne, afin qu'il en soutienne les extremités. On retire chacune de ces deux piéces par le moyen d'un fil qui passe au travers. M. Belloste propose dans son Livre une autre plaque R. avec deux especes d'anses qui s'appliquent sur le crâne. Mais la premiere paroît préférable, parce qu'étant maintenue par le crâne, elle contient mieux le cerveau que celle de M. Belloste, avec laquelle il faut faire une légere compression, sans quoi elle ne feroit aucun effet.

procure d'utilité : il a dans son milieu une pointe qui sert à l'arrêter ; mais qui peut blesser la dure-mere, parce qu'on n'a pas la liberté de l'ôter comme on fait l'aiguille aux trépans ordinaires. Je ne suis pas le premier qui en ait condamné l'usage, puisqu'on a supprimé cet instrument, & que vous ne le voyez plus parmi les trépans nouvellement faits ; je vous le présente dans la planche XXXI. afin que vous soyez convaincus de son défaut.

Des trépans ordinaire.

Dans les trépans il y a trois couronnes, l'une petite, l'autre moyenne, & l'autre plus grande, on demande de laquelle des trois il faut se servir, & quelle quantité d'os il faut ôter. Les Auteurs répondent qu'en général il faut préferer la plus petite, parce qu'on ne doit découvrir du cerveau que le moins qu'on peut, & qu'une grande ouverture est plus difficile à guérir ; mais il est des occasions où la grande couronne convient mieux : par exemple, à deux sciſſures, quand elle peut les embrasser toutes deux à la fois, il vaut mieux s'en servir que d'être obligé de faire deux trépans avec une petite.

Nous avons remarqué six endroits où il est défendu de trépaner ; voïons ceux où on doit appliquer le trépan ; géneralement parlant, c'est toujours à l'endroit du coup, mais en particulier il y a des circonstances où on a raison de s'en éloigner ; c'est ce qu'il nous faut observer avant que de venir à l'operation.

Circonstances à observer pour l'application du trepan.

1°. Quand la plaie est aux parties supérieures de la tête, il faut trépaner à la partie la plus inférieure de la plaie, pour faciliter l'écoulement du sang & des matieres ; & lorsque la blessure est aux parties inférieures, nous devons appliquer le trépan au plus haut lieu, pour nous éloigner de la base du cerveau.

2°. Si c'est une fente, il ne faut poser le trépan ni sur le milieu de la fente, ni loin d'elle, mais il faut que les dents de la couronne soient sur la fente, afin que l'os étant obligé de s'exfolier, les esquilles se puissent séparer plus commodément.

3°. Dans une grande contusion que le tirefond & l'élevatoire triploïde n'auront pas pu relever, on appliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant les élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on essaye de la remettre dans son niveau.

4°. Quoique la contusion soit légere sans scissure, & qu'elle ne paroisse que comme un écachement semblable à celui que fait un coup de marteau sur du bois, il ne faut pas laisser de trépaner, parce que les fibres de l'os y sont désunies, & alors c'est à l'endroit de la contusion que l'opération doit être faite.

5°. Quand c'est un ecpiesma, c'est-à-dire, une embarrure où il y a plusieurs esquilles qui pressent & fatiguent les membranes intérieures, il faut poser le trépan sur l'os voisin qui doit être stable & ferme pour pouvoir soutenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilité de relever les esquilles séparées, en appuyant sur lui les instrumens préparés pour cet effet.

6°. Pour un engissoma où une piéce d'os fait le pont levis, & pour un camarosis où le milieu de l'os fracturé ressemble au dos d'une tortue, il faut trépaner sur la partie voisine, afin de remettre ensuite ces os dans un état qui ne puisse nullement incommoder la dure-mere.

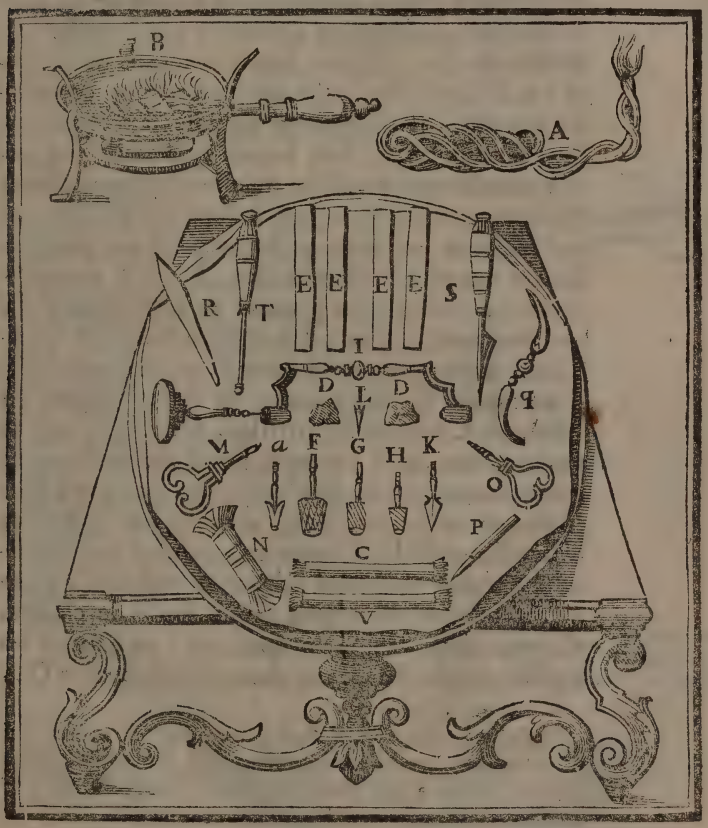
Tout étant bien consideré, & l'opération résolue, le Chirurgien fera attention à tout ce qui doit être prêt avant que de trepaner, aux choses qui sont à observer en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra après avoir trépané.

Disposition du lieu pour le blessé.

Avant que de trépaner, il faudra, s'il est possible, mettre le blessé dans une chambre éloignée de la rue & de tout bruit, en un lieu tranquille, & où il ne puisse pas entendre le son des cloches; il doit y avoir à la porte une portiere en dedans, & à la fenêtre un double chassis, afin que l'air froid & les vents n'y puissent entrer; il seroit bon que le lieu fût médiocrement spacieux pour y entrete-

nir un air moderé. Le Chirurgien disposera l'appareil, qui consiste en premier lieu aux instrumens dont il a besoin pour faire l'opération. Secondement aux choses nécessaires pour panser après l'opération ; c'est pourquoi il aura deux bassins, dans le premier il mettra les instrumens que vous voyez sur la planche XXXI. & dans le second tout ce qui pourra servir au pansement, & que je vous montrerai sur la planche XXXII. De l'appareil.

FIG. XXXI POUR LE TREPAN.



SITUATION DU BLESSÉ.

ON doit avoir préparé ces instrumens dans une chambre voisine en les arrangeans dans un bassin, ou dans un plat sur lequel on aura étendu une serviette ployée, & les recouvrir d'une autre serviette avant que de les apporter dans la chambre du blessé afin qu'il ne soit point effrayé à leur aspect. Le malade sera mis dans une situation convenable, c'est-à-dire, la tête tournée de maniere que la plaie se trouve au lieu le plus élevé, pour y appuyer à plomb le trépan; on avance le lit dans la chambre, afin qu'un serviteur puisse rester au dossier du lit pour tenir la tête avec plus de fermeté; & si l'Opérateur juge cette place plus commode pour lui, il s'y mettra: on pose la tête du malade sur un oreiller sous lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfonce durant l'opération. Le Chirurgien se fera lier les cheveux par derriere, enforte qu'ils ne tombent point en devant quand il baissera la tête, & s'il a une perruque, il l'ôtera pour prendre un petit bonnet qui ne l'embarrasse point: il doit faire tenir par quelqu'un du feu dans un réchaut B. au milieu du lit; il faut qu'il se fasse éclairer de deux bougies de Commis A. jointes & tortillées ensemble pour ne pas produire deux lumieres séparées; ces bougies conviennent mieux que les autres, parce qu'elles se ployent aisément, & qu'on peut les approcher & les éloigner de l'Opérateur, comme on le trouve à propos (*a*). On découvre ensuite la plaie qu'on nettoye avec cette fausse tente de charpie C. pour faire moins de douleurs, on bouche les oreilles du blessé avec ces deux petites boules DD.

Préparation de l'opérateur.

(*a*) On se sert aujourd'hui d'une espece de bougie qui ne coule point, qui éclaire mieux que les autres, parce que sa mêche à été trempée dans l'esprit de vin, & qu'on nomme, à cause de l'usage qu'en font les Chirurgiens, bougie de S. Côme.

de coton ou de charpie : je crois que le bourdonnement qui s'excite dans les oreilles, quand elles sont bouchées l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trépan en sciant le crâne; j'en ai pourtant vû à qui ou oublioit de faire cette céremonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lévres de la plaie n'étoient pas assez relevées, & qu'elles fussent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandelettes E E E E. passées par-dessous ces lévres, & dont on feroit tenir les bouts par celui qui tient la tête, ou par quelque autre garçon, les écarter les unes des autres : mais si la plaie est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lévres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de tems se disposer à faire l'opération.

De la dilatation de la plaie.

En trépanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il veut se servir; c'est pourquoi en voilà trois de differentes grandeur; une grande F. une moyenne G. & une petite H. & s'étant déterminé sur le choix par la nature & par la figure de la plaie même, il prendra celle qu'il croira convenir; il la présentera sur l'endroit où il a résolu de l'appliquer, observant qu'elle ne puisse pas toucher aux levres de la plaie & du péricrâne, ce qui feroit une douleur très-vive au malade dans l'operation, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne, pour marquer la circonference où le trépan doit se borner, & pour en reconnoître le milieu. Il prendra ensuite le virebrequin I. sur lequel il montera le perforatif K. qu'il posera dans l'endroit marqué par la pointe de la piramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demi-ligne, lequel servira à loger

Choix à faire de la couronne du trépan.

usage du virebrequin & du perforatif.

la pointe de cette pyramide & à conduire la couronne de maniere qu'elle ne vacile ni d'un côté ni d'un autre. Le perforatif étant ôté du virebrequin, on y monte à sa place la couronne G. dont on se doit servir ; on l'ajuste sur l'endroit tracé, & l'Opérateur tenant de la main gauche la pomme du virebrequin, sur laquelle il appuye le front, il le tourne de la main droite du côté opposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent. Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peut entrée dans l'os pour aller plus vîte & diligenter dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. On ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Opérateur à en juger, car s'il appuye trop, il aura de la paine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point : il faut qu'il tourne uniment, & non point par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L. avec cet instrument M. parce qu'elle est alors inutile, vû que le cerne fait par la couronne se trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette pyramide qui pourroit même piquer la dure-mere, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au diploë, ce qu'on connoît par la sciûre qui est rougeâtre, & par le sang qui en sort assez souvent ; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la sciûre & du sang avec les brossettes N. & avant que de la remettre on présentera le tirefonds O. pour lui faire préparer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la piéce d'os après qu'elle aura été cernée autant qu'il sera nécessaire. Ayant ôté le tirefonds, on rappliquera la couronne, on n'ira pas plus vîte, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la premiere ; on releve plusieurs fois la

De la couronne.

Ce qu'on fait quand on est parvenu au diploë.

couronne pour la nettoyer. On ſonde le circuit fait par la couronne avec cette plume P. taillée en curedent. pour ſçavoir, ſi la profondeur eſt égale, pour appuyer d'avantage du côté où l'os ſera moins coupé : enfin on continue à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la piéce avec l'élevatoire Q. ou avec le tirefonds, & à ſonder le cerne autant de fois qu'on le juge à propos, juſqu'à ce que le crâne ſoit entierement traverſé. Quand la piéce de l'os ne tient preſque plus, on peut la lever avec la feuille de mirthe R. & s'il reſtoit de petites inégalités au fonds du cercle qui pourroient piquer la dure-mere & l'incommoder dans ſes mouvemens, on les couperoit avec ce ganivet lenticulaire S. qu'on tourneroit autour du cercle, la lentille qui eſt au bout, empêchant de bleſſer les membranes : dans ce tems, on voit le ſang ſortir & rémplir le trou du trépan par les pulſations du cerveau & de la dure-mere. On a coutume de ſerrer le nez du bleſſé, de lui faire retenir ſon haleine, & de repouſſer avec le lenticulaire T. la dure-mere contre le cerveau, afin de faciliter la ſortie du ſang. Mais s'il s'écouloit de lui-même, comme il arrive ſouvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compreſſion avec le lenticulaire, ayant ſoin avant que d'en venir au panſement, d'abſorber avec la fauſſe tente V. le ſang épanché (*a*).

Uſage de la plume taillée.

De l'élevatoire & du tirefonds.

Extraction du ſang extravaſé.

Ce ſeroit une faute dans l'opération que d'emporter la piéce de l'os dans la cavité de la couronne qu'on viendroit à retirer, vû qu'on pourroit croire

Faute à craindre.

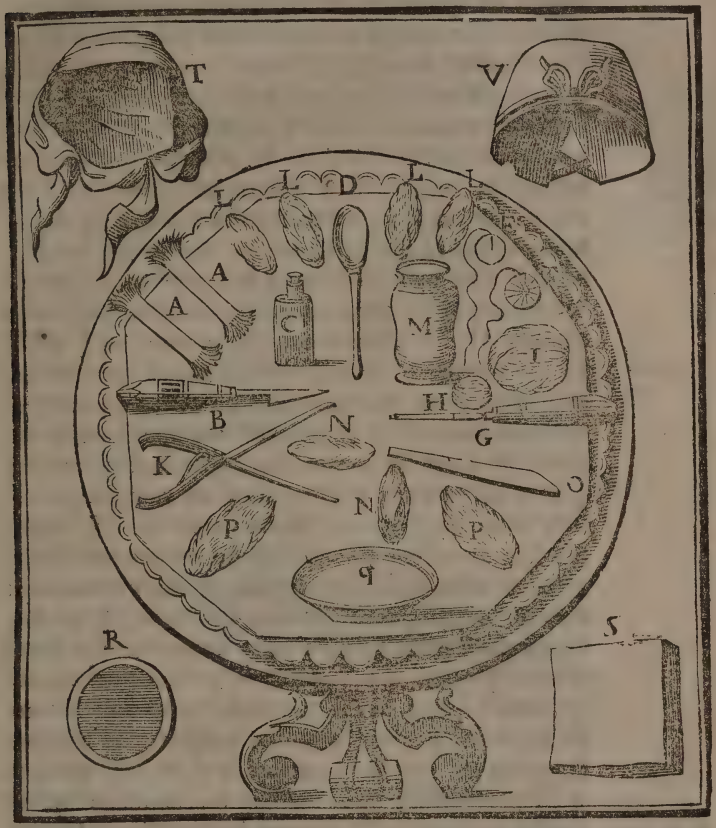
(*a*) Lorſqu'après avoir tiré la piéce ſéparée par le trépan, il ne ſort rien par le trou, qu'on trouve la dure-mere tendue, & qu'elle forme une tumeur où l'on ſent de la fluctuation, on a lieu de ſoupçonner un épanchement au-deſſous de cette membrane. En ce cas les Praticiens d'aujourd'hui ne font point de difficulté de la couper en croix avec un biſtouri. L'expérience confirme l'utilité de cette pratique *.

* Voyez Joh. Muniks, Chirurg. &c. lib. 2. chap. 15. Paré l. 9. ch. 21.

qu'ayant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet instrument auroient endommagé la dure-mere, quoique ce malheur soit rare, à moins que d'avoir tourné long-tems comme un étourdi; car la couronne étant faite en pyramide, elle ne peut pas tomber sur la dure-mere aussi-tôt que le crâne est coupé, devant être arrêtée per l'endroit le plus large: mais quoique la faute dont nous parlons, soit très-légere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les spectateurs. La premiere table de l'os peut s'enlever avant que la seconde soit coupée, mais quoique souvent ce ne soit pas la faute de l'Opérateur, on ne laisse pas de l'en blâmer tacitement. C'est pourquoi il doit faire de son mieux pour n'encourir aucun reproche, puisqu'un Chirurgien ne fait point d'opération considérable, qu'il n'ait des censeurs séveres qui ne lui pardonnent rien. Il ne faut point faire celle-ci avec précipitation, de peur d'offenser le cerveau & les membranes; il ne faut pas aussi apporter une lenteur capable d'impatienter le malade & les assistans, il est un milieu qu'on doit tenir, qui dépend de la bonne conduite & de l'adresse du Chirurgien.

Lorsqu'il y a grands fracas & plusieurs fentes, on doit faire deux, trois ou quatre trépans, & même davantage, si la nécessité le demande. Une jeune fille âgée d'onze ou douze ans, tomba sur un escalier en 1705. & se brisa tout un parietal avec une partie du temporal. M. Maréchal dès le lendemain la trépana en deux endroits, il lui fit appliquer un troisiéme trépan par son fils, & un quatriéme par mon fils qui étoit présent. Le lendemain il lui en appliqua deux autres, & par la suite il la trépana jusqu'à douze fois, & elle en est très-bien guérie. C'est la fille de M. le Vasseur logé à l'Extraordinaire des Guerres à Versailles. Cet exemple si rare fait voir qu'il ne faut point s'étonner sur la multitude des trépans.

FIG. XXXII. POUR LE PANSEMENT DU TRE'PAN.



De l'ordre & de la maniere du panſement.

APrès avoir trépané on ne s'arrête pas à attendre que tout le ſang épanché ſoit ſortit, il ſuffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous momens par l'ouverture; on nettoye celui qui eſt dans le trou du trépan avec ces fauſſes tentes de charpie A A. & ſi on apperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui puiſſe piquer la dure-mere, on la coupe avec ce

ganivet lenticulaire B. après quoi on se met en devoir de panser le malade. La premiere chose qu'on fait, c'est de verser sur la dure-mere quelques gouttes de baume blanc contenu dans une phiole C. on fait chauffer la cuiller D. où il y a du miel rosat. pour le mêler avec un peut de baume blanc, & on y trempe les sindons, dont l'un est de linge E. & l'autre de charpie F. On pose le premier sur la dure-mere, & comme il est plus grand que le trou du crâne, on en fait passer entre le crâne & la membrane toute la circonférence au moyen du lenticulaire G. On met ensuite le second sindon, & on acheve d'emplir le trou du trépan avec ce tampon de charpie H. On couvre avec ce plumaceau I. après l'avoir imbibé d'esprit de vin, la partie du crâne découverte, & on prend avec les pincettes. K. ces quatre bourdonnets L L L L. qu'on trempe dans le digestif M. pour les mettre l'un après l'autre sous les quatre lévres de la playe, dont on remplit le milieu avec deux autres bourdonnets N N. trempés dans le même digestif; & ayant couvert de digestif avec la spatule O. ces deux grands plumaceaux P P. on les met par-dessus tous les autres, & on fait une embrocation d'huile rosat contenue sur cette assiette Q. qu'on aura approchée du feu pour chauffer cette liqueur avant que d'en frotter tout le tour de la pláie, puis on met une emplâtre de bétoine R. qu'on couvre de la compresse S. & de la serviette T. par-dessus, dont on fait un bandage qu'on appelle couvre-chef, tel que je vous l'ai enseigné. J'ajoute à tout cet appareil un bonnet de laine V. que je mets par-dessus le bandage, car n'y ayant que deux doubles de linge sur la tête, cette partie n'est pas assez munie contre le froid, vû qu'étant rasée elle y est plus sensible; c'est pourquoi ce bonnet est nécessaire pour tenir la partie chaudement. On la met ensuite dans une situation convenable; la meilleure pour le malade, est de se

Du bandage & du bonnet.

coucher sur la plaie pour aider le cerveau par cette pente à pousser au dehors ce qui l'incommode.

Quand on a achevé de panser le blessé, on lui recommande de demeurer fort en repos, & même de ne pas parler ; on revient le saigner deux ou trois heures après l'opération : sa nourriture ne sera que de bouillons qu'il prendra de quatre en quatre heures, buvant dans ces intervalles autant de tisanne qu'il en voudra. Le lendemain avant que de lever l'appareil, on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettera un réchaut plein de braise allumée qui ne puisse nullement entêter, tant pour purifier l'air qui doit toucher la dure-mere, que pour échauffer les remedes & les linges nécessaires au pansement : on ne laissera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet on aura un nouveau sindon tout prêt à mettre aussi-tôt après avoir levé celui qui y est, & on ne s'amusera point à tant essuier les lévres de la plaie, les recouvrant promptement, parce que le plûtôt fait, c'est toujours le meilleur, pour épargner de la douleur au blessé.

Gouvernement & diete du malade aprés cette opération.

Usage du Sindon.

La conduite de la cure ne se peut pas marquer dans le détail, c'est au Chirurgien à connoître son sujet, à le traiter selon les dispositions où il le trouve, & à ne se point relâcher sur le régime de vivre qui doit être très- exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émancipent toujours trop ; la faim étant un bon signe, il la faut conserver longtems dans cet état. Les remedes huileux & pourrissans ne valent rien aux plaies de tête, les balsamiques & les spiritueux y sont très-bons, c'est pour cela qu'il faut se servir du beaume blanc, ou de l'esprit de vin ; le digestif doit être animé, & encore n'en faut-il pas user long-tems. Les compresses seront trempées dans du vin où on aura fait bouillir toutes sortes d'aromatiques, excepté des roses dont l'odeur pourroit offenser. Si la dure-mere de meuroit dans ses bornes, on continueroit le même pan-

ſement : mais ſi elle pouſſoit dans le trou du trépan, on feroit enſorte de l'empêche d'y entrer en rempliſſant ce trou de petits tampons (*a*). Il vient quelquefois des fongus en forme de champignons qui naiſſent de la dure-mere : quand ils ſont grands, il faut les couper, ou les lier par le pied, afin qu'ils ſe deſſéchent & qu'ils tombent ; s'ils ſont petits, il faut les conſumer avec les poudres de ſabine, docre & d'hermodates brûlées. Les chairs des lévres de la plaie croiſſent quelquefois tellement qu'elles couvrent l'ouverture du trépan, en ce cas on les tiendra ſujettes avec des plumaceaux trempés dans de l'eau-de-vie, ou dans de l'eau vulneraire, au reſte il faudra ſupprimer les onguents & n'uſer que de remedes deſſicatifs en attendant le tems de l'exfoliation.

De la cure des champignons.

De l'exfoliation. Les os s'exfolient les uns plûtôt, les autres plus tard, cela dépend de l'âge, de la grandeur de la fracture, & de la dureté de l'os ; mais ordinairement c'eſt entre le quarantiéme & le cinquantiéme jour. L'uſage des poudres céphaliques eſt inutile pour avancer l'exfoliation, qui étant un pur ouvrage de la nature, doit être attendu patiemment, de crainte de la troubler dans les voies qu'elle ſeule ſçait tenir pour cela : tout le circuit du trou fait par la couronne, & ce qui a été découvert de la ſurface du crâne, ſouffre l'exfoliation qui tombe quelquefois en une ſeule eſquille ſemblable à un anneau, & ſouvent en pluſieurs qui ſe détachent à meſure que la chair qui ſe produit deſſous, les pouſſe dehors. Il ne faut point par trop d'impatience arracher ces eſquilles ; quand même elles branleroient, cela n'avanceroit de rien, & peut au con-

(*a*) Ou en mettant dans le trou du trépan un petit morceau d'éponge, qui en ſe gonflant le remplit exactement & s'oppoſe à la ſortie de la dure-mere ; ou en ſe ſervant du moyen propoſé dans une des remarques précédentes.

traire reculer la guériſon. Quand l'exfoliation eſt entierement faite tant du crâne, que de la dure-mere, (car elle s'exfolie, ou ſe pêle comme les autres membranes) il en ſort une chair qui ſe joignant avec celle qui naît du crâne, & avec celle des lévres de la plaie, il ſe forme de toutes ces trois nouvelles chairs enſemble une eſpece de cal, qui bouchant le trou du trépan remplace l'os qu'on a ôté : on procure par-deſſus tout cela une bonne cicatrice, qui eſt le ſceau de la guériſon (*a*).

Naiſſance de nouvelles chairs.

L'Ethymologie d'hydrocéphale vient de *hydros*, qui veut dire *eau*, & de *kephale*, qui ſignifie *tête*, de maniere que c'eſt une eſpece d'hydropiſie où la tête eſt ſi pleine d'eau qu'elle en eſt toute inondée.

Il y a des hydropiſies génerales & particulieres, nous avons parlé des premieres en faiſant la paracentéſe ; quant aux autres, elles prennent leur nom des endroits où elles ſont placées : comme on appelle hydrocéle, hydropiſie du ſcrotum, on nom-

De l'Operation pour l'Hydrocephale.

(*a*) On a vû auſſi à l'ouverture de quelques cadavres, que des trous faits au crâne par le trépan, s'étoient fermés preſqu'entierement par le prolongement de la ſubſtance oſſeuſe vers le centre, où l'on appercevoit encore un trou plus ou moins grand. Ce trou ſe ſeroit peut-être refermé entierement par la ſuite, ſi les perſonnes avoient vecû plus long-tems. Mais on n'a pas encore eu d'exemple d'ouvertures faites au crâne par le trépan, qui ſe ſoient entierement bouchées de cette maniere.

Quand une grande portion du crâne a été emportée par un coup ou par le trépan, il arrive ſouvent qu'après la guériſon parfaite l'on ſent au travers de la cicatrice, en appliquant les doigts deſſus, le mouvement du cerveau, parce que les chairs ne ſont point auſſi fermes que le crâne, au-deſſous duquel on ne peut le ſentir. Pour préſerver cette partie de quelqu'accident, on met ſur la cicatrice une petite plaque d'argent ou de plomb, garnie interieurement d'un peu de coton.

me celle de la tête, hydrocéphale. Les unes & les autres viennent de la même source, elles ne different qu'en situation; car ce sont toujours des séparations d'une lymphe qui des glandes par les vaisseaux lymphatiques se dégorge dans ces parties, ou une abondance excessive de sérosités dans les humeurs, qui les produit.

Deux espèces d'hydrocephales.

On fait de deux sortes d'hydrocéphales; sçavoir, d'externes, quand les eaux sont hors du crâne, ou d'internes, quand elles sont sous ce casque osseux. Des premieres il y en a encore de deux sortes, les eaux sont ou entre les tégumens & le péricrâne, ou bien elles sont entre le péricrâne & le crâne: des internes il y en a trois especes; la premiere, quand l'eau est contenue entre le crâne & la dure-mere; la seconde quand elle est entre cette membrane, & la pie-mere; & la troisiéme, quand elle est dans les ventricules & dans la propre substance du cerveau.

Cause de ces maux.

Ces maladies qui sont particulieres aux enfans, viennent des causes internes comme toutes les autres hydropisies; elles peuvent aussi avoir une cause externe, comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l'enfant aura été trop pressée, & se sera allongée pour sortir; ou bien si après l'accouchement la Sage-femme voulant faire la capable, se sera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né; ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend assez de lui-même sa figure naturelle, & que sa substance glanduleuse est si mollasse que peu de violence suffit pour en rompre le tissu.

Signes.

L'hydrocéphale externe est aisée à connoître par l'enflure & la boursouflure de toute la tête, par la molleſſe de la tumeur qui cede au doigt dès qu'on y touche: mais l'interne est plus difficile; on en juge en appuyant sur les futures qui obéissent, & qui sont éloignées les unes des autres; on les connoît encore par le larmoyement, par la pesanteur

ſanteur de tête, & par l'aſſoupiſſement.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ai vû beaucoup qui ont guéri de celles qui ſont entre le cuir chevelu & le péricrâne, car de celles qui ſont entre le péricrâne, & le crâne, je n'en ai jamais remarqué, & je ne comprens pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puiſqu'il faudroit que le crâne fût entierement ſéparé de ſon enveloppe immédiate : mais il peut aſſurer de toutes les internes qu'elles ſont incurables & mortelles, ſans gueres appréhender de ſe tromper. Prognoſtic.

Toutes les eſpeces d'hydrocéphales demandent la main du Chirurgien, pour donner iſſue aux eaux qui ſont la maladie. Les Anciens appliquoient deux cauteres potentiels, l'un ſur le commencement de la future ſagittale, & l'autre ſur la pointe de la future lambdoïde : les eſcarres étant tombées, ils laiſſoient ſortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux ſous le péricrâne, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égout : ils ſe ſervoient extérieurement de remedes céphaliques, & faiſoient des embrocations d'huile de camomille, de mélilot, & d'anet, & par ce moyen ils prétendoient guérir ces ſortes de maux. Pratique des Anciens par l'application des cauteres & d'autres remedes.

Je ſuis plutôt pour les ſcarifications aux parties déclives de la tête par où les eaux, dont elle eſt abbreuvée, peuvent ſuinter, & ſortir peu à peu, mieux que par les cauteres qu'on met trop proche des parties ſupérieures de la tête. Il y a dix ans qu'un enfant venant au monde apporta une hydrocéphale, on lui fit deux petites taillades longitudinales à la partie poſtérieure & inférieure de la tête par où toutes les eaux diſtillerent goutte à goutte : je conſeillai de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler ; je faiſois mettre par la nourrice une Obſervations.

bonne compresse sur la tête trempée dans du vin chaud qu'on renouvelloit souvent : cet enfant en guérit, il se porte bien aujourd'hui.

Quand l'hydrocéphale est interne, c'est-à-dire, que les eaux sont sous le crâne, il n'y a point d'autre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'applique de la même maniere que je viens de vous démontrer. Si les eaux se trouvoient seulement entre le crâne & la dure-mere, & qu'il n'y en eût point sous cette membrane, il y auroit espérance de guérison ; mais il est extrêmement rare qu'il s'en amasse sous le crâne, & qu'il ne s'en répande pas dans les ventricules & dans les plus petits réduits du cerveau qui en doit être tout submergé, ce qui paroît par les accidens qui accompagnent ces maladies, & c'est ce qui m'a fait avancer que toutes les hydrocéphales internes étoient incurables & désespérées.

DES OPE'RATIONS SUR LES YEUX EN GE'NE'RAL.

DE toutes les parties du corps les yeux sont celles qui sont attaquées par un plus grand nombre de maladies, les Grecs en comptent plus de cent auxquelles ils ont donné autant de noms particuliers qui les distinguent les unes des autres. De cette multitude il n'y en a que peu qui ayent besoin du travail du Chirurgien, & c'est de celles-là dont je vais vous entretenir, & vous faire voir les opérations qui leur conviennent.

Les yeux sont sujets à plus de maux qu'aucune autre partie du corps.

On considere principalement quatre parties dans l'œil, les paupieres, les cils, les tuniques, & les angles, chacune desquelles requiert des opérations Chirurgiques qui lui sont propres.

Les paupieres sont particulierement sujettes à six sortes de maladies qu'on nomme, 1°. L'anchiloblepharon, où les paupieres sont collées l'une à l'autre. 2°. Le lagophtalmos, qui est une retraction de la paupiere supérieure. 3°. L'ectropion ou la relaxation de la paupiere inférieure. 4°. Le crithe, qui est une petite tumeur au bord de la paupiere. 5°. Le

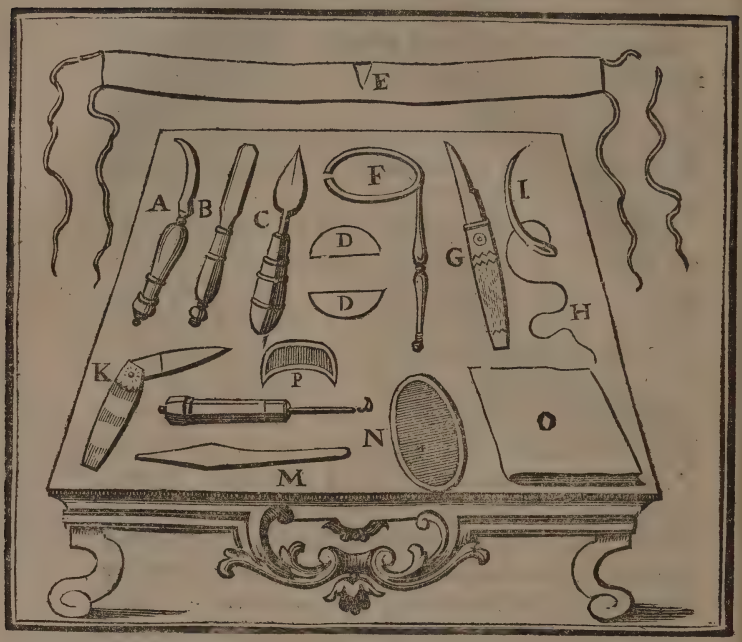
calazion, ou un amas d'humeurs semblable à un grain de grêle. 6°. L'hydatis, c'est-à-dire une excroissance de graisse qui vient aux paupieres.

Les cils ont trois maux propres compris sous le nom de trichiasis, sçavoir, 1°. Le distichiasis, qui est un double rang de cils. 2°. Le phalangosis, quand les cils se tournent du côté de l'œil. 3°. Le ptosis, quand par le relâchement de la paupiere les cils entrent dans l'œil.

Les tuniques en ont quatre, 1°. L'hypopyon ou un amas de pus derriere la cornée. 2°. Le pterigion, qui est une excroissance membraneuse dans l'œil. 3°. Le proptosis, ou la chûte de l'uvée. 4°. L'hypochyma, nommé autrement cataracte.

Les angles en ont trois, 1°. L'eccantis, c'est une excroissance de chair au coin de l'œil. 2°. L'anchilops, ou l'abscès au grand angle de l'œil; & 3°. L'ægilops, qui est la fistule lacrymale. Toutes ces indispositions font le nombre de seize, qui ont besoin d'autant d'opérations ausquelles on a imposé le nom des maladies qui y répondent. Nous les allons examiner les unes après les autres.

FIG. XXXIII. POUR LES PAUPIERES.



DEs ſix opérations que nous avons à faire aux paupieres, la premiere eſt l'ankyloblepharon, dérivé de *ankili*, qui veut dire curvité, & de *blepharon*, qui ſignifie paupiere, en latin *inviſcatio*, en françois *agglutination*, deſorte que c'eſt une maladie où les paupieres ſont jointes & collées enſemble, ce qui empêche qu'on ne puiſſe ouvrir l'œil. Cet accident peut venir de naiſſance, puiſqu'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées; mais il n'arrive le plus ſouvent qu'après une fluxion, ou après une petite vérole: lorſqu'on a reſté long-tems ſans ouvrir les yeux, les paupieres ulcérées ſe collent & ſe cicatriſent enſemble. Tout le monde ſçait qu'il faut ſéparer ces paupieres; mais il appartient au Chirurgien d'en trou-

ver les moyens. Si l'agglutination n'eſt pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudra qu'avec un inſtrument A. fait comme un biſtouri courbe, garni d'un bouton à ſa pointe, introduite dans cette ouverture, il coupe à pluſieurs fois cette union en retirant cet inſtrument pour ſéparer ſucceſſivement les deux paupieres dans toute leur longueur. Si après cette ſéparation il trouve que l'un ou l'autre ſoit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en déſunir, autrement l'opération ſeroit imparfaite: il s'en acquittera en tirant à ſoi la paupiere avec un petit inſtrument B. fait en forme de ſpatule, tâchant de détacher la paupiere d'avec le corps de l'œil. Mais ſi l'adhérence étoit trop forte, il couperoit avec le ſcalpel C. ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciſer la cornée ni la conjonctive, coupant plutôt de la membrane interne de la paupiere, enſuite on coule ces deux petits linges déliés D D. qu'on aura trempés dans quelque liqueur deſſicative, entre le corps de l'œil & la paupiere, pour éviter qu'ils ne ſe recollent l'un à l'autre, ce qu'on continue juſqu'à parfaite guériſon.

LA ſeconde eſt le lagophtalmos, dérivé de *lagos* liévre, d'*ophtalmos* œil, en latin *oculus leporis*, & en françois *œil de liévre*. C'eſt une maladie où la paupiere ſupérieure eſt tellement retirée, que ne pouvant pas couvrir l'œil, il eſt obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux liévres quand ils dorment. Cette indiſpoſition peut venir naturellement dès la premiere conformation, ou par accident enſuite d'une plaie, d'un ulcere, ou d'une brûlure, ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muſcles des paupieres. Ainſi quand il y a convulſion aux releveurs, & paralyſie aux abaiſſeurs, il faut que l'œil reſte

D'où vient ce mal.

ouvert, ces muscles ne faisant pas leur devoir. On guérit ce mal ou par la Pharmacie, c'est-à-dire, par remedes qui étant appliqués sur la partie amollissent & relâchent ce qui la retient hors de son état accoutumé, ou la fortifient & la corroborent selon que le mal dépend de convulsion ou de paralysie. Mais si les remedes ne réussissent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui racourcisse la paupiere, on aura recours à la Chirurgie, & on commencera par mettre le malade dans une situation où il soit exposé au jour : on lui couvrira l'œil sain avec ce bandeau E. & on assujettira l'œil malade avec le speculum oculi F. si faire se peut, ou bien entre le pouce & le doigt indice de la main gauche, en tenant la paupiere fort baissée ; puis avec un bistouri G. on fera à cette paupiere une incision en croissant, selon la direction des fibres du muscle fermeur ; les pointes du croissant regardant en en-bas, & approchant des coins de l'œil. Cette incision faite, on écarte les lévres de la plaie le plus qu'on peut, & on la garnit de plumaceaux en forme de noyaux d'olives ; & au contraire de toutes les autres plaies dont on rapproche les lévres pour procurer la cicatrice, à celle-ci on les éloigne, pour faire naître une chair entre deux afin d'allonger la paupiere. Lorsque le retirement de cette partie est si grand qu'une incision ne suffit pas, on en fait deux de même figure éloignées de l'épaisseur d'un écu l'une de l'autre, & par ce moyen, rendant à la paupiere son premier usage, elle s'abbaisse sur l'œil qui avant cela ne se pouvoit clorre (*a*).

(*a*) Cette opération, quoique proposée & décrite par beaucoup d'Auteurs, ne peut, selon Me. Antoine Jean *, être suivie d'un bon succès, parce que la cicatrice qu'il faut procurer après l'incision retrecit la peau, comme font toutes les cicatrices, au lieu de lui donner

* Traité des Maladies de l'œil.

La troisiéme, c'est l'ectropion, dérivé de *ec*, qui signifie dehors, & de *streptin*, qui veut dire tourner, en latin *relaxatio*, en françois *relâchement* ou *renversement*. C'est une maladie de la paupiere inférieure qui se relâche & se renverse tellement en en-bas, qu'elle ne peut plus s'étendre, ni s'élever assez pour couvrir l'œil. On assigne à cette incommodité trois causes différentes; la premiere, est la paralysie ou la relaxation tant de la paupiere que du muscle fermeur; la seconde, consiste dans une chair superflue qui s'est insensiblement accrue à sa partie extérieure; & la troisiéme pourra être quelque brûlure, cicatrice ou couture

D'où vient le mot d'ectropion.

Trois origines de ce mal.

plus d'étendue; d'ailleurs le peu d'épaisseur de la paupiere, & le danger qu'il y a de gêner l'œil en la comprimant, font qu'il est presqu'impossible de tenir les lévres de cette plaie écartées, pour donner ensuite par la cicatrice plus d'étendue à la paupiere. Cette maladie étant une paralysie du muscle orbiculaire des paupieres, n'a besoin que des remedes qui conviennent en général à la paralysie.

La paupiere supérieure est quelquefois attaquée d'une paralysie qui produit un effet bien différent. Car au lieu de rester ouverte, elle demeure toujours abbaissée, desorte qu'il faut la lever avec le doigt pour voir. C'est proprement une paralysie du muscle releveur de cette paupiere. Les Auteurs proposent de pincer la peau de cette paupiere selon la longueur des fibres, d'en couper une partie, & d'y faire ensuite plusieurs point de suture pour procurer la réunion des lévres de la plaie. Cette opération, par laquelle on diminue l'étendue de la paupiere, fait que l'œil reste toujours découvert.

Mais si en faisant ce repli à la paupiere, l'œil ne se trouvoit pas découvert, cette opération seroit inutile. En ce cas, il faut faire un pli transversal à la peau du front, & si par ce moyen la paupiere se trouve relevée, on coupe ce pli; ce qui fait une plaie de la figure d'une feuille de mirthe. On procure la réunion des lévres de cette plaie par le moyen de quelques points de sutures. M. Morand a fait avec succès cette opération sur un Invalide qui étoit borgne, & qui après avoir été bleſſé d'un coup de sabre à la tempe, ne pouvoit plus se servir de son bon œil, parce que la paupiere en étoit toujours abbaissée.

faite en sa partie extérieure. La méthode de la guérir est différente suivant la diversité de ces trois causes. Si la paupiere est relâchée, parce qu'elle aura été trop humectée, il y faudra employer des remedes desséchans. Si elle est trop foible on la fortifiera ; & s'il y a paralysie, on usera de corroborans pour tâcher de lui rendre sa tension. 2°. Si c'est une excroissance de chair, il faut l'ôter quand elle est encore jeune & petite, & on peut la consumer par médicamens cathéretiques ; mais si elle est vieille & dure, on l'extirpera soit par ligature, pourvû que la base en soit petite, avec ce fil H. enfilé dans l'aiguille courbe I. qu'on passera à travers l'excroissance, afin que la ligature ne s'échappe pas, soit par incision, si on ne peut pas faire autrement ; après quoi on usera de collyre, ou de poudres astringentes, afin de cicatriser les endroits où on aura coupé. 3°. Si une brûlure ou une cicatrice retire la paupiere en en-bas, on fera à cette paupiere inférieure avec le bistouri G. une incision qui ait la figure d'un croissant, comme celle que je viens de faire à la paupiere supérieure, avec cette différence seulement que les pointes du croissant à la supérieure, regardoient en en-bas, au lieu qu'à celle-ci elles doivent regarder en haut.

Remedes contre ces causes.

De l'incommodité appellée orgueil.

La quatriéme, c'est le crithe, déduit de *crite*, qui veut dire un *grain d'orge*, en latin *hordeolum*, en françois *orgueil*. C'est une petite tumeur longuette, fixe & arrêtée, de la figure d'un grain d'orge, qui vient aux bords des paupieres dans les cils. La matiere qui fait ces petites tumeurs est contenue dans un petit kiste, & elle a de la peine à meurir & à suppurer, c'est ce qu'on appelle un orgueilleux, & les bonnes femmes un orgeolet. Elles le souhaitoient autrefois à ceux qui refusoient à une femme grosse quelque chose dont elle avoit envie. Pour les guérir, il les faut faire venir à suppuration, la moëlle des pommes cuites appliquée en cataplasme est

De sa matiere.

De la cure.

excellente pour les meurir, & lorſqu'on y voit de la blancheur, & qu'on croira la matiere cuite, on fera avec la pointe d'une lancette K. une petite ouverture ſuivant la longueur de la tumeur, puis en la preſſant entre deux ongles, on exprimera le pus & le kiſte tout enſemble ; cela fait, la guériſon s'accomplit d'elle-même ſans aucun remede.

Du grain de grêle.

La cinquiéme, eſt le calazion, le périoſis, ou le lithiaſis, en latin *lapis palpebræ*, en françois *grain de grêle*. Ce ſont de petits tubercules durs comme de petites pierres, & ſemblables à des grains de grêle. Ils viennent tant à la paupiere ſupérieure qu'à l'inférieure : ils ſont mobiles, car quand on les pouſſe, ils changent de place ; c'eſt en quoi ils différent de l'orgueilleux qui eſt toujours fixe & arrêté. La cauſe de ces deux eſpeces de tubercules eſt un endurciſſement d'humeurs qui s'aſſemblent par congeſtion entre les membranes des paupieres, de telle façon qu'ils ne different entr'eux que du plus au moins de dureté, & de deſſéchement de la matiere qui les compoſe. Pour les guérir il ne faut attendre ni réſolution, ni ſuppuration, il n'y a que la ſeule opération qui le puiſſe faire, & on s'y prend de la même maniere à l'un qu'à l'autre.

Différence de tous ces tubercules.

De l'opération.

On fait ſur ces duretés pierreuſes les unes après les autres de petites inciſions longitudinales avec une lancette K. pour les découvrir, puis avec un crochet ou une érigne on tient la dureté pour la diſſéquer & la ſéparer avec cet inſtrument M. fait en feuille de mirthe tranchante, ſans rien emporter de la membrane des paupieres : on met par-deſſus ces petites ouvertures une emplâtre agglutinative N. pour en faire la réunion, puis la compreſſe, & enſuite le bandeau E. qui maintient tout l'appareil. Il y en a qui veulent que ſi ces grains paroiſſent plus au-dedans de la paupiere qu'au-dehors, on y faſſe les inciſions pour les tirer par dedans ; ſi cela ſe pouvoit faire avec facilité je

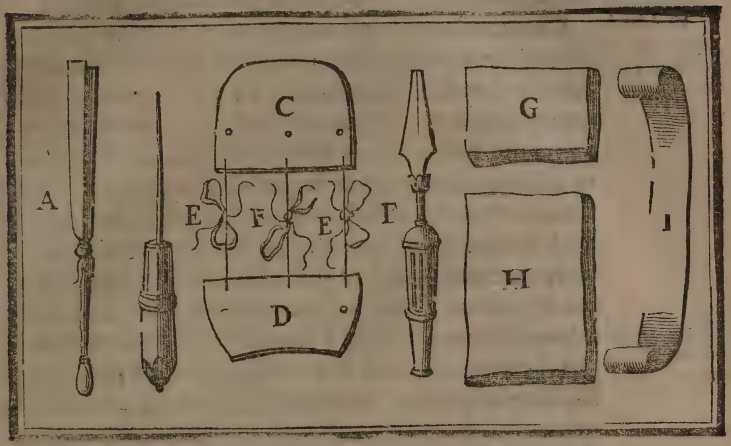
Conſeil.

le conseillerois, mais il faut pour cet effet retourner la paupiere, ce qui est plus incommode que de travailler par dehors.

De la tumeur hydatis.

La sixiéme, c'est l'hydatis, tiré de *hydor*, eau, en latin *aquila*. C'est une tumeur qui se forme à la paupiere supérieure, de graisse ou de matiere semblable à de la graisse renfermée dans un kiste particulier : cette tumeur paroît davantage quand l'œil est fermé, que quand il est ouvert ; elle est ronde & platte, & elle approche beaucoup de la nature des loupes. Il n'en faut point aussi chercher d'autres causes, & par la même méthode qu'on guérit celles-ci, on doit traiter celle-là. L'emplâtre Diabotanum, avec lequel on fond & on dissout les loupes, est souverain pour l'hydatis ; je m'en suis servi en plusieurs qui ont guéri avec ce remede, j'en faisois porter très-long-tems une petite emplâtre P. faite en croissant sur du taffetas noir, & cela m'a réussi. Mais si la matiere au lieu de se fondre & de se résoudre s'endurcissoit, ou que la tumeur grossit, il faudroit pour lors en venir à l'opération qui consiste à l'emporter avec son kiste, comme on feroit une loupe : on tient la paupiere ferme, soit avec le speculum oculi F. soit avec ses doigts, & on fait une incision à la peau avec le scalpel C. selon la rectitude des fibres, prenant garde de ne pas ouvrir l'enveloppe qui renferme la matiere, afin de tirer le tout ensemble ; ce qui s'exécute avec assez de facilité, car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la presse par les côtés elle se manifeste au-dehors, & avec une érigne on la fait sortir toute entiere. On traitera ensuite la plaie comme on fait celle où on a extirpé des loupes.

FIG. XXXIV. POUR LES CILS.



SOus le nom de Trichiasis, dérivé de *trix*, qui veut dire *poil*, sont compriſes les maladies des Cils, & les opérations qu'il leur faut faire. Elles ſont de trois ſortes. DU TRICHIASIS.

La premiere, eſt le diſtichiaſis de *dis*, qui veut dire deux, & de *ſtix*, qui ſignifie *ordre*. C'eſt une maladie des paupieres, où par-deſſous les cils ordinaires & naturels il en croît & s'en nourrit encore un autre rang extraordinaire qui déracine ſouvent le premier, & qui piquant la membrane de l'œil y fait de la douleur, & y attire des fluxions. Pour la guériſon de cette incommodité il n'y a point d'autre opération à faire que d'arracher ces cils ſurnuméraires avec de petites pincettes A. ſemblables à celles dont on ſe ſert pour arracher les poils de la barbe : tout le ſecret eſt d'empêcher qu'ils ne reviennent. Quelques-uns diſent qu'en frottant la place avec le ſang de grenouille, du fiel de veau, ou des œufs de fourmi, il n'en repouſſe plus, cela eſt facile à eſſayer ; mais le plus ſûr eſt, après avoir arraché chacun de ces poils ſuperflus, de cautériſer avec une aiguille chauffée B. l'endroit d'où on l'a tiré, & de continuer ainſi juſqu'à ce qu'on ait brûlé tous les ports par où ces

Du diſtichiaſis.

L'opération qui s'y pratique.

poils sortoient. Cette opération demande autant d'adresse au Chirurgien que de patience au malade.

Du hérissement des cils contre le globe de l'œil.

La seconde, est le phalangosis de *phalanx*, qui veut dire *rangée de soldats*, parce que dans cette maladie les cils sont hérissés contre l'œil, de même que des armes d'une compagnie de soldats, pointées contre l'ennemi. Elle procede de deux causes, qui sont ou le relâchement excessif de la peau de la paupiere supérieure, ou le racourcissement de la membrane interne de la même paupiere, ce qui retirant en dedans le tarse de cette paupiere force les cils de tourner leur pointe contre l'œil, au lieu de l'avoir en dehors. Le Chirurgien examinera à laquelle des deux membranes il s'en doit prendre. S'il voit que l'externe soit relâchée par quelque humidité, il y appliquera des remedes qui la dessèchent ou la fortifient, & en attendant qu'il y soit parvenu, il mettra comme aux futures séches deux morceaux de cuir C. D. chargés d'un onguent emplastique, l'un sur la paupiere, & l'autre sur le front au-dessus des sourcils, & par de petits fils E. E. E. attachés à ces emplâtres, il les liera ensemble de maniere qu'étant médiocrement serrés, ils soutiennent la paupiere dans son état naturel. Si la faute en étoit à la membrane interne qui seroit trop retirée, il faudroit après avoir d'une main retourné la paupiere, y faire avec ce scapel F. une petite incision longitudinale pour la débrider, & lui donner moyen de s'allonger; de cette façon les cils reprendront leur place, & l'œil n'en sera plus incommodé.

Du traitement de ce mal.

Du ptosis ou rabbatement des cils dans l'œil.

La troisiéme, est le ptosis de *piptin*, qui veut dire *tomber*, parce que dans cette maladie les cils tombent dans l'œil. C'est un renversement de la paupiere supérieure en dedans, desorte que le tarse où les cils sont plantés étant recourbé, ils entrent dans l'œil & le fatiguent beaucoup. Ce mal arrive par une humidité superflue qui ramollit & relâche la paupiere supérieure, l'allongeant tellement que l'œil en est incommodé, & ne peut demeurer ouvert. Les Anciens nous proposent une opération que peu

de gens approuveront ; c'eſt de faire à la paupiere ſupérieure deux inciſions en forme de croiſſans dont les pointes ſe joignent enſemble, ces inciſions étant diſtantes l'une de l'autre de la quantité dont on croit que la paupiere eſt relâchée, d'écorcher enſuite & d'enlever de la peau qui eſt entr'elle; puis de coudre la plaie, & ne la ſerrer qu'autant qu'il ſera néceſſaire à la partie pour couvrir l'œil. Cette opération qui d'elle-même eſt longue & cruelle, eſt expoſée, après même qu'elle eſt faite, à deux grands inconvéniens ; dont l'un eſt que ſi on n'a pas ôté aſſez de la peau, on ait travaillé infructueuſement ; & l'autre que ſi on en enleve trop, l'œil ne puiſſe plus ſe couvrir. C'eſt pourquoi je conſeille d'abandonner cette opération, de ſe ſervir de la ſuture ſéche que je viens de vous démontrer, ayant recours aux remedes aſtringens & confortatifs dont on trempera cette compreſſe G. & cette autre plus grande H. par-deſſus, qu'on tiendra ſur l'œil par le moyen de la bande I. qui tiendra le tout (*a*).

Opération qu'y faiſoient les Anciens.

Pratique des Modernes.

(*a*) Lorſque la ſuture ſéche ne rétablit pas les cils, il faut néanmoins avoir recours à l'opération propoſée par les Anciens ; mais pratiquée aujourd'hui d'une maniere plus douce. C'eſt la même que j'ai indiquée, p. 535 au ſujet de la paupiere qui demeure toujours abbaiſſée, & qu'il faut lever avec le doigt pour voir. Pluſieurs Praticiens ont propoſé différens inſtrumens pour la faire promptement & facilement. Celui-ci S. que j'ai imaginé me paroît avoir des avantages. Il eſt compoſé de deux lames d'acier ou d'argent. Par ſon extrêmité *a*. les deux lames ſont jointes enſemble. Par ſon extrêmité *b*. les deux lames plus élargies ſont ſéparées pour pouvoir embraſſer la paupiere, l'eſpece de croiſſant qui les termine s'ajuſte à la convexité de la paupiere, l'anneau coulant *c*. ſert à les ſerrer. On prend & on tient autant de peau que l'on veut entre ces extrêmités. On tire un peu cet inſtrument à ſoi avec la main gauche, tandis qu'avec une aiguille on paſſe au-delà de l'endroit que l'on veut retrancher, trois ou quatre brins de fils, à des diſtances égales, & l'on coupe enſuite avec des ciſeaux, entre l'inſtrument & les fils, cette portion de peau tenue par l'inſtrument. On maintient les deux lévres de la plaie rapprochées par le moyen des fils qui ſe trouvent paſſés & qu'on noue à l'ordinaire. Cette opération par laquelle on retranche une portion de la peau de la paupiere, rétablit le tarſe dans ſon état naturel, ce qui fait que les poils ne piquent plus le globe de l'œil.

FIG. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'ŒIL.

Des opérations à faire aux tuniques de l'œil.

IL y a quatre opérations qui se pratiquent aux tuniques de l'œil, par rapport aux quatre sortes de maux qui peuvent les attaquer. La premiere, est l'hypopyon, de *hypo*, qui veut dire dessous, & de *pyon*, qui signifie du pus ou de la boue, pour marquer que cette maladie est une collection ou un amas de pus derriere la cornée; lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de sang qui s'y fait, soit par la plénitude des vaisseaux, soit par quelque coup ou chûte. Avant que ce sang se soit tourné en pus, il fait des élancemens très-vifs & très-douloureux, & quand il est devenu pus, ce qu'on connoît à la blancheur qui paroît à travers la cornée, il faut le faire sortir si on veut terminer les douleurs que ressent le malade. Quelques An-

ciens distinguent ce mal en deux especes appellant la premiere *onyx*, mot grec qui signifie ongle, parce que le pus épanché & rassemblé sous la cornée représente la figure d'un ongle, & laissant le nom général d'hypopyon à la seconde espece qui se produit quand la matiere purulente est en plus grande quantité, & qu'elle occupe la moitié du noir de l'œil. Pour la cure on tentera de dissiper la matiere, si elle se trouve en petite quantité sous la cornée, usant pour cela de fomentations & de collires résolutifs faits avec le fenugrec & le fenouil, après quoi on en vient à l'opération où il est question de faire une ouverture à la cornée avec la lancette A. qu'on insinue au plus bas lieu pour donner au pus une issue commode (*a*). Il ne faut pas s'étonner quand on voit s'écouler par l'ouverture l'humeur aqueuse avec le pus, cette humeur se répare aisément; mais la cicatrice qui se fait à la cornée est souvent un obstacle considérable à la vision. Après l'ouverture on se sert de remedes repercussifs & anodins, & sur la fin de la cure on employe les collires & les poudres déterfives & dessicatives. Galien raconte que de son tems il y avoit un Médecin Oculiste nommé Justus, qui guérissoit l'hypopyon en branlant & sécouant la tête d'une certaine façon. Ce remede ne coûte rien à éprouver.

Des deux especes de ce mal.

Usage des collires.

La seconde, est le ptérigion, dérivé de *pterix* aîle, parce que ce mal a la figure d'une aîle d'oi-

Du ptérigion.

(*a*) Pour faire cette opération délicate avec toute la sureté possible, on a imaginé une petite aiguille courbe qu'on passe au travers de la cornée transparente du côté du petit angle dans la partie inférieure de la chambre antérieure de l'œil, où est le pus épanché. La courbure de cette aiguille imite la convexité inférieure de cette chambre. Sur le champ de cette aiguille, du côté extérieur, il y a une petite rainure sur laquelle on glisse la pointe de la lancette, sans craindre de piquer l'iris, parce que l'aiguille la garantit.

seau étendue ; on le nomme en latin *unguis*, à cause qu'il est de même couleur que l'ongle de l'homme. C'est une excroissance membraneuse en l'œil, laquelle prend ordinairement son origine du grand coin de l'œil, & rarement du petit ; s'étendant sur la conjonctive, & quelquefois jusques sur la cornée, où elle couvre l'œil & offusque la vûe. Il y en a de trois especes. La premiere est le membraneux dont nous venons de parler. La seconde, est l'adipeux, parce qu'il ressemble à une humeur congelée comme de la graisse, se rompant d'abord qu'on le touche pour vouloir le séparer ; il a le même principe & les mêmes symptomes que le précédent. La troisiéme, est nommée par les Latins *panniculus*, en françois *drapeau*, à cause qu'il paroît comme un morceau de linge. Il est plus malin que les autres, étant entrelassé de vaisseaux gros & rouges qui y causent inflammation & ulcere, ce qui le rend plus difficile à guérir. Toutes ces trois especes ne sont pas toujours adhérentes à la conjonctive en toutes leurs parties, mais seulement par leurs extrêmités. C'est pour cela qu'on peut quelquefois passer une aiguille courbe & mousse entre la conjonctive & le ptérigion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guérison ; qui sont de le consumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alun brûlé, quand il est jeune & petit ; & de l'extirper quand il est vieux, grand & dur. Mais ce dernier moyen n'est pas toujours pratiquable ; car aux ptérigions gros & renversés qui sont carcinomateux, & dont la douleur se fait sentir jusques dans les tempes, il ne faut point y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation, il doit, après avoir préparé son sujet par les remedes généraux & après l'avoir situé commodément, faire renverser une des paupieres de l'œil par un serviteur, & renverser l'autre lui-même ; puis passer une aiguille B. courbe, mousse

Ses especes.

&

& enfilée d'un fil C. par-dessous le pterigion, & avec les deux bouts de fil l'élever & le tirer à soi pour le séparer de ses adhérences avec un petit bistouri D. prenant garde de blesser la cornée, & laissant plutôt une petite partie du ptérigion, à la consomption duquel on travaillera par la suite. Le reste de la cure s'accomplit par collires & poudres dessicatives; on panse le malade trois ou quatre fois le jour, lui faisant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupieres ne se collent à la conjonctive. De l'opération à ce mal. De la cure.

La troisiéme est le proptosis, dérivé de *pro*, qui veut dire *devant*, & de *piptin*, qui signifie *tomber*. Ce nom, qu'on pourroit donner à toutes sortes de parties qui s'avancent hors de leur place, est attribué ici en particulier à l'œil lorsqu'il se forjette ou qu'il sort, ou qu'il déborde de son orbite par le relâchement ou par la rupture de la cornée. La tumeur qui est faite par l'uvée prend differens noms selon qu'elle est plus ou moins grosse, & selon les choses auxquelles elle ressemble : on en fait de cinq especes. La premiere, où la tumeur est la plus petite, s'appelle Myocephalon, parce qu'elle est faite comme la tête d'une mouche; la seconde, Staphylome; elle a la figure & la grosseur d'un pepin de raisin; la troisiéme, Ragoïdis, c'est quand l'uvée sort par l'entamure de la cornée, & qu'elle fait une tumeur ronde & noire semblable à un grain de raisin mûr; la quatriéme, est appellée Melon, parce que l'uvée sortant en plus grande quantité elle fait une plus grosse tumeur qui a la figure d'une petite pomme; la cinquiéme, est nommée Ilos, c'est-à-dire, clou, elle arrive quand l'uvée poussée hors des paupieres s'endurcit, & que la cornée devenant calleuse la comprime, de maniere qu'elle représente la tête d'un clou. Ces maux apportent deux grandes incommodités; l'une est la Du Proptosis. De ses especes.

perte de la vûe, & l'autre la difformité du visage.
Traitement de ces maux. Pour la premiere il n'y a point de remede ; mais pour la seconde on peut la corriger en deux façons, ou par les médicamens, ou par l'opération. Si le Staphylome est recent, & causé par une inflammation qui souleve la cornée, il faut tâcher de digerer la matiere, & de la résoudre par des remedes faits de mucilages, de semences de thym & de fenugrec, avec un peu de miel. Mais si la matiere ne se résolvoit point, il faudroit lui donner issue par l'opération, c'est-à-dire, avec la pointe de la lancette A. Toutefois si le Staphylome n'étoit point malin & qu'il eût la base étroite, il seroit plus convenable de l'extirper par la ligature ; ce qu'on exécute en deux manieres. Pour cet effet, la tête du malade étant appuyée sur les genoux du Chirurgien qui sera assis, cet Opérateur mettra un nœud coulant E. sur la pincette F. sur laquelle il le fera glisser pour y passer la tumeur qu'il liera & qu'il serrera tous les jours avec ce nœud jusqu'à ce qu'elle tombe ; ou bien il passera une aiguille G. enfilée de deux fils H. I. de differentes couleurs, par le milieu de la racine de la tumeur en tendant du grand coin de l'œil vers le petit, les fils étant passés il ôtera l'aiguille, & prenant les deux bouts de fil de la même couleur, il les liera ensemble d'un côté, il en fera autant de l'autre côté avec les deux bouts de l'autre fil ; & le serrant tous les jours, ces fils couperont peu à peu la tumeur. Pour faire ces ligatures, il se servira du *speculum oculi* K. qui tiendra l'œil ferme durant l'opération ; on appliquera ensuite les remedes propres à diminuer la douleur, ayant soin en pansant le malade de ne point tirer les fils qui souvent sont adhérens & desséchés avec les remedes. Lorsqu'ils seront tombés d'eux-mêmes, on pourra se servir d'une petite emplâtre L. & on mondifiera l'ulcere, on l'incarnera,

& on consolidera autant qu'il sera possible dans des maladies aussi délicates que celles de la cornée (*a*).

La quatriéme maladie des tuniques des yeux est l'hypochyma, dérivé de *hypo* dessous, & de *chyin* fondre, parce qu'il semble que ce soit une humeur fondue dans l'œil. On la nomme autrement cataracte de *Keras*, qui veut dire corne, parce que cette humeur est sous la cornée qui ressemble à de la corne ; c'est en latin *suffusio*, & en françois *cataracte*. Cette maladie est causée par une matiere étrangere qui s'amasse & s'épaissit imperceptiblement comme une petite pellicule entre la cornée & le cristallin, dans l'humeur aqueuse au-devant du trou de l'uvée, empêchant que les rayons de lumiere des objets ne frappent le cristalin. On la considere dans trois tems : 1°. Dans son commencement, lorsque la personne croit avoir au-dehors des mouches ou des figures grotesques qui n'y sont point en effet ; on l'appelle pour lors *imaginatio*, en françois fantaisie & abusement. 2°. Dans son état moyen, lorsqu'elle se forme & s'épaissit & qu'elle diminue beaucoup la vûe, c'est ce qu'on nomme en latin *aqua*, & en françois *suffusion*. 3°. Quand elle est bien formée & qu'elle abolit entierement la vûe, on l'appelle en latin *gutta obscura*, en françois *cataracte* du nom général.

De la cataracte.

Sa cause.

(*a*) Le Staphilome est une tumeur formée par l'uvée qui passe au travers d'une ouverture faite à la cornée par quelque cause que ce soit. On peut par conséquent regarder cette tumeur comme une hernie de l'uvée, à laquelle il ne seroit pas impossible de remedier en la comprimant légerement, soit par des compresses & un bandage appliqués sur la paupiere à l'endroit qui répond à la tumeur, soit par une petite lame de corne fort mince & concave, qui étant mise entre l'œil & la paupiere, entoure exactement le globe extérieur de l'œil. On peut, par ce moyen, faire rentrer peu à peu la partie de l'uvée qui est déplacée, & corriger la difformité formée par le Staphilome, pourvû qu'il soit recent & petit.

Ses différentes especes.

Les especes ou les differences des cataractes se tirent de trois choses : 1°. De leur couleur ; il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau marine & de fer bruni ; ce qui les fait appeller vertes, citrines, jaunes ou noires. 2°. De leur tissu ; car les unes sont subtiles, déliées & transparentes, qui permettent d'entrevoir ; & les autres sont grosses & serrées, qui privent absolument de la vision. 3°. De leur quantité ou de leur étendue, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de sorte qu'on ne peut discerner que la partie de l'objet qui se présente vis-à-vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vûe.

Le Chirurgien doit tirer son prognostic de deux choses, du malade & de la maladie. 1°. Si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, ou bien s'il est âgé, que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des douleurs de tête continuelles & véhementes, ou qu'il ait une foiblesse naturelle de vûe, il ne faut point entreprendre l'opération. 2°. Si la cataracte étoit jaune, verte ou noire, elle ne seroit point guérissable, mais si elle est de couleur de perles, d'eau marine ou de fer bruni, le Chirurgien y remédiera. Il faut encore examiner la substance de cette pellicule, ce qu'on fait en couvrant l'œil sain, frottant doucement sur la paupiere de l'œil qui est indisposé, & l'ouvrant soudainement ; car si la prunelle se dilate, & qu'aussi-tôt elle retourne dans sa premiere forme, la pellicule se peut abbatre : mais s'il ne se fait point de dilatation, c'est signe qu'elle est adhérente à l'uvée, ou qu'il y a obstruction dans le nerf optique ; il n'y faut point travailler, parce qu'après l'avoir abbatue, la vûe ne se rétabliroit pas. Il faut aussi observer, si en même-tems que la prunelle s'est dilatée par la friction, la cataracte

ne s'eſt point diviſée & ſéparée, ce qui marqueroit que la matiere ne ſeroit pas encore aſſez liée & deſſéchée pour pouvoir ſupporter l'aiguille qui paſſeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou : il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la conſiſtance & de la fermeté qui la rende capable de l'opération. Si le malade peut aiſément juger des couleurs extérieures, la cataracte n'eſt pas encore meure ; mais s'il ne peut pas diſtinguer les objets, & qu'ayant frotté l'œil malade, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme ſans ſe ſéparer ni ſe diviſer, cela fait connoître qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle eſt d'une ſubſtance bonne & facile à abbatre.

Préparation du malade.

On vient par deux voyes à la guériſon de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie : les remedes peuvent la guérir quand elle ne fait que de commencer ; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puiſſe venir à bout quand la maladie eſt confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croître, par un régime de vivre ſobre & deſſéchant, par les ſaignées & les purgations, par une application de ventouſes, de veſſicatoires, de cauteres, ou de ſétons & par l'uſage des maſticatoires, ou des poudres carminatives & digeſtives. La matiere conjointe, c'eſt-à-dire, celle qui commence à paroître dans l'œil en forme de nuage, ſe diſſipe d'ordinaire par des collires, & des poudres atténuantes, inciſives & réſolvantes : le ſang de pigeon qu'on fait tomber tout chaud dans l'œil y eſt fort bon ; on dit que l'haleine d'un enfant qui a maché de l'anis & du fenoüil étant pouſſée dans cet organe eſt ſouvent un moyen efficace pour diſſoudre la matiere morbifique, ou pour arrêter ſon progrès. Fabricius Hildanus a inventé une petite fiole de verre commode pour tenir une liqueur ſur l'œil ; elle eſt en

Des divers topiques.

ovale pour s'ajuſter à la figure de la partie, & elle a un conduit par en haut, d'où, quand elle eſt appliquée ſur l'œil, on verſe la liqueur dont ou veut le baigner, & deux cordons qu'on attache derriere la tête pour la tenir ferme ſur l'œil : il a prétendu réſoudre par ce moyen les humeurs dont les membranes pouvoient être abbreuvées, & diſſiper ainſi une cataracte dans ſon commencement : en voici la figure marquée Z.

Si par l'uſage de tous ces remedes tant généraux que particuliers, on n'a pas pû détruire la cataracte, on la laiſſera meurir d'elle-même ſans y rien faire, & on attendra qu'elle ſoit aſſez raffermie pour appuyer l'inſtrument qui doit ſervir à l'abbatre, ce qu'on accomplira, en conſidérant ce qu'il y a à faire avant, durant, & après l'opération.

Avant l'opération, la premiere choſe à quoi on doit ſonger, c'eſt de choiſir le tems, car elle nous permet celui d'élection, la néceſſité n'étant point preſſante : on a coutume de la remettre au Printems, ou à l'Automne, & au déclin de la Lune. On prépare le malade en le ſaignant & le purgeant plus ou moins ſelon le degré de plénitude où il ſe trouve : le jour choiſi qui ne doit être ni pluvieux ni venteux, mais clair & ſerain, étant arrivé, on diſpoſera tout ce qui conviendra au panſement, incontinent après l'opération ; car pour les inſtrumens ils ſont bientôt prêts, puiſqu'il ne faut qu'une aiguille, dont le choix dépend de l'Opérateur. S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle que la cataracte n'eſt point adhérente à l'uvée, & qu'au contraire elle nage & vacille dans l'humeur aqueuſe, il doit ſe ſervir d'une aiguille ronde M. & aſſez groſſe pour ne pas fendre ſi-tôt la cataracte, & pour abbatre avec plus de facilité en la rencontrant dans une partie plus large. S'il juge qu'elle ſoit attachée par des fibres en quelques endroits de l'uvée, il doit prendre une aiguille N.

dont la pointe soit en fer de lance pour couper ces fibres, s'il en est besoin, & la détacher plus aisément. L'une & l'autre de ces aiguilles seront montées sur de petits manches O. P. pour les tenir avec plus de fermeté.

Durant l'opération on commencera par faire asseoir le malade sur un banc qu'il aura entre les jambes, en un lieu bien clair, où même le Soleil puisse donner : car on ne se sert point de lumiere étrangere dans cette opération. Le Chirurgien s'asseoira de la même façon sur le même banc le dos tourné au jour, & face à face du malade à qui un serviteur soutiendra contre son estomac la tête un peu panchée en arriere : on mettra une compresse & un bandeau sur l'œil sain du malade, afin qu'il ne s'effraye de rien, puis l'Opérateur tenant l'aiguille par son manche de la main droite, s'il doit opérer à l'œil gauche, ou de la main gauche, si c'est à l'œil droit ; il mâchera un peu de fenouil qu'il soufflera dans cet organe, afin d'exciter quelque mouvement à la prunelle, & par conséquent à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade de tourner l'œil vers le nez, il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil du côté du petit angle, & l'enfoncera en penchant le manche vers la tempe, jusqu'à ce qu'il apperçoive cet instrument au travers de la cornée, & qu'il soit au milieu de la cataracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de l'aiguille, & qu'il abaissera jusqu'au bas de la prunelle, où il la tiendra sujette pendant un petit espace de tems (*a*) ; que si elle y demeure, l'opéra-

Situation du malade.

Office du serviteur.

Maniere d'abbatre la cataracte.

(*a*) On tient l'aiguille comme une plume pour écrire, on la plonge à deux lignes ou deux lignes & demie du bord de la cornée transparente. Elle se trouve de cette maniere derriere le cristalin qui empêche de la voir. On porte la pointe à la partie supérieure du cristalin en abaissant un peu le poignet, & en étendant un peu les doigts. Enfin on éleve un peu le poignet en fléchissant un peu.

tion est parfaite ; mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lâchée, il la faut abbatre derechef avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne se releve plus. Si quelque précaution qu'on ait prise pour connoître la nature de la cataracte, elle se trouve laiteuse, & qu'aussi-tôt qu'on la touche, elle s'épanouisse & se divise, ne pouvant supporter l'aiguille qui passe à travers comme elle feroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'instrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle se puisse dissiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui est pleine de tant de venules, qu'il seroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une d'où il se feroit un épanchement de quelques gouttes de sang, lequel causeroit un hypopyon. Si la cataracte se trouvoit d'une nature toute opposée, qu'elle fût si dure que l'aiguille en la poussant fit un cri comme si c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachassent si fort qu'elle remontât comme un pont-levis, aussi-tôt qu'elle seroit abbatue, il faudroit la trousser en la soulevant avec l'aiguille, par sa partie inférieure, qui regarde la paupiere d'en-bas, & la roulant autour de l'aiguille, lui donner le sault, en la renversant tout d'un coup. L'opération étant finie, on retire l'aiguille, & on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un desquels il y a de l'eau, & dans l'autre du vin rouge. S'il distingue les couleurs, on est sûr que l'opération est bien faite. Quelques Médecins récusent ce témoignage ; mais il est de pratique.

Après l'opération, on mettra sur l'œil un dé-

les doigts, pour appuyer la pointe de l'aiguille sur le crystalin qu'on abbat par ce mouvement. Aussitôt l'on apperçoit l'aiguille par le trou de l'uvée. Cette maniere de porter l'aiguille dans l'œil pour faire cette opération, suppose que la cataracte n'est autre chose que l'opacité du crystallin, comme le pensent tous les Modernes.

fensif Q. fait avec les blancs d'œufs, & les eaux de plantain, de roſes, de morelle; & poſant ſur la tempe une emplâtre aſtringente R. pour prévenir la fluxion, on appliquera deux compreſſes S. T. trempées dans des eaux rafraîchiſſantes, l'une ſur l'œil, l'autre ſur la tempe, & un bendeau V. par-deſſus pour couvrir les deux yeux. On mettra promptement le malade dans ſon lit, où il ſera couché ſur le dos pendant quelques jours, la tête médiocrement haute, on le ſaignera le ſoir, & on lui tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle, ni qu'il prenne de la nourriture ſolide, de crainte qu'en la mâchant, le mouvement ne fît ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion ſur l'œil. On ne lui fera ouvrir l'œil que trois jours après, quoiqu'on ſoit obligé de changer fréquemment les remedes qui pourroient en ſe séchant le bleſſer par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les médicamens, il faudra que la lumiere ſoit placée derriere la tête du malade, afin qu'il n'en ſoit point incommodé; & le panſement ſe doit faire ſans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans ſa chambre que le tems des accidens ne ſoit paſſé. Régime.

La deſcription que je vous fais de la cataracte eſt celle que les plus fameux Oculiſtes en ont faite, & celle qui a paſſé pour conſtante juſqu'aujourd'hui. On a cru juſqu'à préſent que c'étoit une taye, ou pellicule qui ſe formoit & ſe plaçoit dans l'humeur aqueuſe entre la cornée & le criſtalin; mais M. Briſſeau, Médecin de l'Hôpital de Tournay, nous a déſabuſé de cette opinion, en nous faiſant voir que c'étoit le criſtalin même épaiſſi & endurci qui faiſoit la cataracte, & que par l'opération on croyoit avoir abbatu une pellicule, mais que c'étoit le criſtalin qu'on faiſoit ſortir de ſa place par le moyen de l'aiguille, & qu'on pla-

çoit à la partie inférieure de l'œil. Il nous dit que le glaucome n'eſt point une maladie du criſtalin, qu'elle eſt produite par l'épaiſſiſſement de l'humeur vitrée qui la rend opaque, & qu'au contraire la goutte ſerene eſt une diſſolution de cette humeur vitrée qui la rend aqueuſe (*a*).

(*a*) M. Briſſeau n'eſt pas l'inventeur de ce ſentiment ſur la cataracte. M. Laſnier très-habile Chirurgien de Paris, mort en 1690, l'a débité dans le ſiécle paſſé. MM. Gaſſendi & Rohault, à qui il l'avoit communiqué, l'ont inſeré dans leurs Ouvrages. L'on trouve auſſi dans le Journal des Sçavans, année 1668, l'analyſe d'un Livre qui a pour titre Nouvelles Découvertes touchant la vûe, & dans lequel ce ſentiment eſt établi. Comme cette analyſe eſt fort courte, on la rapportera ici en ſon entier.

» Ariſtote, Galien & tous les Anciens étoient demeurés d'accord que la viſion ſe fait dans cette humeur de » l'œil, qu'on appelle le criſtalin à cauſe de ſa tranſparence & de ſa ſolidité; mais quelques Auteurs modernes ont allegué de très-fortes raiſons contre cette opinion, & l'expérience qu'on a faite depuis quelque » tems l'a entierement détruite. Car les Oculiſtes ont » trouvé qu'il n'y avoit point d'autre moyen de guérir » les maladies des yeux, appellées vulgairement cataractes, » que d'abbatre le criſtalin; de ſorte qu'ils ont rendu » l'uſage des yeux à pluſieurs perſonnes, en rendant inutile cette partie que les Anciens croyoient être le principal organe de ſa vûe. »

Cette découverte, malgré ſon importance & l'autorité des grands hommes qui en avoient reconnus la vérité, tomba bien-tôt dans l'oubli. M. Briſſeau & M. Antoine l'en ont tirée quelque tems après, ſoit que leurs réflexions & l'expérience leur ayent fait trouver ce qu'on avoit découvert avant eux, ſoit qu'ils ayent puiſé leurs lumieres dans les Auteurs du dernier ſiécle.

Les nouveaux ſentimens trouvent toujours beaucoup d'adverſaires. Quand les Ouvrages de M. Briſſeau, & ceux de M. Antoine parurent, pluſieurs perſonnes prirent la défenſe de l'ancienne opinion, malgré un grand nombre d'expériences qui établiſſoient ſuffiſamment la nouvelle découverte. Mais les obſervations faites depuis forcerent enfin les plus incrédules de ſe rendre à la vé-

rité ; de sorte qu'il reste à présent fort peu de partisans de l'ancien sentiment.

Les Praticiens pensent donc presque unanimement que la cataracte n'est ordinairement que l'opacité du cristalin. Je dis ordinairement, car il se trouve, quoique rarement, des cataractes membraneuses. Ces cataractes ne sont pas des pellicules qui se forment dans l'humeur aqueuse, & qui bouchent le trou de l'uvée, comme le croyoient les Anciens ; mais ce sont des membranes de l'œil qui deviennent opaques de transparentes qu'elles étoient, ce qui arrive rarement sans que le cristalin perde aussi sa transparence.

On sçait que le cristalin est un petit corps lenticulaire renfermé dans une capsule transparante, & qu'il est logé dans un enfoncement de la partie antérieure de l'humeur vitrée. La capsule est composée de deux membranes, dont l'une se trouve à la partie postérieure du cristalin & tapisse l'enfoncement de l'humeur vitrée, appellé chaton du cristalin ; l'autre couvre la partie antérieure du cristalin, & est appellée membrane cristaline. Celle-ci, quoique fort transparante, est plus épaisse que celle qui tapisse le chaton, & si on l'examine après l'avoir laissée tremper dans l'eau, elle paroît composée de deux pellicules unies ensemble par un tissu spongieux très-fin & très-serré. Exposition anatomiq. de M. Winslow. part. 232. Idem, part. 235. & 236.

La membrane qui tapisse le chaton du cristalin, peut perdre sa transparence. La membrane cristaline peut aussi devenir opaque. En ce cas elle peut continuer de couvrir toujours le cristalin, selon une observation de M. Morand, ou selon une autre de M. de la Peyronie, se séparer peu à peu du cristalin, & devenir adhérente au cercle de l'iris. On pourroit même conjecturer, en faisant réflexion à la structure de cette membrane telle que M. Winslow l'a décrite, qu'il peut arriver quelquefois que la seule pellicule antérieure devienne opaque & se sépare de l'autre. Histoire de l'Académ. des Sciences, an. 1722.

Comme je viens de parler de la capsule du cristalin, je finirai cette remarque par quelques réflexions sur la maniere de faire l'opération de la cataracte, qui regardent cette enveloppe.

Si l'on porte dans l'œil d'un animal mort une aiguille pour déplacer le cristalin, & qu'on puisse appercevoir ce qui se passe dans le tems de cette expérience, on verra la capsule comprimée fortement par le cristalin sur lequel l'aiguille appuie, se diviser vers sa partie inférieure. Alors le cristalin qui trouve une ouverture fort entiere-

ment, mais peu à peu, de cette enveloppe, & se trouve placé vers le bas de l'œil. Il arrive souvent, lorsqu'on fait cette expérience, que la capsule ne se divise pas aussitôt qu'on appuie l'aiguille sur le cristalin, mais que le cristalin s'abbaisse avec elle & reprend sa place dès qu'on leve l'aiguille. La capsule cristaline est une continuation de la membrane vitrée; elle ne peut descendre vers le bas de l'œil sans faire changer la configuration du corps vitré. Dès qu'on leve l'aiguille, le corps vitré & par conséquent la capsule se remettent dans leur état naturel, & c'est pour cela que le cristalin encore renfermé dans cette enveloppe, reprend sa place.

Les mêmes choses arrivent peut-être lorsqu'on abbat la cataracte à une personne vivante. Il est probable que si la capsule se divise dès qu'on appuie l'aiguille sur le cristalin, alors le cristalin dégagé peu à peu de son enveloppe, & placé par l'aiguille vers la partie inférieure de l'œil, ne remonte pas; mais si la capsule ne se divise pas l'aiguille le déplace avec le cristalin qu'elle renferme, & dès qu'on cesse d'appuyer, elle se remet avec le cristalin dans son état naturel. C'est apparemment pour cela qu'en faisant l'opération l'on voit souvent la cataracte remonter plusieurs fois; ce qui fait donner à certaines cataractes le nom de cataractes à ressort.

En suivant les conjectures qu'on vient de proposer, il est naturel d'attribuer au déplacement forcé de la capsule cristaline, les accidens qui arrivent quelquefois à la suite des opérations où la cataracte remonte plusieurs fois. Car en déplaçant la capsule cristaline, on tiraille les parties de l'œil qui tiennent à cette capsule.

L'expérience dont j'ai parlé, a fait imaginer qu'il seroit à propos de faire une petite incision à la partie inférieure de la capsule avec le tranchant de l'aiguille, afin que le cristalin sorte facilement de cette capsule, dès qu'on le pousse avec l'aiguille, qu'on porte à sa partie supérieure après avoir fait cette incision.

Il faut remarquer que si la capsule s'ouvroit vis-à-vis le trou de l'uvée, outre que le cristalin sortiroit difficilement, la cicatrice qui surviendroit à la petite plaie pourroit être un obstacle aux rayons de lumieres.

V. Hist. de l'Acad. année 1722.

Quand le cristalin est sorti de la capsule, l'une des deux liqueurs voisines la remplit. Si c'est l'humeur vitrée, le malade distingue la couleur & la grosseur des objets presqu'aussi-bien qu'avec un cristalin transparent. Si c'est l'humeur aqueuse, il a besoin d'un verre convexe pour suppléer au cristalin.

J'ai dit plus haut, qu'il y a des cataractes qui ne sont autre chose que l'opacité de la membrane cristaline, ou de celle qui tapisse le chaton du cristalin. Si la membrane cristaline a perdu sa transparence, on doit tâcher de l'abbatre avec le cristalin. Si celle qui tapisse le chaton du cristalin est devenue opaque, il faudroit aussi l'abbatre; mais si l'on considere la structure de l'œil, on reconnoîtra que l'opération est comme impossible.

Le cristalin, quoique bien abbatu, ne reste pas toujours dans le lieu où il est d'abord placé. Il passe quelquefois de la chambre postérieure de l'œil dans l'antérieure par le trou de l'iris, ce qui arrive plutôt la nuit que le jour, parce que le trou est plus dilaté pendant l'obscurité, que lorsqu'il est exposé à la lumiere. Le cristalin dans la chambre antérieure, paroît comme une petite tache au bas de la cornée; il gêne alors l'œil, il y cause de la douleur & des élancemens, & y occasionne l'inflammation. C'est un corps étranger qu'il faut ôter, si on veut faire cesser ces accidens. Voici comme on doit s'y prendre, & comme M. Petit fit en 1708 cette opération à un Prêtre. On perce la cornée transparante dans sa partie inférieure & du côté du petit angle, avec une aiguille qu'on fait entrer du côté du grand angle, & traverser la chambre antérieure. On coupe la cornée avec la pointe d'une lancette qu'on porte sur une créneleure qui est à l'aiguille. On introduit par cette ouverture dans la chambre antérieure une très-petite curette, avec laquelle on tire doucement le cristalin. On met sur l'œil des compresses trempées dans quelque defensif, & on les soutient avec un bandeau qu'on applique sur le front, afin qu'il ne comprime pas l'œil. Dès le lendemain l'humeur aqueuse qui s'est évacuée par l'ouverture se trouve regénerée, & la petite plaie est cicatrisée. On pourroit se servir, pour faire cette opération, de la petite aiguille proposée dans une des précédentes remarques.

M. Brisleau a fait un Traité de ces maladies qu'il a fait imprimer à Paris en 1709. Il prouve son opinion par plusieurs expériences qu'il a faites & qu'il rapporte, & quoique cette découverte ne change rien dans la cure de ces maux, ni dans la maniere de faire les opérations qui leur conviennent, on lui a néanmoins obligation d'avoir

éclairci la nature de ces maladies, & d'en avoir donné la juste idée qu'on en doit concevoir.

De l'extraction des corpuscules étrangers qui sont entrés dans l'œil.

IL ne faut pas oublier une opération qui se présente à faire tous les jours; c'est de tirer les choses étrangeres qui sont entrées dans l'œil. On a souvent recours au Chirurgien, quand on a essayé en vain de les faire sortir en frottant & en soufflant dans l'œil, car la douleur qu'on éprouve contraint à demander un prompt soulagement : pour le donner on renversera l'une ou l'autre paupiere, & on tâchera de découvrir le corps étranger pour le faire sortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiéde, qui venant à sortir après avoir lavé le globe de l'œil, pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit éclat qui fait la douleur; & si on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de balay un petit morceau d'éponge Y. très-fine qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupiere, on en balayera tout le devant du corps de l'œil, pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupieres. Le malade sera soulagé à l'instant; on se servira ensuite d'eau & de collires rafraîchissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.

FIG. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.

DEs trois opérations que le Chirurgien fait aux angles des yeux; la premiere eſt l'*eckanthis* de *ec*, qui veut dire *dehors*, & de *kanthos*, qui ſignifie *angle de l'œil*, pour exprimer par ce mot que cette maladie eſt une excroiſſance de chair qui vient au grand angle des yeux. Il y en a deux eſpeces; l'une indolente, rougeâtre, tendre & flaſque, qui obéït facilement aux remedes ordi-

Des opérations qui ſe pratiquent aux angles des yeux.

De l'éckanthis.

naires; & l'autre qui est douloureuse & plombée, maligne & rebelle aux remedes, & qui ne se guérit que par l'opération. On assigne trois causes principales à cette maladie. 1°. Une tumeur mélancolique qui augmente & endurcit la substance de la chair qui se trouve naturellement à l'endroit marqué ci-dessus, & qui se rend semblable aux verrues. 2°. Un *hypersarcosis*, dont l'étymologie est déduite de *hyper*, qui veut dire excessivement, & de *sarcoein*, produire de la chair; parce qu'un tel défaut provient quelquefois d'un ulcere négligé, ou mal pansé en cette partie qui se sera remplie d'une chair superflue. 3°. Un reste de ptérigion, qui n'ayant pas été coupé ni consumé, se sera accru & endurci dans la suite.

Cure. Pour la guérison de la premiere espece d'eckanthis, on consumera l'excroissance avec alum calciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou esprit de vitriol. Mais la seconde qui est dure, farouche & maligne, sera emportée par incision. Pour l'exécuter, on passera avec une aiguille A. un fil B. à travers cette chair pour la soulever, & par ce moyen la couper avec le scapel C. tout proche de la glande, prenant garde de toucher au trou lacrimal qui va dans le nez; car s'il se bouchoit par la cicatrice, la lymphe qui humecte incessamment l'œil, & qui fait les larmes quand elle est extraordinairement pressée dans les filets qui sont aux environs de ces organes, ne pouvant plus prendre ce chemin, elle couleroit le long des joues & causeroit un larmoyement continuel.

De l'ankylops. LA seconde est l'ankilops, dérivé de *anki*, qui veut dire proche, & de *ops* œil, en latin *abscessus ocularis*. C'est une tumeur ou un abscès qui n'est pas encore ouvert, situé entre le grand coin de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaisse & gluante, à peu près semblable à celle qui est contenue

contenue dans les loupes ; ce qui fait qu'il augmente peu à peu, & se mûrit avec une légere douleur. Pour parvenir à sa guérison, supposé que les remedes généraux ayent précedé, on appliquera sur la tumeur dans son commencement quelques remedes dessicatifs & astringens, à dessein de réprimer, de consumer & de tarir l'humeur qui s'amasse dans cette partie. Que si la tumeur persévérant fait juger par la rougeur & par l'inflammation qui y surviennent, qu'elle tend à la supuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D. Et si l'on croit que la matiere soit dans un kiste, on le séparera, ou bien on le consumera avec les trochisques *de minio*, ou le précipité de mercure, pour mondifier & cicatriser ensuite la plaie. Il faut remarquer qu'aussi-tôt que cette tumeur est ouverte, elle perd son nom d'ankilops, pour prendre celui d'ægilops, qui comprend la maladie dont je vais vous parler, & l'opération que vous allez voir.

Des remedes extérieurs.

L'opération.

LA troisiéme est l'ægilops dérivé d'*aix*, chévre, & de *ops*, parce que les yeux de ces animaux sont très-sujets à cette maladie ; c'est ce que nous appellons la fistule lacrymale, qui consiste en un petit ulcere calleux & profond, situé au grand coin de l'œil, à l'endroit où est placé ce qu'on appelle la glande lacrimale qui n'est qu'un sac graisseux & charnu, parsemé de plusieurs glandules presqu'imperceptibles. Cet ulcere commence toujours par un petit abscès en ce lieu où la matiere qui se putréfie, a bien-tôt atteint l'os, parce qu'il y a peu d'espace entre lui & la peau, & qu'étant plus spongieux qu'un autre, il est aussi plûtôt carié. Si d'abord qu'il y a un abscès au coin de l'œil, les malades vouloient permettre qu'on le perçât, on pourroit éviter la fistule ; mais comme ils appréhendent qu'il n'en reste une cicatrice au visage, ils different tant, que le petit abscès s'ouvre de lui-même, & il en arrive deux inconvéniens assez tristes ; l'un c'est que la matiere a eu

De l'ægilops.

par ſon ſéjour le tems de carier l'os ; & l'autre, c'eſt qu'il ſe fait à la peau un trou ſi petit, qu'on ne peut pas porter de médicamens pour mondifier le fond de l'ulcere : enſorte que ſuintant ſans diſcontinuation, la fiſtule eſt entretenue juſqu'à ce que l'opération y remedie.

Différence de ces fiſtules.

De ces fiſtules les unes ſont ouvertes par dedans, & les autres par dehors. Les premieres procedent d'une humeur lente qui ne forme au dehors qu'une petite tumeur de la groſſeur d'un pois, laquelle étant preſſée avec le doigt, jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une ſanie ſéreuſe, & quelquefois viſqueuſe & blanche. Les autres ſont faites d'une matiere active & chaude, qui devenant âcre en croupiſſant, ronge l'os qui eſt mince & poreux, & en même-tems ſe fait jour par dehors, pour fluer perpétuellement juſqu'à ce qu'on en tariſſe la ſource (*a*). Quand elles ſont vieilles, elles appétiſſent l'œil & l'atrophient. La carie ronge ordinairement & pénétre juſques dans les os du nez ; ce qui rend

(*a*) L'Auteur diſtingue ici deux eſpeces de fiſtules ; l'une dont l'humeur s'évacue entre les paupieres ; l'autre dont l'humeur ſort par une ouverture extérieure à l'œil, mais voiſine du grand angle. Quand l'Auteur dit que l'humeur de la premiere a ſon iſſue entre les paupieres, il veut dire apparemment que cette évacuation ſe fait par les points lacrymaux. Cette humeur, qu'il dit être lente, n'eſt autre choſe que la liqueur lacrymale, retenue dans le ſac lacrymal, & mêlée quelquefois avec une matiere purulente. Cette retention des larmes dans le ſac peut venir de différentes cauſes ; ſçavoir, de quelque maladie du ſac lacrymal ou des parties voiſines, & de la mauvaiſe qualité de cette liqueur.

Si la tumeur ſe vuide lorſque les malades ſont couchés, & qu'elle ſe rempliſſe quelque tems après leur lever, on a lieu de conjecturer que l'affoibliſſement du reſſort des parois du ſac lacrymal & du canal nazal, eſt la cauſe de la tumeur. Car, lorſque le reſſort de ces parties eſt affoibli, & que les malades ſe tiennent debout, il ſe peut former à l'entrée du canal nazal un pli qui empêche la liqueur d'y paſſer, & la fait amaſſer dans le

ſac ; ce qui forme au-dehors une tumeur que M. Petit nomme hernie du ſac lacrymal. Quand le malade eſt couché, le ſac lacrymal ne forme plus de pli, la liqueur s'écoule dans le nez, & la tumeur diſparoît.

Une inflammation qui ſurvient au grand angle de l'œil, à la peau & à la graiſſe qui couvre le muſcle orbiculaire, eſt un ankilops qui, ſoit qu'il ſe réſolve ou qu'il ſuppure, n'endommage pas le ſac lacrymal. Mais ſi elle s'étend juſqu'au muſcle orbiculaire, & à la graiſſe qui eſt au-deſſous, elle paſſe bien-tôt juſqu'au ſac lacrymal, & y occaſionne un engorgement.

L'abondance & l'épaiſſiſſement de l'humeur qui ſe filtre par les glandes pituitaires, peut, en occaſionnant ce qu'on appelle vulgairement rhume du cerveau, cauſer encore une obſtruction & un engorgement du ſac lacrymal.

Enfin les mauvaiſes qualités de la liqueur lacrymale, qui ſont ſa viſcoſité & ſon âcreté, peuvent cauſer les mêmes effets. On conçoit aiſément qu'une liqueur épaiſſe & viſqueuſe ne coule qu'avec peine, & peut s'arrêter dans un canal auſſi petit que le canal nazal, dont l'ouverture inférieure eſt quelquefois fort petite.

Les liqueurs âcres occaſionnent l'excoriation des parties par où elles paſſent. Si la liqueur lacrymale a ce défaut, elle ulcere le ſac lacrymal, & le pus tombant dans le canal nazal, s'arrête & le bouche. Ces mauvaiſes qualités de la lymphe lacrymale ſont quelquefois des ſuites de la petite vérole.

Dans tous ces cas, l'œil eſt toujours couvert de larmes, & l'on voit à l'angle interne une tumeur plus ou moins groſſe, qui ſe vuide par les points lacrymaux, lorſqu'on la comprime avec le doigt, ce que les malades ſont portés à faire d'eux-mêmes de tems en tems. La liqueur qui ſort alors, eſt l'humeur lacrymale toute ſeule, ou mêlée avec une matiere purulente, s'il y a un ulcere au ſac.

La compreſſion peut auſſi obliger l'humeur à paſſer dedans le nez, quand l'obſtruction n'eſt pas ſi conſidérable, ou qu'il n'y en a pas, comme lorſque la tumeur eſt une hernie ſimple du ſac lacrymal.

Quand l'ulcere ſe trouve au côté du ſac qui recouvre l'os unguis, cet os eſt bien-tôt découvert & alteré.

Toutes ces maladies, qui ſont autant d'eſpeces de ce que l'Auteur appelle fiſtule ouverte par dedans, ne ſont que des maladies du ſac ou du canal lacrymal, & ne doivent être, à parler exactement, appellées fiſtules, que

quand elles occasionnent à l'extérieur du grand angle de l'œil un dépôt, qui se fait une petite ouverture par où le pus sort avec les larmes ; mais alors ces maladies cessent d'être ce que l'Auteur appelle fistule ouverte en dedans, & deviennent ce qu'il appelle fistule ouverte au dehors.

Ce dépôt vient du long séjour de la liqueur lacrymale dans le sac, soit que les malades n'ayent pas soin de comprimer la tumeur, ou que la liqueur soit trop épaisse pour ceder à la compression.

Il se peut former au grand angle un petit abscès qui ne vient point de la retention des larmes dans le sac, & qui produit les mêmes effets que celui dont on vient de parler.

Ces dépôts peuvent souvent carier l'os unguis ou quelqu'autre os du voisinage.

L'abondance du pus qui sort de la fistule ou par les points lacrymaux lorsqu'on presse le sac, est un indice de l'altération de l'os. Pour s'en assurer, on introduit par l'ouverture externe, s'il y en a une, un petit stylet avec lequel on reconnoît si l'os est découvert. Quand il n'y a point d'ouverture extérieure, on se sert de la petite sonde T. appellée sonde à sonder les points lacrymaux. On l'introduit par l'un de ces deux points. M. Junkers* dit que Sthal est le premier qui ait sondé les points lacrymaux. Il se servoit d'une petite corde à boyau au lieu de sonde.

* *Conspectus Chirurgiæ.*

l'haleine forte & puante, & la guérison très-difficile : mais quand la fistule est récente, & qu'elle a son orifice éloigné du globe de l'œil, elle laisse beaucoup d'espérance d'un heureux succès dans le traitement, soit par les remedes, soit par l'opération.

Maniere de traiter la plaie.

En l'une & en l'autre maniere de procurer la cure des fistules lacrymales on doit préparer le corps par un bon régime de vivre, saignées, purgations, ventouses & vesicatoires. Si on se veut donc servir de la voie la plus douce, qui est celle des médicamens, il faudra traiter autrement celle qui n'est ouverte qu'en dedans, que celle qui l'est en dehors (*a*).

(*a*) Tous les désordres dont j'ai parlé dans la remar-

que précédente, se peuvent réduire à trois ; sçavoir, l'engorgement des routes de la liqueur lacrymale, l'ulcération du sac lacrymal, du canal nazal & des parties voisines, & la carie de l'os unguis ou des os voisins.

On rétablit le cours des larmes de deux manieres différentes ; en débouchant leur voie ordinaire, ou si cela n'est pas possible, en leur formant une route nouvelle.

Les moyens qu'on emploie pour déboucher le passage naturel des larmes, sont différens, suivant les différentes causes, & les différens degrés de l'obstruction du canal.

Si l'engorgement vient de la perte du ressort du sac lacrymal qui occasionne sa dilatation & sa sortie en dehors, qu'on a appellé hernie du sac lacrymal, il faut comprimer le sac de la maniere que l'Auteur va décrire, ou par le moyen d'un petit bandage d'acier connu sous le nom de bandage pour la fistule lacrymale. On ne doit point faire cette compression pour procurer un recollement au vuide, comme le dit l'Auteur, mais pour contenir seulement les parois du sac lacrymal dans leur état naturel, & faciliter par ce moyen le rétablissement de son ressort.

Lorsque l'engorgement a commencé par l'obstruction du canal nazal, & que cette obstruction n'est pas considérable, on peut y remédier en injectant pendant quelque tems dans ce conduit, par les points lacrymaux, un mélange d'eau simple & d'eau vulnéraire. On se sert pour cela de la petite seringue V. appellée seringue pour les points lacrymaux. Par ce moyen on rétablit la liberté du canal ; & l'on en guérit même quelquefois l'ulcération, s'il y en a, & si elle n'est point invétérée. On peut aussi tenter de déboucher le canal en y introduisant par les points lacrymaux & par le sac, la petite sonde à sonder les points lacrymaux.

Quand les injections passent dedans le nez, qu'il n'y a plus de larmoyemens, & qu'en pressant l'endroit du grand angle où répond le sac lacrymal, on ne fait point sortir de matiere purulente par les points lacrymaux, on est sûr que le canal est débouché, que l'ulcere, s'il y en a eu, est consolidé, & que la guérison est parfaite.

L'obstruction du canal est quelquefois si considérable, que les injections & la sonde ne suffisent pas pour y remédier. Il faut alors en venir à une opération fort délicate. Un aide appuie le pouce sur la commissure des paupieres du côté du petit angle, & les tire pour tendre la peau, ce qui fait faire une petite saillie au tendon

du muſcle orbiculaire. Le Chirurgien porte la pointe d'un petit biſtouri demi-courbe au-deſſous de ce tendon, au rebord de l'orbite, & à trois lignes de la commiſſure des paupieres, il la plonge doucement dans le ſac lacrymal, ſans toucher à l'os, & fait une inciſion qui ſe termine vers le tendon du muſcle petit oblique. S'il s'eſt fait une petite ouverture extérieure, il la traverſe en faiſant l'inciſion. Il gliſſe enſuite ſur le dos du biſtouri une ſonde qu'il introduit dans le canal, afin de le déboucher. Il retire la ſonde, & lui ſubſtitue une bougie, fine ou un petit ſeton compoſé de deux ou trois brins de fil qu'il fait ſortir par le nez. Il peut auſſi ne ſe ſervir que d'une petite bougie de cire, ou une petite tente de plomb qu'on porte ſeulement un peu au-delà du trou du canal nazal. Ces quatre différens moyens de tenir le canal nazal ouvert, ont tous réuſſi. Il injecte de tems en tems par les points lacrymaux & par l'ouverture du ſac, quelque liqueur déterſive pour guérir l'ulcere; cependant il entretient par le moyen d'un petit bourdonnet, l'ouverture extérieure des tégumens.

Quand il juge que le canal eſt bien formé, & que l'ulcere eſt cicatriſé, il ne ſe ſert plus de ſeton, ni de bougie, il met ſeulement ſur la plaie extérieure une petite emplâtre de l'Abbé de Grace, & continue encore pendant quelque tems de faire les injections par les points lacrymaux.

Quelques Praticiens au lieu de ſe ſervir de ſeton ou de bougie, mettent dans le canal une petite canule d'or, d'argent ou de plomb, qu'ils y laiſſent lors même que la plaie ſe ferme, & qui tombe par la ſuite dans le nez.

S'il étoit poſſible de faire des injections dans le canal nazal par ſon orifice inférieur qui eſt dans le nez, en ſe ſervant d'une petite ſeringue, dont le tuyau ſeroit tourné de maniere qu'on pût le faire entrer dans cette petite ouverture, & ſi l'on s'accoutumoit à ſe ſervir de cette méthode, on la préféreroit peut-être aux autres en bien des cas.

Il peut arriver que les parois du canal nazal ſe gonflent & ſe collent ſi exactement qu'on ne puiſſe le rétablir. Il faut alors faire une nouvelle route aux larmes. On eſt encore obligé de ſuivre cette méthode, lorſque l'os unguis eſt carié. On ſçait que cet os eſt ſi mince, qu'il ſe perce en s'exfoliant. C'eſt pourquoi, ſans attendre l'exfoliation, on le briſe & l'on perce la membrane pituitaire dans l'endroit qui le touche, pour faire un canal par où les larmes puiſſent couler dans le nez.

On fait cette opération de différentes manieres. L'Auteur propose celle que l'on a suivie pendant long-tems; on verra dans une des remarques suivantes la perfection à laquelle les Modernes l'ont portée.

En décrivant les moyens de remédier à l'engagement des routes de la liqueur lacrymale, on n'a pû s'empêcher de rapporter ceux qu'on employe pour guérir l'ulcération du canal nazal & du sac lacrymal, celle des parties voisines, & la carie des os, parce que ces maladies se trouvent assez souvent compliquées ensemble. Ce qu'on a dit de ces moyens fait assez sentir que pour les employer avec succès, il faut avoir une parfaite connoissance de la structure des canaux par où les larmes s'écoulent, & de toutes les parties voisines.

Si les désordres dont on a parlé viennent de la mauvaise qualité des larmes, ou de quelque virus répandu dans le sang, le traitement local ne suffit pas, il faut aussi corriger le vice des liqueurs, par les remedes convenables.

Quand il n'y a qu'une petite éminence en dehors, & qu'en la pressant la matiere qui la faisoit s'écoule par dedans l'œil, on a sujet de croire que cette matiere est benigne & douce, & qu'elle n'a pas assez d'acrimonie pour user la peau & se faire une issue au-dehors; & quand elle n'a pas pû percer la peau, on a raison de penser qu'elle n'aura pas été non-plus capable de ronger le perioste, & que l'os n'est point découvert, cette purulence pouvant s'amasser dans un petit sac entre la peau & le péricrâne sans causer aucun désordre qui ait de mauvaises conséquences. Quand cela est ainsi, il n'y a pour guérir, qu'à empêcher la matiere de s'accumuler dans ce vuide, & on y réussit par la simple compression avec laquelle j'en ait guéri plusieurs, & particulierement des enfans. Je mets une petite emplâtre de ceruse brûlée sur l'endroit de la tumeur, & une petite compresse triangulaire de l'épaisseur d'un demi-pouce par-dessus pour remplir le coin de l'œil. Sur cette compresse, j'en applique une autre de même figure & de même

épaisseur, mais un peu plus large, les ayant trempées toutes deux dans une eau desficative, & je fais contenir le tout par une bande circulaire qui serrant les compresses contre l'endroit du petit sac, fait que l'humeur ne s'y amasse plus, & que le vuide se recolle, pourvû qu'on continue la même pratique pendant quelques mois.

Si la fistule est ouverte par dehors, & qu'on veuille tenter de la guérir par médicamens on commencera par la dilater jusques dans le fond avec la racine de gentiane, ou l'éponge préparée, après quoi on la mondifiera avec l'apostolorum, l'ægiptiac, ou la poudre de mercure. Si l'os est carié, on le touchera avec quelques goûtes d'huile de soufre ou de vitriol, dont on imbibera un très-petit morceau de cotton qui étant mis sur l'os en corrigera l'alteration, faisant ensorte de ne causer que peu de douleur par l'usage de ces remedes, de crainte qu'elle n'y attirât une fluxion. On appliquera sur toutes les parties voisines plusieurs compresses trempées dans des eaux rafraîchissantes; après quoi l'ulcere sera mondifié, desseché, & cicatrisé suivant les méthodes communes.

Traitement des parties voisines.

Tous les Praticiens disent que le remede le plus sûr & le plus prompt pour la fistule lacrymale, c'est le cautere actuel dont on touche l'os pour le faire exfolier; & comme cette opération est très-délicate, & qu'elle demande pour être bien exécutée un sçavoir-faire acquis par de profondes réflexions & par un long usage, nous examinerons avec attention comme nous avons fait aux autres, ce qu'il y a à prévoir & à opérer avant que de cauteriser l'os, ce qu'on doit observer en le cautérisant, & la conduite qu'il faut tenir après l'avoir cauterisé.

Avant que de porter le feu sur l'os, on regardera en premier lieu, s'il n'y a point d'ouverture en dehors, ou si l'ouverture qu'on remarque est d'une

grandeur suffisante. Quand il n'y en a point, il en faut faire, & quand elle est trop petite, il faut l'agrandir ; pour cela les uns veulent comme Thevenin, qu'on mette un cautere potentiel entre l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire se pourra, prenant garde qu'il ne coup le ligament du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil éraillé,) & qu'en faisant une petite scarification sur l'escarre on dilate la fistule jusques dans son fond, afin qu'elle soit capable de recevoir le cautere actuel. Les autres mieux fondés, ce me semble, prétendent qu'on doit ouvrir cette fistule avec le bistouri droit E. en faisant une petite incision en forme de croissant pour s'éloigner de la jonction des paupieres (*a*), & que l'incision aille jusques sur l'os découvert auquel on applique de petits bourdonnets FF. de charpie séche pour absorber le sang & les humidités, posant ensuite le reste de l'appareil, pour attendre au lendemain à y mettre le fer chaud.

Préparation & précaution pour cautériser.

L'heure de cautériser étant venue, & tout se trouvant prêt pour cet effet, le malade sera assis dans un fauteüil de commodité qui aura un oreiller pour lui appuyer la tête de côté, on relevera l'appareil pour reconnoître avec une sonde G. si l'os est bien découvert ; puis avec une compresse H. & un bandeau I. on couvrira l'œil sain, afin que le malade n'ait point l'appréhension du feu : on met sur l'œil

(*a*) On doit s'éloigner de la jonction des paupieres de trois ou quatre lignes. Mais si la carie s'étendoit au-delà de l'os unguis, ce qui arrive quelquefois, & qu'on ne pût, sans couper le tendon du muscle orbiculaire, la découvrir pour y porter les remedes convenables, il faudroit couper ce tendon en portant le bistouri par-dessous, sans craindre, comme les Anciens, que l'œil devienne éraillé. Feu M. Arnaud a fait voir par plusieurs expériences, que cet éraillement ne vient que de la section de la commissure des paupieres, ou de ce que l'on a fait l'incision trop près de la commissure, & non de la section du tendon du muscle orbiculaire.

voisin de la fistule une compresse K. trempée dans des aux réfrigerantes, laquelle va jusques sur la tempe étant percée au droit de la fistule. Cette compresse doit être étendue proprement pour ne point nuire à l'Opérateur & ainsi mouillée pour empêcher que le feu n'agisse sur les parties voisines. La sonde G. qu'on refourre dans la plaie sert à conduire jusques sur l'os un petit entonnoir L. qui a un manche M. pour le tenir de la main gauche. On retire la sonde après qu'on a posé l'entonnoir, dans le trou duquel on insinue une fausse tente de charpie N. pour tarir le peu d'humidité qui pourroit abreuver le fond de la plaie, & l'os étant à sec, on prend de la main droite le cautere actuel O. tout rouge qu'on plonge dans la cavité de l'entonnoir jusqu'à l'os, l'y appuyant legerement (*a*). On en remet un second P. quand on croit que le premier n'aura pas suffi pour faire impression à l'os & pour dissiper toutes le humidités dont il est pénétré, c'est pourquoi on en fait toujours chauffer deux dans ce réchaud Q. plein de

(*a*) On doit non-seulement pénétrer jusqu'à l'os, mais le briser avec le cautere, & percer la membrane pituitaire qui le touche, pour faire une nouvelle route aux larmes, comme on l'a déja dit.

On est sûr d'avoir percé l'os & la membrane, lorsqu'il sort de la fumée par le nez, ou qu'il tombe du sang ou de la sérosité dans la gorge du malade, il faut prendre garde de ne pas laisser long-tems le cautere dans l'entonnoir, qui étant trop échauffé, brûleroit la peau des paupieres dans l'endroit de leur commissure, & occasionneroit par conséquent l'éraillement après la guérison.

Les meilleurs Praticiens ne se servent plus du cautere actuel, lorsque l'os unguis est seul carié. Il y en a même beaucoup qui ne s'en servent pas pour toucher la carie de l'avance de l'os maxillaire, celle de la partie inférieure de l'os coronal ou celle de l'os planum. Ils se contentent d'y appliquer la pierre infernale, & les remedes qui dessechent les portions d'os alterés.

Pour détruire l'os unguis, & former une nouvelle route aux larmes sans le secours du cautere actuel, on brise cet os & l'on perce la membrane pituitaire avec le poinçon

feu. Enſuite on retire cet entonnoir dont l'uſage eſt non-ſeulement de conduire les cauteres actuels, mais encore d'épargner au malade la ſenſation douloureuſe du feu.

La cautériſation ayant été faite, on bourre la plaie avec de petits bourdonnets de charpie (*a*); par-deſſus leſquels on met une petite emplâtre de ceruſe R. d'une figure convenable à la partie, couvrant l'œil d'un défenſif & d'une compreſſe triangulaire avec le bandage ordinaire pour la fiſtule lacrymale; on le fera avec cette bande T. Dans la ſuite du panſement il faut empêcher que la chair ne ſe reproduiſe en trop grande abondance, & qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il ſoit exfolié : c'eſt pourquoi dès qu'elle ſurmonte il faudra la conſumer avec les poudres & les onguens dont je vous ai parlé. Quand on croit que cette ſéparation de l'os a été faite, ce qui n'eſt pas toujours ſenſible, mais ce qu'on peut conjecturer aſſez ſûrement par une bonne chair qui vient de l'os & qui y eſt fortement attachée, on

Panſement de la plaie.

d'un trocart qu'on porte perpendiculairement deſſus. Quand cet inſtrument a percé la membrane, ce qu'il doit mieux faire que tout autre inſtrument mouſſe qui peut la décoler, il ſort du ſang par le nez, & il en tombe dans le goſier du malade. On tourne le poinçon du trocart pour achever de briſer l'os. On retire les petites pieces oſſeuſes qui ſe préſentent, les autres tombent dans la ſuite avec la ſuppuration.

(*a*) Lorſqu'on a percé l'os unguis & la membrane pituitaire avec le cautere ou avec le poinçon du trocart, il faut avant de remplir la plaie de charpie, introduire dans l'ouverture qu'on a faite, une tente de charpie, ou de toile, ou d'éponge préparée, ou de plomb, ou de bois; les tentes de bois & celles de plomb ſont plus ſolides que les autres, & il n'eſt pas néceſſaire de faire de compreſſion pour les maintenir. Si les chairs croiſſent trop dans la ſuite, on les conſume avec la pierre infernale pour entretenir l'ouverture extérieure juſqu'à ce qu'on ait fermé & cicatriſé le nouveau canal. On retire alors la tente, & l'on cicatriſe l'ouverture externe.

laiſſera incarner la plaie & on en procurera la cicatrice (*a*).

De deux opérations moins importantes, mais fréquentes.

Je finis, Meſſieurs, cette Démonſtration par deux Opérations, qui ſont de notre ſujet, & qui bien que peu conſidérbales en apparence ne demandent pas toute l'induſtrie du Chirurgien, ont pourtant des utilités aſſez grandes; l'une eſt d'empêcher les enfans de loucher, & l'autre de mettre un œil de verre à la place de celui qui a été perdu.

LEs enfans ſont louches, ou naturellement quand ils apportent ce vice en naiſſant, ou par accident pour avoir été couchés dans un faux jour où la lumiere venoit de côté, au lieu qu'on doit toujours ſituer le berceau enſorte qu'ils ayent les pieds tournés vers la fenêtre durant le jour, & le ſoir la chandelle vis-à-vis d'eux; car ils ne manquent jamais de tourner leur vûe du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre ſituation de leur lit la méchante habitude aux muſcles de tirer le corps de l'œil inégalement. Dès qu'on apperçoit ce défaut il y faut mettre ordre par le moyen des beſicles V. qui dirigent leurs yeux & les accoutument à regarder chaque objet droit au devant d'eux en ſe tenant dans une ſituation parallele l'un par rapport à l'autre. Les beſicles ſont des inſtrumens faits d'ébeine creux dans leur milieu du côté qui regarde les yeux & percés d'un petit trou où quelquefois on met un verre qui conſerve encore ces organes, qu'on doit

(*a*) Il reſte quelquefois un larmoyement après l'opération, quoiqu'elle ait été bien faite. Peut-être cela vient-il de ce qu'on a déchiré les parois du ſac lacrymal en enfonçant l'os unguis. Si ce déchirement s'eſt étendu juſqu'à la portion de ces parois, où aboutit la réunion des points lacrymaux, il paroît néceſſaire que ce petit canal ſe bouche & ſe cicatriſe, parce que cette portion déchirée ſervoit à maintenir ſon ouverture. Il faudroit donc chercher un moyen pour empêcher cet inconvénient & entretenir l'ouverture de ces petits canaux.

munir de ces beſicles jour & nuit pendant quelques années, ſi on veut redreſſer ſûrement une vûe qui aura été long-tems tournée de travers.

QUoique la fabrique & l'application des yeux de verre, ne ſemblent être à préſent que du reſſort des Oculiſtes, c'eſt néanmoins une opération de Chirurgie, laquelle eſt compriſe ſous la quatriéme eſpéce qu'on appelle proteſe, & qui ajoute à la nature ce qui lui manque. Quand un homme a perdu un œil par quelque accident que ce ſoit on en fait faire de cryſtal tel que l'un de ces deux marqués X. & Y. de même figure que l'œil qui reſte, & même un peu plus grands, car ils doivent être enclavés ſous la paupiere pour y pouvoir tenir. Ils ſont peints de la même couleur que le naturel, & on les fait cuire au fourneau, comme le verre peint des Egliſes. Quand l'œil artificiel eſt bien placé, il paroît comme l'autre, excepté qu'il ne peut pas ſe mouvoir ſi ce n'eſt quand le corps de l'œil aveugle n'étant pas fort atrophié & reſſerré, le verre peu s'ajuſter deſſus; car alors on lui voit quelque mouvement qui dépend de celui du globe de l'œil ſur lequel il eſt placé. Ceux qui s'en ſervent ſont obligés d'en avoir pluſieurs de reſerve, parce qu'ils peuvent tomber & ſe caſſer. Par le moyen de ces yeux artificiels on corrige une difformité choquante, & de la maniere qu'on les fait aujourd'hui il y faut regarder de près pour s'appercevoir que c'eſt l'art qui a réparé le défaut de la nature (*a*).

De l'œil artificiel.

(*a*) Pour placer un œil de verre, il faut que le volume de l'œil dont on a perdu l'uſage, ſoit diminué au moins d'un quart de ſa groſſeur ordinaire: car s'il étoit entier on ſeroit obligé de le diminuer de cette maniere. Un aide écarte les paupieres avec le doigt ou avec un ſpeculum oculi. Le Chirurgien paſſe par le moyen d'un aiguille, un fil au travers de l'œil, à peu près à une ligne de la cornée tranſparente. Il en forme un anſe dont il tient les extrémités, pendant qu'il coupe circulairement la cornée

Mais quoiqu'on faſſe porter à des enfans louches des beſicles ou d'autres maſques ſemblables, pendant des années entieres, il eſt néanmoins très-rare que leur vûe ſe redreſſe par ces ſortes d'inſtrumens, c'eſt pourquoi je conſeillerois de tenter d'autres moyens, qui ſeroient par exemple, d'aſſujettir les globes des yeux dans une ſituation droite, ou un peu plus tournée du côté oppoſé à celui où ils ſe dirigent par dépravation, y employant des eſpéces d'yeux artificiels ou des demi-ſpheres creuſes qu'on aſſureroit par quelques bandelettes, & dans leſquelles les yeux ſeroient fixement engagés, par la même mécanique dont on uſe pour redreſſer des tailles qui ſe déjettent.

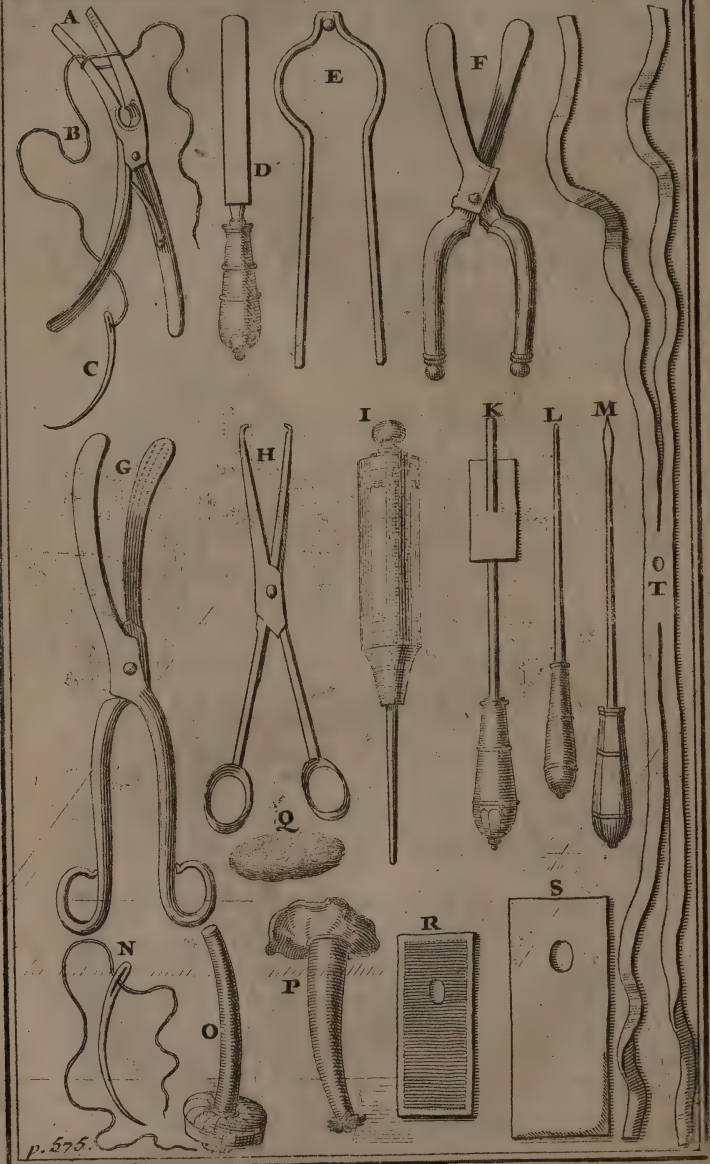
D'ailleurs il ſeroit à propos d'appliquer ſur la partie foible, je veux dire, ſur celle d'où les yeux s'éloignent, un cataplaſme fortifiant, & de l'autre côté, quelque choſe de piquant ou d'incommode qui obligeât continuellement la perſonne à s'éfforcer de les en retirer, ce qui les affermiroit dans le bon état où l'on a deſſein de les mettre.

De plus, comme on a remarqué que les yeux de tous les louches étoient fort voutés en devant, & qu'ils s'y terminoient preſque en pointe, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient bien voir que de près, & en ſe dirigeant de travers, d'une maniere déſagréable, il faudroit que la concavité des demi-ſpheres fût applatie, enſorte que ces organes en s'y moulant y contractaſſent une figure plus convenable au naturel.

opaque avec un biſtouri à une ligne de la cornée tranſparente. Quand il a commencé avec le biſtouri, il peut achever avec des ciſeaux. Il emporte toute la cornée tranſparente & l'iris. Il penſe l'œil avec un défenſif, & il ſaigne le malade pour prévenir les accidens. Le globe de l'œil ſe reſſerre peu à peu, ſe referme, & la plaie ſe guérit. L'œil artificiel reçoit des paupieres, & de ce qui reſte de l'œil, un mouvement qui imite le naturel.

Fin de la ſixiéme Démonſtration.

XXXVII. POUR L'OPERATION DU POLYPE.



p. 576.

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

SEPTIE'ME DE'MONSTRATION.

De celles qui se pratiquent à la Face.

DU POLYPE.

PUisqu'il est vrai, Messieurs, que toute la science du Chirurgien, n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juste proportion de toutes les parties de son corps, c'est ici principalement où il doit redoubler son application & employer toute son adresse pour conserver à la face cette perfection qu'elle a reçue de l'Auteur de la nature. Cette partie quoique l'image de Dieu, n'est pas moins attaquée des maladies que le reste du corps; c'est aussi ce qui fait qu'elle ne nous fournit pas moins d'occasions d'exercer notre industrie : & comme les opérations qui regardent la face demandent encore plus de délicatesse que celles qu'on fait aux autres parties, je vais tâcher de vous

Le but de la Chirurgie.

les démontrer avec toutes l'exactitude possible. Elle feront tout le sujet de notre entretien.

On fait tant de differentes opérations à la face qu'il nous seroit impossible de les renfermer toutes dans une journée ; & quoique nous expliquâmes hier celle des yeux avec celle de la tête, vous verrez que celles qui resteront suffiront pour rempir la Démonstration d'aujourd'hui. Je commence par celle du nez.

L'Etymologie de Polype dérive de deux mots grecs ; sçavoir de *poly* qui veut dire beaucoup, & de *pous* qui signifie pied ; parce que la chair qui fait cette maladie est semblable au poisson marin, dit polype, en ce qu'elle a beaucoup de racines qui ont du rapport avec les pieds de ce poisson, c'est pourquoi les Latins lui ont donné le nom de *multi pedes*.

C'est une excroissance de chair fongueuse & superflue qui se forme & s'accroît dans les narines où elle incommode la respiration. Le polype est ordinairement attaché à l'os cribleux ou etmoïde, & souvent aux lames osseuses du nez, lesquelles étant spongieuses peuvent plûtôt le produire que les os propres du nez qui sont d'une substance plus dure.

Son origine. Les polypes succedent très-souvent aux ozénes & aux ulceres du nez causés par fluxions d'humeurs âcres & attrabilaires qui ayant corrodé la membrane dont les lames osseuses du nez sont couvertes donnent lieu à cette chair de s'engendrer & d'augmenter tous les jours, & d'autant plus facilement qu'on n'y peut pas porter de remedes pour la consumer dans son commencement (*a*).

Les

(*a*) Il faut distinguer deux sortes de polypes. Les uns sont des excroissances, formées par l'engorgement des glandes qui tapissent les parois de la membrane pitui-

Les humidités surabondantes qui tombent sur cette partie, & un sang pituiteux & crud, lui servent de nourriture : ce sang n'étant pas de qualité à produire de bonnes chairs & à être transformé en la substance des parties, il remplit les porosités des lames du nez, où trouvant quelques bouts des fibres de la membrane musqueuse, hors de son tissu, il les anime & en forme les racines d'un polype, qu'il fomente & qu'il pousse de telle sorte que non-seulement cette excroissance remplit les narines, mais elle se fait voir encore dans la bouche derriere la luette ; quelquefois même elle se prolonge jusqu'à descendre dans le conduit de la trachée-artére, en danger de suffoquer le malade en dormant, si on n'y prenoit pas garde.

Il y en a qui occupent tellement les narines, que le nez en devient dur & schirreux ; on ne respire pour lors que par la bouche avec beaucoup de peine, & comme en ronflant. Quand les deux narines sont ainsi tout-à-fait bouchées, le mal est presque incurable, parce que cette obstruction qui empêche le passage de l'air si nécessaire à la vie, étant dans un endroit fort profond, & ayant quantité de branches, est très-difficile à lever par l'extirpation de ces productions. On prétend que les chevaux sont fort sujets à cette incommodité qui les rend poussifs.

La membrane pituitaire est disposée à les produire.

Si nous jettons les yeux sur la structure de la membrane interieure du nez, nous verrons qu'elle a grande part à la génération du polype, parce qu'elle est très-capable de donner fondement & matiere à des excroissances, étant épaisse, spongieuse, toute pénétrée & abbreuvée d'une humeur gluante qu'elle sépare du sang par la proprieté du

taire, les autres sont des extentions de cette membrane alongée peu à peu. On pourroit donner aux premiers le nom de polypes vasculaires & aux autres celui de polypes vesiculaires.

tissu de ses fibres & de la configuration de ses pores, ce qui contribue beaucoup à la formation de ces chairs fongueuses & surabondantes.

Pour avoir une idée de leur génération, il n'y a qu'à faire réflexion que le sang peut être chargé de parties visqueuses, soit par l'usage de certains alimens indigestes, soit par le vice des fermens & de filtres naturels, de maniere que ces parties embarrassantes ne pouvant suivre les autres principes de cette humeur, les abandonnent, surtout dans les endroits, comme les cavités du nez, où il y a très-peut d'organes qui hâtent le cours des humeurs: les mucosités s'accumulant donc dans la membrane qui tapisse l'intérieur des narines, la gonflent en dilatant ses vaisseaux & ses glandes autant que ses fibres sont exitées à se pousser & à s'étendre par l'irritation de ces matieres qui fermentent & s'aigrissent par leur séjour.

Ses diverses espéces.

On remarque cinq espéces de polypes. La premiere est comme une membrane fongueuse & molasse ressemblant à la luette relâchée; elle s'attache au cartilage du milieu du nez & se remplit d'une humeur tenace & pituiteuse. La seconde est une chair blanchâtre, éminente, ronde & molle au toucher; elle provient d'un sang phlegmatique, & s'accroît insensiblement jusqu'à occuper toute la cavité d'une narine, & quelquefois celle de toutes les deux. La troisiéme est une chair plus dure, de couleur brune, un peu douloureuse, engendrée d'un sang grossier, mélancolique, & presque brûlé, faute de lymphe qui le délaye. La quatriéme est une tumeur dure, semblable à de la chair desséchée à la fumée; quand on la touche, elle fait du bruit comme si on frappoit sur un corps solide, elle est insensible & on la peut mettre au rang des schirres confirmés. La cinquiéme est une ou plusieurs tumeurs carcinomateuses attachées au cartilage du nez, & produites d'un sang mélan-

colique & aduſte ; elles ſont douloureuſes & tiennent de la nature du cancer. De toutes ces eſpéces, les unes ſont ſans ulceration, quoiqu'elles rendent une humidité ſanieuſe & viſqueuſe, les autres ſont ulcérées, & il en découle ſans ceſſe une ſanie fétide d'une horrible puanteur.

Moyen de connoître le polype.

On connoît le polype par la vûe & par les ſymptomes. Pour le découvrir à l'œil il n'y a qu'à faire pancher en arriere la tête du malade qu'on aura mis au jour ; car on verra une tumeur qui rempliſſant la narine, monte & deſcend ſelon les mouvemens de la reſpiration ; & s'il étoit mal aiſé de la faire paroître de cette maniere, il faudroit avec le *ſpeculum naſi* E. dilater la narine pour voir juſques dans ſon fond. Les accidens qui l'accompagnent & le manifeſtent, ſont que le nez devient plus gros par la tumeur qu'il renferme, le malade ne reſpire qu'avec peine à raiſon de l'embarras qui eſt dans le paſſage de l'air, en reſpirant comme s'il ronfloit, il a toujours la bouche ouverte en dormant.

Du prognoſtic.

Le jugement qu'en doit faire un Chirurgien, dépend de la nature du polype, ceux qui ſont carcinomateux & chancreux ſont incurables, ce qu'il connoîtra par la dureté de l'excroiſſance, ſa lividité, ſa puanteur, ſa douleur, ſa couleur plombée & ſon adhérence aux lames oſſeuſes. Il ne faut point toucher à de tels polypes, mais ceux qui ſont indolens, mols, flaſques, blancs ou rougeâtres ſe peuvent guérir ; c'eſt ſur ces derniers qu'il eſt permis d'entreprendre l'opération.

Pluſieurs manieres d'opérer.

Les Auteurs nous propoſent cinq manieres de la faire, 1°. Par contuſion. 2°. Par cautériſation. 3°. Par ligature. 4°. Par inciſion. 5°. Par arrachement. Je vais vous faire voir les moyens qu'ils nous donnent pour y réuſſir, & vous jugerez quelle eſt la meilleure méthode.

Ils veulent qu'on ſe ſerve de corroſifs aux pe-

tits polypes qui ne sont guéres avant dans le nez & qui succedent à quelques ulceres de cette organe : à ce dessein ils recommandent le calcantum, la chaux, l'orpiment, ou l'esprit de vitriol pour les consumer peu à peu (*a*).

La cautérisation avec le cautere ou potentiel ou actuel s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosseur médiocre & dont la base étoit large. Ils dilatoient la narine avec le *speculum nasi*, afin d'y introduire ensuite une canulle qu'ils posoient sur la tumeur & par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brûlant cette chair, en faisoit un grésillement comme quand on rôtit du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommençoient la même application, & continuoient ce manége jusqu'à ce que toute la tumeur fût emportée.

Ils conseillent la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut réussir en pratiquant de cette sorte : on prendra une grande aiguille courbe C. de plomb ou de fil de léton, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B. dans le milieu duquel on fera un nœud coulant qu'on mettra sur le bord d'une pincette à bec de corbin A. comme si on vouloit faire la ligature de l'extrêmité d'un vaisseau. On empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis on coulera jusqu'à la base de cette excroissance le nœud dont on la serrera, après qu'on aura passé l'aiguille par la narine, & qu'on l'aura retirée par le palais ; car cette aiguille amenant avec elle un des bouts du fil, on le retirera en même-tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez, & ainsi resserrant tous les jours le fil, on fera à la fin sépa-

(*a*) Les Praticiens préferent à present à ces corrosifs, le beure d'antimoine, & la poudre de sabine mêlée avec celle d'ocre. L'eau d'alun a quelquefois guéri des polypes vesiculaires qui commençoient à naître.

rer & tomber le polype. Cette ligature eſt bien inventée, mais je la crois de difficile exécution.

L'inciſion ſujette à de grands inconvenieas.

Ceux qui opérent ici par l'inciſion ont prétendu avoir mieux rencontré, & véritablement cette maniere a été en pratique pendant pluſieurs ſiécles, & approuvée par Guidon & par d'autres Maîtres : ils avoient inventé un inſtrument D. qu'ils appelloient *Polypiconſpation*, de polypſis, qui veut dire polype, & de ſpation qui veut dire ſpatule, parce qu'il en avoit la figure ; cet inſtrument fait exprès pour cette opération n'étoit tranchant que d'un côté de toute ſa longueur, ils l'introduiſoient dans le nez, le plus avant qu'ils pouvoient, & coulant ſon tranchant entre les parois de cet organe & le polype, ils le ſéparoient en prenant garde de ne rien couper du cartilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuſe. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir pas emporté tout le polype, ils fendoient l'aîle de la narine juſqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les reſtes de cette excroiſſance juſques dans les racines : l'opération faite, il recouſoient par un ou deux points d'aiguille, ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faiſoient des nœuds, diſtans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant paſſée par la narine pour la faire ſortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, eſperant par le moyen de ces nœuds, faire détacher les reſtes du polype (*a*).

Méthode de quelques-uns.

La cinquiéme maniere eſt de l'arracher. Fabricius ſe donne la gloire d'en avoir été l'inventeur ; on lui en doit avoir de l'obligation, puiſqu'elle

(*a*) Ce moyen d'emporter les polypes eſt décrit par Fabricius d'Aquapendente. Il y a quelques années que je l'ai vû employer avec ſuccès à la Charité de Paris, pour détruire des reſtes qu'on n'avoit pu arracher. V. les Obſervat. de M. le Dran.

paroît la meilleure. On fait seoir le malade dans une chaise un peu panchée en arriere, & lui ayant tourné le visage du côté du jour, on peut dilater la narine avec le *speculum nasi* E. pour y porter une pincette F. faite en bec de canne par son bout, avec laquelle on pince le polype le plus haut & le plus près de la base qu'on peut, on la tourne ensuite un tour ou deux, & tirant doucement, on l'arrache avec ses racines, après quoi on la laisse saigner un peu de tems, afin de décharger & de désemplir la partie. Quand même le polype s'avanceroit jusques derriere la luette, cette production a coutume de suivre la branche qui se trouve dans le nez, parce qu'elles sont continues l'une à l'autre. Mais si celle-là qui se montre derriere la luette étoit longue & grosse il seroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce qu'on exécute aisément avec une tenette courbe G. qu'on peut pousser dans les fentes nazales qui sont plus grandes que les cavités du nez, observant de ne pas pincer la luette qui est placée au-

Précaution à prendre.

dedans du polype (*a*).

Suivant la description que je vous ai faite de ce mal, vous avez conçu qu'il avoit plusieurs pieds ou racines par où il reçoit sa nourriture : or par les quatre premieres méthodes que je vous ai expliquées, on n'ôte que le corps de la tumeur, les racines restant toujours, c'est pourquoi il ne faut pas

(*a*) On ne peut pas emporter par le nez les polypes qui descendent derriere la luette & jettent la cloison charnue en devant. Car ce qu'on voit de ces sortes de polypes dans les narines n'en est qu'une petite portion, qui suit aisément le reste du corps polypeux, quand on l'arrache par la bouche. Pour les tirer plus facilement de cette derniere maniere & les emporter entiérement, il faut à l'imitation de M. Petit, couper avec un bistouri la cloison charnue du palais, & se saisir ensuite du polype avec des pincettes courbes ou avec les doigts. Les pincettes X. dont on se sert à present pour cette opération sont fenêtrées par leurs extrêmités, afin de

s'étonner si elle repousse, vû qu'il en est de même qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou les couper rase-terre; mais qui ne repullulent plus quand on les arrache avec leurs racines. Ayant donc extirpé de cette façon le polype avec ses racines, on doit croire qu'il ne se reproduira plus, & Fabricius assûre qu'il n'est jamais revenu à ceux à qui il a fait cette opération : J'avouerai cependant qu'il faut que ce Praticien l'ait peu souvent réïtérée, ou qu'il ait été plus heureux que les autres, puisqu'on voit quelques-uns de ces maux reparoître après leur éradication, ce qui ne nous empêchera pas de convenir que cette méthode étant la moins sujette à récidive doit être préférée aux autres.

Extirpation des restes du polype.

Si après que le polype est arraché, le malade se sent encore quelque chose dans le nez qui l'embarrasse, & qu'en y regardant on y apperçoive quelque petit morceau qui soit attaché au fond du nez, il faudra avec ces espéces de pinces H. faites en forme de ciseaux qui ne coupent que par le bout, enlever ce résidu autant qu'on le peut, parce qu'il serviroit de germe pour en produire d'autres. Ensuite de l'opération on fait respirer & tirer par le nez du vin tiéde qui lave bien toutes ces cavités remplies d'humidités sanieuses que le polype y retenoit; il n'est pas besoin d'attirer ainsi le vin & de le faire tomber dans la gorge pour s'assurer que le passage est ouvert, car les malades s'en ap-

Pansement du malade après l'pération.

mieux tenir le corps polypeux. Il y a quelque tems que M. Morand a emporté avec ses deux doigts deux polypes fort gros. Il mit un doigt dans la narine, & un autre dans la bouche par derriere la cloison, & en portant ces deux doigts de côté & d'autre, il détacha les polypes que les malades crachérent à differentes repriſes. Cette méthode eût un bon succès; un de ces malades s'est trouvé guéri parfaitement.

perçoivent aussi-tôt par la preuve courte & certaine de leur propre sentiment, & ils jugent de la liberté que l'air a d'entrer & de sortir, par la facilité avec laquelle ils respirent la bouche fermée, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. C'est de toutes les opérations de Chirurgie celle dont on ressent plus promptement l'utilité & qui fait le plus de plaisir au malade, parce que dans le moment qu'il est délivré d'une incommodité si insupportable, toutes ses fonctions vitales qui en étoient suspendues ou troublées reprennent leur train ordinaire, & s'exécutent sans être retardées par aucun obstacle.

Moyen d'arrêter l'hémorragie.

Si le sang ne coule que médiocrement, il le faut laisser sortir pour soulager la partie; mais s'il y avoit hémorragie, on l'arrêteroit en poussant dans le nez avec la seringue I. quelque liqueur astringente, ou bien en remplissant la narine d'une tente de charpie P. assez longue, & trempée dans une eau stiptique. On pansera la partie avec des onguents qui ayent de la corrosion, car il faut tâcher d'en consumer toutes les racines, ce qu'on ne peut faire qu'avec des mondificatifs forts, auxquels on ajoute des poudres caustiques plus ou moins fortes selon la nécessité. J'en ai vû panser un avec une poudre qui venoit de Montpellier, & qu'on disoit infaillible pour empêcher la renaissance de cette chair; néanmoins six mois après elle revint comme elle avoit déja fait deux autres fois quoiqu'elle eût été arrachée par un des plus experts Chirurgiens de Paris. On se sert d'une petite canule O. qu'on emplit de poudres rongeantes, & qui a son fond un peut large pour les contenir. Ces poudres doivent être fines comme du tabac d'Espagne, afin que par la respiration elles soient attirées en haut, & se répandent dans toutes la partie interne du nez. Sur la fin de la cure on seringue des eaux vulneraires & desiccatives pour tarir les humidités qui ne sont que trop abondantes en ces endroits.

Usages des poudres & des eaux.

Enfin on fait de son mieux pour obtenir une santé constante.

Régime pour les malades.

Le polype est une des maladies qui demandent le plus de précautions sur le régime universel : il ne suffit pas d'avoir avant l'opération préparé le malade par saignées, purgations & diétes convenables, ni même d'avoir parfaitement exécuté cette opération, d'avoir pendant la cure contenu le malade dans les bornes que l'art prescrit, & de l'avoir bien guéri, il faut encore après la guérison le traiter de la même maniere que si l'on étoit sûr qu'il dût renaître un autre polype : Pour cet effet on appliquera un cautere au bras, ou au derriere de la tête, on purgera fréquemment, & on fera user de tisannes sudorifiques composées avec l'esquine, la salsepareille & le gayac.

De l'opération qu'on fait pour l'ozœne.

IL vient dans le nez un ulcere sordide qu'on nomme *ozœne*, mot dérivé du verbe grec *ozein*, qui veut dire sentir mauvais. Ceux qui ont de ces ulceres sont puants, on ne peut leur parler de près sans être frappé d'une odeur très-désagréable qui fait qu'on ne les peut souffrir en compagnie ; on les appelle des punais, & on tient que ce défaut est une raison pour se démarier.

Cause de ce mal.

Cette maladie tire son origine des humeurs âcres & corrosives qui tombent sur cette partie, qui l'ulcerent & la corrodent. Ceux qui ont le nez écrasé, y sont sujets, parce qu'ayant le dos du nez enfoncé en dedans au lieu de l'avoir élevé au de hors, il se forme au passage des narines un rétrecissement lequel empêche l'écoulement des humeurs excrementitielles qui doivent sortir par le nez : quand ces humeurs ont beaucoup d'âcreté, elles ulcerent l'endroit qui les arrête, & quand elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes qui en deviennent plus épaisses, & par-là resserrent de plus en plus ce même passage ; d'où il arrive

que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air par le nez, ne font que renifler.

Cure de ces ulceres.

Pour guérir ces ulceres, il faut aider à la nature, parce qu'ils ne se guérissent point d'eux-mêmes, il s'y fait des croutes qui tombent de tems en tems, & ils sont entretenus, tant par la conformation vicieuse de la partie que par des mucosités qui doivent passer sans cesse par ces égouts. On examinera avec soin s'il n'y a point une cause vérolique qui fomente ces maux, parce qu'en un tel cas il faudroit aller au grand remède: mais si on ne soupçonne point un tel virus, on fera en même-tems les remédes, & généraux, & particuliers, qui doivent être dessicatifs pour absorber les humidités d'où la maladie provient: l'usage de la tisanne sudorifique, des poudres de cloportes, & du mercure y est souverain, & on portera sur l'ulcere des remédes qui le puissent mondifier, dessecher & incarner: on fera respirer par l'entremise de cette petite canule O. les poudres de sabine, décorce de grenade, de racines d'iris, d'alum calciné, & de couperose: & enfin on mettra en pratique cette petite opération tant recommandée par nos Anciens & que je vais vous faire voir.

Utilité de la canule.

On prend une canule de fer ou d'argent, emmanchée pour être tenue plus ferme & de grosseur proportionnée à la narine, assez longue pour aller jusqu'à l'ulcére, & même par-delà: elle n'est point percée par l'extrémité qui entre dans le nez, & elle a une petite platine à son entrée, elle est ici marquée K. On introduit cette canule dans le nez en la tenant de la main gauche, & ensuite on prend de la droite un petit cautere actuel I. dont le bout est fait en noyau d'olive; on le pousse dans la canule où on le laisse tout le tems qu'il faut pour échauffer jusqu'à ce que le patient ne la puisse plus supporter par la trop grande chaleur. Alors on retire le cautere, & peu après on y en rapporte

un autre M. pour continuer à échauffer la canule, & par conſéquent l'ulcere qu'on prétend deſſecher par ce moyen en conſumant les humidités dont il eſt abbeuvé; c'eſt pourquoi l'on a deux cauteres afin qu'on puiſſe chauffer l'un pendant qu'on ſe ſert de l'autre: il faut recommencer le lendemain la même choſe, & la renouveller tous les jours durant un tems conſidérable qu'il appartient au Chirurgien de déterminer ſelon que l'opiniâtreté de la maladie l'obligera de continuer à ſe ſervir de ce reméde.

Du rétabliſſement d'un nez coupé.

LE nez peut recevoir toutes ſortes de plaies, mais celles qui requiérent une opération plus prompte, c'eſt quand par un coup d'eſtramaçon donné ſur le dos du nez il eſt preſque ſéparé du viſage & tombé ſur la bouche: il faut auſſi-tôt le remettre en ſa place, & faire un point d'aiguille à ſa partie ſupérieure & dans ſon milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N. enfilée d'un fil ciré, on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inférieure de la plaie, laquelle on appuye avec le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille paſſe plus vîte; l'on continue d'en faire autant à la partie ſupérieure de dedans en dehors, & on lie les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe à la partie la plus haute du nez. Je crois qu'il eſt inutile de faire encore deux points, un à chacune des aîles du nez, car le bandage nazal y ſupplée, d'autant plus qu'on ne doit faire au viſage que le moindre nombre de points que la néceſſité requiert, afin d'éviter la difformité des cicatrices qu'ils y laiſſent. On met ſur la plaie ce plumaceau Q. couvert du baume du Pérou ou de celui d'Arcœus, puis l'emplâtre D. & la compreſſe S. par-deſſus, enſuite la bande T. qui eſt à quatre chefs qu'on attache au bonnet, &

Comment on recoud un nez coupé.

Du panſement de la plaie & du bandage qu'on y pratique.

dont on fait le bandage nazal. Il faut remarquer que l'emplâtre, la compreſſe & la bande doivent être percés pour la liberté de l'entrée & de la ſortie de l'air. Ce bandage ſera appliqué avec d'extérité, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de reméde, quand il ſe ſeroit une fois cicatriſé dans une mauvaiſe ſituation.

Hiſtoire ſur ce ſujet.

La femme d'un Notaire de Paris, jalouſe de la femme d'un Boucher du Fauxbourg Saint Germain, qu'elle s'imaginoit être la maîtreſſe de ſon mari, alla un matin trouver la Bouchere dans ſon étau, & après lui avoir fait les reproches que ſes ſoupçons lui inſpiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup ſur le nez, elle le lui abbatit preſqu'entiérement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des aîles, & un peu à la colonne du nez, l'autre aîle étant toute coupée : on le lui recouſit à l'inſtant : il reprit, & il n'y reſta que très-peu de difformité. Je rapporte cet exemple afin d'enhardir le Chirurgien d'en uſer de même en pareille occaſion.

Conſéquence à tirer pour la pratique.

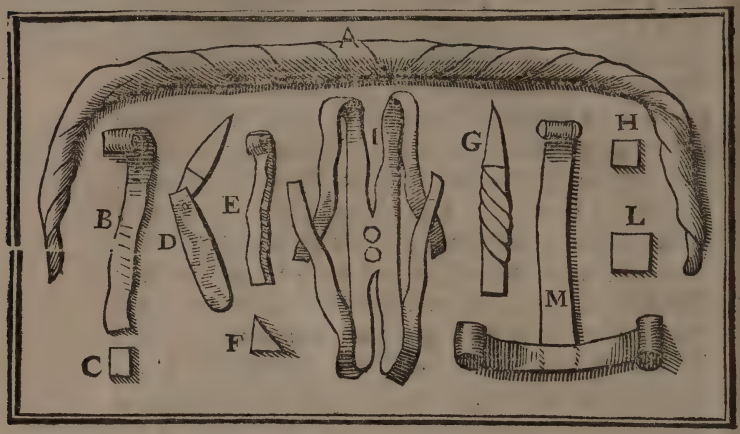
Les Juges inventérent un nouveau ſupplice pour punir la femme du Notaire; ils la condamnérent à avoir une fleur de lys au front appliquée par un fer ardent; ce qui ne fut pas éxécuté parce que le Roy ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna ſa grace. Le Parlement de Paris ſe croyoit autoriſé par celui de Toulouſe, lequel avoit condamné à la mort une femme de chambre pour avoir aidé à ſa maîtreſſe à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalouſie qu'avoit conçu la maîtreſſe contre cette femme. La Dame qui étoit femme d'un Conſeiller, fut ſauvée.

Il ne faut pas croire qu'on puiſſe faire reprendre un nez quand il eſt totalement coupé. On nous dit cependant que des voleurs ayant la nuit atta-

qué des passans, un de ces brigans reçut sur le nez un coup qui l'abbatit entiérement, & qu'étant allé pour se faire panser, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre; que ses camarades sortirent aussi-tôt, & allérent couper le nez à un malheureux qu'il rencontrérent en chemin, & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la future par le moyen de laquelle cette partie fut antée & prit sur ce qui restoit du nez du voleur comme auroit fait une greffe à un arbre. On raconte aussi qu'un Chirurgien fit une incision au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé, qui lui mit l'endroit saigneux du nez dans l'incision; que par un bandage il le tint quelque tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Opérateur en coupa autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que par cette opération il lui en substitua un à la place de celui qu'il avoit perdu. Je crois ces histoires appocrifes, & je les prens plûtôt pour des contes faits à plaisir, que pour des faits véritables (*a*).

(*a*) On lit dans différens Auteurs plusieurs expériences qui prouvent qu'un nez entiérement séparé du corps peut y être réuni, cela paroit néanmoins difficile à croire. Mais il semble naturel qu'un nez dont on vient de couper le bout s'unisse au bras auquel on aura fait une incision, & qu'on puisse, en coupant du bras ce qui est nécessaire, réparer en quelque façon la difformité du nez. Taliacot a fait un Traité pour justifier cette pratique dont il est le restaurateur, & Fabricius Hildanus, rapporte un exemple du succès de cette opération.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNE'ES DE LA TESTE.



Des saignées qui se pratiquent à la face.

QUoiqu'on doive avoir grand soin de conserver la face plus qu'aucune autre partie, on est cependant obligé de la soumettre à la lancette du Chirurgien : les differentes maladies qui l'affligent souvent, demandent qu'on y fasse beaucoup de saignées. On y ouvre des veines & des artéres. Des premieres il y en a quatre qui sont, la préparate, l'angulaire, la veine du nez, & les ranules ; & des artéres il y en a deux, sçavoir celle de la tempe, & celle de l'oreille.

Description de la préparate.

CEtte veine que vous voyez dans la partie moyenne du front, s'appelle la préparate, elle descend en droite ligne depuis la future sagittale jusqu'au milieu du sourcil, & elle reçoit le sang qui a arrosé la partie antérieure de la tête, pour le porter dans les jugulaires externes d'où il passe dans les souclavieres, & de-là dans la veine-cave descendante pour être versé dans le cœur, c'est cette grosse veine qu'on voit si enflée à ceux, qui se mettent en colére, & qui paroît plus aux

gens obstinés qu'aux autres. Quand le Médecin en a ordonné la saignée, c'est au Chirurgien à l'exécuter; & pour s'acquitter de son ministére, il faut qu'il fasse un bandage au col avec un mouchoir roulé comme un boudin A. & pareil à celui que nous avons montré dans la saignée de la jugulaire, observant de ne point trop presser le passage de l'air: on doit avoir préparé une bande B. & une compresse C. l'une & l'autre aussi grandes que pour la saignée du bras; la lancette D. dont on se servira, ne doit pas être differente de celle qu'on employe aux autres saignées. La veine étant suffisamment enflée, on l'ouvrira promptement afin de ne pas tenir trop long-tems la gorge serrée. On ne doit point faire cette ouverture en plongeant, de crainte que la pointe de la lancette ne pique le péricrâne qui est directement sous la veine, mais il faudra ouvrir ce vaisseau un peu de biais, & lorsque la pointe de la lancette y sera entrée, on fera une élevation de cet instrument pour couper tant soit peu plus de la peau que de la veine. L'ouverture faite il faut relâcher un peut la ligature du col pour faciliter la respiration au malade, mais il ne faut pas la desserrer beaucoup, car le sang ne viendroit plus. Quand on en a tiré la quantité suffisante, on ôte tout-à-fait la ligature du col, & incontinent le sang cesse de sortir, parce qu'il trouve sa route ouverte pour aller au cœur. On met la compresse sur l'ouverture, & la bande par-dessus, on tourne cette bande autour de la tête comme on feroit un bandeau, on peut la défaire dès le lendemain, car c'est de toutes les saignées la plus aisée à guérir.

Ce qu'on doit observer pour ouvrir ce vaisseau.

LA saignée de la veine angulaire n'est guére plus difficile. On appelle ainsi ce vaisseau, parce qu'il est placé dans le grand angle de l'œil, c'est cette veine qu'on voit entre le coin de l'œil & le

Description de la veine angulaire.

nez, elle reçoit le sang qui a été porté au corps de l'œil & à toutes ses parties voisines, c'est pourquoi on en ordonne la saignée aux maladies, & surtout aux inflammations des yeux pour vuider par la partie la plus prochaine le sang dont toutes ses venules sont engorgées. On prépare une bande E. d'une aulne & demie de long pour faire autour de la tête plusieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres saignées, afin de ne point embarrasser l'œil : la compresse F. doit être triangulaire pour s'accommoder à la figure de la partie, & fort épaisse pour remplir toute la cavité de cet angle. On met le malade à son séant, & on lui fait la même ligature qu'à la saignée du front. On dit au malade de fermer les yeux, & d'abord qu'on voit paroître la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette sans crainte qu'elle s'échappe, parce qu'elle n'est point vacillante. On aura la prudence de ne toucher ni au perioste, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en est pas éloigné. La veine étant ouverte on fait baisser la tête au malade, afin que le sang tombe dans une poelette, & ne coule point le long du visage, comme il feroit, si on laissoit le malade dans une situation droite ; car il ne faut pas prétendre qu'il puisse réjallir de cette veine & sortir en arcade. La saignée finie, & la ligature ôtée on essuye le visage qui est toujours barbouillé de sang, & on pose la compresse sur l'ouverture. On met le premier chef de la bande sous l'oreille du même côté, & montant par-dessus la joue, elle va engager la compresse, puis passant de biais sur le front, elle revient parderriere la tête repasser sous la même oreille, & continuer autant de tour que la bande le peut permettre : on l'arrête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laisse un jour ou deux selon que le malade le désire, ou qu'il craint que le sang ne ressorte.

Appareil pour percer ce vaisseau.

Maniére d'opérer.

Du pansement.

Il

IL y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez, une veine qui ne paroît point au dehors, & que le Chirurgien eſt obligé d'ouvrir dans quelques maladies : c'eſt une ſaignée très-peu uſitée ; car outre qu'il n'y a guéres de Médecins qui l'ordonnent, c'eſt que la veine étant très-petite, elle fournit peu de ſang, & par conſéquent elle n'eſt pas d'un grand ſecours pour le malade. On fait faire quelquefois dans les Ecoles de Saint Côme cette ſaignée aux aſpirans, dans leur chef-d'œuvre ; & voici comment ils s'en doivent tirer. On ſerrera le col au malade, autant qu'il eſt néceſſaire, pour faire enfler les veines de la tête, & on prendra une lancette G. armée, ou entortillée d'un petit linge, depuis le milieu de ſon manche, juſqu'à la moitié de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer, que pour la tenir avec plus de fermeté, & ſerrant le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche, dont le reſte couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne ſoit point effrayé à la vue de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet inſtrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & l'on enfoncera, juſqu'à ce qu'on voye le ſang ſortir à côté de la lancette, ou juſqu'à l'endroit enveloppé du linge ; car on ne doit point paſſer outre, quand même la veine ne ſeroit pas ouverte, ce qui arrive très-ſouvent, parce que n'étant pas viſible, c'eſt une ſaignée qu'on fait au hazard. Si on a été aſſez heureux pour attaquer ce vaiſſeau, le malade ſe panchera en devant, afin que le ſang qui coule tantôt en filet, tantôt goutte à goutte, comme quand on ſaigne du nez, ſoit reçu dans une poëlette ; le col n'eſt pas plutôt deſſerré, que le ſang ceſſe de ſortir ; on y met toutefois une petite compreſſe H. & une petite bande I. percée au droit des narines ; elle eſt à quatre chefs, qu'on

D'une autre veine plus petite qu'on ouvre.

Précaution à garder.

Panſement de la plaie.

attache avec quatre épingles au bonnet de nuit. Avant que le Chirurgien entreprenne cette saignée, il doit dire au malade & aux assistans, qu'étant obligé de piquer à tâtons, il ne répond point de réussir, & qu'ainsi on ne soit pas étonné si on ne voit point sortir de sang.

Situation des veines ranules.

LA quatriéme saignée qu'on fait à la face, c'est celle des ranules ; ce sont deux veines situées sous la langue, à côté du filet, l'une à droite, l'autre à gauche. Ces veines, après avoir pompé le sang qui a arrosé & nourri toutes les parties qui composent la base de la langue, le versent dans les jugulaires. Cette saignée est plus en pratique que les précédentes, parce qu'il y a plus d'occasion de la faire, & qu'on en tire plus d'utilités pour le soulagement des malades, & particulierement dans les squinancies, qui sont des maladies très-fréquentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compresse, parce qu'on ne s'en sert point, mais seulement une lancette qu'on enveloppe d'une bandelette, qui n'en laissera que la pointe découverte ; on fait autour du col la ligature usitée, dont on a parlé ci-dessus, afin que ces veines se gonflent, & ensuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, & élever la langue proche le palais, on découvre aisément ces deux veines, parce qu'elles sont superficielles, & avec la lancette G. on en ouvre une, & on perce l'autre presqu'en même-tems, avant que le malade ait rabaissé la langue. Ayant panché la tête en avant, le sang lui coule de la bouche dans quelque vaisseau, afin qu'on puisse remarquer la quantité qu'on en aura tirée. On ouvre les deux ranules, parce que n'étant pas bien grosses, une seule ne donneroit pas autant de sang qu'il en faut pour soulager le malade, quelquefois prêt d'étouffer par l'abondance de ce sang qui s'amasse à la gorge. Quand vous aurez ôté la ligature du col, le sang ne coulera plus, &

Moyen de les ouvrir.

après avoir fait relever la tête du malade, il faudra qu'il se rince la bouche avec de l'oxicrat, & ensuite avec du vin tiéde, ce qui ne manque pas d'arrêter le sang. S'il en suintoit quelques gouttes, il n'y auroit qu'à baisser la langue, & la laisser un peu de tems en repos, sans lui faire faire aucun mouvement. Ce qu'on pratique après cette saignée.

ON ne fait l'artériotomie qu'à la tête. Ce mot est dérivé d'*arteria*, qui signifie *artere*, & de *temnin*, qui veut dire *couper*, parce que cette opération consiste dans une ouverture qu'on fait à l'artere, pour en tirer le sang qu'elle contient. La raison pourquoi on la fait à la tête, & non ailleurs, c'est que le crâne étant un corps dur, situé sous l'artere, on peut, en la comprimant avec une compresse appuyée d'une bande, en arrêter le sang avec facilité, à quoi on ne réussiroit pas aux autres parties du corps, où les chairs sont incapables de faire la même résistance que le crâne. On ouvre l'artere en deux endroits, l'un à la tempe, & l'autre plus bas, proche l'oreille, à peu de distance de cette éminence, qu'on appelle hircus, parce qu'il y vient des poils semblables à ceux d'un bouc. Ces sortes de saignées ne se font point à la légere, il faut qu'elles soient ordonnées par les Médecins, ou qu'on en trouve la nécessité si pressante, qu'on ne voye pas d'autre moyen pour sauver la vie, comme dans une apoplexie, les saignées faites ailleurs n'ayant point dégagé le malade. La ligature qui fait enfler les veines, empêcheroit ici le sang de se porter dans les arteres, c'est pourquoi il n'en faut point; on peut seulement mettre la tête du malade plus basse que le reste du corps, afin que le sang y soit plus aisément déterminé. On se sert de la lancette ordinaire aux saignées du bras. Le Chirurgien la met à sa bouche à demi-ployée, & après avoir remarqué l'artere qui lui est connue par la pulsation qu'il sent sous son doigt, & l'endroit

De l'artériotomie.

Lieux où on ouvre l'artere.

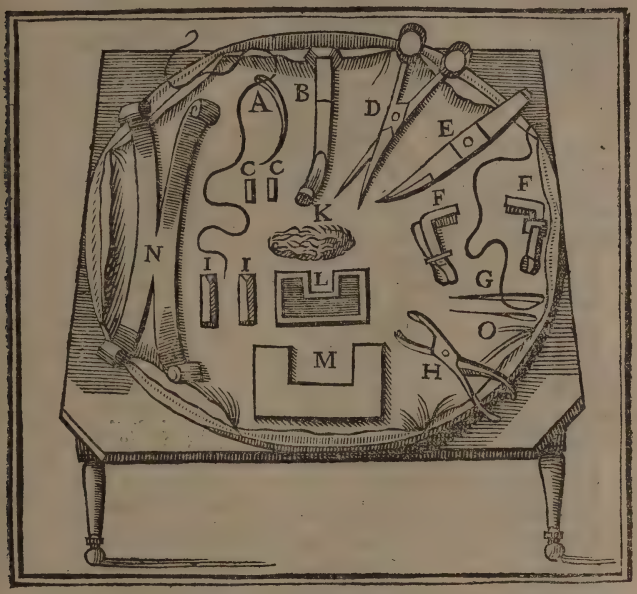
Comment on opere.

qu'il croit le plus convenable, il le marque avec son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction & une élévation comme aux autres saignées, le sang ne manque pas de rejaillir, & de sortir en arcade, en sautillant continuellement. On fait ces saignées un peu plus amples que celles des veines, si les forces du malade le permettent. Quand on veut arrêter le sang avec plus de sûreté, on met sur l'ouverture la moitié d'une féve de marais, du côté qu'elle est platte, une compresse L. par-dessus, & une bande M. qu'on tourne autour de la tête, & qu'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au défaut de la féve, on met un liard dans le redoublement de la compresse, de maniere que l'artere se trouvant applatie entre deux corps durs, oblige le sang de suivre une autre route; ce vaisseau se reprend & se guérit comme une veine, pourvu qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre jours, la bande est figurée en T. desorte que la branche qu'on passe par-dessus la tête, empêche que les circulaires ne se déplacent. Pour confirmer ce que j'ai dit ci-devant, sçavoir, que cette opération étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681 étant avec le Roi à Lisle en Flandres, les Médecins de la Cour m'ordonnerent d'ouvrir l'artere à un Officier de M. le Maréchal d'Humieres; les Chirurgiens de la Ville me parurent fort étonnés de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent, que loin de l'avoir vu pratiquer, ils n'en avoient pas même entendu parler.

Moyen d'arrêter le sang.

Histoire sur ce sujet.

FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIEVRE.



CEtte difformité où la lévre ſupérieure eſt fendue, a été appellée par les Grecs *Colovoma*, dérivé de *kolovein*, qui veut dire *tronquer*, *accourcir*, & par les Latins *mutilatio*, en François *mutilation*; ce mot convient également aux oreilles & aux narines, lorſqu'il y manque quelque choſe; mais quand le défaut eſt à la lévre ſeulement, on lui a donné le nom de bec de liévre, par reſſemblance aux liévres qui ont la lévre fendue de cette façon. De l'opération du bec de liévre.

Les lévres peuvent être fendues de deux manieres, je veux dire, par accident, comme par un coup, par une chûte, ou par une plaie reçue en cette partie, ou naturellement lorſqu'on apporte une telle difformité en venant au monde. Cauſes de ce mal.

Il ſe fait très ſouvent des plaies aux lévres, parce que les dents qui ſont au-deſſous étant des corps

durs & affermis dans leur place, en laissant entr'elles quelque enfoncement, ne peuvent guéres résister à l'effort d'un coup un peu rude, appliqué contre les lévres qui sont d'une substance assez molle, sans les obliger de se fendre, comme si on les avoit coupées avec un couteau. Ces plaies ne se guérissent que par suture, à cause du mouvement que les lévres ne peuvent pas se dispenser de faire en parlant, ou en prenant de la nourriture, & il les faudra coudre au plutôt, parce que la plaie d'une partie aussi tendre s'augmenteroit de plus en plus par ce mouvement. Quand on fait la suture immédiatement après le coup reçu, on peut se passer de l'enfilée, ou de l'entortillée, qui incommode à raison des aiguilles qu'on laisse dans la plaie; il suffira de pratiquer l'entre-coupée en la maniere suivante. On prendra l'aiguille courbe enfilée, marquée A. & avec le secours de la canule B. on la passera de dehors en dedans, puis de dedans en dehors, prenant assez de la chair pour affermir la suture, & la rendre stable; on nouera les deux bouts du fil sur une de ces deux petites compresses CC. à côté de la plaie, & on fera deux ou trois points, selon la longueur de la plaie, coupant à chacun les fils au-delà des nœuds, & couvrant le tout d'un petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant, avec une emplâtre & une compresse qu'on assurera par un bandage incarnatif.

Comment on recoud la lévre.

Quand la mutilation est naturelle, l'enfant étant né la lévre fendue, comme celle d'un liévre, ou qu'elle aura été causée par une plaie faite à la campagne, où on aura négligé de réunir & de coudre les parties séparées, qui dans la suite se feront cicatrisées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y pourra remédier, qu'en se servant de la suture entortillée, parce qu'en pareil cas, y ayant toujours manque de matiere, soit que la nature n'y ait pas pourvû, soit que la cicatrisation ait tellement endurci les bords

de la plaie, qu'on ait été obligé d'en couper pour les rafraîchir, & leur donner moyen de pouſſer & de ſe recoller, ſi on ne laiſſoit pas les aiguilles, il ſeroit impoſſible de tenir la plaie ſujette, & ſes bords ſe recarteroient au moindre mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer, ſoit avant, ſoit durant, ſoit après l'opération.

De la cure de ce mal, quand il vient de nature, ou qu'il a vieilli.

Avant l'opération, on examinera la conſtitution du bec de liévre; car ſi les deux bords étoient tellement éloignés l'un de l'autre, qu'on crût ne pouvoir pas les rapprocher, il n'y faudroit point faire d'opération: on aura encore égard à l'âge de l'enfant, pour ne la point mettre en uſage qu'il n'ait cinq ou ſix ans; car un enfant à la mammelle, ou qui crie fort ſouvent, n'eſt point en état de ſubir cette opération, qui demande du repos; il faut qu'il ſoit dans un âge où il puiſſe refléchir, & être ſenſible au malheur d'avoir cette incommodité, & que la connoiſſant, il en ſouhaite la guériſon, & ſe réſolve à tout endurer pour y parvenir. Quand même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant ce tems-là, il n'y pourroit pas réuſſir, vu que les lévres de l'enfant ne ſont pas aſſez épaiſſes ni aſſez ſolides pour ſoutenir les aiguilles qui ſont néceſſaires dans cette occaſion. Mais ſi l'âge du ſujet & l'eſpece de la mutilation permettent la réunion des parties ſéparées, il faudra diſpoſer l'appareil tel que vous le voyez ſur la planche XXXIX. & enſuite ſituer le malade dans une chaiſe tournée au jour, panchée en arriere, deſorte néanmoins que le ſang ne lui tombe pas dans la bouche: on lui appuyera bien la tête, & il y aura par derriere un ſerviteur, qui appliquant ſes deux mains ſur les deux joues du bleſſé, fera avancer les deux bords de la plaie, l'un vers l'autre, pour en faciliter la ſuture.

Obſervation d'un âge.

Durant l'opération, la premiere choſe que le Chirurgien doit faire, c'eſt de voir ſi la lévre n'eſt point adhérente à la gencive; car ſi elle y tenoit

par quelque endroit, il faudroit d'abord l'en séparer avec le bistouri E. prenant garde de n'anticiper, ni sur la gencive, parce qu'on découvriroit l'os de la machoire, ni sur la lévre, parce qu'en la rendant ainsi plus mince, la réunion s'en feroit plus difficilement. Après qu'on aura pris cette précaution, on pincera avec ces deux pincettes F F. les deux bords de la plaie du bec de liévre, de maniere que ce qu'on voudra retrancher de ces bords passe au-delà des pincettes, qu'on serrera en poussant à chacune leur anneau vers l'extrémité supérieure (*a*), puis on coupera avec les ciseaux D. ou bien avec le bistouri E. selon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords, pour en faire une plaie récente, rafraîchissant l'ancienne jusques dans son fond; car s'il restoit de la vieille cicatrice, la réunion ne s'en pourroit pas faire. Les pincettes étant ôtées, on laissera un peu saigner la plaie, puis l'ayant essuyée, on prendra une de ces aiguilles droites & rondes GG. dont on traversera les lévres de la plaie soutenues par la canule courbe B. (*b*). A la seconde aiguille qu'on passe, est attaché un fil qu'on tourne autour des deux aiguilles, & qu'on fait croiser de l'une à l'autre, formant dans le mi-

Maniere d'opéter.

(*a*) Les pincettes sont absolument inutiles pour cette opération; elles meurtrissent & contondent les lévres en les serrant, c'est pourquoi l'on ne s'en sert plus. Le Chirurgien prend avec le pouce & le doigt indice, & coupe d'un seul coup, avec de bons ciseaux, les deux bords de la division l'un après l'autre, desorte que la plaie fasse un angle fort aigu. Si le bec de liévre est de naissance, il faut emporter un peu des fibres charnues du muscle orbiculaire, pour procurer plus sûrement la réunion. L'artere qui entoure les lévres fournit du sang; mais lorsqu'on a rapproché les bords de la division, l'hémorragie cesse aussi-tôt pour l'ordinaire.

(*b*) Au lieu d'aiguille, on se sert d'une espece d'épingle, dont la tête est en forme d'olives, afin qu'on la puisse pousser plus aisément, & la pointe en forme de langue de serpent, afin qu'elle entre plus facilement, &

lieu une croix de Saint André, & applatiſſant les bords de la plaie, par ce moyen on les approche l'un de l'autre. On paſſe la premiere aiguille tout proche de l'extrémité inférieure de la plaie, afin de ne pas laiſſer à cette même extrémité un bout de bec de liévre plus long que l'autre ; & la ſeconde aiguille ſe place entre la premiere & le nez. Le fil bien entortillé & arrêté, on coupe les pointes des aiguilles, ſi elles ſont trop longues, avec les tenailles inciſives H. & on met deux petites compreſſes plates II. tant ſous les têtes que ſur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en ſoit point offenſée par le bandage qui doit appuyer & contenir le tout fermement dans cet état.

Application des aiguilles.

Après l'opération, il s'agit de panſer la plaie d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si on a été obligé de déſunir la lévre d'avec la gencive, on fourera un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne ſe reprennent pas enſemble ; on met ſur la plaie le plumaceau K. couvert de baume blanc du Perou, puis l'emplâtre L. coupé & échancré pour s'accommoder à la partie, & par-deſſus la compreſſe M. de même figure, & enfin le bandage N. à quatre chefs, & lorſqu'il eſt poſé, on l'appelle la fronde, parce qu'il en a la figure ; on applique ſur la plaie le milieu de la bande, dont on prend les deux chefs ſupérieurs, qui paſſant directement ſur les oreilles, vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant enſuite les deux inférieurs, on en fait reployer le milieu ſous la lévre, pour les conduire en montant par-deſſus la tempe, & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans

Du panſement.

Comment on fait le bandage.

qu'elle faſſe une ouverture plus large. Cette épingle eſt d'or, d'argent, ou d'acier. Quand elle eſt d'or, elle a deux avantages ; elle eſt plus flexible, & n'eſt point ſujette à la rouille. Il eſt inutile d'en couper la pointe lorſqu'elle eſt entrée, la petite compreſſe empêche que cette pointe ne pique la peau.

son lit, on lui fait garder un très-grand repos, & on lui donne ses bouillons & sa boisson avec un biberon, pour le dispenser de remuer les lévres que le moins qu'il est possible (*a*).

(*a*) On comprend encore sous le nom de bec de liévre de naissance, certaine difformité singuliere de la lévre supérieure, telle que celle de l'enfant dont il est fait mention dans le Mercure du mois d'Août 1734 *. La lévre supérieure étoit fendue & divisée depuis l'une des aîles du nez jusqu'à l'autre ; l'os maxillaire, le palais & la cloison charnue étoient aussi partagés en deux ; un petit bouton de chair, qui paroissoit être une portion de la lévre, couvroit en partie une petite éminence formée par une portion de l'os maxillaire attaché à la cloison du nez, & par les deux dents incisives enchassées dans cette partie de l'os maxillaire.

* V. l'extrait d'un Mémoire que j'ai lu à la Séance publique de l'Académ. de Chirurgie.

Pour corriger ces especes de difformités, on coupe avec des tenailles incisives la partie de l'os maxillaire qui est dans l'intervalle de la division, en cas qu'elle forme une saillie ; car si elle est à peu-près au niveau du reste des os maxillaires, on n'y touche pas. On donne deux coups de ciseaux au bouton de chair, l'un à droite, & l'autre à gauche, pour en former un angle. On coupe les bords de la lévre divisée pour en faire une plaie, & on rapproche les deux parties. Le bouton dont on a fait un angle, remplit l'intervalle que les deux parties rapprochées laissent entr'elles du côté du nez, dont les aîles empêchent qu'elles ne se réunissent par en haut. On passe les aiguilles ou les épingles de l'un à l'autre côté de la lévre, en traversant le bouton de chair, on les entoure de fil comme à l'ordinaire. Le bandage qu'on applique ensuite, doit tendre à maintenir la lévre, & empêcher que les aiguilles qui ne résistent que dans deux points, ne déchirent les parties.

La suture entortillée dont on se sert pour corriger la difformité du bec de liévre, se pratique encore pour réunir la plaie qu'on fait à une des lévres, quand on en extirpe certaines tumeurs dures, squirreuses, & souvent carcinomateuses, qu'on appelle boutons chancreux.

Pour faire cette opération, on tire un peu la tumeur avec le pouce & le doigt index de la main gauche ; on coupe avec des ciseaux la lévre d'un côté de la tumeur, & ensuite de l'autre, de maniere que toute la tumeur

Le deuxiéme ou le troiſiéme jour on releve l'appareil : ſi le fil étoit trop ſerré, on le relâcheroit un peu, & s'il étoit trop lâche, on le reſſerreroit ; on mettroit encore ſur la plaie le même plumaceau couvert de baume blanc, & on auroit ſoin de changer tous les jours le petit linge inſinué entre la lévre & la gencive : on continueroit le même panſement juſqu'au neuviéme ou au dixiéme jour de l'opération ; c'eſt le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on les tire adroitement, appuyant les doigts ſur les lévres de la plaie, pour éviter le récartement : on ne met

Moyen de finir la cure.

ſoit emportée, & que la plaie forme un angle le plus aigu qu'il eſt poſſible. On fait enſuite, comme on vient de le dire, la ſuture entortillée, par le moyen de laquelle la plaie ſe réunit. Si l'on a fait l'opération à la lévre inférieure, il faut mettre entre les gencives & la plaie une petite éponge, pour empêcher la ſalive de paſſer au travers de la plaie, & d'y former une petite fiſtule. Lorſque la tumeur occupe preſque toute l'étendue de la lévre, on eſt obligé de faire une très-grande déperdition de ſubſtance. Il faut alors employer non-ſeulement la ſuture entortillée, mais encore la ſuture agglutinative & le bandage uniſſant, pour ſoutenir le grand effort que les parties qui tendent toujours à s'écarter, font ſur les aiguilles.

On pratique encore la ſuture entortillée aux plaies du canal ſalivaire. Quand la plaie eſt récente, il ſuffit d'en rapprocher les bords, pour procurer la réunion du canal diviſé. Sans cette précaution, la liqueur dont le cours eſt interrompu, s'épancheroit continuellement ſur la joue, & la plaie deviendroit fiſtuleuſe. Il faudroit faire alors à l'intérieur de la joue, vis-à-vis de la fiſtule, une ouverture, ou fiſtule artificielle, par où la ſalive puiſſe prendre ſon cours dans la bouche : on ſe ſert pour cela d'un inſtrument tranchant, ou d'un cautere actuel, tel que celui qui eſt en uſage pour l'opération de la fiſtule lacrymale. On coupe enſuite les calloſités de la fiſtule extérieure, ou on les détruits avec un conſomptif, pour faire une plaie nouvelle que l'on puiſſe réunir par le moyen de la ſuture entortillée.

plus sur la plaie qu'une petite emplâtre de diacalciteos pour la dessecher, & on use de ce remede jusqu'à ce qu'elle soit entierement cicatrisée. Par-dessus l'emplâtre on met le bandage incarnatif & unissant, qui sert beaucoup sur la fin de la guérison.

Deux conseils que Thevenin donne ici.

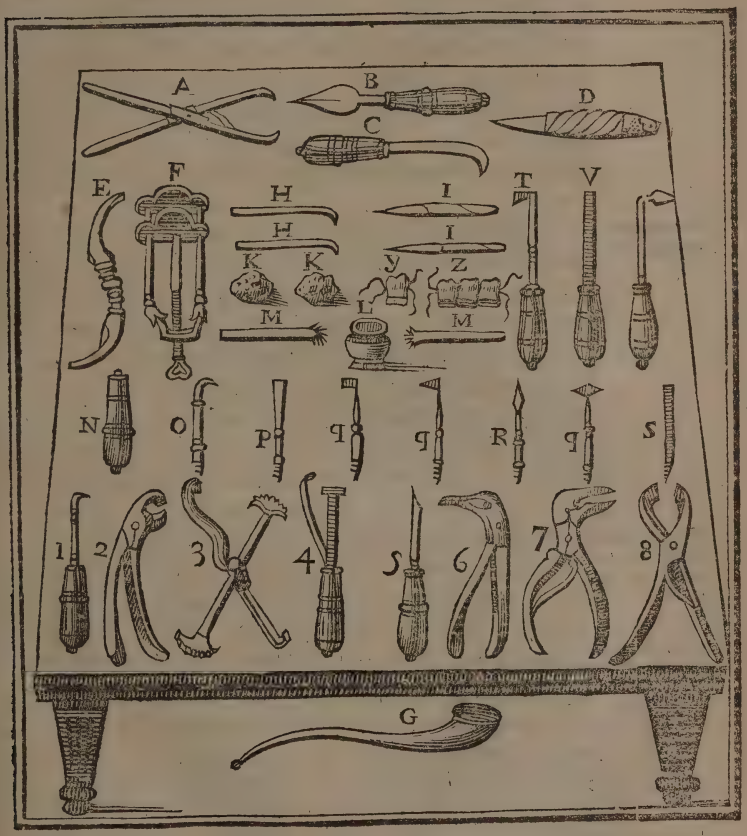
Thevenin nous propose deux choses qui regardent cette opération. La premiere, c'est que quand il y a une déperdition de substance qui éloigne trop les bords les uns des autres, on fasse deux incisions longitudinales à la peau en forme de croissant aux deux côtés du bec de liévre, pour lui permettre de s'alonger davantage: mais cet expedient n'est point convenable, puisque ces deux nouvelles playes ne feroient qu'augmenter le nombre de cicatrices avec celle du milieu. Le second avis que cet Auteur nous donne qui tend à épargner aux personnes délicates & craintives la douleur de l'incision, c'est de garnir d'une crompresse le dessous de la lévre, & de toucher la peau de l'entre-deux de la plaie avec un pinceau mouillé dans l'huile d'Antimoine ou dans du cautere fondu qui ulcere & emporte cette peau qu'on ôtera, & l'escarre étant tombé, on passera les aiguilles & on entortillera le fil comme nous avons dit. Ce moyen se peut pratiquer; mais l'incision est plus sûre & plus prompte.

Histoire touchant ce mal.

La femme d'un Officier du Roi étant accouchée à Versailles dans notre grand Commun, m'envoya chercher aussitôt pour voir son enfant qui étoit né avec un bec de liévre. Je m'informai d'elle si elle avoit vû avec application quelque liévre pendant sa grossesse, & elle me dit que dans le commencement on lui en avoit fait present d'un qu'on pendit à sa fenêtre, & qu'elle eut durant quelque tems la vûe attachée sur ce liévre. Je lui conseillai de mettre cet enfant en nourrice, parce

qu'il n'étoit pas dans un âge à soutenir l'opération, qu'il falloit attendre qu'il eût quatre ou cinq ans, & qu'alors on lui feroit ce qui seroit nécessaire; mais il mourut à trois ans. Je la pratiquai à un autre enfant de Versailles que j'avois fait attendre jusqu'à cet âge; je l'en guéris, & il ne lui est demeuré qu'une légere cicatrice très-peu difforme.

FIG. XL. POUR LES GENCIVES ET LES DENTS.



Des opérations qui se font aux gencives & aux dents, & premierement de celles que l'on pratique aux gencives.

DEux maladies qui arrivent aux Gencives ont besoin de l'operation mutuelle pour être guéries ; la premiere de ces incommodités s'appelle *époulis*, & l'autre *paroulis*.

Epoulis est un mot grec dérivé de *epi*, qui veut dire dehors, & de *ouïs*, qui signifie gencive, parce que c'est une excroissance de chair qui sort de la gencive, & qui procede d'une excoriation ou ulcere survenue en cette partie ; ces chairs sont ou molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype ; ou bien elles sont dures & rougeâtres ; participant de la nature du squirre ou du cancer : les premieres résultent d'un sang pituiteux & phlegmatique & sont sans douleur, les autres qui sont engendrées d'un sang noir & mélancolique sont toujours douloureuses.

Comment on opere.

L'opération est absolument nécessaire pour emporter ces excroissances, car on ne peut pas se servir de caustique dans la bouche, ni les consumer avec des onguens, ni les brûler avec le cautere actuel. Il faudra donc prendre d'une main cette chair avec une pincette A. pour la tenir ferme, pendant que de l'autre main avec un scapel B. on la coupera le plus près de la gencive que faire se pourra, sans néanmoins découvrir l'os de la machoire. Cet instrument C. tranchant & courbe est très-commode pour couper ces chairs. Il y a des Auteurs qui conseillent d'approcher de l'endroit où on vient de couper l'excroissance, un bouton de feu dont l'ardeur soit capable de dessecher les racines de ce mal ; mais il suffit de rincer la bouche avec du vin tiéde, & de tenir sur la plaie un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racines commençoient à repousser de la chair, on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale, autant de fois qu'on le jugeroit à propos, & ensuite on travailleroit à cicatriser la plaie.

Moyen d'empêcher la renaissance de ce mal.

Paroulis vient de *para* proche, & d'*ouli* gencive. Cette maladie eſt une inflammation des gencives, laquelle tend ſouvent à la ſuppuration, elle eſt preſque toujours cauſée par une dent gâtée, qui par les irritations douloureuſes qu'elle fait détermine l'humeur à fluer ſur cette partie où les liqueurs ramaſſées ſe cuiſent aiſément & abſcedent tant par la chaleur humide de la bouche, que par la rareté & la délicateſſe des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent la joue & les levres, & font beaucoup de douleur avant que d'abſceder : on favoriſe cette coction en faiſant tenir dans la bouche du lait tiéde, & en mettant ſur la gencive la moitié d'une figue graſſe rôtie ſur des charbons. Auſſitôt qu'avec le doigt on y ſentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matiere par ſon ſéjour n'altere l'os de la machoire. Du Paroulis. Remedes.

On prend une lencette à ſaigner D. qu'on entortille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant miſe à ſa bouche, il écarte avec les deux mains les lévres pour reconnoître l'endroit de la tumeur, ſituée très-ſouvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la joue ; puis il prend de ſa main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait la matiere contenue qu'on voit ſortir en retirant cet inſtrument : on preſſe un peu la tumeur pour la faire vuider, & on donne du vin tiéde au malade pour rincer ſa bouche, ce qu'il continue de faire de tems en tems pendant deux ou trois jours. Manuel de l'opération.

Quand ces petits abſcès viennent aux gencives ſuperieures, ils ſe gueriſſent mieux, puiſque la plaie qu'on y fait donne lieu à la matiere morbifique de ſe vuider par ſon propre poids ; & à meſure qu'il s'en forme de nouvelle, enſorte qu'elle ne peut y cauſer aucun déſordre. Mais quand ils ſont aux gencives inferieures la ſanie y reſte comme dans un Cure de ces maux ſitués à la gencive ſupérieure.

sac, & par son séjour elle peut corrompre l'os de la machoire d'en bas, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, ce qu'on évitera en ouvrant l'abscès de bonne heure, le pressant souvent dans la suite, poussant le pus de bas en haut pour le faire sortir par l'ouverture, & mettant par dehors sur le vuide de l'abscès une compresse & un bandage qui resserant cet endroit empêche la matiere de s'y accumuler. Que si malgré toutes ces précautions l'os se trouvoit découvert & alteré, on auroit de la peine à en procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant se servir qu'après que les autres moyens ont échoué contre cet os qui passe pour un des plus durs de tout le corps.

De ce qui se pratique aux dents.

LEs dents seules font aujourd'hui toute l'occupation de beaucoup de personnes qu'on appelle des Opérateurs pour les dents. Il faut convenir que ces MM. qui n'ont pour objet de leur travail que ces seules parties, peuvent exceller dans cet art plutôt que le Chirurgien dont la science est d'une étendue infinie; il ne faut pas toutefois qu'il néglige cette partie de la Chirurgie, sur laquelle il doit sçavoir qu'on met en usage sept sortes d'opérations. La premiere est d'ouvrir ou d'écarter les dents quand elles sont trop serrées: la deuxiéme, de les nettoyer quand elles sont sales; la troisiéme, d'empêcher qu'elles ne se gâtent; la quatriéme, de boucher les trous qui s'y sont faits; la cinquiéme, de les limer quand elles sont trop longues & inégales; la sixiéme, de les arracher quand elles sont gâtées; & la septiéme d'en substituer d'artificielles à la place des naturelles.

Sept opérations sur les dents.

Du resserrement des dents.

QUelquefois les dents se serrent tellement les unes contre les autres, qu'il est impossible de les ouvrir pour prendre de la nourriture. Cet acci-

dent

dent peut succéder, soit à une plaie, soit à un abscès des parotides dont on aura laissé former la cicatrice, sans avoir ajusté un petit baillon entre les dents supérieures & les inférieures, pour les tenir suffisamment éloignées les unes des autres : l'obstination d'un enfant mélancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulsion des muscles qui servent à abbaisser & à relever la machoire inférieure, pourront encore être les causes de ce déréglement, auquel le Chirurgien s'efforcera de remédier, en fourrant entre les dents l'élévatoire E. avec lequel il tâchera de séparer les supérieures des inférieures, pour mettre dans l'espace que l'élévation aura fait entr'elles, cet autre instrument F. qui étant une fois placé, forcera les deux machoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre, quand on viendra à tourner la vis engagée le long du milieu de cette machine : il faudra tourner doucement, de peur de faire trop de violence à ces parties. Les dents étant ouvertes, on donne des alimens au malade, & en ôtant d'entre les dents cette espece de dilatatoire, on introduit à sa place un baillon qu'on y laisse, afin qu'elles ne se remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'opération. S'il étoit impossible de desserrer les dents, il en faudroit casser quelqu'une au malade, pour y faire entrer le bout de ce cornet G. par l'interposition duquel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainsi que le malade ne périsse par la faim, ou bien on tâcheroit de faire entrer du bouillon par les narines ; d'autres conseillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702, des blessés que nous eûmes à la canonade de Nimégue, & qui furent portés à Cléves, il y en eut sept ou huit à qui, par des mouvemens convulsifs, les dents se resserrerent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent ; il y en eut deux ou trois à qui on mit un baillon entre les dents

après les avoir ouvertes, & ces derniers guérirent.

LA seconde opération des dents consiste dans leur propreté; il est si ordinaire de se les nettoyer soi-même, qu'il semble que cela ne mérite pas une application particuliere du Chirurgien: il est vrai que tout le monde est dans l'usage de se les écurer après le repas avec un cure-dent HH. ou une plume II. & même la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corromproient, & rendroient la bouche puante. On doit encore se laver la bouche tous les matins, & avec une de ces petites éponges KK. se frotter les dents, pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle; mais quelque soin qu'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croûtes qui rendent les dents jaunes, & en dedans, il se produit des écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent; c'est pourquoi ceux qui sont curieux de leur bouche, ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journaliere de les nettoyer.

Obligation de se nettoyer la bouche.

L'adresse n'est pas moins requise ici, que dans beaucoup d'autres opérations; ceux qui ont la bouche délicate, & particulierement les Dames, ne sçauroient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse; elles veulent des manieres douces, & de la propreté; c'est pour cela que la main gauche avec laquelle on leur baisse la lévre inférieure, ou on leur leve la supérieure, doit être enveloppée d'un linge fin & blanc: si l'instrument dont on se sert est de fer, il faut aussi le couvrir d'un linge pour la propreté. Ensuite l'Opérateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangé sur un siége, ce qui lui est nécessaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou en

Maniere d'opérer ici.

terre, pour travailler plus commodément, il parcourt toutes les dents les unes après les autres, & il employe alternativement divers instrumens, selon le dessein qu'il a, évitant, autant qu'il peut, de faire saigner les gencives. Quand il croit avoir enlevé toutes les croûtes & toutes les écailles, il se sert d'un opiate L. dont il frotte les gencives avec une de ces racines de guimauves M M. préparées & ébarbées par le bout, il faut incontinent laver la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ouvrage est fini. C'est la coutume de ces Messieurs, que de faire présent d'une racine & du petit pot d'opiate à ceux qui ont l'honnêteté de les bien payer.

Des instrumens qu'on y employe.

Les instrumens propres à nettoyer les dents, se renferment tous dans un étui, parce qu'ils sont petits; & comme il y en a beaucoup, on les monte à vis sur un même manche N. à mesure qu'on a besoin de s'en servir; il y en a de plusieurs figures, les uns sont faits comme un déchaussoir O. pour aller entre les dents; les autres comme un ciseau P. les autres comme des rugines q. q. q. de quatriéme ressemblent à un burin R. & d'autres à une lime S. ils sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roi & pour les Princes, sont d'or, & s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'employeroit à leur service, parce qu'ils récompensent magnifiquement.

Les dents se corrompent aisément.

LA troisiéme opération des dents consiste dans leur conservation, & ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre de les conserver toujours saines, & d'y réussir. L'Opérateur qui seroit assez téméraire pour le promettre, auroit souvent de la peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens qui sont à la racine de la dent, une sérosité corrosive comme de l'eau-forte qui la mine peu à peu, & qui ne la quitte quelquefois point, qu'elle ne

l'ait fait tomber par morceaux. Si on pouvoit faire prendre une autre route à cette sérosité, les dents se conserveroient toute la vie. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'empêcher quand elles commencent à se gâter, que la carie n'augmente, & ne fasse pas davantage de progrès. Si la carie est apparente, on la ratisse avec la rugine T. & si elle est entre deux dents, on y passe la lime V. pour effacer la noirceur. Si le trou est dans la tablette des dents, on la cautérise avec de l'huile de soufre ou de vitriol, dont on porte une petite goutte dans la dent gâtée, avec un de ces petits pinceaux dont on se sert pour la mignature, & si la carie augmentoit, on essayeroit de l'arrêter, en la cautérisant avec ce petit cautere actuel X. qu'on auroit chauffé, & avec lequel on toucheroit toute la cavité de la dent; & enfin si la dent se gâte de plus en plus, & que la douleur devienne insupportable, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher.

Diverses pratiques contre cette corruption.

Ce qui fait les trous des dents.

LA quatriéme opération qui se pratique aux dents, c'est de boucher les trous qui s'y font. Il arrive fréquemment que par un dépôt de sérosités sur une dent, elle se perce, & que le trou cesse d'augmenter, après que la fluxion est passée. Quoique la plûpart de ces trous ne soient point douloureux, ils sont tous néanmoins très-incommodes, parce que toutes les fois qu'on mange, ils s'empliſſent d'alimens qu'il faut ôter après qu'on a mangé, & il est mal-aisé d'en venir à bout, quand ils sont situés dans des endroits où on ne peut atteindre avec les instrumens ordinaires. Il y a des gens qui ne sçauroient boire frais, parce que si quelque goutte de la boisson venoit à entrer dans la cavité de la dent, elle leur causeroit de la douleur, jusqu'à les faire crier; ceux-là se trouvent privés du plaisir de boire à la glace. Il y en a d'autres à qui les dents cariées rendent la bouche mau-

Leur incommodité.

vaiſe, & qui ſont obligés de mâcher un peu d'anis ou de canelle, pour corriger ce vice qui n'eſt pas petit, puiſqu'ils ne peuvent parler de près à quelqu'un, qu'il n'en ſoit frappé. Pour remédier à toutes ces incommodités, on cherchera le moyen de boucher le trou de la dent; quelques-uns prétendent qu'il peut ſe remplir avec des feuilles d'or ou d'argent; mais ces feuilles étant ſujettes à ſe rompre, ne peuvent pas y reſter long-temps : on doit plutôt y employer un petit morceau d'or ou d'argent battu, auquel on aura donné la figure du trou où il doit être niché. Il y en a qui préferent le plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait entrer, & on en remplit la cavité plus aiſément qu'avec aucun autre métal, n'altérant pas plus la partie que feroit l'or même. D'autres, ſans ſe donner tant de peine, bouchent ces ouvertures avec de la cire, qui leur procure le même avantage, puiſqu'elle empêche l'aliment & la boiſſon d'y entrer, & de la creuſer plus avant.

Moyen de les boucher.

LA cinquiéme opération qui concerne les dents, c'eſt de les limer, ce qui ſe pratique en trois occaſions différentes; ſçavoir, pour les ſéparer quand elles avancent les unes ſur les autres, pour les mettre de niveau quand il y en a qui ſont trop longues, pour les égaliſer & les polir quand elles ont des pointes, ſoit en dedans qui bleſſent la langue, ſoit en dehors qui piquent les joues. On ſe ſert pour tout cela de la petite lime V. emmanchée, afin de la tenir avec plus de fermeté; elle doit être douce, pour ne point ébranler la dent, & quoiqu'on n'avance pas ſi vîte qu'avec une lime rude, il vaut mieux cependant employer plus de tems; il faut que l'Opérateur appuye avec un ou deux de ſes doigts, la dent ſur laquelle il travaille, de crainte qu'elle ne ſe caſſe, & n'éclate en la limant. Quand il s'agit de ſéparer les dents de de-

Trois occaſions de limer les dents.

Maniere de limer une dent.

vant, il obſervera de n'en pas limer une plus que l'autre, afin que les eſpaces qu'il fait entr'elles ſoient tous égaux. Il eſt inutile de limer une dent trop longue, quand celle qui lui eſt oppoſée manque, à moins qu'on ne veuille recommencer de tems en tems, parce qu'elle repouſſera toujours, étant certain que les dents croiſſent, pour réparer ce qui s'en uſe en ſe frottant les unes contre les autres par la maſtication, ce que l'expérience fait voir en ceux à qui il eſt tombé une dent; car celle contre laquelle elle devoit appuyer, devient plus longue, & entre dans l'eſpace que la dent perdue a laiſſé. Les dents molaires ont quelquefois des pointes, ſoit que leur ſubſtance reſte encore ſaine & entiere, ou ſoit qu'elles viennent à ſe gâter, ou qu'il s'en ſoit détaché quelque éclat. Lorſque ces avances piquent, ou la joue, ou la langue, il les faut limer pour ôter toutes les âpretés, & c'eſt ce qu'on doit exécuter avec la douceur & le ménagement ordinaire à ceux qui ſont fort employés dans ces exercices (*a*).

De l'extraction des dents.

LA ſixiéme opération que les dents demandent, conſiſte à les arracher; elle eſt la plus uſitée, & on la voit pratiquer tous les jours. Il eſt peu de perſonnes à qui on n'en arrache quelqu'une; il y a des gens ſi impatiens, que dès la moindre douleur ils font ſauter leurs dents; mais c'eſt une méchante maxime, que de courir ſitôt à l'Arracheur de dents. Il arrive pluſieurs fois que la douleur ceſſe en peu de tems, & qu'on auroit regret qu'il en eût coûté une dent pour une peine paſſagere; il ne faut donc venir à cette opération que quand la dent eſt tellement gâtée, qu'il n'y a plus moyen de la ſauver,

(*a*) Non-ſeulement ces âpretés & ces inégalités des dents piquent la langue & la joue, mais elles font encore quelquefois naître à ces parties des ulceres, qui ſe guériſſent dès qu'on a limé les dents.

ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive eſt devenue continuelle & inſupportable : ceux qui s'en font arracher autant de fois qu'ils y ſentent de la douleur, ont bientôt démeublé leur bouche, & il vient un tems qu'ils ont tout le loiſir de s'en repentir.

En quel cas, & comment on la doit faire.

Il y a néanmoins cinq ou ſix occaſions où on ne peut pas ſe diſpenſer de la faire ; premiérement aux enfans, lorſque leurs premieres dents, qu'on appelle dents de lait, ſe diſpoſent à tomber : auſſitôt qu'elles branlent, il ne faut pas différer de les arracher, ce qui ſe fait avec un brin de fil dont on entoure la dent, & qu'on tire après l'avoir noué deſſous. Le public croit que plutôt on ôte cette premiere dent, plus celle qui lui ſuccede eſt droite : cette opinion n'eſt pas trop bien fondée, mais il ſera toujours bon de l'arracher, puiſqu'elle doit tomber ; car ſi le Chirurgien s'y oppoſoit, & que la ſeconde dent ne vînt pas belle & droite, la mere lui en attribueroit la faute, & ne lui pardonneroit jamais, tant les femmes ſont prévenues en faveur des erreurs vulgaires.

Moyen de raffermir les dents.

Secondement, quand elles vacilent beaucoup d'elles-mêmes, ſans avoir été ébranlées par quelque coup, ou par l'effort qu'on aura fait pour caſſer quelque choſe de trop dur, vu qu'en ces derniers cas il ne faudroit pas les tirer, mais au contraire, on eſſayeroit de les raffermir dans leurs alvéoles avec un vin aſtringent, dont on imbiberoit une petite éponge qu'on tiendroit ſur la gencive, & qu'on renouvelleroit ſouvent, défendant ſur-tout de mâcher de ce côté-là où le repos eſt néceſſaire pour donner le tems à ces parties de s'affermir ; mais quand la dent branle tellement, qu'il n'y a plus d'eſpérance de la conſerver, & qu'elle incommode en mangeant, il faut l'ôter, & à cela on n'a pas beſoin de l'incliner de côté & d'autre, il faut ſeulement l'élever avec deux doigts, ſans le ſecours

d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes après les autres.

Cas où l'extraction est mal-aisée.

Troisiémement, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point, que la tablette est presque toute rongée; car si on différoit de l'arracher, & qu'on attendît qu'elle fût presque consumée, n'y ayant alors plus de prise pour l'instrument, il seroit difficile de dégager ses restes; c'est pourquoi il sera de la prudence de la faire déloger d'un endroit où sa présence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tiennent fortement dans leurs alvéoles, il faut des instrumens capables de seconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions; tels sont les daviers & les pélicans que je vais vous montrer.

La douleur est inévitable.

Quatriémement, quand une dent a été cassée, & qu'il n'en reste plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot, c'est en de telles rencontres que l'Opérateur doit faire voir son habileté; c'est ici sur-tout qu'il seroit ridicule de promettre de ne point faire de mal, car il ne peut jamais éviter de causer de la douleur, pour avoir un chicot enfoncé, & qui ne donne point de prise. Mais la plûpart de ces sortes d'Opérateurs s'embarrassent peu de confirmer le proverbe : *Il ment comme un Arracheur de dents.* Le Chirurgien doit donc appliquer toute son industrie pour tirer le reste de la dent, & il se servira d'un poussoir, si le chicot a encore une pointe qui surpasse la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'une autre que vous allez voir, faite comme un museau de chien.

Cinquiémement, quand les dents s'avancent en dehors, il les faut extirper, car une dent qui sort ainsi de son rang, incommode beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cause une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si

elle n'excédoit pas notablement les autres dents, on pourroit limer ou couper avec des tenailles inciſives ce qui ſe produiroit de trop; mais ſi la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit panchée en dehors, & que la dent ſortît, il vaudroit mieux avoir une dent de manque, que d'en laiſſer voir une qui défigurât la perſonne, c'eſt pourquoi il faudra l'arracher avec l'inſtrument que l'Opérateur jugera le plus commode.

Dent ſurnuméraire.

Sixiémement, quand il vient quelque dent ſurnuméraire, car on remarque aſſez ſouvent une dent qui pouſſe à l'une ou à l'autre mâchoire, ſoit en dedans, ſoit en dehors, & qui n'eſt ni du nombre des autres, ni placée comme elles. Il y a des perſonnes à qui il en naît pluſieurs de ſurabondantes, & à d'autres il en pouſſe un double rang. Les diſeurs de bonne avanture prognoſtiquent mille bonheurs à ceux à qui cela arrive; pour moi je les eſtime malheureux, d'avoir ſouvent plus de dents qu'ils n'ont de bien à manger, d'être incommodés par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligés de ſouffrir de cruelles douleurs, pour ſe priver en ſe les faiſant arracher, de cette faveur naturelle dont on les félicitoit. Il vint à Monſeigneur le Duc de Berry, à l'âge de huit ans, une ſurdent, dont il n'avoit pas beſoin pour annoncer ſon bonheur; car outre qu'il a tous les avantages de la naiſſance, étant fils du plus grand Roi de l'Univers, il a, dans ſa propre perſonne, tout ce qu'il faut pour rendre un Prince accompli; deſorte que ſelon les Prophetes d'aujourd'hui, ce qui devoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour lui un ſujet de malheur, puiſqu'il fallut la lui arracher, & par conſéquent lui faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas poſſible de lui épargner dans une pareille occaſion (*a*).

Obſervation

(*a*) La carie & le gonflement des os de la mâchoire, les tumeurs, les petits abſcès, les ulceres fiſtuleux qui

Instrument nécessaire à cette extraction. On employe quantité d'instrumens dans cette espece d'opération, parce qu'il en faut de toutes les sortes pour s'en servir suivant les différentes dents qu'on veut arracher, & voici ceux dont on ne peut se passer.

Du Déchaussoir. 1. Un Déchaussoir nommé en Latin *dentiscalpium*, & en Grec *pericharactir*, qui vient de *peri* autour, & de *charassein*, qui signifie scarifier, ou couper, parce que c'est un instrument avec lequel on sépare la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer & arracher.

Usage du Davier. 2. Un Davier, appellé en Latin *denticeps*, ou *denticulum*, c'est une maniere de tenaille, dont le bout qui embrasse la dent est recourbé & fendu en fourchette, pour la tenir avec plus de fermeté. Il peut servir aux dents de la mâchoire supérieure, aussi-bien qu'à celles de l'inférieure, & c'est un instrument des plus ancien de la Chirurgie, duquel on s'est servi de tout tems.

Du Pélican. 3. Un Pélican, appellé par les Latins *policampus*, parce qu'il ressemble au bec d'un Pélican, & par les Grecs *odontagra*, dérivé de *odons* dent, & de *agrevein* arracher, parce qu'étant un instrument à plusieurs branches montées par le moyen d'une vis sur un même montant, il est propre à arracher les dents : les deux bouts du montant sont un peu circulaires, afin qu'ils appuient mieux sur la racine de la dent gâtée, & des deux branches, il y en a une droite, & l'autre coudée, ayant l'une & l'autre leur usage particulier dans les différentes circonstances.

De l'élévatoire, nouvel instrument. 4. Une espece d'élévatoire fait en levier, dont une extrémité est plate pour appuyer sur la gen-

surviennent aux environs, & les douleurs de tête, sont quelquefois occasionnés par quelque dent gâtée, ou par quelque racine de dent, qu'il suffit ordinairement d'arracher pour guérir ces maladies ; c'est pourquoi il ne faut pas employer des remedes avant d'avoir examiné les dents.

cive au bas de la dent, & l'autre est coudée comme une des branches du Pélican, pour accrocher la dent. Il y a un gros manche, sur lequel les deux branches sont montées. Quand une des dents d'en-bas est prise par cet instrument, on n'a qu'à baisser le manche pour la tirer de sa place, c'est le plus commode de tous; il a été inventé depuis peu, & je n'ai encore vu personne s'en servir que M. Dubois, qui avoit soin des dents du Roi.

Utilité du poussoir.

5. Un poussoir que les Latins appellent *impulsorium*; c'est un instrument, dont le bout est fendu en pied de biche, il y a un manche pour être bien empoigné; il sert aux dents incisives & canines qui n'ont qu'une racine pour les pousser hors de leur alvéole, & aux chicots quand il peut y avoir prise.

Propriété du risagran.

6. Un tire-racine de dent décrit par Guillemeau, & appellé en Grec *risagra*, & du commun *risagran*, de deux mots qui signifient ensemble déraciner, c'est une espece de tenaille, dont les bouts sont presque pointus pour entrer dans l'alvéole & pincer le reste d'une racine qui y est demeurée. Cet instrument est fort nécessaire aux Arracheurs de dents.

Usage de deux tenailles

7. Une tenaille appellée bec de corbeau, à cause de sa figure; elle sert pour extirper les chicots & en couper les extrémités, quand elles sont trop pointues.

Situation du patient.

8. Une paire de tenailles incisives avec lesquelles on coupe de la tablette ce qui pousse en dehors, & qui excede la grandeur ordinaire des dents.

Il ne suffit pas de connoître ces instrumens, il faut s'en servir à propos, & avec dextérité. On fait asseoir à terre, sur un carreau seulement, celui à qui on veut arracher une dent. L'Opérateur se met derriere lui, & ayant engagé sa tête entre ses deux cuisses, il la lui fait un peu hausser; la bouche du patient étant ouverte, il y remarque la dent gâtée, afin de ne pas prendre l'une pour l'autre, puis avec

Manuel de l'opération.

le déchauſſoir, il ſépare la gencive de cette dent qu'il empoigne enſuite avec l'inſtrument qui lui aura ſemblé le plus convenable, auquel il fait faire la baſcule pour extraire cette dent. Quand on ne l'a pas manquée, le malade en ſe penchant crache ſa dent avec le ſang qui ſort de la gencive, & dont on laiſſe couler quelques cuillerées avant que de gargariſer la bouche avec de l'oxicrat. On pince avec deux doigts la gencive d'où la dent eſt ſortie, afin d'en rapprocher les parties écartées, & on continue d'uſer d'oxicrat ou de vin tiéde pendant la journée (*a*).

Ce qu'on pratique après l'opération.

Cette opération ne conſiſte que dans un effort qu'il faut que le poignet faſſe pour emporter la dent : on redouble même cet effort quand la dent réſiſte, & on ne quitte point priſe qu'elle ne ſoit arrachée ; c'eſt pour cela que les Chirurgiens qui ſont dans la pratique de beaucoup ſaigner, & qui veulent toujours avoir la main ferme & légere, ne doivent jamais arracher de dents, de crainte que les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main tremblante : on laiſſera donc cet emploi aux Opérateurs qui en font un exercice journalier, & qui n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si je conſeille au Chirurgien d'abandonner cette opération, ce n'eſt pas ſeulement pour le préjudice que ſa main en pourroit recevoir ; c'eſt auſſi qu'elle me paroît un peu tenir du Charlatan & du Bâteleur. En effet, la plûpart de ces arracheurs abuſent de leur talent pour tromper le Public, faiſant accroire qu'ils n'ont beſoin que de leurs doigts,

(*a*) On ne peut arracher une dent ſans ouvrir le vaiſſeau qui y porte le ſang, ce qui cauſe quelquefois une hémorragie conſidérable. On remédie à cet accident par un petit tampon de charpie ou de coton trempé dans de l'eau de Rabel qu'il faut bien exprimer. On le met dans l'alvéole, & on l'aſſujettit pendant quelque tems avec le doigt pour comprimer le vaiſſeau On peut ſe ſervir auſſi d'un tampon de charpie aſſez gros pour faire une compreſſion exacte ſur le vaiſſeau, quand la bouche eſt fermée.

ou d'un bout d'épée pour emporter les dents les plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point connoître ces tours de soupleſſe, & comme c'eſt la probité qui doit être la regle de toutes ſes actions, il faut qu'il ſe diſtingue de ceux qui veulent en impoſer aux autres.

LA ſeptiéme & derniere opération qu'on fait aux dents, c'eſt d'en mettre d'artificielles à la place de celles qu'on a perdues. On allégue deux raiſons pour autoriſer cette pratique; la premiere eſt tirée de l'ornement qu'elles procurent, parce qu'il eſt vilain de voir une bouche mal garnie, dans laquelle il manque une ou pluſieurs dents, & la ſeconde eſt établie ſur la néceſſité d'articuler la voix, puiſque ceux qui ont des dents de manque ne peuvent pas ſi bien prononcer de certains mots, que quand toutes les dents y ſont. Pour obvier à ces deux inconvéniens, on commande des dents d'yvoire, à peu-près de la grandeur de celles auſquelles on les ſubſtitue, on les perce pour y paſſer un ou deux fils d'or, avec leſquels on les attache aux dents voiſines; ce fil tourne autour de celles-ci, & retient les dents artificielles auſſi fermes que ſi elles étoient naturellement placées. On en fait fabriquer autant qu'il en manque, deux, trois ou quatre, &c. qu'on fait tenir enſemble avec des fils d'or, & qu'on place, comme on a dit, entre les dents naturelles qui reſtent. On connoît de vieilles femmes qui portent un ratelier tout entier de fauſſes dents, & qui n'oſeroient preſque ouvrir la bouche, de crainte qu'on ne s'apperçût de cette ſubſtitution. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que l'yvoire jaunit en peu de tems dans la bouche, d'où vient que Fabricius conſeille de les faire de l'os du jarret d'un bœuf, & Guillemeau pour leur matiere, enſeigne la compoſition d'une pâte, qui conſiſte à prendre de la cire blanche grenée, & à la faire fon-

Du remplacement des dents perdues.

Comment on ajuſte des dents artificielles.

Pâte pour former des dents factices.

dre avec un peu de gomme élemi, y ajoutant des poudres de mastic, de corail blanc & de perles : il prétend qu'avec cette pâte on peut former des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle est très propre pour remplir les trous des dents creuses.

On agite deux questions sur les dents; la premiere est de sçavoir, si quand on arrache à un enfant les dents de lait, avant qu'elles se disposent à tomber, les secondes en reviennent & plus belles & plus droites; & l'autre, si une dent remise dans son alvéole, après en avoir été arrachée, peut s'y raffermir & prendre vie, comme si on n'y avoit point touché.

C'est une erreur de croire que les premieres dents puissent donner une méchante figure aux secondes; elles sont les unes & les autres, dès la naissance, formées en petit dans les alvéoles, où elles s'ossifient; les premieres sorties, après avoir servi cinq ou six ans, sont poussées dehors par les dernieres qui prennent leur place, & remarquez que celles-là n'ont quasi que la tablette, parce que les autres en se grossissant, n'ont pas donné le tems à ces premieres de se perfectionner & de s'ossifier dans leurs racives, desorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des suivantes.

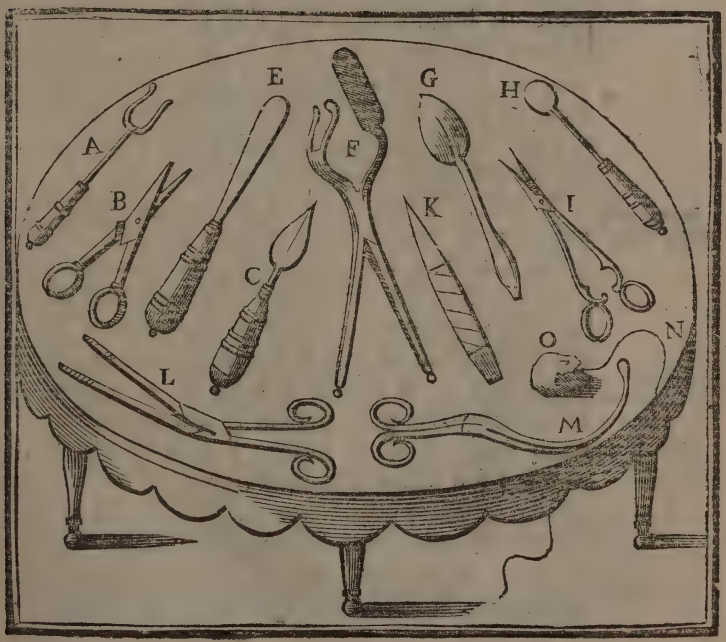
Expulsion des premieres dents.

Observation opposée à une erreur populaire.

J'en ai vu l'expérience dans une jeune fille, à qui sa mere avoit fait arracher toutes les dents plus d'un an avant qu'elles dussent tomber, persuadée que celles qui sortiroient après seroient plus parfaites; mais elle fut trompée dans son attente, car elles vinrent un peu plus vilaines que les précédentes. Une personne de qualité, dévote à l'excès, les fit ôter à sa fille par un motif tout opposé. Cette enfant les avoit très-belles, & de peur qu'un jour elle ne se glorifiât de cet avantage, cette mere voulut qu'on les lui arrachât toutes, afin que celles qui pousseroient ensuite étant moins belles, ne fussent point un obstacle à son salut.

Je ne crois point qu'une dent qui a été totalement enlevée se puisse raffermir dans sa cavité, & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc rapporte là-dessus qu'il a ouï-dire que M. Carmeline, fort habile Opérateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée, la remit fort promptement dans son alvéole, où elle s'affermit si bien, qu'il eut beaucoup de peine à l'arracher l'année suivante, la même personne l'étant venue retrouver, à cause que la douleur l'avoit reprise; mais cette histoire me paroît apocryphe, aussi-bien qu'à M. Verduc, qui reconnoît lui-même que tous les filets nerveux & les vaisseaux qui portent la vie & la nourriture à la dent, ayent été rompu, elle ne peut pas reprendre racine, & se joindre au tout, quand elle en a été une fois séparée. Fait singulier.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE ET LA LUETTE.



Des opérations pratiquées à la langue, à la luette, aux amigdales, & au gosier.

LA langue demande des opérations particulieres, dont la premiere est l'incision du filet, laquelle est ordonnée en deux occasions; l'une quand il y a un filet surnuméraire, & l'autre quand celui qui y est naturellement est ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Les enfans naissent souvent avec une membrane qui s'attache sous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au-delà des lévres, ni exécuter ses mouvemens ordinaires : les Sages-femmes se veulent quelquefois ingérer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'est pas toujours exempt d'inconvéniens, parce qu'elles ne peuvent point rompre ainsi cette pellicule qui est assez forte, sans faire beaucoup de douleur, & sans attirer souvent sur la partie une fluxion, qui ôtant à l'enfant le moyen de têter, le priveroit bientôt de la vie; c'est pourquoi elles ne doivent entreprendre, ni de la détruire, ni de la couper, cette opération n'étant point de leur ressort, mais de celui du Chirurgien, à qui il est très-facile de s'en bien acquitter, pourvu qu'il ne néglige aucune des circonstances essentielles.

Danger de déchirer le filet.

Si le filet surnuméraire est petit, il pourra ne pas nuire; mais quand il est grand, & qu'il va jusqu'au bout de la langue, l'enfant ne sçauroit lancer le téton, il ne fait que chipoter, & tous ses efforts lui sont inutiles pour serrer le mammelon, parce que ce frein qui est sous la langue la retient, & ne lui permet pas de presser le bout de la mammelle contre le palais, pour en tirer le lait. Cet enfant périroit donc faute de tetter, si le Chirurgien ne venoit à son secours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A. & de la droite des ciseaux B. puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on lui soulevera la langue, qu'on tient élevée avec la fourchette qui embrasse le filet, &

Incommodités du filet.

avec

avec les ciseaux, on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement; on pourroit, au défaut de la fourchette, se servir de deux doigts qui auroient le même effet; les cris de l'enfant sont utiles dans ce moment, car ils font que le filet se présente plus à découvert. Aussi-tôt que cette bride est coupée, on met dessus un peu de sel, & on y passe le doigt plusieurs fois, non pas comme quelques-uns disent, afin d'empêcher qu'il ne se reprenne, car les mouvemens continuels de la langue s'opposent à cette réunion, mais afin que s'il n'étoit pas coupé jusques dans son fond, le doigt déchirât le reste, ce qui se fait fort aisément, & la nourrice donnant incontinent à tetter à son enfant, l'appaisera aussi-tôt.

De l'incision qu'on y fait.

Traitement de la plaie.

La facilité avec laquelle on le voit tetter, fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la nécessité de la Chirurgie, par ce besoin que l'homme a quelquefois de cet Art dès la naissance : il ne doit sortir que deux ou trois goutelettes de sang; car si la partie saignoit beaucoup, ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché a l'une des deux veines qui sont sous la langue, & c'est ce qu'il faut éviter avec soin. Mais en cas que ce malheur fût arrivé, on y remédieroit en arrêtant le sang, soit par l'application de quelques médicamens, comme de poudres astringentes, soit en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque tems, ou bien en la couvrant d'une petite compresse trempée dans de l'eau styptique. Quand une de ces veines est ouverte, & qu'on s'en apperçoit, on a peu de chose à craindre, parce qu'il est aisé de retenir le sang; mais si on n'y remédioit point, le mal pourroit devenir plus important, comme nous l'avons vu arriver à Paris il y a quinze ans, ou environ : Voici le fait.

Comment on arrête ici le sang.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience,

Histoire.

& reçu avec joie comme un riche héritier ; mais cette consolation ne dura guéres aux parens, l'enfant n'ayant pas long-tems joui de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules, en lui coupant le filet, s'en alla aussi-tôt qu'il l'eut vu tetter avec facilité ; & la nourrice ayant remis l'enfant dans son berceau, après qu'elle l'eut suffisamment allaité, il continua de mouvoir ses lévres, comme s'il tettoit encore, à quoi on ne fit pas d'attention, vu qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude, en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche ; la sortie de ce sang étant encore excitée par le succement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de sang dans ses vaisseaux, & on ne s'en apperçut que par la pâleur & la foiblesse de l'anfant, qui mourut peu d'heures après : on l'ouvrit, & on trouva qu'il avoit avalé tout son sang, dont son estomac étoit rempli. Je ne cite cette observation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertence.

De l'incision du frein de la langue.

Si le frein ordinaire de la langue se trouvoit trop gros, il ne faudroit point hésiter de le couper. On voit souvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de se remuer, pour articuler & prononcer distinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe de ciseaux B. en différens endroits, pour la débrider, & par ce moyen, rendre à cet organe la liberté de se promener dans toute la bouche, on connoît que c'est ce filet qui le retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de la bouche, & on n'a pas lieu de rien appréhender en coupant cette bride, pourvu qu'on évite de piquer les ranules.

IL survient sous la langue de petites tumeurs, qu'on appelle grenouillettes (*a*), qui tiennent un peu de la nature des loupes ; elles sont ordinairement pleines d'une humeur glaireuse, & quand elles ont une fois commencé à paroître, elles grossissent en peu de tems, & quelques-unes parviendroient à une grosseur dangereuse, si on n'y apportoit du remede. L'humeur qui les compose est presque toujours contenue dans un kiste ; c'est pour cela que plusieurs Auteurs nous conseillent de les disséquer, & de les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'est pas si aisé à réduire en pratique, à raison de la longueur du tems qu'on employeroit à séparer cette tumeur, pour l'emporter comme on feroit une loupe, & à opérer dans un endroit aussi difficile & aussi sensible que la bouche, il est à propos de chercher un moyen plus commode & plus sûr, qui sera de faire une simple incision, par laquelle la matiere contenue étant évacuée, le mal se guérira entiérement ; car les médicamens propres à résoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employés dans la bouche, d'autant plus que sous la langue il y a deux vaisseaux salivaires qui versent sans cesse de la salive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'opérassent. On prendra donc ce scalpel C, avec lequel, la bouche étant ouverte, & la langue élevée, on fera une incision dans le

La grenouillette.

(*a*) Les tumeurs appellées grenouillettes sont de deux especes. Les unes rondes, placées sous la langue, & semblent n'être produites que par la dilatation du canal excrétoire de la glande sublinguale. Les autres sont plus longues que rondes, placées à la partie latérale de la langue, & formées par la dilatation du canal excrétoire de la glande maxillaire inférieure. La liqueur qui remplit ces tumeurs, est la salive qui y séjourne & s'y amasse peu à peu, à cause de son épaississement, ou de l'atonie du canal.

milieu de la tumeur, dont la matiere ne sera pas plutôt sortie, qu'on détergera le fond du sac avec le miel rosat, & un peu d'esprit de vitriol, trempant dans ce miel un petit linge attaché au bout d'un brin de ballet, avec quoi on frottera rudement le dedans du kiste, pour le faire exfolier & le consumer par ce traitement qui doit durer quelques jours; on lavera souvent la bouche avec l'oximel, & ensuite avec un vin austere, dans lequel il y aura peu d'alun. J'en ai vu qui revenoient, parce qu'on se contentoit d'y faire une simple ouverture avec la lancette, pour en vuider la matiere; la plaie se fermoit, & la tumeur se rempliſſoit; on la dissipoit de nouveau par l'évacuation de l'humeur, & elle ne manquoit point de se reproduire peu à peu, jusqu'à ce qu'on eût consumé le kiste, comme nous avons dit (*a*).

Instrument commode pour l'opération.

La langue empêchant de voir dans le fond de la bouche, on a inventé un instrument en forme de spatule très-large, & emmanché, marqué E. commode pour ôter cet obstacle, en abbaissant la langue, & la tenant sujette, jusqu'à ce qu'on ait

(*a*) Quoiqu'on ait dit que la matiere contenue dans ces tumeurs, n'étoit autre chose que de la salive, on y trouve néanmoins quelquefois une petite pierre, & d'autres fois une matiere sabloneuse ou plâtreuse; mais cette pierre, ou ces autres matieres, ne viennent que de la liqueur salivale, de même que le tartre qui s'amasse autour des dents.

Les grenouillettes acquierent aussi quelquefois un volume très-considérable. M. Caumont en a depuis peu guéri une, dont le volume empêchoit le malade de parler, & de fermer la bouche. Il ouvrit, en ma présence, cette tumeur dans toute son étendue, & en tira au moins une demi-livre de matiere plâtreuse; il retrancha de chaque côté de l'ouverture les lambeaux, qui dans la suite auroient nui à la guérison. Il emporta du kiste autant qu'il put, & fit tomber le reste par l'usage des consomptifs adoucis, & à peu-près tels que ceux que propose notre Auteur. Le malade est parfaitement guéri, & parle avec facilité.

examiné ce qu'on veut bien reconnoître. Si le malade n'ouvroit pas la bouche suffisamment pour découvrir ce qu'on cherche, voilà une autre machine F. appellée le miroir de la bouche, avec quoi on tient non-seulement la langue assujettie, mais aussi on fait ouvrir les dents autant qu'il est nécessaire : on ne doit pourtant se servir de ces instrumens, que quand on n'a pas de moyens plus simples ; car si on pouvoit, avec le manche d'une cuiller, tenir la langue baissée, comme il se pratique tous les jours, il ne faudroit point faire parade de tels outils, dont l'aspect seul épouvante les malades.

Usage de la cuiller.

IL s'amasse sur la langue une crasse blanchâtre & limoneuse, qui la rend insensible aux saveurs ; ceux qui se piquent de propreté, doivent la nettoyer chaque jour. Il y en a qui se la ratissent tous les matins avec un petit couteau ; mais il est mieux de se servir d'une cuiller G. parce qu'elle emporte, aussi-bien que le couteau, la crasse qui embarrasse les papilles dont la langue est toute parsemée, & qu'elle ne peut pas les offenser, comme fait le couteau, dont le tranchant enleve toujours ou détruit quelques particules, en les raclant, ce qui ôte la délicatesse qu'elle devoit avoir dans la perception des qualités savoureuses des alimens (*a*).

Maladie de la luette.

LA luette est une petite éminence charnue & cartilagineuse, suspendue au fond du palais, sur la racine de la langue : les Latins l'ont appellée

(*a*) Quand une personne s'est coupé la langue avec les dents, & que la partie coupée tient encore au reste, on en procure la réunion, en y faisant en-dessus & en-dessous deux ou trois points de suture entre-coupée, dont on coupe les fils le plus court qu'il est possible, & en faisant de tems en tems laver la bouche du blessé avec une eau d'orge, dans laquelle on dissout du miel rosat. Paré, livre 10. ch. 28.

uvula, & les Grecs *gargareon* & *kionis*, par rapport à son usage & à sa figure de porte, de colonne, &c. que ces mots signifient. Elle a besoin du Chirurgien dans deux maladies auſquelles elle est sujette; sçavoir, dans son relâchement pour être relevée, & dans sa corruption pour être coupée.

De son relâchement. Ceux qui ont la luette relâchée, sentent comme un morceau qui leur pend dans le fond de la bouche, & qu'ils croyent être prêts d'avaler à tout moment; ils ont recours au Chirurgien, en lui parlant le langage commun, qui est de dire qu'ils ont la luette démise, & de prier de la leur remettre promptement, s'imaginant qu'il s'y fait une luxation comme en plusieurs autres parties articulées: c'est au Chirurgien à l'examiner avant Remede à ce mal. que de rien entreprendre. Si elle est rouge, grosse & enflammée, il fera user de gargarismes doux & rafraîchissans, & si elle étoit blanche & allongée, il faudroit la relever avec une cuiller faite exprès H. dans laquelle on met un peu d'écorce de grenade, ou de poivre en poudre. Après avoir fait baisser la langue, on applique le bout de la luette dans la cuiller qu'on pousse en haut, & où on la tient quelque espace de tems. La poudre d'écorce de grenade resserre les fibres trop étendues, & le poivre, par sa chaleur, absorbe la pituite dont elle est abbreuvée; mais il faut bien se garder de se servir de ce remede, quand elle est allongée par inflammation, comme on a fait quelquefois imprudemment, & sans avoir égard à la cause du mal qui demande un remede tout opposé; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il est survenu une squinancie & une fluxion sur toutes les parties voisines.

Opération pour une tumeur au bout de la luette. On voit en certaines indispositions au bout de la luette, une petite tumeur transparente & blanche comme une perle qui y seroit attachée; elle est

causée par de la pituite qui distille des parties supérieures, & qui coule jusqu'à la pointe de cette éminence. Si une telle sérosité ne peut pas être dissipée & tarie par le poivre, & par les autres remedes desficatifs, la langue étant baissée, on prendra ces ciseaux marqués I. dont les branches sont longues, pour aller jusqu'au fond de la bouche couper cette pointe pleine de pituite. La luette étant dégorgée, on usera de gargarismes astringens, qui, en resserrant les fibres, la remettent dans son premier état.

Dans les Pays froids, comme la Norvége, les Habitans sont sujets à un catarre causé par une pituite, qui, durant l'Hyver, leur distille sur la luette, & la grossit tellement, que les malades suffoqueroient, si on ne les secouroit. Mais la maladie est si pressante, qu'ils n'attendent point des médicamens le retour de leur santé; c'est pourquoi ils ont recours à l'opération, par laquelle ils coupent cette partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce mal est si fréquent, qu'ils ont toujours des instrumens prêts pour faire cette opération; le plus fameux de tous est de l'invention d'un Payſan de Thiber en Norvége; il retranche la luette en un moment, par le moyen d'un ressort qu'on lâche aussi-tôt qu'on a placé cet instrument qui a eu l'approbation de tous les Chirurgiens de son tems; & Jean Scultet, Médecin & Chirurgien de la République d'Ulmes, nous en a donné la description dans son Livre, intitulé l'*Arcenal de Chirurgie.*

Retranchement de la luette.

Cette opération ne se fait ici que rarement, tant parce qu'on n'est pas exposé aux mêmes catarres, que parce qu'on est prévenu que la luette sert pour modifier l'air qui entre dans les poumons, & que ceux à qui on l'a retranchée deviennent asthmatiques & poussifs, quoique Scultet nous assure qu'il n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on est obligé de la faire, ces ciseaux I. suffisent après

Inconvéniens de cette opération.

qu'on a abbaissé la langue avec l'instrument L. il y en a même qui ne veulent pas qu'on se serve de pincette pour la tenir, disant qu'il faudroit avoir trois mains, ou se servir de celle d'un serviteur, ce qui seroit fort embarrassant. Je m'étonne que des Auteurs ayent proposé ici la ligature, & d'autres le cautere actuel : quand il seroit possible de lier la luette, les bouts du fil qui pendroient dans le gosier, jusqu'à ce que la ligature l'eût coupée, seroient très-incommodes ; & si on vouloit porter le fer ardent jusqu'au fond de la bouche, quelque canule qu'on y eût mise pour le conduire, le malade & les assistans en seroient effrayés, & il seroit mal-aisé de borner à la seule partie affligée l'escarre qui en proviendroit : on se contentera donc de l'incision qui n'a aucun mauvais effet, parce que les veines y étant petites, il n'en sort que peu de sang, & qu'avec des gargarismes astringens & déterssifs, on guérit en très-peu de tems.

La ligature & le cautere actuel n'y peuvent être appliqués.

Tuméfaction des amigdales.

AUx deux côtés de la luette, il y a deux grosses glandes conglobées, que les uns appellent tonsiles, & les autres amigdales, parce qu'elles ressemblent à des amandes pelées ; il se fait souvent un dépôt d'humeurs sur ces glandes qui en sont gonflées de telle sorte, qu'on a beaucoup de difficulté à avaler (*a*). On n'épargne point la saignée dans ces maladies pour prévenir l'obstruction qui arriveroit aux vaisseaux sanguins, si ces glandes se tuméfioient excessivement. Quand elles sont abbreuvées de sang, elles ne manquent pas de venir à suppuration, d'autant que la chaleur de la

(*a*) Il y a sur la surface externe des amigdales une infinité de petits trous, par où s'écoule l'humeur que les glandes séparent. Quand les amigdales sont gonflées, ces trous s'élargissent, & paroissent quelquefois blancs, ce qui pourroit les faire prendre pour des ulceres.

Skinckius, observat. 1. lib. 2.

bouche les meurit promptement. Auſſi-tôt qu'on y ſent de la fluctuation, il ne faut point différer de les ouvrir avec la lancette K. qu'on aura entortillée d'une petite bande, comme vous la voyez, & dont la pointe ſe dirige ſur la tumeur, où on fera une ouverture de la grandeur de deux ſaignées (*a*). A l'inſtant que la matiere en eſt ſortie, le malade eſt ſoulagé ; mais la tumeur eſt quelquefois remplie d'une eſpece de ſang brûlé qui ſe fait jour lui-même, & qui laiſſe une eſcarre conſidérable qu'on doit faire tomber. On met en uſage les gargariſmes déterſifs avec orge, aigremoine, ronces, roſes rouges, & grande conſoude bouillies dans le vin blanc. Le miel roſat, mêlé avec quelques gouttes d'eſprit de vitriol, nettoye parfaitement ces parties. On trempe dans cette mixtion un linge attaché au bout d'un petit brin de ballet, & on en frotte un peu rudement l'eſcarre, qui ne tient pas long-tems contre ce remede.

Opération pour ce mal.

Des déterſifs.

Quelques-uns de nos Anciens propoſent de ſéparer & d'arracher ces glandes, ils en font l'opération très-aiſée, & nous aſſurent qu'elles n'incommoderont plus dans la ſuite : je vous renvoye aux moyens qu'ils nous donnent pour la faire, & que je trouve très-cruels, & je voudrois une autre caution du ſuccès que leur parole ; car la fonction de ces glandes étant de ſéparer & de filtrer les ſéroſités qui ſervent à humecter la langue, le larynx & l'œſophage, ces parties ſe trouveroient privées de cette roſée qui leur eſt d'un grand ſecours pour tempérer l'air qui entre dans les poumons, &

Extirpation des amigdales.

(*a*) Ambroiſe Paré a imaginé, & M. Petit a perfectioné, pour faire ces ſortes d'ouvertures, l'inſtrument Y. appellé aujourd'hui pharingotome, par le moyen duquel on porte une lancette dans le fond de la bouche, ſans aucun riſque, & ſans que les malades, qui pour l'ordinaire craignent beaucoup les inſtrumens tranchans, s'en apperçoivent. On en trouve une deſcription exacte dans le Traité des inſtrumens par M. de Garengeot. Liv. VIII. Ch. x.

faire gliſſer l'aliment qui tombe dans l'eſtomac.

Moyens de débarraſſer le goſier.

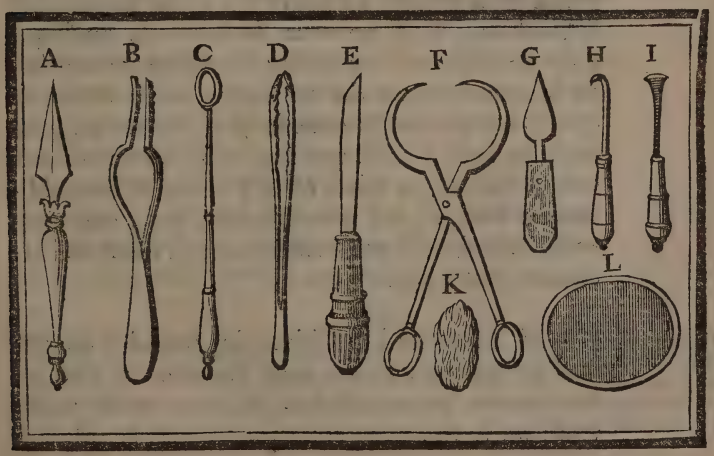
IL peut s'arrêter des corps étrangers dans le goſier, comme de petits os, des arrêtes, des aiguilles ou des épingles; la premiere choſe qu'on fait pour débarraſſer ce tuyau, c'eſt de porter le doigt dans le fond de la bouche, & de tâcher de les tirer, en cas qu'on puiſſe y atteindre. S'ils étoient deſcendus trop avant, on prendroit un morceau de mie de pain qu'on avaleroit à demi-mâché; ſouvent cette bouchée les entraîne avec elle dans l'eſtomac; & en cas que ces corps ne puſſent pas deſcendre, & qu'ils piquaſſent l'œſophage, Il faudroit exciter le vomiſſement comme le moyen le plus sûr pour faire ſortir tout ce qui eſt arrêté dans ce paſſage. Mais ſi on n'en pouvoit encore venir à bout de cette maniere, on baiſſeroit la langue avec une cuiller G. ou le *ſpeculum oris* F. pour eſſayer de découvrir la cauſe de cet embarras de la gorge. Si on peut l'appercevoir, il faut ſe ſervir de l'un de ces deux inſtrumens L. & M. qui ſont très-commodes & faits à deſſein de pincer & de tirer au dehors tout ce qui eſt arrêté dans le goſier. Il y en a un L. dont les branches ſont droites, l'autre M. les ayant en forme de croiſſant, afin de choiſir l'un des deux, ſelon l'endroit où ſera placé le corps étranger. Mais s'il étoit tellement avancé dans l'œſophage, qu'on ne pût ni le ſentir, ni le voir, on prendroit un porreau pelé & frotté d'huile qu'on feroit entrer dans le goſier, & qu'on pouſſeroit juſqu'au-delà du lieu où on ſentiroit ce corps. Il y en a qui attachent au bout d'un fil N. un petit morceau d'éponge O. de la groſſeur d'une noiſette, & qui l'ayant imbibé d'huile, le font avaler, pour le retirer par le moyen du fil après qu'il a paſſé l'endroit où le corps eſt arrêté. Ils prétendent que l'éponge doit l'amener avec elle. Il y a des Praticiens qui condamnent l'uſage du porreau, diſant qu'il ſe

Uſage du porreau, de l'éponge, & de la bougie.

peut caſſer en ſe ployant pour s'accommoder à la figure du goſier. Ils n'approuvent pas non plus l'éponge, parce qu'outre qu'il eſt preſqu'impoſſible de la faire avaler, elle eſt en danger de demeurer dans l'œſophage quand le fil vient à ſe déchirer; ils approuvent plutôt une groſſe bougie, parce qu'elle ſe ploye comme on veut, & qu'on eſt sûr de la pouvoir retirer : le Chirurgien ſe ſervira de ce qui conviendra le mieux, & quelque habile qu'il ſoit, il eſt ſouvent fort embarraſſé (*a*).

(*a*) On peut ajouter à tous les moyens décrits par l'Auteur, l'inſtrument de Fabricius Hildanus, & celui de M. Petit. Le premier Z. eſt une canule d'argent courbée, groſſe comme une plume de cygne, longue d'un pied, ou environ, trouée dans toute ſa longueur, & garnie à ſon extrémité d'une petite éponge. L'autre, *&c*, eſt auſſi une canule, mais flexible, faite d'un fil d'argent tortillé en ſpirale, garnie à ſon extrémité d'une petite éponge. Pour ſe ſervir de ce dernier inſtrument, on met dans la canule un brin de baleine proportionnée à ſa longueur & à ſon diamétre, & que l'on tient par une des extrémités, qui eſt plus groſſe que le reſte, & lui ſert de manche.

FIG. XLII. POUR LES OREILLES ET PARTIES VOISINES.



Des opérations pour les oreilles parotides, le goëtre, & les écrouëlles.

QUoique les oreilles soient les parties les moins sujettes aux opérations, il y a néanmoins deux occasions où elles ne peuvent pas s'en passer; l'une est quand elles sont bouchées naturellement, & l'autre, quand il y est entré quelque matiere étrangere.

Obstruction des oreilles, & le moyen d'y remédier.

IL y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées; si on n'y remédioit pas, ils seroient non-seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce qu'on dit, ils ne pourroient pas apprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille, & qui est placée, ou extérieurement, ou dans le fond du conduit proche le tambour. Quand elle est extérieure, il est facile de la couper avec cet instrument A. l'ouverture étant faite, on y fourre une petite canule de plomb, ou seulement un petit tampon, jusqu'à ce que la cicatrice soit achevée. Mais quand la membrane est épaisse, & qu'elle tient au tambour, il est très-difficile d'y apporter remede. Si on entreprend de la percer, on court risque de percer aussi le tambour, & si on veut se servir de caustique pour la consumer, ou est dans la même peine d'éviter la cautérisation du tambour, vu la difficulté qu'il y a de porter les remedes précisément jusqu'au droit du mal, à cause que le conduit est très-étroit; tout ce qu'on peut faire, est d'y insinuer des médicamens mitigés qui ne corrodent pas, mais qui puissent émincer cette membrane en l'usant & l'atténuant peu à peu.

Plusieurs manieres de retirer les corpuscules engagés dans l'oreille.

ON a recours à la Chirurgie, quand il est entré quelque chose dans l'oreille. Si c'est un moucheron ou un insecte, & qu'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B. & s'il étoit

trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C. l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fond de l'oreille, comme quand on veut ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par répandre quelques gouttes d'huile d'amandes douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur le même côté, & on lui branleroit un peu la tête, pour faire sortir ce qui seroit entré; & s'il ne sortoit pas ainsi, on le tireroit par force avec des pincettes D. ou bien avec le cure-oreille qu'on coule à côté du noyau, pour l'embrasser dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors : si ces moyens ne réussissoient pas, on se serviroit avantageusement d'un petit tire-bouchon d'Angleterre, qu'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon, & qu'on rameneroit avec un noyau. Plusieurs se servent d'un tire fond, comme si on vouloit tirer une bale aux plaies d'arquebusades; & enfin d'autres proposent de faire derriere l'oreille une incision en croissant, pour découvrir les corps étranges, & les amener par l'ouverture; mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impossible de faire autrement, parce que c'est une plaie qu'on est obligé de coudre ensuite, & qui n'est pas facile à guérir, à cause du cartilage de l'oreille qu'on ne peut se dispenser de couper (*a*).

Les femmes & les filles se font percer les oreilles, pour y mettre des boucles de perles & de diamans, afin d'en paroître plus belles, & briller davantage; cette petite opération ne mérite pas

(*a*) Lorsqu'on n'a pas soin de nettoyer l'humeur cérumineuse qui sort des glandes de la conque, elle s'amasse, s'épaissit, & cause quelquefois la surdité, qui cesse dès qu'on ôte cette tumeur avec une curette.

l'attention du Chirurgien, & il la faut laiſſer aux Coëffeuſes qui la pratiquent ſouvent.

Hiſtoire d'une amputation d'oreille.

M. le Chevalier de Nantouillet nous a fait une hiſtoire qu'on croira ſi on veut; il nous dit qu'étant Eſclave en Turquie, il vint à ſon Patron une groſſe fluxion ſur une oreille, & que voulant ſe rendre néceſſaire auprès du Turc, il lui conſeilla de ſe la faire couper, ce qui fut exécuté, & il guérit. Dans la ſuite, ce Patron le croyant habile Chirurgien, le traita mieux qu'il ne faiſoit avant cette opération: juſqu'à préſent, il n'y a que les Bourreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous guériſſons tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles, ſans en faire l'amputation.

Des parotides, & leur remede.

LEs parotides ſont des glandes conglomerées, placées vers les oreilles, entre l'angle poſtérieur de la mâchoire & l'apophiſe maſtoïde; leur uſage eſt de ſéparer la ſalive, & de l'envoyer dans la bouche: quand il y a une obſtruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humeurs qui les gonfle, & qui y cauſe une douleur très-grande. Les enfans ſont fort ſujets à cette maladie, qu'on appelle les oreillons; on les guérit en les frottant avec de l'huile de lys bien chaude, & en les couvrant de la laine qu'on aura coupée à un mouton: l'huile délaye & adoucit l'humeur qui abbreuve les glandes, & la chaleur de la laine en fait la réſolution. Ces maux viennent toutefois aſſez ſouvent à ſuppuration, comme il eſt arrivé cet Eté à preſque toutes celles des Demoiſelles de Saint-Cyr, à qui les parotides ſe ſont enflées; car ces tumeurs ſe ſont terminées par un petit abſcès qu'on a été obligé d'ouvrir, n'y faiſant pourtant que de petites ouvertures au plus bas lieu, pour donner ſeulement iſſue à la matiere,

comme on doit l'obſerver à l'égard de tous les enfans, & particulierement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Il y a beaucoup de différence entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les perſonnes avancées en âge. Celles des premiers ſont faites d'une humeur douce, & de facile digeſtion; elles ſe meuriſſent en peu de tems, & ſe guériſſent auſſi-tôt que la matiere en eſt ſortie; mais aux adultes, l'humeur qui tuméfie eſt plus féroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle fait une eſcarre comme l'antrax, c'eſt pourquoi il faut ouvrir ſuffiſamment, pour procurer la chûte de l'eſcarre, & les cauſtiques y ſont néceſſaires pour conſumer les duretés de ces glandes: on doit enſuite mondifier la plaie, l'incarner, & diſpoſer à une cicatrice la moins difforme qu'il eſt poſſible. Traitement de ces maux dans les adultes.

LE goëtre eſt une groſſe tumeur qui ſe produit au-devant du col; elle eſt molle, pendante & mobile. Les Savoyards ſont preſque tous attaqués de cette maladie, auſſi-bien que les Habitans des montagnes qui ſont obligés de boire des eaux de neiges fondues, & de ſources froides; mais ces ſortes de malades ne ſe plaignant d'aucune douleur, ne courent point aux remedes, ils voyent ces tumeurs commencer, croître, & devenir exceſſivement groſſes, ſans chagrin, & ſans s'inquietter des ſuites qu'elles peuvent avoir. Ils appellent cette indiſpoſition *gozza*, mot Italien, qui veut dire *groſſe gorge*; il y en a qui ont donné le nom de bronchocele par ſimilitude, comme qui diroit hernies des bronches: les Grecs l'appellent auſſi *bronkokili*, de *bronchos*, qui ſignifie l'âpre-artere, & de *kili* hergne, parce que la tumeur qui ſe fait à ces parties, eſt ſemblable à celle que font les hernies; Du goëtre.

mais ce nom lui eſt appliqué improprement, car les hernies ſont faites de parties déplacées, & le goëtre réſulte d'une chair mollaſſe & pituiteuſe renfermée dans un kiſte (*a*).

Cure de cette incommodité.

Si on ne s'étonne pas en Savoye de voir naître cette maladie, il n'en eſt pas de même ici; les femmes ſur-tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dès qu'elles s'apperçoivent de la moindre enflure à la gorge, & leur chagrin augmente à meſure que la tumeur groſſit, non pas par la douleur qu'elle leur fait, car elle eſt communément indolente; mais parce que cela dérange l'œconomie de leur gorge, qui fait un de leurs principaux ornemens, il faudra, dans les commencemens, tâcher de fondre cette groſſeur avec l'onguent diabotanum, excellent pour cet effet, pourvu qu'on le porte longtems, & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais ſi la tumeur ne laiſſoit pas de croître, & qu'on fût dans l'appréhenſion qu'elle ne devînt prodigieuſe, on en viendroit prudemment à l'extirpation.

Comment on l'extirpe.

Le malade ſe peut aiſément réſoudre à ſouffrir cette opération, car elle n'eſt pas ſi douloureuſe qu'on pourroit ſe l'imaginer. Le plus fort de la douleur eſt quand on a fait l'inciſion à la peau le long de la tumeur avec le couteau E. & c'eſt par là qu'on

(*a*) Le goëtre, comme l'Auteur le remarque, n'eſt pas une hernie, parce qu'il n'eſt pas formé de parties déplacées; mais il ſurvient quelquefois à la gorge une véritable hernie, qu'on peut appeller proprement bronchocele, ou hernie de la trachée-artere, car elle eſt formée par le déplacement d'une partie de la membrane intérieure de ce conduit. Cette membrane, en ſe dilatant, paſſe entre les anneaux cartilagineux de la trachée-artere, & forme à la partie antérieure du col une tumeur mollaſſe, ſans douleur, de même couleur que la peau, & qui s'étend quand on retient ſon haleine. Cette eſpece de maladie dont M. Muys * dans ſes Obſervations, & Manget ** dans ſes Notes ſur Barbette, font mention, eſt fort rare, & nuit beaucoup à la voix & à la reſpiration.

* Dec. 11e. Obſerv. 7.

** Rem. ſur le Ch. x.

qu'on commence. Les lévres de cette plaie seront ensuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette F. & de la disséquer dans toute sa circonférence, afin de l'extirper toute enveloppée de sa membrane propre; les vaisseaux qui l'arrosent sont très-petits, & son peu de sensibilité témoigne assez qu'elle ne reçoit aucun nerf considérable. Il n'est pas besoin de recoudre cette playe, il suffit de la laver, & d'en rapprocher les bords avec le bandage unissant qui commence derriere le col, & dont les deux chefs viennent passer sur la playe : si cette operation est faite avec dexterité, il ne reste qu'une cicatrice presqu'imperceptible, & on est délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Pansement de la plaie.

LEs écrouelles sont appellées des Latins *scrophulæ*, & des Grecs *Kirades* de *Kiras*, qui signifie un *pourceau*, à cause du rapport qu'il y a entre ces tumeurs de glandes endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles sont engendrées d'une pituite épaisse, quelquefois piquante & salée à celles qui sont douloureuses, les enfans y sont plus sujets, parce qu'ils sont plus voraces, & qu'ils mangent plus souvent, & ceux d'entre eux qui vivent de légumes, de fruits & d'alimens indigestes sont presque tous scrophuleux, parce que le chile qui en est produit étant crud & difficile à subtiliser, s'embarrasse dans les porosités des glandes où il fait ces tumeurs; c'est la raison pour laquelle nous voyons que de cent qui se presentent pour se faire toucher par le Roi, il y en a plus des trois quarts qui sont enfans de Payſans, & à qui elles ne sont venues que par une nourriture peu spiritueuse.

Origine des écrouelles.

On guérit les écrouelles par un bon régime de vivre, & par les remedes tant généraux que particuliers; l'usage de la panacée, du mercure doux, & d'un opiate fondant, avec l'application de l'em-

Régime, médicamens & opérations qui y conviennent.

plâtre de *de vigo* sur la glande affectée, en guérissent tous les jours. Mais si l'humeur étoit rébelle, qu'elle eût de la salure & de l'âcreté, & qu'elle tendît à sa suppuration, il faudroit l'ouvrir après s'être servi de tout ce qui auroit été capable d'amolir la dureté : on pansera avec des onguens qui mangent & qui font escarre, parce qu'il ne faut pas songer à procurer la cicatrice avant que la glande soit tout-à-fait consumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tuméfiées, qu'elles fussent exterieures & un peu mobiles, il faudroit plutôt les emporter par l'incision que par les caustiques qui font une douleur continuelle, & demandent un tems considerable. Si le malade est assez résolu, & qu'il ait assez de confiance en son Chirurgien pour s'abandonner entierement à sa conduite, il faudra le placer en un lieu fort éclairé, assis dans un fauteuil un peu panché à la renverse, ayant la tête retenue par un serviteur, & les mains par un autre ; puis avec le scalpel G. on fera une incision longitudinale sur la glande, seulement à la peau, au-delà de laquelle cette incision ne doit point passer, après quoi l'Operateur prendra de la main gauche cette érigne pointue H. avec laquelle il accrochera la glande pour la séparer plus promptement en coupant avec son scalpel tous les filamens qui l'attachent aux parties voisines ; & pour se faciliter ce détachement, il fera tenir par un garçon une lévre de la plaie avec l'érigne plate I. qui écartera la peau de dessus la glande, quand un des côtés aura été ainsi dégagé il faudra appliquer l'érigne plate à l'autre côté pour le séparer de même que le premier, & de cette façon on enlevera toute la glande. La plaie étant bien essuyée on y mettra avec une plume un peu de baume du Pérou ; puis on rapprochera l'un de l'autre les bords de la plaie qu'on couvrira du plumaceau K. pardessus lequel on imposera l'emplâtre L. pour contenir le tout avec

Traitement de la plaie qu'on a faite.

le bandage uniſſant que je vous ai fait voir au goëtre. On ne panſe pas cette plaie tous les jours, afin de laiſſer recoller la peau avec les parties voiſines, ce qui s'accomplit par le moyen du baume ſecondé du repos qu'on donne à la partie bleſſée.

Gueriſon de ces maux par la Foi.

Le Roi touche cinq fois l'année ceux qui ont des écrouelles. Ce ſont les jours qu'il fait ſes dévotions. Il ſe preſente à chaque fois ſept ou huit cens malades pour ſe faire toucher, & un grand nombre de ceux qui ont été touchés par le Roi, aſſurent avoir été guéris par cet attouchement : c'eſt pourquoi je conſeille à tous ceux qui ſont affligés de ces maux, de tenter un moyen ſpirituel ſi doux pour obtenir leur gueriſon, avant que de ſe livrer entre les mains des Chirurgiens, qui ne peuvent pas les exempter de beaucoup de douleurs, & qui ſeront toujours prêts de les ſoulager, en leur faiſant des operations telles que celles qui viennent de vous être expoſées.

Fin de la Septiéme Démonſtration.

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

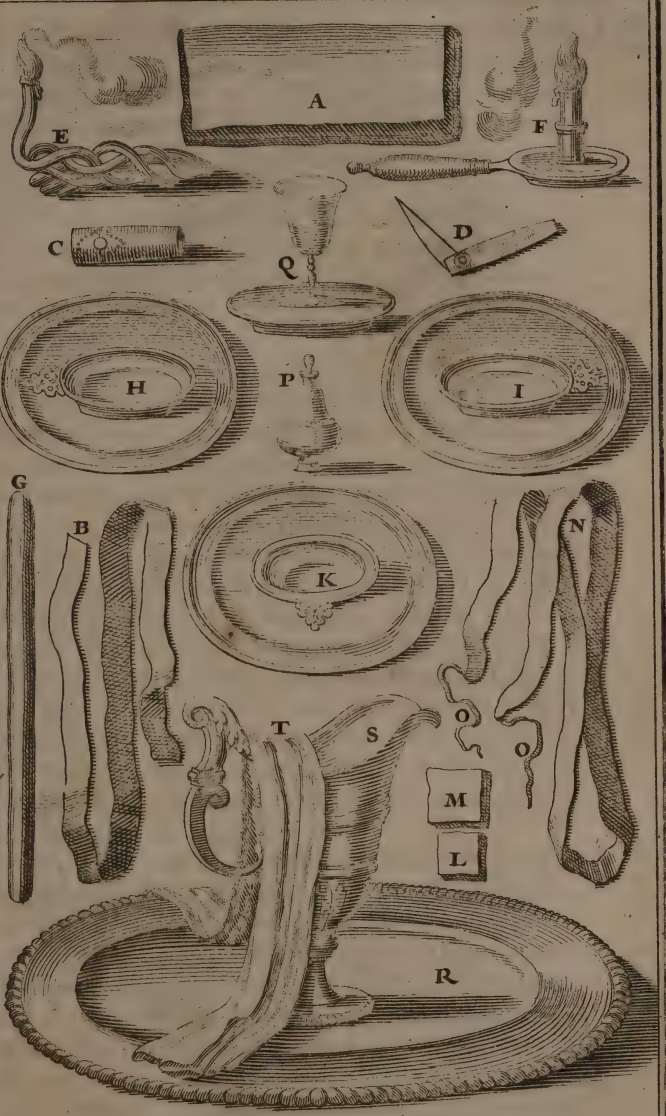
HUITIE'ME DE'MONSTRATION.

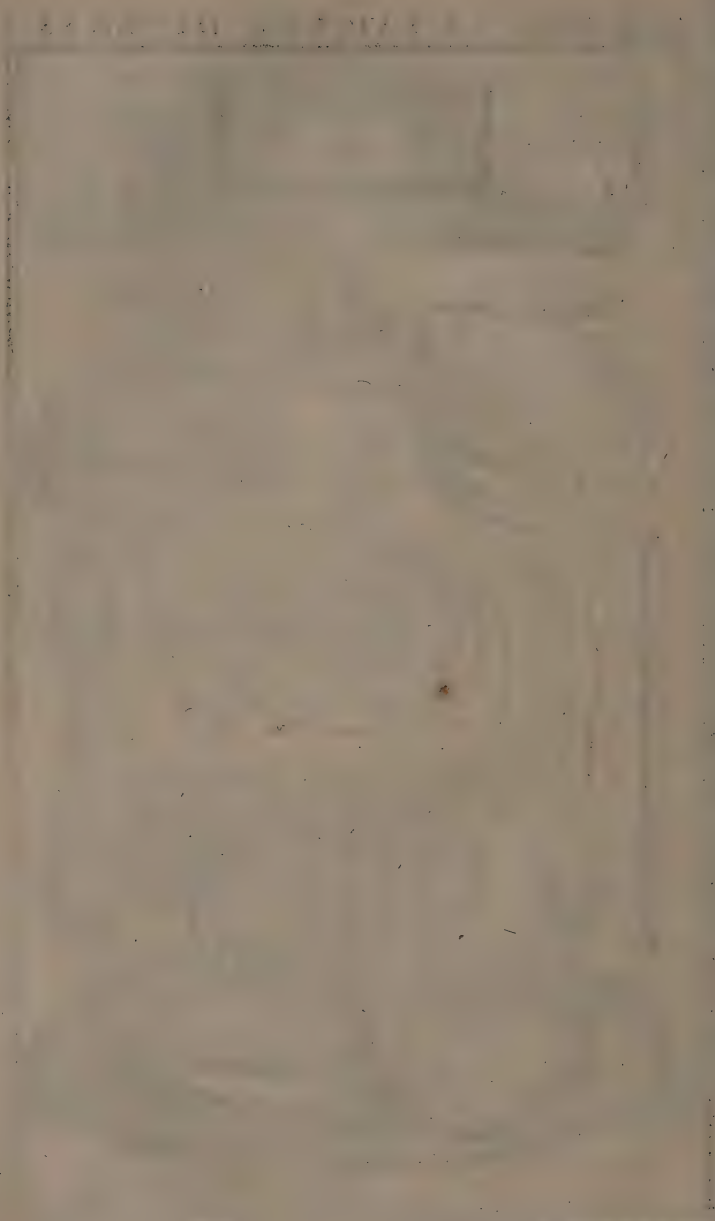
De celles qui ſe pratiquent ſur les Extrémités extérieures.

DE LA SAIGNÉE.

Ous ſçavez, Meſſieurs, que le corps ſe diviſe en deux, au tronc & aux extrémités. Le tronc comprend la tête, la poitrine, & le ventre. Vous avez vû dans les ſept Démonſtrations précedentes toutes les operations qu'on fait ſur ces parties, il faut vous faire voir à preſent celles que demandent les ſuperieures, & demain vous verrez celles des inferieures.

L'extrémité ſuperieure eſt compoſée du bras, de l'avant-bras & de la main ; ces parties demandent chacune leurs operations particulieres que nous allons vous expliquer toutes ſans en rien omettre. Je commence par la ſaignée.


A
E
F
C
Q
D
H
P
I
G
B
K
N
T
S
O
O
M
L
R



LE plus grand remede qu'il y ait dans la Médecine, c'eſt ſans conteſtation la ſaignée ; on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit, parlent tellement en ſa faveur, qu'il faut convenir qu'on n'a rien trouvé juſqu'à préſent qui ſoit au-deſſus de la ſaignée. Laiſſons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence, à en faire le panégyrique ; contentons-nous de faire voir notre adreſſe en faiſant cette operation, qui ſur de certains bras eſt la plus difficile de la Chirurgie. Excellence de la ſaignée.

Ce que j'avance ſurprendra ceux qui croyent qu'il n'y a rien de ſi aiſé que de faire une ſaignée. Je conviens avec eux, que c'eſt l'operation la plus facile quand on trouve de groſſes veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui ſont dans la pratique de la ſaignée, qu'il y a des bras dont les veines ſont ſi petites, qu'il eſt preſque impoſſible de les ſentir, & très-dangereux de ſe hazarde de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens, il n'y a point d'operations, quelques grandes & difficiles qu'elles paroiſſent, qu'ils n'aimaſſent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines ſaignées, où après avoir cherché long-tems, & avoir pris toutes les précautions néceſſaires pour tirer du ſang, la veine ſe gliſſe & s'échappe à la pointe de la lancette. Cas où cette operation eſt difficile.

Le plus grand malheur n'eſt pas d'avoir fait une ſaignée blanche ; c'eſt ainſi qu'on appelle celles où on n'a point de ſang ; mais c'eſt d'avoir ouvert une artere, ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, on n'examine point les difficultés inſurmontables qui ſe trouvent dans beaucoup de bras, ni le péril où il s'expoſe lui-même en entreprenant de ces ſortes de ſaignées : S'il ne réuſſit pas, il eſt blâmé, s'il manque une ſaignée, perſonne ne l'excuſe ; qui que ce ſoit ne compatit à ſa peine, & Ses inconveniens.

pour comble de malheur ceux qui devroient embrasser sa défense, en ressentent souvent une joye secrette, & par un esprit de jalousie, ils ne sont point fâché de lui voir arriver cette mortification.

On ne m'approuvera peut-être pas de donner au jeune Chirurgien une idée aussi affreuse de la saignée, en lui representant les malheurs qui l'accompagnent, je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais seulement pour le désabuser de l'opinion commune sur la facilité de la faire, pour empêcher que par trop de confiance, il n'aille entreprendre toutes celles qui se presenteront, & pour le porter à s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette operation, & la faire avec l'agrément, la délicatesse & la légereté qu'elle demande, & à apporter toutes les précautions nécessaires pour éviter les suites fâcheuses des mauvaises saignées.

Définition & division de la saignée.

On entend par le mot de saignée, généralement pris, une sortie du sang de quelque vaisseau que ce soit. Les Grecs ont nommé la saignée *angiotomie* qui est dérivé d'*angion*, qui veut dire *vaisseau*, & de *temnin*, qui signifie *couper*. Quand on tire du sang de l'artere, ils l'appellent *arteriotomie*, & lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom de *phlebotomie*; dérivé de *phlebs* qui signifie veine, & de *temnin*, couper. C'est de cette derniere que j'ai à vous parler.

La saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec une lancette, pour en tirer du sang plus ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle on la fait.

Son antiquité.

Cette operation est aussi ancienne que la Medecine, elle se pratiquoit avant Hyppocrate, & nous voyons que ce grand homme en a très-bien connu l'utilité, puisqu'il la conseille comme un souverain remede dans plusieurs maladies, & que lui-même avoue l'avoir faite souvent avec un heureux succès. De son tems les Médecins mettoient la main à l'œuvre. La Médecine & la Chirurgie étoient exer-

cées par les mêmes perſonnes ; mais aujourd'hui on en a fait deux emplois diſtingués. Les Médecins ont pris toute la ſcience théorique pour leur partage, & ils ont laiſſé aux Chirurgiens la pratique & l'operation de la main.

Pratiques des Anciens touchant la ſaignée.

Du tems d'Hyppocrate les ſaignées n'étoient pas ſi fréquentes qu'à preſent, & néanmoins on tiroit plus de ſang qu'on ne fait aujourd'hui, car les Anciens les faiſoient ſi grandes qu'ils meſuroient le ſang par livres, & nous le comptons par poëlettes, ils laiſſoient couler le ſang juſqu'à ce que le malade tombât en foibleſſe, mais auſſi ils ne ſaignoient leurs malades qu'une ou deux fois. Nous leur faiſons à la vérité un plus grand nombre de ſaignées, mais douze des nôtres ne valent pas deux de ce tems-là, c'eſt ce qui juſtifie Hyppocrate d'avoir dit que ſi on ſaigne une femme groſſe elle avorte, il entendoit parler des ſaignées de ſon tems, où on tiroit deux ou trois livres de ſang, & non pas de celles de deux ou trois poëlettes qui aſſurent une groſſeſſe & empêchent l'avortement au lieu de le procurer.

La ſaignée eſt avantageuſe en mil le occaſions.

Si on vouloit marquer toutes les occaſions dans leſquelles il faut ſaigner, il faudroit faire un catalogue de preſque toutes les maladies, tant de celles qui ſont du reſſort de la Médecine, que de celles qui dépendent de la Chirurgie ; on n'en connoît gueres qui ne demandent cette operation. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt que je vois que la plûpart des Médecins l'ordonnent à tous leurs malades, ce qu'ils ne feroient pas s'ils ne la jugeoient néceſſaire pour leur guériſon ; & comme il n'appartient pas au Chirurgien de raiſonner ſur les maladies qui ſont du reſſort de la Médecine, demeurons dans les bornes qui nous ſont preſcrites, & ne parlons que des ſaignées qui conviennent aux maladies dont la Chirurgie prend connoiſſance.

On pourroit dire avec quelque raiſon, que dans les lieux où il n'y a point de Médecins, le Chirur-

gien doit connoître toutes les maladies qui requierent la saignée ; que même aux endroits où il y en a, il est des occasions pressantes où une saignée faite sans differer, peut sauver la vie, & que souvent pour faire une saignée conforme à l'intention du Médecin, il faut que le Chirurgien connoisse pourquoi il la fait ; mais ce seroit sortir de notre sujet & vouloir voler trop haut. Nous supposons qu'il doit y avoir des Médecins partout, & nous convenons qu'à leur défaut il est de très-habiles Chirurgiens qui peuvent faire l'un & l'autre, comme il est des Lieutenans qui un jour d'action menent leurs soldats au combat aussibien & quelquefois mieux que le Capitaine.

Celles où elle est nécessaire.

Les apostêmes, les plaies, les ulceres, les fractures, & les luxations, toutes maladies de la dépendance du Chirurgien, & où il est toujours le premier appellé, ne se peuvent point guérir sans la saignée ; elle leur est tellement nécessaire que si on vouloit l'épargner, la cure deviendroit impossible, & on mettroit le malade en danger de périr ; c'est de quoi il faut vous convaincre en peu de mots.

Pourquoi elle l'est dans les apostêmes.

Par le mot d'*apostême*, on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre especes principales, le phlegmont qui est fait de sang, l'érésipele qui vient de bile, l'œdême qui est produit de pituite, & le squire qui est causé par la mélancolie ; toutes ces tumeurs viennent d'une plénitude d'humeurs qui tombent sur quelque partie, ainsi c'est une nécessité de désemplir les vaisseaux pour empêcher que la partie affligée ne soit accablée, & il n'y a rien qui puisse mieux remedier à cela que la saignée.

Dans les plaies.

Dans toutes les plaies on ne peut se dispenser de saigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine, lorsqu'il y a une venule ouverte ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le sang en distilleroit continuelle-

ment, si on ne vuidoit pas les veines par quelqu'autre endroit, c'est ce qu'il faut faire par la saignée tant pour arrêter l'hémorragie, que pour empêcher la trop grande fluxion des humeurs sur la partie affligée.

Dans les ulceres.

Toutes les especes d'ulceres tant corrosifs que chancreux & fistuleux, veulent la saignée ; c'est une sérosité piquante & rongeante, qui se séparant aisément du sang, pénetre jusqu'aux parties ulcerées, & les entretient dans le désordre. Pour les guerir il faut adoucir le sang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la saignée ôter une partie de ce mauvais sang, sans quoi il seroit impossible de rendre à celui qui reste, sa douceur naturelle, & cette vertu balsamique qui doit contribuer à la guerison des ulceres.

Dans les fractures.

Les fractures de quelque nature qu'elles soient, aussitôt qu'elles sont réduites, ont besoin de la saignée pour empêcher le dépôt sur la partie maltraitée par la dilaceration des fibres, des muscles, & des membranes ; il s'y fait toujours quelqu'épanchement de sang qui seroit plus grand si on ne l'arrêtoit pas par la saignée, c'est pourquoi étant d'un grand secours dans ces occasions il faut plutôt en faire deux qu'une, & ne la point épargner, puisqu'on en connoît l'utilité.

Et dans les luxations.

Toutes les luxations ne se peuvent pas réduire sans une forte extension qui ne se fait point sans douleur, & comme c'est le propre de la douleur de causer une fluxion sur la partie, elle ne manqueroit pas de s'y faire très-grande dans un sujet réplet, si la saigné n'intervenoit, qui en vuidant les vaisseaux ampêche le sang de se jetter sur cette partie.

Elle doit préceder les autres operations.

Nous n'attendons pas que nos operations soient faites pour saigner les malades, nous préludons toujours par une ou plusieurs saignées pour les préparer, sans préjudice de celles que nous trouvons

à propos de faire après l'operation. On entend dire aux Lithotomiſtes qu'ils ne gueriſſent jamais mieux leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup ſaigner; les Oculiſtes n'épargnent point la ſaignée à ceux qu'ils panſent; tous les grands Chirurgiens ne les comptent point, ils en font autant que la néceſſité le veut pour obtenir la gueriſon des maladies, qui eſt la fin qu'ils ſe propoſent : enfin la ſaignée peut être appellée l'épée de chevet de la Chirurgie, parce qu'elle lui ſert pour ſurmonter & abbatre ſes ennemis qui ſont tous les maux qui cherchent à aſſaſſiner l'homme, & qui en viendroient à bout ſans le ſecours qu'elle reçoit à toute heure de cet admirable remede.

Comparaiſon de la ſaignée & de la purgation.

On convient que la ſaignée & la purgation ſont les plus grands remedes de tous, l'une vuide le ſang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à l'homme; mais comme on eſt maître de la ſaignée en arrêtant le ſang quand le malade ne peut pas la ſupporter ou qu'il tombe en foibleſſe, & que d'une purgation avalée, on ne peut pas en arrêter le cours quelque déſordre qu'elle puiſſe faire, on a donné avec juſtice la préference à la ſaignée, qui tient le premier rang, & dont on ne ſçauroit trop vanter l'excellence pour les bons effets que nous en voyons tous les jours.

De la fréquente ſaignée. Objection pour & contre.

Ceux qui ſont naturellement cenſeurs & critiques, & qui veulent trouver des taches dans le Soleil, ne peuvent pas ſe diſpenſer de convenir qu'elle eſt le meilleur remede de tous; mais ils s'attachent à condamner la trop fréquente ſaignée, prétendant que c'eſt un abus de ſaigner dans toutes ſortes de maladies, & que c'eſt égorger un malade que de le ſaigner dix-huit & vingt fois dans une même maladie. On répond à la premiere propoſition, que toutes les maladies ayant leur premiere cauſe dans le ſang, parce qu'il eſt compoſé du mélange d'une infinité de liqueurs qui circulent ſans

ceſſe partout le corps, & qui ſont très-ſujettes à ſe corrompre, ſoit par les levains étrangers qu'elles retiennent des alimens, ſoit par le défaut de la reſpiration ou de quelque autre fonction naturelle, on ne peut les réduire qu'en allant à la ſource, & en vuidant de ce ſang & de ces liqueurs qui ſont la maladie qu'on veut guerir. La réponſe à la ſeconde propoſition, eſt qu'on ſaigne plus ou moins ſelon la nature de la maladie & les forces du malade. Si ſans avoir égard à ces deux circonſtances, on ſaignoit également tous les malades, ce ſeroit abuſer de ce remede en le faiſant ſans connoiſſance de cauſe : Mais il n'y a point de nombre marqué ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade. Telle maladie ſe laiſſera dompter par deux ſaignées, telle autre réſiſtera à une douzaine, & ſi on a quelqnefois fait juſqu'à dix-huit ou vingt ſaignées, c'eſt à des perſonnes tellement ſanguines qu'il en falloit autant pour réduire la maladie, & qui étoient moins foibles après ce grand nombre, que d'autres n'auroient été après trois ou quatre.

Il s'éleve de tems en tems des antagoniſtes de la ſaignée, qui pour paroître ſingulier, déclament contr'elle. Il vint à la Cour, il y a vingt-cinq ans, un certain M*** qui avoit acquis beaucoup de réputation à Paris, c'étoit un homme ſec & mélancolique, qui parloit peu & qui ſe diſoit de qualité. Ses partiſans le diſoient extrêmement riche, ils publioient qu'il ne faiſoit la Medecine que pour ne pas enterrer les merveilleux ſecrets que ſes études & ſes veilles lui avoient fait découvrir. Madame de Monteſpan le fit venir pour voir Monſieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut même une converſation avec le Roi ; mais comme ſon mérite n'étoit fondé que ſur l'oppoſition qu'il faiſoit paroître contre la ſaignée, ſon regne fut de peu de durée, il s'en retourna à Paris, où depuis ce jour,

Hiſtoire d'un Cenſeur de la ſaignée.

sa réputation alla tellement en diminuant, que deux ans après on ne parloit plus de lui.

Ce qui doit limiter les saignées.

C'est au véritable Chirurgien à aller toujours son chemin, il faut qu'il laisse crier ceux qui déclament contre la saignée : ils ont beau s'échauffer, on a toujours saigné & on saignera toujours, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse approcher de ce remede. Le Chirurgien éclairé doit en user avec prudence, il faut qu'il saigne plus souvent les sanguins que ceux qui sont d'un autre tempérament, il doit moins saigner les vieillards que les autres, moins ceux qui font un travail journalier que ceux qui sont dans une oisiveté continuelle, moins les gens mariés que ceux qui vivent dans la continence, moins en Eté & en Hyver que dans le Printems & l'Automne, & très-peu les personnes qui d'ailleurs ont souffert une grande hemorragie, soit par les hémorrhoïdes, soit par quelque plaie, soit par les ordinaires; enfin il ne doit tirer que deux poëlettes de sang aux uns, quoiqu'aux autres il soit obligé d'en tirer trois ou quatre, parce qu'il n'y a point de regles generales sur la saignée non-plus que sur toutes les autres opérations de la Chirurgie.

Il est facile de répondre à ceux qui s'étonnent de ce qu'on saigne plus en France, & particulierement à Paris, qu'en aucun autre lieu de l'Univers; c'est parce qu'on y fait plus de sang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande dissipation qu'on fait dans les Pays chauds, s'oppose à la saignée, & le besoin qu'on a de conserver sa chaleur naturelle dans les Pays froids la défend; c'est pourquoi elle ne convient ni à l'une, ni à l'autre de ces deux extrêmités; mais ici où la nourriture se tourne toute en sang, & où nous voyons que presque toutes les maladies, ne viennent que par plenitude, nous nous trouvons dans la nécessité de vuider ce sang

si nous voulons les guérir; c'eſt l'experience qui nous conduit là-deſſus, & nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour notre guide. J'ajouterai qu'on fait ſi bonne chere à Paris, & qu'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appetit, qu'il ne faut pas être ſurpris, ſi on y fait plus de ſang qu'ailleurs.

En droit où l'on ſaigne.

On ſaigne en pluſieurs parties du corps, à la tête, au col, aux bras & aux pieds; je vous ai fait voir toutes les ſaignées qu'on peut faire à la tête & au col, aujourd'hui je vais vous montrer celles qu'on fait ſur les bras, & demain vous verrez celles qui ſe pratiquent ſur les pieds.

Qualités d'un habile Phlébotomiſte.

Vous ſçavez que celui qui entreprend de ſe faire Chirurgien, doit avoir des talens particuliers pour bien exercer une Profeſſion de l'importance de la Chirurgie, mais celui qui prétend exceller dans l'art de ſaigner doit avoir les qualités qu'on requiert ordinairement dans cette Profeſſion. Il faut qu'il ſoit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il ait de l'eſprit pour perſuader ce qu'il dit, qu'il ait la vûe nette & perçante pour diſtinguer les moindres objets, de ſorte qu'il n'ait point de foibleſſe dans les yeux, ou qu'il ne ſoit point obligé de regarder de près; qu'il n'ait point auſſi la main trop groſſe, parce qu'elle ſeroit peſante, qu'il ait les doigts longs & grêles, & que la peau en ſoit blanche & fine, parce que le tact en eſt plus délicat; il ne faut point qu'il ſoit ſujet à boire, de crainte qu'étant appellé la tête pleine de vin, il fût obligé de faire une de ces ſaignées difficiles: il ne doit point pareillement arracher les dents, coigner des clouds, hacher du bois, jouer à la paume, au mail & à la boule, parce que tous ces exercices peuvent lui ébranler la main; enfin il doit avoir une attention ſérieuſe pour la conſervation de ſa main, s'il veut bien ſaigner & longtems.

Choix des instrumens.

Il ne suffit pas d'avoir l'œil bon & la main ferme, il faut encore avoir de bons instrumens pour saigner sans douleur. Le choix des bonnes lancettes ne contribue pas peu à faire une bonne saignée ; pour peu qu'elle soit émoussée, ou que le taillant en soit rude, il faut l'envoyer au Coutelier ; on ne doit point ménager sur cet article : Le Chirurgien auroit la main des plus légeres, avec une méchante lancette il fera de la douleur. Il doit en avoir des Coteliers qui sont le plus en réputation à quelque prix que ce soit : Il y a plus de quinze ans que je ne me sers que des lancettes du nommé Corsin, Coutelier à Lyon, dont je me trouve si bien que je ne pourrois pas me servir d'aucune autre. Je suis aussi dans l'obligation de les envoyer repasser par lui-même, de crainte qu'un autre Coutelier, par jalousie, ne les détrempa. Un Chirurgien doit observer de ne jamais mettre ses instrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont faits, parce qu'ils ont interêt de les conserver dans leur premiere bonté.

Le Chirurgien Phlébotomiste doué des qualités que je vous ai marquées, & muni de bonnes lancettes, doit en avoir de differentes longueurs & de differentes largeurs pour s'en servir selon les différentes veines qu'il faut ouvrir : Quoique cette operation soit faite en peu de tems & qu'elle paroisse des plus petite de la Chirurgie, elle n'en mérite pas moins d'être considerée dans les trois tems ; c'est pourquoi s'il la veut bien faire il examinera ce qu'il y a à observer devant, durant, & après la saignée.

Cas où il faut differer la saignée.

Si c'est une saignée ordonnée par un Médecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il se mette en état de la faire au plutôt, mais si elle est de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raisons qui l'obligent à se faire saigner, & voir s'il est en état d'être saigné ; car s'il sortoit d'un grand repas

ou qu'il y eût très-long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans le friſſon, ou dans la chaleur d'un accès de fiévre, ou qu'il fût encore dans la ſueur à la fin de l'accès, s'il venoit d'agir à ſes affaires, s'il étoit en colere, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelqu'autre excès; ce ſeroit toutes raiſons pour differer la ſaignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empêcher, il faut que le Chirurgien prépare tout ce qui lui eſt néceſſaire.

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle; il y en a qui préferent la chandelle à la bougie & qui diſent pour raiſon, que s'il tomboit de la cire ſur le bras elle feroit plus de douleur que le ſuif. Il y a trente-ſix ans que je fais des ſaignées à la Cour; je me ſuis toujours ſervi de bougie, & jamais cet accident ne m'eſt arrivé. Un bout de bougie eſt plus commode qu'une bougie entiere, qu'on ne peut, à cauſe de ſa longueur, placer où on veut: il faut que la bougie ait la méche raiſonnablement groſſe pour rendre plus de lumiere, la groſſe bougie de cave convient mieux qu'aucune autre, parce qu'on la ploye comme on ſouhaite.

Conditions de la bande & des compreſſes.

On prépare une bande qui doit être de toile ni trop neuve, ni trop uſée. Elle doit être de la largeur d'un pouce, & longue d'une aulne & demie, j'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil couſu aux deux extrêmités, comme j'en ai vû dans des Couvens de Religieuſes en Flandres, en y faiſant des ſaignées; cela eſt commode pour faire le nœud qui n'eſt pas ſi gros que quand il eſt fait avec la bande.

On fait deux compreſſes d'un pouce en quarré, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être aſſez épaiſſe pour comprimer la veine; on en fait deux en cas que le ſang vint à s'échapper, pour en avoir une ſeconde toute prête. La bande ne doit

avoir ni lisieres, ni ourlets; celles du ruban de fil sont très-incommodes, elles ne compriment pas assez, & les lisieres font de la douleur aux bras délicats.

Des poëlettes. On met trois poëlettes sur trois assiettes différentes : quand on les met toutes trois dans un même plat, elles ne peuvent pas être de niveau, & par conséquent on ne peut pas bien les emplir. On en prépare trois lors même qu'on a dessein de n'en tirer que deux, parce que le sang vient quelquefois si bien qu'on trouve à propos d'aller jusqu'à la troisiéme. Les poëlettes ont chacune une petite oreille pour les tenir en cas de nécessité ; elles doivent tenir trois onces afin de sçavoir au juste la quantité du sang qu'on a tiré. M. Ducheſne, premier Médecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne, ne veut point qu'on saigne que dans des poëlettes, parce qu'il ne veut point qu'on tire ni plus ni moins de sang que ce qu'il en a ordonné. Dans les saignées où on peut choisir son tems pour se la faire, il conseille celle du soir : Je n'ai vû que lui qui la préferât à celle du matin. Les Chirurgiens trouvent que le soir on est réfroidi, que les veines ne s'enflent pas si bien, & que le sang a de la peine à rejaillir.

Tems plus propre à la saignée.

On fait apporter de l'eau dont on remplit un verre, on fait préparer du vinaigre ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, en cas que le malade appréhende de tomber en foibleſſe. On fait approcher le malade sur le bord du lit qui est du côté du bras qu'on doit saigner, on met un carreau ou un oreiller derriere lui, pour le tenir appuyé à son séant, & on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couverture pour recevoir le sang lorsqu'il jaillit après l'ouverture de la veine ; & s'il craint que le jour ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit. Il fait tenir la bougie par une personne qui ait la

Préparatifs

main

main sûre, & qui ne craigne pas de voir saigner ; car si cette personne alloit tourner la tête dans le tems de la piquure, ce mouvement en feroit faire un autre à son bras, qui éloignant la lumiere, pourroit faire manquer la saignée ; c'est pourquoi, dans les saignées de conséquence, le Chirurgien doit amener avec lui un garçon sur lequel il puisse compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté, que pour appuyer le bras du malade, afin qu'il ne puisse pas le retirer dans le moment de la piquure. Précaution à observer.

Quand on saigne le Roi, ou quelqu'un de la Famille Royale, c'est le premier Médecin qui tient la bougie ; il se fait un honneur de rendre ce service, aussi-bien que l'Apothicaire de tenir les poëlettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre, que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourroit le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour spectateur des gens qui pourroient l'inquietter & le chagriner par leur présence : autrefois ils usoient de ce privilege, & un jour que M. Felix le pere alloit saigner le Roi, il dit à l'Huissier de faire sortir un des Chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ses amis, mais aujourd'hui cela ne se pratique plus. Toutes les fois que j'ai saigné Madame la Dauphine, ou quelqu'un des Princes, la chambre étoit pleine de monde, & même Monseigneur & les Princes se mettoient sous le rideau du lit, sans que cela m'embarrassât. Circonstances pour saigner un Prince.

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il n'y a rien sur lui qui puisse l'incommoder ; s'il a des manches trop longues, il faut qu'il les retrousse ; si sa perruque l'embarrasse, il la noue avec un ruban ; enfin il fait ensorte qu'il n'y ait rien qui puisse l'empêcher de bien exécuter la saignée ; mais il ne faut pas aussi qu'il fasse comme un des Chirurgiens des plus employés qui soient à présent à Paris, lequel fait fermer fenêtres & portes, qui défend que personne ne marche ni ne parle Disposition extérieure du Chirurgien.

dans la chambre, qui fait des préparatifs aussi grands, & qui prend autant de précautions pour une saignée, que s'il alloit couper un bras ou une jambe. Il est bon de prendre les mesures nécessaires pour réussir ; mais les mesures outrées sont inutiles, & même dangereuses, parce que jettant la crainte dans le cœur du malade, elles empêchent que le sang ne sorte avec la même liberté qu'il auroit fait.

Inconsidération de quelques malades.

Il y a des malades, & particulierement des femmes, qui, la premiere fois qu'un Chirurgien les saignent, débutent par exagerer les difficultés qu'il y a de les saigner ; mais, soit qu'effectivement elles soient difficiles, ou soit qu'un Chirurgien les saignant, le leur ait dit pour se faire valoir, ce discours est imprudent, puisqu'il peut causer de la crainte à un Chirurgien timide ; c'est au malade à donner son bras, sans s'embarrasser des difficultés, & c'est au Chirurgien à les surmonter, sans faire attention sur tous les raisonnemens que le malade peut lui faire.

Enfin, le point essentiel pour acquerir de la réputation dans la saignée, c'est de n'être point si susceptible de crainte. Il faut qu'en allant pour faire une saignée, quelque difficile qu'on croye la trouver, on s'y présente dans la confiance de la bien faire ; il faut que le Chirurgien fasse son raisonnement en lui-même, & qu'il se dise, si d'autres l'ont saigné, pourquoi ne le saignerois-je pas aussi ? Et qu'il soit persuadé qu'il y a des bras très-difficiles, mais qu'il n'y en a point d'impossibles à saigner. La bonne opinion de soi-même est pardonnable sur le fait de la saignée, il faut même qu'il en ait un peu pour y exceller, & quoiqu'on veuille imposer comme une loi au Chirurgien de tenir un milieu entre la confiance & la crainte, sans se laisser entraîner plus d'un côté que de l'autre, il faut néanmoins, pour devenir bon saigneur,

Confiance nécessaire à un Chirurgien.

qu'il péche plutôt par trop de témérité, que par trop de timidité.

Il faut encore que le Chirurgien ſoit ambidextre, c'eſt-à-dire, qu'il ſaigne également de la main gauche comme de la droite; car il faut qu'il faſſe les ſaignées des bras droits, de la main droite, & celles des bras gauches, de la main gauche; il faut qu'il s'y accoutume dès auſſi-tôt qu'il commence à apprendre à ſaigner. Ceux qui n'ont pas la même adreſſe de la main gauche que de la droite, évitent les ſaignées des bras gauches; ils ſont à plaindre, puiſqu'ils ne peuvent pas ſe diſpenſer d'en faire, y ayant plus d'occaſions de ſaigner du bras gauche, que du droit; car outre que les maladies qui demandent la ſaignée, viennent également aux deux côtés, il eſt des ſaignées de précaution où on préſente le bras gauche, pour avoir le droit libre pour écrire ou faire ſes affaires, & il y a des perſonnes, qui dans l'appréhenſion qu'on ne leur pique une artere ou un tendon, ne veulent être ſaignées que du côté gauche, diſant pour leur raiſon, que s'il leur arrivoit le malheur d'être eſtropiés, ils auroient du moins la conſolation de ne l'être que du bras gauche. Il doit être ambidextre.

Toutes ces précautions priſes avant la ſaignée, il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade pour en venir à l'exécution, & quoiqu'elle ne conſiſte que dans une piquure, il eſt des circonſtances eſſentielles & néceſſaires qu'il ne faut pas négliger pour la bien faire: nous allons les examiner les unes après les autres, en vous faiſant voir comment il faut faire cette opération.

La premiere choſe qu'il faut faire ayant pris le bras, c'eſt de le découvrir juſqu'à quatre doigts au-deſſus du coude. Si la manche de la camiſole ou de la chemiſe le ſerroit trop, il faudroit la faire découdre, parce que ce ſeroit une contre-ligature, qui ne permettant pas au ſang de faire ſon chemin, em-

pêcheroit le succès de la saignée. Les femmes ont aujourd'hui des engageantes très-incommodes, & pour peu qu'elles serrassent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met ensuite une serviette A. qu'il attache dessous le bras avec une épingle, & qu'il releve sur l'épaule & la poitrine de la personne qu'il va saigner, afin qu'elle ne soit pas gâtée par le sang qui doit sortir : c'est une circonstance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la premiere qualité dans les saignées de grossesse ou de précaution, car elles se parent ces jours-là pour recevoir leurs visites, & même avant la saignée ; & si par hazard quelques gouttes de sang alloient salir & déranger leur parure, elles ne le pardonneroient point au Chirurgien.

Usage de la serviette.

Le bras découvert, & la serviette mise, le Chirurgien prend une ligature de drap B. pour le bander ; elle doit être rouge, pour n'être point gâtée par le sang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes sortes de bras, & large d'un pouce, pour comprimer sans douleur, car une plus étroite scieroit le bras, & une plus large ne feroit pas une compression suffisante ; elle doit être d'un drap ni trop fin, ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconvéniens. Avant que de poser la ligature, il faut observer deux choses ; l'une, que le bras soit étendu, & dans la même situation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre, que la main soit ouverte & étendue, & que la paume en soit appuyée sur la poitrine du Chirurgien, afin que les muscles de l'avant-bras n'étant point gonflés, ne fassent point changer de situation aux veines. On prend la ligature presque par le milieu, on pose ce milieu deux travers de doigts au-dessus du pli du bras, le chef de la ligature qui prend au-dedans du bras, doit être un peu plus long que l'autre, parce que ce chef doit servir à faire un nœud coulant ; on fait croiser les deux chefs der-

Qualité de la ligature.

Maniere d'appliquer la ligature.

riere le bras ; après avoir fait un ou deux tours sur le premier, on noue la ligature à la partie externe du bras, & on la noue d'un simple nœud coulant, dont l'anse est en haut, & dont les deux chefs pendent en bas derriere le bras. On ne serre la ligature pour cette premiere fois, qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le sang dans l'avant-bras, sans serrer l'artere qui doit fournir aux veines du bras un sang qui les fasse enfler ; & afin même que ce sang se communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'enveloppe, s'il le faut, d'une serviette bien chaude.

Autres préparations.

Pendant ce tems de repos, le Chirurgien prend dans son lancetier la lancette C. qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il y en a de plus larges & de plus étroites pour s'en servir selon le besoin : il y en a aussi dont les pointes sont très-fines pour les peaux délicates, & d'autres qu'on appelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui ont la peau dure & séche. La lancette choisie, il l'ouvre, non pas en triangle aigu, mais un peu mousse & allongée, comme celle-ci D. & il la met à sa bouche, la pointe tournée à gauche, quand il doit saigner au bras droit, & tournée à droit, quand il doit saigner au bras gauche, ce qu'il observe pour prendre la lancette plus commodément. Ensuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuyer contre sa poitrine commme auparavant ; il fait serrer la main au malade, le pouce entre les doigts, afin que les muscles se gonflans par cette action, poussent davantage les veines en dehors. Pour moi, je lui donne mon étui à lancette aussitôt que j'en ai tiré celle dont je veux me servir, je le lui fais tenir, au lieu de faire serrer le pouce dans la main, ce qui produit le même effet : il faudroit lui donner pour le tourner dans la main après l'ouverture faite, c'est un tems de gagné, ce qui fait que le malade le tourne aussi-tôt que le sang

vient, sans être obligé de le demander.

Celui qui est chargé de la lumiere, doit être placé au côté gauche du Chirurgien, proche le chevet du lit, si la saignée se fait au bras droit; il doit la tenir de la main gauche, & une assiette sur laquelle il y a une poëlette, de la main droite qu'il tient sous le bras du malade, pour en recevoir le sang aussi-tôt qu'il sortira. C'est au Chirurgien à placer la lumiere; en voilà de deux sortes, une grosse bougie tortillée E. & une autre dans un bougeoir qui sont également bonnes; il choisira, & la placera, ou en dedans, ou en dehors du bras, selon qu'il le jugera pour son point de vue, après il examinera les veines, pour se déterminer sur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la saignée.

Vaisseaux qu'on peut ouvrir.

Il y a quatre veines saignables au bras; la premiere est la céphalique, ainsi appellée, parce qu'étant la plus haute, elle est la plus proche de la tête; la seconde s'appelle la médiane, à cause qu'elle est placée dans le milieu du bras; la troisiéme la basilique, parce qu'elle occupe la base du bras; & la quatriéme la cubitale, parce qu'elle est la plus voisine du coude. De ces quatre veines, ce sont la médiane & la basilique, où on saigne ordinairement, parce qu'elles sont plus grosses & plus commodes, tant pour les ouvrir, que pour en faire sortir le sang, elles sont aussi les plus dangereuses. La basilique est souvent tellement proche de l'artere, qu'il faut craindre de l'ouvrir conjointement avec la veine, & la médiane étant placée sur le tendon du biceps, demande toute l'adresse du Chirurgien pour l'éviter, car l'artere & le tendon sont deux écueils, contre lesquels les malheureux Chirurgiens vont échouer.

Le tendon de l'artere à éviter.

La céphalique & la cubitale peu commode pour la saignée, mais moins dangereuses.

La situation de la veine céphalique ne permet pas au sang d'en sortir en arcade, comme des autres veines; il faudroit pour cela qu'il fît un jet, comme celui d'une fontaine, ce qu'il a de la peine à faire

de cette veine, qui eſt placée au plus haut lieu du bras. Pour ouvrir la cubitale, il faut faire tourner le bras au malade d'une maniere qui lui eſt incommode, auſſi-bien qu'au Chirurgien, & de plus, la peau étant plus épaiſſe dans cet endroit, que dans le pli du bras, on eſt obligé de faire plus de douleur; c'eſt ce qui fait que ce ſont les veines qu'on ouvre le plus rarement, quoiqu'elles ſoient ſans danger, & qu'on ne coure point le riſque de piquer le tendon ou l'artere, parce qu'il n'y en a point. Je conſeillerai pourtant au jeune Chirurgien, pour peu qu'il appréhende l'un ou l'autre en ſaignant, ou la médiane, ou la baſilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines, plutôt que de rien hazarder; il vaut mieux qu'il faſſe une ſaignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'approbation des ſpectateurs, que de ſe mettre au hazard d'eſtropier le malade pour le reſte de ſes jours.

Exception de quelques bras.

Tous les bras n'ont pas quatre veines où on puiſſe ſaigner; il y en a qui n'en ont que trois, d'autres deux, & on eſt quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras: ils en ont tous le même nombre; mais quand elles ſont ſi enfoncées, qu'on ne peut ni les voir, ni les ſentir, c'eſt la même choſe pour le Chirurgien, que s'il n'y en avoit point. Il faut donc qu'il s'accommode de la ſtructure du bras, qu'il ſe contente des veines qu'il y trouve, & qu'il faſſe de ſon mieux pour en ſortir à ſon honneur; & quand j'ai dit qu'il falloit qu'il s'adreſſât, ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ai entendu parler de ces bras où il y avoit de quoi choiſir.

Election de l'endroit qu'on doit ouvrir.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore ſe déterminer ſur l'endroit où on veut l'ouvrir; ce doit être toujours ſur celui où elle paroît le mieux, & au-deſſous des cicatrices des ſaignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au-deſſus, le ſang n'en ſortiroit pas ſi bien,

parce que ces cicatrices ayant rétreci la veine, il ne peut pas sortir avec la même liberté qu'il fait au-dessous où la veine a plus de diamétre. C'est pourquoi un Chirurgien qui veut ménager un bras qu'il a coutume de saigner, commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toujours en bas, il place ses ouvertures proche les unes des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrein qu'il retrouve en tems & lieu.

Comment on s'assure de cet endroit.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup d'ongle, mais de deux, l'un au-dessus de la veine, & l'autre au-dessous, & distant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre; il doit après cela resserrer sa ligature, pour tenir la peau du bras plus ferme, & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artere, la veine étant suffisamment gonflée, il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en haut, pour faire monter le sang contenu dans la veine, vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même-tems empoignant le bras avec sa main gauche, il en met le pouce sur la veine, pour empêcher le sang de retourner vers la main, & enfin, avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt indice, pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

Maniere de tenir la lancette, & de l'enfoncer.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vue de dessus l'endroit qu'il a marqué, il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts; sçavoir le pouce & l'indice par le milieu du fer, afin de la tenir avec plus de fermeté; il pose ensuite sur le bras le bout des autres doigts, pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems

qu'il doit faire la ponction ; sa main étant assurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la posant sur la marque inférieure, qui est le dessous de la veine, il l'enfonce, jusqu'à ce qu'il croye, ou qu'il soit sûr d'être dans la veine, & en la retirant, il fait une élévation, c'est-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge nécessaire pour faire une bonne saignée, le sang suit la lancette ; car en la retirant, il rejaillit plus ou moins loin, selon que la veine est grosse, & selon la chaleur & la vivacité du sang.

Trois façons d'ouvrir la veine.

L'ouverture de la veine se peut faire de trois façons, ou en long, ou en travers, ou de biais ; c'est la derniere qu'on doit préférer aux autres, tant parce qu'elle est plus commode pour l'Opérateur, qu'à cause qu'elle est la meilleure pour le malade, faisant l'ouverture de la veine plus grande, ce qui facilite la sortie du sang. Pour bien ouvrir la veine, il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir ; ils sont ployés quand ils portent la lancette jusques sur la veine, & la main étant alors appuyée par les autres doigts qui sont soutenus sur le bras du malade, la lancette entre par le seul allongement du pouce & de l'indice, & se retire de même. Si le Chirurgien se servoit de toute la main pour faire une aussi légere ouverture, ce seroit avec raison qu'on diroit de ce Chirurgien, qu'il auroit la main pésante.

L'ouverture se fait en deux tems.

L'ouverture a deux tems, celui de la ponction, & celui de l'élévation ; le premier est le tems qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans, & le second est le tems qu'il faut pour faire celui de dedans en dehors : quand la lancette entre, elle coupe avec les deux tranchans ; mais quand elle sort, elle ne coupe qu'avec le tranchant supérieur, qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajoutent un tems d'incision qu'ils mettent entre les deux autres, mais c'est multiplier les êtres sans né-

ceſſité, la ponction & l'élévation ne ſe pouvant faire ſans inciſion (*a*).

(*a*) On fera ici, en faveur des jeunes Chirurgiens, quelques remarques fort importantes ſur la ſaignée.

La ſaignée du bras eſt une opération dont les ſuites peuvent être fort dangereuſes. Elle demande par conſéquent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Or, ce qu'il doit principalement éviter en la faiſant, c'eſt de piquer l'artere, le tendon ou l'aponevroſe du muſcle biceps. Il faut donc qu'il ſoit bien inſtruit de la ſituation de ces parties, par rapport aux vaiſſeaux qu'il doit ouvrir.

L'Anatomie fait connoître parfaitement la ſituation du tendon, & de l'aponevroſe du muſcle biceps; mais elle ne peut apprendre exactement celle des arteres par rapport aux veines, parce que cette ſituation n'eſt pas tout-à-fait la même dans différens ſujets. Il y en a où l'artere eſt fort enfoncée, & d'autres où elle ne l'eſt pas beaucoup. Il y en a où cette artere accompagne la veine baſilique dans un aſſez long trajet; d'autres ou ces vaiſſeaux ſe croiſent ſeulement, & quelques-uns même où ils ſont dans tout leur trajet un peu éloignés l'un de l'autre. C'eſt pourquoi lorſqu'on veut piquer la veine baſilique vers le pli au bras, il faut, avant de mettre la ligature, reconnoître par le tact la ſituation de l'artere, afin de l'éviter. Cette précaution eſt d'autant plus néceſſaire, qu'il y a des ſujets où il ſe trouve une variation ſinguliere dans la ſituation de ces vaiſſeaux. M. Verdier a fait voir depuis peu à l'Académie de Chirurgie, un bras, dans lequel l'artere cubitale, qui pour l'ordinaire paſſe ſous les muſcles rond & radial interne, paſſoit au contraire au-deſſus, accompagnoit la veine baſilique, & n'étoit recouvert que de la peau & de la graiſſe. Il a vu une autre variation auſſi ſinguliere, où l'artere accompagnoit la veine céphalique.

Le vaiſſeau qu'on doit ouvrir eſt quelquefois poſé directement ſur le tendon du muſcle biceps, qui fait dans certains ſujets une ſaillie. Il faut alors faire mettre le bras de la perſonne que l'on ſaigne en pronation, & ce tendon, qui a ſon attache derriere la petite apophyſe du radius, ſe cache, pour ainſi-dire, & s'enfonce.

Lorſqu'on a poſé la ligature, ſi le vaiſſeau n'eſt pas bien apparent, on met le doigt index, ou le pouce d'une main ſur la veine, & on fait de l'autre main avec le

Auſſi-tôt que le ſang a rejailli, le Chirurgien reploye ſa lancette, qu'il met ſur le bord de l'aſſiette de la premiere poëlette, pour la retrouver aiſément; lorſqu'on la met ſur le lit, elle peut tomber, & ſe gâter, ou bien on eſt embarraſſé de la chercher dans le drap qui couvroit le lit, que des ſerviteurs auront ôté & emporté. Si la lumiere eſt en dedans, il ne faut pas la retirer par-deſſous le bras, de crainte de le brûler; il faut, au contraire, la porter en devant, dans le milieu du lit, afin qu'elle éclaire la ſortie du ſang. Il y a des malades qui la veulent tenir

Ce qu'il faut faire de la lancette & de la bougie après l'ouverture.

doigt du milieu & l'index, pluſieurs frictions le long de l'avant-bras, en commençant vers le poignet. Par ce moyen, on renvoye vers le pouce, ou le doigt index, la colonne du ſang qui eſt dans la veine, ce qui rend ce vaiſſeau plus ou moins ſenſible, & fait connoître s'il fournira une quantité ſuffiſante de ſang, s'il eſt enfoncé bien avant, le lieu où il l'eſt moins, eſt celui par conſéquent où il faut l'ouvrir.

Il ne faut jamais piquer, à moins que le vaiſſeau ne ſoit ſenſible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient; car on ne pourroit piquer qu'au hazard, ce qui ſeroit imprudent. Il y a des vaiſſeaux qui ne ſe font pas ſentir auſſi-tôt que la ligature eſt faite, mais quelque tems après.

S'il y a du danger à ouvrir les vaiſſeaux au pli du bras, à cauſe de leur petiteſſe, jointe à la proximité de l'artere ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet, ou même à la main.

Lorſque les vaiſſeaux ſont ſi enfoncés, qu'on ne les ſent pas dans le pli du bras, ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en raréfiant le ſang, fait gonfler les veines.

Quand le Chirurgien a choiſi le vaiſſeau, il doit l'aſſujettir, ſoit en mettant le pouce deſſus, comme l'Auteur l'enſeigne, ſoit en embraſſant avec la main l'avant-bras par derriere, de ſorte que la peau ſoit un peu tendue: cette derniere méthode a quelque avantage ſur l'autre; elle les aſſujettit avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle eſt néceſſaire pour les vaiſſeaux roulans.

Il faut porter la lancette plus ou moins perpendiculairement ſur la peau, à proportion que le vaiſſeau eſt

eux-mêmes, c'eſt à quoi le Chirurgien ne doit point s'oppoſer, tant parce qu'il en voit mieux ce qu'il fait, qu'à cauſe que cela occupe le malade, qui n'en tombe pas ſitôt en foibleſſe.

Ce qui oblige à relâcher la ligature.

Si le ſang, après ſon premier jet, ceſſe d'aller en arcade, ce rallentiſſement vient de ce que la ligature comprime trop l'artere; il faut donc, au plutôt, lâcher cette ligature, & à l'inſtant on voit le ſang venir comme auparavant. Ce ſeul article devoit ouvrir les yeux aux Anciens ſur la circulation; puiſqu'il n'eſt pas poſſible que l'avant-bras puiſſe contenir tout le ſang qu'on tire, il faut donc que ce ſang ſoit porté par quelque conduit: ce ne peut pas être par la veine dont on barre le chemin par le moyen de la ligature; il faut donc que ce ſoit par

Preuve manifeſte de la circulation du ſang.

plus ou moins enfoncé. Cette regle eſt d'une grande importance.

Si le vaiſſeau eſt très-enfoncé, il faut porter la pointe de la lancette preſqu'à plomb; car ſi on la portoit obliquement, elle pourroit paſſer par-deſſus. Si le vaiſſeau eſt ſi enfoncé, qu'on ne le puiſſe appercevoir que par le tact, il faut ne point perdre de vue l'endroit ſous lequel on l'a ſenti; on y porte la pointe de la lancette, on l'enfonce doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit entrée dans le vaiſſeau, ce qu'une légere réſiſtance, pareille à celle que l'on ſent lorſqu'on perce du canepin, & quelques gouttes de ſang font connoître: alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la lancette, en la retirant.

Ce ſont ordinairement les perſonnes graſſes qui ont les vaiſſeaux très-enfoncés, & par conſéquent il n'y a pas tant à craindre de piquer l'artere, le tendon ou l'aponevroſe, en ouvrant les vaiſſeaux enfoncés, qui ſont preſque toujours entourés de beaucoup de graiſſe, qu'en ouvrant des vaiſſeaux apparens.

Ces derniers ſont quelquefois colés ſur le tendon, ſur l'aponevroſe ou ſur l'artere; c'eſt pourquoi il faut, pour les ouvrir, porter la pointe de la lancette preſqu'obliquement. Lorſqu'elle eſt dans la cavité du vaiſſeau, on éleve le poignet, afin d'augmenter l'ouverture avec ſon tranchant. Si l'on portoit la lancette perpendiculairement, on riſqueroit d'atteindre l'une de ces parties, qu'il eſt dangereux de piquer.

l'artere, n'y ayant que ces deux sortes de vaisseaux qui conduisent le sang par toute la machine.

Il faut que le Chirurgien fasse ensorte que le sang aille en arcade, & cela seulement pour contenter le malade & les spectateurs; car la saignée est toute aussi bonne en coulant le long du bras. J'ai saigné plus de vingt fois M. Daquin, premier Médecin du Roi, il ne vouloit jamais que le sang sortît en jaillissant, il vouloit qu'il allât le long du bras, & prétendoit que la saignée en étoit meilleure. Il faut néanmoins que le Chirurgien s'accommode aux sentimens publics, qu'il éleve, ou qu'il fasse baisser la peau, afin de mettre les ouvertures de la peau & de la veine vis-à-vis l'une de l'autre, & faire ainsi sortir le sang en fontaine; il faut qu'il ploye un peu le bras du malade, afin que la peau ne pressant pas trop l'ouverture, le sang sorte mieux, il faut encore qu'il soutienne le bras, qui se fatigueroit & s'appésantiroit, s'il n'étoit pas soulagé par la main du Chirurgien: il doit empêcher que le malade ne regarde son sang, s'il est du nombre de ces poltrons, à qui une goutte de sang fait peur: il lui donnera quelque chose de rond dans la main, qu'il lui faut faire tourner sans trop la serrer, il faut que ce soit par un mouvement réglé, qui puisse hâter le sang de se porter vers l'ouverture de la veine.

De ce qu'on donne au malade à tenir dans sa main.

Il y a quelques Chirurgiens à Paris qui portent dans une poche faite exprès, un bâton G. de la longueur d'un pied & demi, garni de velours, & même brodé; ils le donnent à tenir au malade aussitôt que la piquure est faite; ils prétendent que ce bâton n'est pas seulement pour le tourner dans la main, mais que le bout de ce bâton posant sur le lit, sert à appuyer le bras du malade. Je n'ai point pratiqué cette galanterie, je me suis contenté de donner mon étui, & même avant la saignée, comme je vous ai dit.

Office des serviteurs.

On ne peut pas se passer de serviteurs en saignant, il en faut au moins deux ; l'un qui tienne la lumiere d'une main, & la poëlette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui apporte les poëlettes vuides, & les reporte sur la table quand elles sont pleines, qui donne la bande & la compresse dans le tems qu'on en a besoin, & qui puisse apporter tout ce qui seroit nécessaire, en cas que le malade tombât en foiblesse.

Regle de la quantité du sang à tirer.

La quantité du sang qu'on doit tirer, n'est point égale en toutes sortes de sujets : si c'est une saignée ordonnée par un Médecin, le Chirurgien a sa loi écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme plus que ce qui lui est ordonné ; si c'est une saignée de précaution, il la proportionnera aux forces & au tempérament du sujet ; s'il la soutient bien, il la fera plus grande ; s'il pâlit, & qu'il commence à se trouver mal, il la finira aussi-tôt. Enfin, il est une infinité de circonstances que je ne puis pas toutes rapporter ici. J'ai remarqué que quand j'ai saigné des maris, en présence de leurs femmes, les femmes ne vouloient point que je tirasse beaucoup de sang, & que quand j'ai saigné des femmes, les maris n'étoient point contens, que la saignée ne fût ample & copieuse : ils ont les uns & les autres leurs raisons, qui ne sont pas difficiles à deviner.

Ordre des poëlettes.

Lorsque la premiere poëlette H. est presque pleine, on fait apporter la seconde I. qu'on place sous cette premiere, afin qu'en la retirant, le sang tombe dans cette seconde ; on en use de même pour la troisiéme K. & pendant que cette derniere s'emplit, on fait apporter la bande & les compresses ; on a soin que celui qui porte les poëlettes de sang du lit sur la table, aille doucement, afin de ne le point répandre sur l'assiette, & qu'il les mette selon le rang qu'elles ont été tirées. Pour arrêter le sang, il faut délier la ligature, prenant

garde qu'elle ne trempe dans la derniere poëlette, qu'on ne fait point emporter que la ligature ne soit ôtée, & qu'on ne se soit rendu maître du sang; pour y parvenir, on pose deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture; sçavoir, le doigt indice, & celui du milieu; ensuite avec ces deux doigts, on fait faire à la peau un petit mouvement demi-circulaire, par le moyen duquel le sang s'arrête, sans qu'il en sorte une seule goutte. Alors on fait porter sur la table la derniere poëlette, pour la mettre au rang des autres.

Le Chirurgien prend ensuite une petite compresse L. de la main droite, & avant que de la poser, il peut ôter ses deux doigts qui tenoient l'ouverture sujette pour en laisser dégorger un peu de sang, puis les remettant, il arrête le sang une seconde fois, & aussi-tôt il pose la compresse sur l'ouverture, après quoi il en met une seconde M. plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main gauche, il essuie avec le coin d'une serviette mouillée, le sang qui peut avoir gâté le bras, puis il pose sur les compresses une bande N. à six doigts d'un de ses bouts qu'il fait pendre derriere le bras; il tourne un circulaire au-dessus du coude, & repassant la bande sur la saignée, il fait un autre circulaire à l'avant-bras, ce qu'il continue en croisant toujours sur les compresses autant de fois que la bande le peut permettre. Il en noue les deux bouts OO. sur le derriere de l'avant-bras, & afin que les compresses ne puissent couler pendant la nuit, il les attache à la bande avec une épingle. Il recouvre le bras en abbaissant la manche de la camisole & de la chemise, & le faisant ployer, il le remet dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainsi ployé sur son estomac, de crainte que s'il le remuoit, le sang ne vînt à s'échapper. Du bandage.

Si je conseille de mettre deux compresses, c'est pour le mieux; car il est certain qu'une petite Utilité des deux compresses.

compresse appuyée par-dessus une plus grande, comprime beaucoup mieux l'incision qu'une seule, ce qui fait qu'elle est plutôt réunie. Je sçais que la pratique ordinaire est de ne s'en servir que d'une, & souvent j'en ai usé ainsi. Au reste, si on avoit essuyé le sang avec la compresse qu'on va poser sur la chair, il ne la faudroit pas appliquer du côté où seroit le sang, cela pourroit faire un durillon sur la plaie; mais il la faudroit tourner de l'autre côté.

La pratique ancienne étoit de mouiller la compresse, & il y en a encore qui la suivent: en m'apprenant à saigner, on me la faisoit mouiller; mais je me suis défait de cette méthode, je la pose séche, & je m'en trouve bien. J'ai cela de commun avec la plûpart des bons Phlébotomistes, qui aujourd'hui ne la trempent dans aucune liqueur; une compresse mouillée en se desséchant, s'endurcit, & devient un corps dur, capable de meurtrir l'endroit où elle est appliquée. On ne la doit mouiller que quand il y a un petit trombus, qui est une petite élévation autour de l'ouverture quand elle est petite, ou lorsqu'on croit qu'il y a un peu de sang épanché entre cuir & chair; mais ces accidens n'arrivent point, quand on a fait une ouverture suffisante.

Les cas où il faut mouiller les compresses.

Après que la saignée est faite, & que le bras est bandé, le Chirurgien n'est pas encore quitte de son opération: s'il arrive que le malade tombe en foiblesse, il faut qu'il le fasse revenir au plutôt, en lui ôtant les oreillers de dessous la tête, & le couchant tout à plat, en lui jettant de l'eau au visage, en lui faisant sentir du vinaigre, de l'eau de la Reine d'Hongrie P. ou quelque chose de très-fort, en lui frappant dans les mains, & en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres, pour lui donner de l'air, & ainsi lui procurer la facilité de respirer avec liberté. Le malade étant revenu, on lui peut donner

Secours pour le malade qui tombe en foiblesse.

donner à boire un demi-verre, moitié eau & vin Q. s'il avoit la fiévre, on lui donneroit de la tisane; puis ayant remis le bras dans une bonne situation, on le laisse en repos.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade étant fini, le Chirurgien s'approche de la table pour voir le sang. Il y en a qui soufflent l'écume qui est dessus, ou qui l'ôtent avec une carte ou une plume; ils prétendent qu'en découvrant ainsi la superficie du sang, on en voit mieux la bonne ou mauvaise qualité. Pour moi, je ne me suis jamais donné la peine de l'ôter, parce que je crois que ce petit mouvement pouvant déranger les fibres superficielles du sang, il peut empêcher d'en connoître les qualités, & d'autant plus que l'écume ne couvrant point la totalité de la poëlette, on peut juger par ce qui est découvert de la nature du sang. Les Médecins demandent presque toujours, en venant voir le malade, si la saignée a été bonne, & si le sang est bien venu: quand on a laissé l'écume dessus, c'est une preuve convainquante qu'il est sorti en arcade & avec vîtesse; ce sont ainsi des questions & des conséquences épargnées, puisqu'ils n'ont qu'à jetter les yeux sur le sang, pour être informé de la maniere que la saignée s'est passée.

Remarque à faire sur le sang sorti.

Il ne faut pas manquer de marquer les poëlettes, en mettant un petit morceau de papier sur la premiere, deux sur la seconde, & trois sur la troisiéme: d'une aussi légere omission, on en feroit un crime au Chirurgien, quand on viendroit pour décider des qualités du sang, quoique l'embarras de sçavoir laquelle est la premiere ou la seconde poëlette, soit de très-petite conséquence. Il y a des poëlettes qui sont marquées par un, deux & trois; mais il faut les apporter dans leur rang, & comme il arrive souvent qu'un serviteur se peut tromper, & que la gravure qui est sur le bord de la poëlette

Distinction des poëlettes.

peut être couverte de sang, c'est le plus sûr de les marquer avec du papier.

Jugement favorable que l'Opérateur doit toujours porter sur le sang tiré.

Un des Domestiques présente au Chirurgien le bassin R. pour laver sa lancette, il verse dessus de l'eau qui est dans l'aiguiere S. & avec la serviette T. il essuie ses mains & sa lancette. Il faut ensuite qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le besoin qu'il avoit de cette saignée : si le sang est sorti avec vigueur & en abondance, il lui fait voir la nécessité qu'il y avoit d'en ôter, en lui disant que le trop qu'il en avoit pouvoit lui causer quelque maladie dangereuse & mortelle. S'il est tombé en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la soutenir, il lui assure que les saignées qui vont jusqu'au cœur sont les meilleures : si le sang est vilain & corrompu, il lui dit que ce qu'on en a vuidé, donnera moyen par le secours de la circulation à celui qui reste de se purifier : s'il est beau & vermeil, il s'en réjouira avec le malade, en lui disant que c'est une preuve infaillible, que celui qui demeure dans ses veines est de pareille nature, & qu'un pareil sang promet une santé de longue durée. Enfin, de quelque maniere que la saignée ait tourné, il doit en tirer des conséquences avantageuses pour le malade.

Il est bon au malade de boire un verre d'eau après la saignée.

On ne manque pas de faire quelques questions. Si le malade demande, par exemple, s'il peut boire un verre d'eau immédiatement après la saignée ; bien loin de s'y opposer, il faut même le lui conseiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal, & au contraire, il peut produire un bien ; car cette eau passant promptement dans les vaisseaux pour remplacer le sang qui vient d'en être vuidé, elle ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reste, qui est l'intention pourquoi on la donne. J'ai vu quelques Dames qui faisoient apporter dans leur chambre un seau plein d'eau de puits bien fraîche, & qui fai-

Pratique superstitieuse.

ſoient jetter leur ſang dans cette eau auſſi-tôt qu'il étoit ſorti ; elles prétendoient que par la vertu de la ſympathie, le ſang qui leur reſtoit en étoit rafraîchi : je laiſſe à juger ſi elles avoient raiſon ou non. Mais je ne combattois point leur opinion, perſuadé que ſi cette eau ne produiſoit point le bien qu'elles en attendoient, au moins elle ne pouvoit faire aucun mal.

Le ſommeil eſt permis après avoir bu de l'eau.

Une queſtion qui eſt ſouvent faite par les malades, c'eſt de demander s'ils peuvent dormir après la ſaignée. Juſqu'à préſent je l'ai vu défendre ; mais je n'en ai pas pu pénétrer la raiſon, à moins que ce ne ſoit la crainte que le bras ne ſe débande pendant le ſommeil : s'il y en a quelqu'autre, elle eſt au-deſſus de mes connoiſſances ; mais s'il n'y avoit que celle-là, elle ne doit pas priver le malade d'un doux repos que la ſaignée lui procure, c'eſt pourquoi après avoir bu un verre d'eau, je ne m'oppoſe point au ſommeil qui vient ſe préſenter après la ſaignée.

Lieu où le ſang doit repoſer.

Le ſang tiré ne doit point être expoſé au grand air, ni au ſoleil, mais à l'ombre ſur une table dans un endroit ni trop chaud ni trop froid, afin qu'en refroidiſſant peu à peu la ſéparation des liqueurs qui le compoſent, ſe puiſſe faire en prenant chacunes leurs places, ſelon leur épaiſſeur ou leur légereté. Le Chirurgien finit, en conſeillant au malade de prendre un bouillon une heure après, étant la nourriture la plus convenable après la ſaignée, & enſuite ayant reçu le ſalaire de ſes peines, qui eſt très-médiocre aujourd'hui, il prend congé de la compagnie.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre viſite à la perſonne ſaignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le ſang, pour pouvoir répondre à toutes les queſtions que le malade lui fera ſur la bonne ou mauvaiſe qualité de ſon ſang. De quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de conſolant, & quand même il auroit acquis un dégré

de pourriture qui feroit craindre quelque maladie fâcheuse, il ne doit point l'allarmer sur l'avenir, il doit seulement lui faire entrevoir qu'il ne faut rien négliger pour tâcher de corriger & purifier son sang des mauvaises dispositions qui y sont, qui pourroient par la suite devenir sérieuses, & causer des désordres manifestes & dangereux.

Abus vulgaire sur la bonté du sang sorti par une petite, ou par une large ouverture.

C'est une erreur de croire que par une petite ouverture il n'y ait que le beau sang qui sorte; le Public est infatué de cette opinion, dont il est impossible de le désabuser. Il est vrai que le sang sorti par un petit filet paroît rouge & vermeil, parce qu'ayant été long-tems à emplir la poëlette, l'air a eu plus de loisir de le refroidir, & il s'est coagulé avant que les séparations ayent pu se faire; mais il n'est pas moins mauvais que celui qui est resté, & une grande ou petite ouverture tire également le sang tel qu'il est dans ses vaisseaux, de même qu'un petit ou un gros foret tire du vin pareil à celui qui est contenu dans le tonneau.

D'où vient la différente couleur de ce sang.

Si on reçoit le sang dans le creux des assiettes, il paroîtra très-beau, parce qu'étant d'un volume plus étendu, il est plutôt refroidi, & par conséquent coagulé, avant que les particules lourdes & légeres se soient séparées; ou pour parler à la mode, il est plus frappé par l'air, qui y laissant plus de nitre, lui donne cette couleur vermeille qu'on y voit. Mais si on le reçoit dans des poëlettes qui soient plus creuses & plus étroites, conservant sa chaleur plus long-tems, le grossier a le tems de tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu, & le plus séreux de nager sur la superficie. La preuve en est convainquante, lorsqu'une poëlette est trop pleine, & qu'elle répand par-dessus, le sang qui est sur l'assiette est d'une très-belle couleur, & celui de la poëlette quelquefois si vilain, qu'on croiroit que ce sont deux sangs différens, quoique ce soit véritablement le même.

On ne permet pas trop aux Chirurgiens de raisonner sur les differentes qualités du sang, c'est pourquoi je n'en parlerai point ici, quoique ce soient eux qui les premiers en peuvent juger : dès que le sang après la piquure a rejailli sur le drap, les Chirurgiens par les taches qu'il y fait, connoissent s'il est bon ou mauvais ; & pendant la saignée en tombant dans la poëlette, il s'en éleve une vapeur qui frapant les narines du Chirurgien, lui fait juger de sa bonne ou mauvaise qualité ; mais laissant le reste à ceux qui en doivent juger souverainement, je demande seulement que rendant justice au Chirurgien, on ne l'accuse point quand on ne trouve pas le sang qu'il a tiré aussi mauvais qu'on croyoit qu'il dût l'être.

On connoît le sang par les taches qu'il fait & l'odeur qu'il rend.

La saignée qui est l'operation de la Chirurgie la plus commune, & celle qui paroît la plus simple, est néanmoins celle qui est accompagnée de plus d'accidens : il y en a qui peuvent arriver par la faute du Chirurgien, comme la piquure du nerf & du tendon, ou de l'artere ; mais il en est une infinité qui en sont des suites fâcheuses, quoiqu'on les ait bien faites, & dont on veut rendre le Chirurgien responsable. Celui qui saigne le plus, est le plus exposé à ces malheurs, parce qu'étant en réputation pour la saignée, les plus difficiles lui tombent en partage. De l'aveu de tous les Chirurgiens, c'est l'operation la plus perilleuse, & celle qui leur donne le plus de sujet de mortification ; ils n'aspirent tous qu'à la quitter le plutôt qu'ils le peuvent, & dès qu'ils sont venus à Paris dans la haute pratique ils abandonnent avec joye la saignée, & ils croient s'être tiré une grosse épine du pied.

Accidens de la saignée.

Le moindre de tous les accidens, c'est de manquer une saignée ; il y a souvent plus de prudence à retirer sa lancette sans avoir de sang, que de vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de

De la saignée blanche.

la lancette en avoir à quelque prix que ce soit, & il vaut mieux faire une saignée blanche, que de se mettre dans le hazard de piquer une artere ou un nerf dans des bras où la veine entourée de graisse qui n'est pas capable de l'appuyer, s'échappe à la pointe de la lancette. Si celui qui tient la lumiere, la change de place dans l'instant de la piquure, ou si le malade craintif retire son bras dans ce moment, ce sont des raisons pour faire manquer, & quoique ce ne soit pas la faute du Chirurgien, on ne laisse pas de le lui imputer par l'injuste disposition où on est de le rendre responsable de tous les évenemens (*a*).

D'où vient l'échimose.

S'il survient une échimose autour de la saignée, ou si ce sang qui est épanché forme un petit abscès qui supure par l'ouverture de la saignée, c'est toujours la faute du malade qui s'est servi de son bras trop tôt, & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le sang de s'échapper de la veine, qui n'ayant pû sortir au dehors à cause du bandage se sera extravasé entre la peau & la veine (*b*); comme il arriva à une femme de chambre d'une Dame de la premiere qualité, que j'avois saignée le matin, &

(*a*) On manque encore une saignée, parce que le vaisseau étant très-enfoncé, on ne porte pas la lancette assez avant ou assez perpendiculairement, parce que le vaisseau est roulant, & qu'il fuit, pour ainsi dire, la lancette; parce qu'on pique à côté du vaisseau, ou au milieu de beaucoup de cicatrices, qui assez souvent en retrecissent le diamettre. Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces causes a fait manquer la saignée pour éviter un pareil inconvenient.

(*b*) L'échimose peut être encore une suite d'une petite tumeur appellée trombus, formée de sang épanché sous la peau, soit parce qu'on a piqué la veine de part en part, soit parce que l'ouverture de la peau ne se trouve pas vis-à-vis de celle du vaisseau, soit enfin parce que l'ouverture de la peau est plus petite que celle de la veine.

qui une heure après alla peigner & habiller sa Maîtresse, ne voulant pas qu'elle sçût qu'elle avoit été saignée. Elle m'envoya chercher, parce que son bras lui faisoit beaucoup de douleur ; & quoiqu'elle le voulût cacher à sa Maîtresse, je le lui allai dire aussitôt, afin qu'elle fût informée de la vérité. Elle la gronda fort de s'être fait saigner à son insçû, & s'il étoit vrai qu'elle en eût besoin, de ne s'être pas tenue en repos.

Il y a dans l'avant-bras une aponevrose large qui l'enveloppe, & qu'on a prise jusqu'à present pour la membrane commune des muscles. Quand on est obligé de saigner une mediane avancée, on ne peut gueres se dispenser de toucher cette aponevrose, qui cause quelquefois un frémissement qu'on ressent jusqu'au bout des doigts; c'est pourquoi il faut éviter ces sortes de saignées autant qu'on peut. Mais si on n'avoit pas pû saigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y surviendroit fluxion, douleur, dureté, & quelquefois un abscès ; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoique ces accidens ne soient pas causés par la faute du Chirurgien, il faut néanmoins qu'il travaille à y remedier, de crainte qu'ils n'ayent de la suite, & que ceux qui ne sont pas instruits comme la chose s'est passée ne l'agravent & ne lui tombent à dos. Si c'est une simple échimose, en la bassinant avec de l'eau-de-vie ou de l'esprit de vin, on la guerit ; s'il y a du sang qui veuille venir à suppuration, on lui aide avec l'emplâtre divin & un peu de basilicon, & quand le pus est sorti par la saignée, on dessèche avec l'emplâtre de ceruse brûlée. Si c'est une fluxion sur l'avant-bras causée par l'attouchement de l'aponevrose, on saigne plusieurs fois de l'autre bras pour détourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie ; on fait de bonnes embrocations avec les huiles rosat, de camomille,

de mélilot & de vers, & on se sert de cataplasmes anodins & résolutifs (*a*).

Il se fait quelquefois un dépôt sur le bras saigné quoique l'operation n'y ait point de part; ce qui arrive à des personnes cacochimes accablées d'humeurs qui sont prêtes à se jetter sur quelque partie. Si on les saigne dans ce tems-là ces humeurs se déterminent à couler sur la partie qu'on a vuidée par la saignée: le lendemain on trouve le bras gonflé & douloureux, qui enfle à vû d'œil, & qui grossiroit extraordinairement, si on ne travailloit à détourner ce torrent par de grandes saignées faites à l'autre bras, par des cordiaux pris interieurement, & par l'application des remedes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de les résoudre & de défendre le bras contre celles dont il est abreuvé. La furie de ces humeurs est quelquefois si grande que j'y ai vû la gangrene dès le deuxiéme jour, & le malade mourir le troisiéme. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reine, qui chagrine d'avoir perdu un fils unique tomba malade; je la devois saigner le lendemain, mais elle changea de sentiment, elle aima mieux aller à une maison de campagne qu'elle avoit proche de Versailles; elle s'y fit saigner du pied, le dépôt se fit si grand sur la jambe & la cuisse, que la gangrene y survint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois M. le Duc de Saint-Simon fut saigné à Paris par un Chirurgien des plus employés; il se

Cure des dépôts.

(*a*) C'est un bonheur pour le malade & pour le Chirurgien quand les accidens qui ne surviennent que trop souvent à la piquure de l'aponevrose du muscle biceps cedent aux remedes que l'Auteur propose ici. Mais lorsqu'ils y résistent, il faut examiner s'il n'y a point quelque épanchement de liqueur, ce qu'on peut reconnoître à la fluctuation. En ce cas, il faut ouvrir la tumeur, pour donner issuë aux matieres, qui pour l'ordinaire se trouvent épanchées sous l'aponevrose, & causent des accidens très-fâcheux.

fit ſur ſon bras une fluxion cauſée par la diſpoſition où il étoit, qui ſe termina par un abſcès qu'on ouvrit, & dont il fut gueri en trois ſemaines ſans en être eſtropié. On n'accuſoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon, ou le nerf; tout le monde lui faiſoit ſon Procès; mas une guériſon auſſi prompte l'a juſtifié, en faiſant voir que ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offenſée, puiſque quand elles le ſont il faut pluſieurs mois pour les guerir.

De la piquure d'un tendon ou d'un nerf.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera malheureuſement un tendon, ou un nerf; mais ces piquures ne ſont pas mortelles (*a*): il faut qu'il y apporte le remede que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en inſtruire, je crois ne pouvoir pas mieux faire que de rapporter ici l'hiſtoire du Roi Charles IX. à qui ce malheur arriva: La voici dans les termes qu'Ambroiſe Paré, ſon premier Chirurgien, & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laiſſée par écrit. » Le Roi ayant la fiévre, » Monſieur Chapelain ſon premier Médecin & » Monſieur Caſtellan, auſſi Médecin de Sa Majeſté » & premier Médecin de la Reine ſa Mere, lui » ordonnerent la ſaignée. Pour la faire on appella » un Chirurgien qui avoit bruit de bien ſaigner; » lequel cuidant faire ouverture à la veine, piqua » le nerf, qui fit promptement écrier le Roi, di- » ſant avoir ſenti une très-grande douleur; par » quoi aſſez hautement je dis qu'on deſſerrât la li- » gature, autrement que le bras enfleroit bien

(*a*) Ces piquures ne ſont pas mortelles, quelquefois même on n'en eſt pas eſtropié, lors même qu'on eſt obligé de couper le tendon. * On voit dans le Mercure de France, Juillet 1732, qu'une perſonne à qui M. Granier fut obligé de couper le tendon du muſcle biceps à la fin du corps charnu de ce muſcle, & aſſez près de ſon inſertion au radius, a conſervé le mouvement & la force de ſon bras.

* Voy. l'ext. d'une Séance publique de l'Académ. de Chirurg.

» fort, ce qui advint subit avec une contraction
» du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit fléchir
» & étendre librement, & y étoit la douleur ex-
» trême tant à l'endroit de la piquure que de tout
» le bras. Pour le premier & plus prompt remede
» j'appliquai une petite emplâtre de basilicon de
» peur que la plaie ne s'aglutinât, & par-dessus
» tout le bras des compresses imbues en oxicrat,
» avec une ligature expulsive, commençant au car-
» pe & finissant près l'épaule, pour faire renvoi
» du sang & esprits au centre du corps, de peur
» que les muscles ne reçussent trop grande fluxion,
» inflammation & autres accidens. Cela fait, nous
» nous retirâmes à part pour aviser & conclure
» quels médicamens on y devoit appliquer pour
» appaiser la douleur & obvier aux accidens qui
» viennent ordinairement aux piquures des nerfs.

Conseil de Paré en de semblables cas.

Je mis sur le bureau qu'on devoit mettre dans la piquure de l'huile de térébenthine assez chaude avec un peu d'eau-de-vie rectifiée, & sur tout le bras une emplâtre de diachalciteos dissout avec vinaigre & huile rosat, en continuant la susdite ligature expulsive. » Mes raisons étoient que la sus-
» dite huile & eau-de-vie ont puissance de péné-
» trer jusqu'au fond de la piquure & de secher
» l'humidité qui sortoit de la substance du nerf,
» & par leur chaleur, tant actuelle que potentielle,
» calmer la douleur; & ladite emplâtre de dia-
» chalcitheos a pareillement vertu de résoudre l'hu-
» meur jà courue au bras, & empêche la descente
» d'autres humeurs. Quant à la ligature, elle sert à
» roborer & restraindre les muscles, exprimer
» & renvoyer aux parties superieures l'humeur jà
» descendue, & empêcher nouvelle fluxion, ce
» que lesdits Médecins accorderent & conclurent
» tels remedes y être utiles & nécessaires. Par ainsi
» la douleur cessa, & pour davantage résoudre,
» étant l'humeur contenue en la partie, on usa puis

» après des remedes résolutifs & desficatifs comme
» de celui-ci. ℞. farine d'orge & d'orobe deux on-
» ces de chaque, fl. de camom. & de mélilot deux
» pincées de chaque, beure frais une once & demie,
» lessive de barbier suffisamment pour un cataplas-
» me. Le Roi demeura trois mois & plus sans pou-
» voir bien fléchir & étendre le bras, néanmoins,
» graces à Dieu, il fut parfaitement bien gueri,
» sans que l'action fût demeurée aucunement vi-
» tiée.

De l'ouverture à l'artere par mégarde.

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert une artere, ou qu'il les ait ouvertes l'une & l'autre, ce qu'il connoîtra aussi-tôt par la sortie impétueuse du sang, il ne faut point qu'il perde le jugement, ni qu'il donne à connoître au malade qu'il est embarrassé, parce qu'il n'est pas impossible d'y remedier sans même que le malade s'en apperçoive. Pour prouver ce que j'avance & en instruire le jeune Chirurgien, je vais rapporter ce que j'ai vû faire à mon Maître d'apprentissage en pareille occasion. Il alloit pour saigner un Pensionnaire au College d'Harcourt, & il me mena avec lui pour tenir la lumiere. Il ouvrit l'artere, dont le sang se lança comme un trait d'arbalette de l'autre côté du lit; il faisoit une très-grande arcade, il sortoit en sautillant & il s'élevoit dans le plat une écume d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant connu que c'étoit l'artere qui étoit ouverte, il ne s'étonna point, il dit au malade que son sang étant aussi échauffé, il falloit en tirer beaucoup afin que cette saignée calmât cette grande chaleur, il demanda un second plat, & en tira jusqu'à ce qu'il vit que le malade commençoit à tomber en foiblesse. Il avoit mis pendant que le sang sortoit, une piece de monnoye dans la compresse, & avoit demandé une seconde bande. A mesure que le malade s'affoiblissoit, l'arcade que faisoit le sang diminuoit & baissoit. Ayant ôté la ligature, & le

Moyen de remedier à cet inconvenie

malade étant évanoui, le sang cessa de sortir. Il prit ce moment pour appliquer la compresse & bander le bras qu'il serra plus qu'à l'ordinaire; & mit deux bandes; & ayant ployé le bras sur l'estomac du malade, il l'attacha à sa camisolle de crainte qu'il ne l'étendît, il lui jetta de l'eau au visage, lui fit sentir du vinaigre & le fit revenir de son évanouissement. Il eut soin de faire jetter le sang avant que de s'en aller, & il recommanda bien au malade de ne point remuer son bras, lui disant que s'il se débandoit, son sang étoit si furieux qu'il seroit mort avant qu'on pût le secourir. Le soir feignant d'avoir été appellé pour un malade dans son voisinage, il l'alla voir, & trouva que le malade avoit été assez obéïssant pour avoir laissé son bras dans le même état qu'il l'avoit mis; le lendemain il lui rendit encore visite, & quoique le malade se plaignît que son bras étoit bien serré, il lui persuada de n'y toucher que le troisiéme jour, & encore après l'avoir débandé il y remit une nouvelle compresse & une autre bande pour plus grande sûreté. La cicatrice se fit comme celle d'une veine; & le malade a cru qu'on ne lui avoit jamais fait une meilleure saignée (*a*).

(*a*) La tumeur lymphatique, la douleur, l'engourdissement, & la piquure du perioste, sont encore des accidens qui peuvent être des suites de la saignée.

La tumeur lymphatique qui survient dans le lieu de la piquure après la saignée, est formée par une lymphe épanchée d'un ou de plusieurs vaisseaux lymphatiques qu'on a ouvert en même-tems que la veine.

Cette tumeur ne change point la couleur de la peau; elle est sans douleur, & souvent reluisante; elle ne se forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre des vaisseaux lymphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas se faire si parfaitement, qu'elle ne laisse une petite fistule imperceptible par où la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoît cet écoulement à la chemise qui en est moüillée.

Une compresse épaisse & trempée dans une eau spiri-

Je finis l'article de la saignée par l'histoire d'un nommé Damascéne, qui vint à la Cour en l'année 1669. Elle vous fera voir que de tout tems il s'est élévé des gens qui ont attaqué ce grand remede, Histoire d'un Charlatan ennemi de la saignée.

tueuse qu'on applique sur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle résiste à ce remede, on y fait une petite ouverture pour donner issue à la lymphe épanchée, & l'on fait ensuite sur l'endroit ouvert une légere compression. S'il n'y a point de tumeur, mais seulement une petite ouverture par où la lymphe s'écoule, une compression faite dessus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réunion. Lorsque ce moyen ne réussit pas, on applique la pierre infernale, qui en cautérisant un peu le vaisseau lymphatique, & détruisant les callosités, procure la consolidation entiere du vaisseau, & de la petite ouverture devenue fistuleuse. Une emplâtre de céruse mise sur l'ouverture & la compression, après l'application de la pierre infernale, achevent la guérison.

On sçait qu'il y a un petit cordon de nerfs appellé cutané intérieur, qui accompagne la veine basilique, un autre appellé musculocutané, qui passe derriere la veine médiane, & un autre rameau de nerf crural qui accompagne la veine saphene.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine, on pique ou l'on coupe un de ces petits cordons de nerfs. Quand on le pique seulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où se distribue le nerf, & qui continue quelquefois à se faire sentir pendant quelque tems, mais avec moins de violence! Quand on le coupe totalement, on excite d'abord, comme en le piquant, une douleur vive, à laquelle succede un engourdissement le long de la partie où le nerf coupé se distribue.

Il est difficile de prévoir cet accident, & s'il y a un moyen de l'éviter, c'est d'ouvrir les veines suivant leur longueur; mais cela n'est pas toujours possible.

Pour appaiser la douleur, on frotte toute la partie douloureuse avec un mêlange d'huile d'amandes douces, d'huile de vers & d'eau-de-vie.

On remédie à l'engourdissement avec le baume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle ensemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mêlange.

& que tous les efforts qu'on a fait pour le détruire n'ont servi qu'à en faire connoître l'utilité & la néceſſité. Ce Damaſcéne étoit un homme bien fait, de belle phiſionomie, vêtu très-proprement en Médecin; avec ce grand extérieur, il parloit bien, & étoit très-hardi. Il débuta par condamner la ſaignée, diſant que c'étoit aſſaſſiner une perſonne que de la ſaigner, parce que ſelon lui, on ôtoit le ſang qui étoit le thréſor de la vie. Il publioit que c'étoit la Lune qui gouvernoit nos corps, que c'étoit

En ouvrant la veine cubitale ou la veine radiale vers le poignet, la veine ſaphene à la mallé le interne ou ſur le pied, & l'artere ou la veine temporale, on peut piquer le périoſte, ſi l'on enfonce la lancette trop avant, ou ſi le malade fait quelque mouvement.

La douleur qui ſe fait ſentir au-deſſus & au-deſſous de l'endroit piqué, & la réſiſtance conſidérable qu'on a ſe: ti à la pointe de la lancette qui s'en trouve émouſſée, font connoître qu'on a touché le périoſte.

Une douleur, une tenſion & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où ſe trouve le périoſte piqué, ſont quelquefois les ſuites & les ſignes de la léſion de cette partie.

Quand ces accidens ne ſont pas conſidérables, quelques compreſſes trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de vie, & dans quatre d'eau commune, ſuffiſent pour y remédier. Lorſque l'inflammation eſt diſſipée, il faut mettre une emplâtre de l'onguent de la mere, ou de Nuremberg, ſur la petite plaie de la ſaignée, pour en faire ſuppurer les bords. Si ces accidens ſont violens, on applique ſur la partie un cataplaſme anodin, & ſur la plaie un peu de ſuppuratif, qui en l'entretenant ouverte, excite toujours un petit ſuintement, & même une petite ſuppuration. Lorſque la douleur & l'inflammation ſont diſſipées, on met une emplâtre de l'onguent de la mere ſur la plaie, qu'on deſſéche enſuite avec l'onguent de céruſe ou de pompholix, &c. Ces accidens ne ſe terminent pas toujours ſi heureuſement, ils obligent quelquefois à débrider le périoſte enflammé, trop tendu & prêt à tomber en pourriture, ce qui feroit un grand délabrement. L'inciſion faite pour débrider le périoſte, découvre l'os, qu'on doit panſer ainſi que la plaie faite aux parties molles, ſuivant les regles de l'Art.

elle qu'il falloit consulter sur toutes nos maladies ; & qu'avec des opiates, des antidotes & des élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la Lune, il n'y avoit point de malade qu'il ne guérît. Il fit imprimer un petit Livre pour établir sa doctrine, il alloit au dîner du Roi, où il vantoit les merveilles qu'il avoit faites ; il suivoit la Reine à sa collation dans le jardin du Boulaingrin, où il se faisoit écouter comme s'il eût été un Oracle. Un Garçon Apothicaire de M. Stuart y étant un jour, prit la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas souffrir que ce Charlatan lui en imposât ; que c'étoit un bâteleur & un ignorant, qu'il l'avoit vu monter sur le théâtre à Rennes & à Nantes, & qu'il ne connoissoit aucune des plantes dont il parloit ; & pour le prouver, il entra dans un petit bois qui étoit proche ; il en cueillit sept ou huit qu'il apporta devant la Reine, & que Damascéne ne put nommer. Il ne laissa pas que d'avoir beaucoup de Sectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour qu'ailleurs ; mais la suite n'ayant pas répondu à ses promesses sur plusieurs malades qui se mirent entre ses mains, & le Roi ayant connu qu'il n'y avoit que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout son procédé, donna ordre qu'on le chassât de la Cour après quatre mois de séjour qu'il y avoit fait. Deux Gardes de la Prevôté le prirent un matin, & le conduisirent à une lieuë de Saint-Germain, & là, en le quittant, ils lui dirent que le Roi lui défendoit d'y revenir jamais, sur peine des Galeres.

FIG. XLIV. POUR L'ANEVRISME.

DE L'OPERATION DE L'ANEVRISME.

CE mot d'Anevrisme ou d'Anefrisme, est dérivé du mot grec *anefrinin*, qui veut dire étendre ou élargir, parce que c'est une tumeur pulsative, molle & obéissante au toucher, causée par l'élargissement de l'artere, ou par l'épanchement du sang arteriel hors de son vaisseau.

Deux especes d'anevrismes.

Cette définition nous apprend qu'il y a deux sortes d'anevrisme; l'une qui est faite par dilatation de l'artere, qui s'étendant & s'élargissant peu à peu, fait une poche qui s'emplit d'un sang artériel;

riel, l'autre par incision ou rupture de l'artére, dans laquelle le même sang sortant de son vaisseau s'épanche dans les parties voisines.

Celles qui se font par dilatation ont deux causes ou interne ou externe. La premiere, est quand une humeur corrosive a rongé en partie les membranes externes de l'artére, ensorte que les internes ne pouvant résister à l'impulsion du sang, elles sont obligées de s'étendre & d'obéir aux pulsations continuelles du sang artériel, & la seconde est quand la pointe de la lancette a éfleuré extérieurement l'artére, ces mêmes pulsations n'en trouvant pas le canal si fort en cet endroit, elles contraignent les membranes internes de prêter; & s'élargissant, elles font une tumeur qui sort & excéde le conduit de l'artére. (*a*)

Cause de la dilatation de l'artére.

(*a*) L'anevrisme qui se fait par dilatation de l'artére vient de ce que les parois de ce vaisseau sont plus foibles dans l'endroit de la dilatation qu'ailleurs. Pour le comprendre il faut se rapeller l'impulsion continuelle du sang contre les parois du vaisseau, & le ressort du vaisseau qui tend continuellement à rapprocher les parois vers leur centre. S'il se trouve quelque portion du vaisseau plus foible que le reste, cette impulsion & ce ressort concourent également à la dilater. Car le sang agissant sur les parois doit obliger les endroits affoiblis de céder plus que les autres à son impétuosité; & quand les parois de l'artére se contractent, pour pousser le sang en le comprimant, les endroits affoiblis ayant moins de force pour comprimer la liqueur ne suivent pas le mouvement du reste du vaisseau, & par conséquent se distendent & se dilatent. S'il se trouvoit au-delà des endroits foibles quelque obstruction ou quelque compression qui formât obstacle au cours du sang, elle augmenteroit la violence de son action sur les parois de l'artére, & contribueroit par conséquent à la dilatation des endroits affoiblis.

L'affoiblissement de quelque endroit de l'artére peut avoir différentes causes, comme par exemple un depôt voisin, un grand effort, un coup reçu à cet endroit par un instrument contondant, une piquûre ou une incision faite à la guaine ou capsule de l'artére ou même à quelques-unes de ses tuniques. Feu M. Arnaud disoit

Causes de l'anévrisme par incision ou par rupture de ce vaisseau.

Celles qui se font par incision ou par rupture ont toujours une cause externe, comme une plaie faite par la pointe d'une épée ou d'une lancette, qui faisant ouverture au corps de l'artére ouvre une sortie au sang qui se répand entre les chairs & la peau : la rupture peut être causée par de grands efforts, ou par des cris pendant l'accouchement qui peuvent faire le même désordre que l'incision de l'artére (*a*).

que quand cet affoiblissement venoit d'une incision faite à la guaine, les tuniques pouvoient sortir en partie par l'ouverture, & former une espéce d'hernie, qu'il appelloit hernie de l'artére. L'expérience prouve que quand l'incision a pénétré jusqu'aux tuniques extérieures du vaisseau, les tuniques intérieures peuvent passer au travers, & former une hernie à peu près semblable à celle dont on vient de parler. On saigna une personne, & l'on réitéra quelques heures après la saignée par la même ouverture sans qu'on s'apperçut d'aucun accident. Il survint néanmoins dans la suite à l'endroit de la saignée une petite tumeur qui rentroit presqu'entiérement lorsqu'on la comprimoit. Le malade la montra un mois après à M. Desprez, aujourd'hui premier Chirurgien du Roy d'Espagne. Il reconnut que c'étoit un anévrisme, & après avoir essayé inutilement de la guérir par le moyen du bandage. il fit l'opération. Il ne trouva dans la poche anévrismale qu'un sang fluide sans aucun caillot, on lâcha le tourniquet & le sang sortit par une petite ouverture. Les parois de la poche qui ressembloient entiérement aux tuniques de l'artére étoient fort lices intérieurement, la poche paroissoit sortir de l'ouverture de l'artére, & par conséquent formoit une espéce d'hernie. M. Boudou fit il y a quelque tems l'opération d'un anévrisme survenu à la suite d'une saignée. Après avoir découvert la poche anévrismale il reconnut & fit voir aux assistans l'ouverture des membranes extérieures de l'artére par où cette poche sortoit, & se trouvoit étranglée ; lorsqu'il faisoit serrer le tourniquet le sang renfermé dans la poche rentroit dans l'artére ; mais lorsqu'il le faisoit lâcher, le sang revenoit dans la poche.

[*a*] Quand toutes les tuniques de l'artére ont été ouvertes par quelque cause que ce soit, le sang s'épanche quelquefois dans une grande partie du bras, & même

Il arrive des anévrisfmes dans toutes les parties du corps, comme à la tête, au col, à la poitrine, ou au ventre; elles viennent quelquefois en ces parties d'une grosseur prodigieuse; mais comme je ne me propose que de parler ici de celles qui viennent ensuite de la saignée, je me renfermerai dans l'opération qui leur convient. Endroits où elles arrivent

On counoît en saignant qu'on a ouvert l'artére par l'impétuosité avec laquelle le sang sort de son vaisseau, & par les autres signes qu je vous ai fait remarquer en parlant de la saignée : il faut Leurs signes.

dans tout le bras, quelquefois son épanchement est borné aux environs de l'ouverture du vaisseau. Deux choses semblent pouvoir arrêter le progrès de l'épanchement, sçavoir la guaine de l'artére & un caillot qui se trouve à l'ouverture du vaisseau. Il paroît que ces deux causes s'étoient réunies pour empêcher le progrès d'une tumeur anévrisfmale de la grosseur d'une noix verte, qui avoit conservé pendant vingt ans la même grosseur, & qui après s'étoit augmentée si considérablement que tout le bras en étoit extraordinairement tumefié. M. Saviart qui rapporte cette observation dit qu'après avoir ouvert cette tumeur & ôté le sang coagulé, » il apperçut qu'il y avoit un corps » étranger qui étoit côlé sur l'artére, & que le sang artériel » s'échapoit par un petit endroit qui s'étoit détaché depuis » peu, & qui avoit causé tout le désordre. Au reste, » ajoute-t il, ce corps étranger n'étoit autre chose qu'un » sang fibreux & coagulé, revêtu d'une membrane du côté » qui ne regardoit point l'artére, & du côté qui la regardoit » il s'y étoit formé une petite enfonçure en forme de voute.» Cette membrane qui couvroit l'extérieure étoit apparemment une portion de la guaine; peut-être n'étoit-elle qu'une coagulation d'un sang fibreux dont le caillot étoit formé. L'art de saigner accommodé aux principes de la circulation du sang; par un Maître Chirurgien de Paris, seconde édition.

Obs. 610.

Quand la guaine borne l'épanchement, il faut qu'elle soit entiere ou parce qu'elle n'a point été rompue, ou parce qu'après avoir été divisé les bords de l'ouverture se sont réunis. Quant au premier cas, il paroît, qu'il se peut former un anévrisfme par rupture sans que la guaine soit endommagée. Un effort violent peut ouvrir le vaisseau sans ouvrir la guaine, qui est plus soupie que

pour lors tâcher de ne point paroître embarrassé, & se conduire de la même maniere que je vous ai dit que fit mon Maître d'apprentissage dans une pareille occasion.

Mais si le malade ou les assistans s'en sont apperçus, ou si le sang ne sort pas à plein tuyau de l'artére, & que le Chirurgien voye par l'élévation qui commence autour de la saignée, que le sang se répand entre les chairs & la peau, il faut que de bonne foi il avoue sa faute & qu'il mette le pouce dessus l'ouverture avant qu'il y ait beaucoup de sang épanché, & sans trop allarmer le malade, il doit lui faire connoître le danger où il est, afin de le rendre soumis & obéissant à faire ce qui est nécessaire pour en éviter les suites.

les membranes de l'artére, & par conséquent plus difficile a rompre. Si le vaisseau & la guaine ont été divisés par quelque effort ou par un instrument piquant, il semble qu'en voulant procurer leur réunion, il se peut faire qu'on réussisse par rapport à la guaine sans que l'artére se cicatrise. En ce cas, dès qu'on cessera de faire la compression, le sang sortira par l'ouverture de l'artére, mais son épanchement ne sera pas considérable, à moins que sa violence ne rompe la guaine qui s'oppose à son passage. On ne doit pas s'étonner de ce qu'on avance ici au sujet de la cicatrice de la guaine, qui se forme plutôt que celle de l'artére Car il y a des Auteurs qui pensent que quelques-unes des tuniques de l'artere se cicatrisent quelquefois sans les autres. Tulpius est de ce sentiment, comme il paroît par une de ses observations que voici. Une personne se bleſſa à la main gauche avec un couteau fort pointu, & s'ouvrit l'artére qui est entre le pouce & le doigt index. On arrêta le sang par le moyen d'une emplâtre astringente, ce qui procura, dit l'Auteur, la réunion de la tunique externe de l'artére sans procurer celle de la tunique interne. C'est pourquoi le sang en soulevant la tunique réunie, formoit une tumeur anévrisme qui s'évanouissoit quand on cessoit de la comprimer. Pour guérir cet anévrisme, il fit rentrer le sang, & se servit d'une emplâtre astringente, & d'une lame de plomb soutenue d'un bandage I. procura ainsi par une compression exacte sur l'artére la réunion des tuniques intérieures.

Bibliotec. Chirurg. Maugetti.

Pendant que le Chirurgien tient l'artére soumise avec le pouce de sa main gauche, de sa droite il ôte sa ligature ; il fait préparer des bandes, des compresses & du papier mouillé pour faire un tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de féve déséchée : il fait poser une compresse épaisse sur le bras le long de l'artére, & par dessus une autre compresse circulaire sur laquelle il met une ligature qu'il fait serrer avec le tourniquet. Quand il croit que la compression est assez forte pour empêcher que le sang ne puisse couler de l'artére, il leve son pouce, & dans le tems que le sang est ainsi arrêté, il met un tampon de papier mouillé sur la saignée ou une moitié de féve ou une piéce de monnoye dans la premiere compresse, il en met une seconde un peu plus grande, & encore une troisiéme, afin que par gradation l'artére soit bien comprimée (*a*) : puis une ou deux bandes qu'il serre plus que dans les saignées ordinaires. Le bras bien bandé il remet le pouce dessus toutes les compresses avant que d'ôter le tourniquet, il met encore une compresse étroite, épaisse & longitudinale le long du bras sur l'artére, & par dessus une bande de la largeur de trois doigts qui par plusieurs circulaires monte du coude jusqu'à l'épaule ; & par ce moyen il arrêtera le sang sans qu'il survienne d'anévrisme.

Instrument pour serrer l'artére.

Disposition des compresses graduées.

(*a*) Il ne faut faire de compression exacte que sur l'ouverture de l'artére. Ainsi le petit tampon de papier mouillé, qui en le desséchant ne s'applique que sur cette ouverture, vaut mieux que la moitié d'une féve, ou qu'une piéce de monnoie qui feroit une compression exacte trop étendue. C'est pour cette même raison qu'on se sert de compresses graduées, & en assez grand nombre pour que les dernieres se trouvent élevées au-dessus du niveau du bras. Car lorsqu'on les serre avec les bandages, l'ouverture se trouve exactement comprimée, & les parties voisines ne le sont que fort légerement.

Traitement du malade après l'apposition de l'appareil.

Il faut cet appareil posé, saigner le malade plusieurs fois de l'autre bras : il faut mettre le bras saigné dans une bonne situation, point trop ployé ni trop étendu, & l'avant-bras & la main plus haute que le coude, placé sur des oreillers sans lui faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'appareil que plusieurs jours après, à moins que le bras n'enflât trop, ou qu'on eût quelques signes que malgré ce bandage le sang continue à s'échaper hors de l'artére ; car pour lors il faudroit se déterminer à l'Opération qu'on ne peut pas différer sans mettre le malade en danger de perdre la vie (*a*).

(*a*) Quand le sang artériel s'épanche malgré la compression, c'est parce qu'elle n'a pas été faite exactement ou assez long-tems sur toute l'ouverture de l'artére, si l'ouverture de l'aponévrose ne se trouve pas vis-à-vis celle de l'artére, l'épanchement se fait principalement sous l'aponévrose ; mais si la plaie de l'artére est vis-à-vis celle de l'aponévrose, la liqueur se répand alors en plus grande partie dans les cellules graisseuses de la peau.

Lorsqu'on ne voit pas d'épanchement dans le bras, il n'est pas certain pour cela que la compression ait réuni les tuniques du vaisseau. Car il se peut faire que la guaine & les tégumens se soient réunis sans les tuniques de l'artére. En ce cas la guaine s'oppose au progrès de l'épanchement. Il se peut faire même que la guaine n'étant pas cicatrisé, un caillot de sang ferme le passage à cette liqueur. Si la guaine borne l'épanchement, il se forme une tumeur anévrismale qui a tous les signes d'un anévrisme par dilatation, quoiqu'elle vienne de la division de l'artére. Lorsqu'on la comprime elle s'évanouit plus ou moins promptement à proportion de la grandeur de l'ouverture de ce vaisseau ; on y sent une pulsation & un bruit ou sifflement continuel, à moins que l'ouverture ne soit fort grande. Cette tumeur peut augmenter considérablement en peu de tems. Si c'est le caillot qui s'oppose à l'épanchement, & s'il n'a pas acquis une certaine épaisseur, la même chose arrive, ce qui fait que cette tumeur ressemble à un anévrisme par dilatation en s'évanouissant par la compression, c'est que la guaine en se dilatant ou le caillot de sang en s'allongeant peu-à-peu forme une espéce de poche, qui renferme le sang à

Ambroise Paré, Liv. xxxiv pag. 184.

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artére à un Officier du Roy, crut, parce qu'il avoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit rendu le maître du sang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux : il est vrai que le sang ne sortoit point dehors à cause du bandage ; mais il s'échapoit de l'artére & couloit en haut dans le bras qu'il emplit tellement qu'il devint d'une

peu près de la même maniere que le renfermeroit une poche formée par la dilatation des tuniques de l'artére. Le caillot de sang devient quelquefois si épais qu'on à peine à sentir la pulsation & le sifflement, & qu'après avoir fait rentrer le sang fluide, il y reste toujours une tumeur plus ou moins considérable qui n'est autre chose que lui-même.

Quand on veut essayer de guérir par la compression ces espéces d'anévrisme, il faut d'abord faire rentrer le sang fluide, & tâcher ensuite par le moyen d'une compression exacte & constante de procurer l'endurcissement du caillot qu'elle tient appliqué sur l'ouverture de l'artére. La partie rouge se sépare de la partie lymphatique, qui étant fibreuse acquiert la consistance de membrane & s'unissant avec les bords de la division de l'artére ferme parfaitement l'ouverture. Ce qu'on dit ici au sujet du caillot & de la maniere dont l'ouverture de l'artére se bouche, ne doit point surprendre : car M. Petit a démontré à l'Académie Royale des Sciences que le sang s'arrêtoit pour toujours par le moyen d'un caillot. Ainsi le caillot qui s'étend pour former la poche anévrismale est le caillot qui bouchoit l'ouverture de l'artére, & qui l'auroit fermé pour toujours si la compression eut été faite exactement & continuée ; & c'est lui-même qu'on applique sur l'ouverture pour la boucher exactement. Mémoire de l'Académie, année 1731.

Lorsqu'on ne peut pas guérir un anévrisme ou en empêcher le progrès par la compression, on tire néanmoins de ce moyen un grand avantage. En comprimant le vaisseau, on empêche que le sang n'y coule en aussi grande abondance qu'à l'ordinaire ; ce qui oblige une partie de la liqueur à dilater peu-à-peu les vaisseaux collatéraux, & les dispose à suppléer à l'artére principale ont on fera la ligature. L'expérience confirme ce qu'on avance ici. M. Petit m'a fait remarquer que l'opération de l'anévrisme réussit presque toujours, quand on ne la fait qu'après avoir comprimé l'artére pendant long-tems.

grosseur extraordinaire. C'étoit à quatre lieues de Versailles où je fus appellé pour faire l'Opération, & je fus obligé d'ouvrir la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de sang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude jusqu'à l'épaule dans toute la circonférence du bras.

Cas où l'opération de l'anévrisme est plus pressante.

Quand c'est un anévrisme fait par la dilatation de l'artére, la nécessité pour l'opération n'est pas si pressante que celle qui est faite par incision; & même la Chirurgie nous propose des moyens pour l'éviter dont il faut se servir avant que de prendre ce parti.

Un Chirurgien peut s'être apperçu d'avoir touché le corps de l'artére, quant en saignant une basilique, il a senti à la pointe de la lancette une petite résistance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela est arrivé il doit craindre quelque suite, & pour l'éviter il faut qu'il mette une compresse un peu plus épaisse, qu'il tienne le bras bandé plusieurs jours, qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec son bras & pour plus grande sureté qu'il trempe la compresse dans de l'eau stiptique.

Signes d'une tumeur anévrismale.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop long-tems; c'est alors que si l'artére est éfleuré, le sang par des pulsations continuelles fait étendre l'endroit affoibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'est que de la grosseur d'un très-petit pois & qui grossissant tous les jours devient grosse comme une noisette ou une noix (*a*). Si le Chirurgien est averti d'abord qu'elle commence, il y peut rémédier plus

(*a*) L'espéce d'anévrisme dont l'Auteur parle ici, est occasionné par la division d'une ou plusieurs tuniques exterieures, & par la dilatation des interieures, qui en passant par l'ouverture des externes forment une espece d'hernier dont on a parlé. Il est important de ne pas

facilement que quand elle eſt à ce dégré de groſſeur : il connoît que c'eſt une tumeur anévriſmale par le toucher, car il y ſent une pulſation ſemblable à celle du poulx, & ſi elle eſt encore petite en la comprimant elle diſparoît, parce qu'on fait rentrer le ſang dans le corps de l'artére. Il y en a qui prétendent qu'en verſant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque choſe de bien froid ſur la tumeur, que c'eſt un moyen de la guérir : les remédes ſtiptiques & aſtringens y conviennent, parce qu'il faut reſſerrer les fibres trop étendues des tuniques de l'artére, mais ils ſeroient de peu d'effet s'ils n'étoient aidés par le bandage qu'il faut porter des années entieres.

M. l'Abbé Bourdelot premier Médecin de M. le Prince inventa un bandage pour ſe guérir d'un anévriſme qui lui ſurvint après une ſaignée : il appelloit ſon bandage le ponton, il conſiſtoit dans un petit écuſſon A. d'acier rond, fait exprès garni de coton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écuſſon a des attaches B, qui paſſent au-deſſus & au-deſſous du coude qu'on vient arrêter au-dedans du bras au milieu de la partie platte de l'écuſſon : il y a de petits trous G. à ces attaches pour ſerrer & relâcher l'écuſſon quand on veut, & quoique cet écuſſon ſoit fait pour comprimer la tumeur, il y a une

confondre cette ſorte d'anévriſme avec ceux qui ſe font par la dilatation de toutes les tuniques ; car on la guérit quelquefois par la compreſſion, & ce moyen ne convient pas ordinairement à ces derniers, parce que toute la circonference de l'artére eſt dilatée, & qu'en comprimant la tumeur d'un côté, elle croîtroit du côté oppoſé. Ainſi on ne peut guérir les anévriſmes formées par la dilatation de toutes les tuniques que par l'opération ; & lorſqu'ils ſe trouvent ſitués dans un endroit où on ne peut la faire ſans expoſer le malade à périr, il faut ſe contenter de diminuer le volume du ſang par de fréquentes ſaignées, & par un régime de vie trés-ſobre, & d'interdire au malade tout exercice violent.

canelure pour laisser la liberté au sang de l'artére de passer par-dessus. C'est ce qui lui a fait donner le nom de ponton, étant semblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une riviere de continuer son cours : il le porta l'espace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il se trouva guéri entiérement.

L'invention est nécessaire au Chirurgien.

Cet exemple apprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille à trouver des bandages & des machines capables de guérir les maladies sans opération, & que s'il veut se servir de ceux qui ont été trouvez par nos prédécesseurs, il y doit augmenter ou diminuer selon que les dispositions des malades le demandent. Mais quand il a épuisé toute son industrie, & que la tumeur n'a point cédé à tous ces remédes, il faut qu'il en vienne à l'opération qu'il doit faire avec toutes les précautions nécessaires pour se rendre maître du sang, afin que le malade ne meure pas dans le temps de l'opération comme il est arrivé quelquefois.

Il doit se méfier de soi même.

Quelqu'éclairé que soit un Chirurgien & quoiqu'il ait déja fait cette opération plusieurs fois, il doit se méfier de ses lumiéres & de son adresse, parce que dans le tems que la tumeur est ouverte il peut s'étonner par la sortie du sang qui se lance avec impétuosité ; il peut dans ce moment perdre cette présence d'esprit dont il a besoin dans un tems où il faut arrêter promptement la furie de ce sang ; c'est pourquoi je lui conseille de ne la point entreprendre sans appeller un de ses Confreres capable de l'assister de ses conseils, & de l'aider en cas de besoin, dans une opération aussi déli- & aussi hazardeuse.

Avant l'opération il faut préparer tout ce qui est nécessaire, tant les instrumens, que ce qu'il faut pour le pansement, afin d'avoir tout prêt pour n'être point obligé de le demander, ni de l'atten-

dre; sçavoir un tourniquet composé d'une ligature qui fasse deux tours, & d'un ou de deux petits bâtons de la grosseur & de la longueur du doigt; une lancette à abcès, des ciseaux droits & courbes, un bistouri, une érine, des aiguilles courbes, enfilées d'un petit fil ciré, des boutons de vitriol en cas de besoin, plusieurs petites compresses de différentes longueurs, quantité de charpies, des poudres astringentes, une emplâtre, de grandes compresses, deux bandes, & enfin un appareil tel qu'il est gravé sur la planche XLIV. qui est à la tête de ce chapitre.

Appareil pour l'opération de l'anévrisme.

Avant l'opération le malade étant placé dans un fauteuil de commodité, & dans la situation la plus commode pour l'Opérateur, vis-à-vis le jour, un peu panché en arriére, & le bras étendu comme pour une saignée, on placera les serviteurs qui doivent être au moins quatre. Si c'est au bras droit, que soit l'anévrisme, l'Opérateur fera mettre le premier qui est celui en qui il se confie le plus à sa gauche, qui embrassera le bras du malade pour comprimer l'artére quand il sera nécessaire: il fera tenir l'avant-bras du malade par le second, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre on empoignera l'avant-bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'opération, ce serviteur sera à la droite de l'Opérateur. Le troisiéme sera devant lui, & tiendra un bassin sur lequel sera tout l'appareil pour en prendre à sa volonté les choses dont il aura besoin, ou les remettre de même après s'en être servi: & le quatriéme sera pour obéir aux ordres de l'Opérateur. Il faut qu'il y ait sur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'apporter en cas que l'Opérateur demande de la lumiére.

Situation du suj t & des assistans.

Ces choses ainsi disposées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, songer à se rendre maître du

Trois moiens de régler a ſo tie du ſang.

ſang, & empêcher qu'il n'en ſorte qu'autant que l'on voudra : il y a trois moyens pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le ſecond par les mains d'un ſerviteur, & le troiſiéme par le tourniquet.

Methode ancienne.

Les Anciens prenoient une groſſe aiguille courbe, enfilée d'un fort cordonnet, ils la paſſoient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au-deſſous de l'artére juſques proche l'os, ils la faiſoient ſortir par le milieu du muſcle biceps, & par ce moyen ayant embraſſé l'artére dans l'anſe du cordonnet ils le lioient ſur une compreſſe aſſez fortement pour arrêter le cours du ſang dans l'artére : cette méthode a paru ſi cruelle aux Chirurgiens qui ſont venus après, qu'ils l'ont abandonné, & ſe ſont contentés des mains d'un ſerviteur, qu'ils ont ſubſtitué à la place d'une ligature ſi pénible & ſi douloureuſe.

Comment on peut retenir le ſang avec les mains d'un ſerviteur.

Ceux qui ſe ſont ſervis des mains d'un ſerviteur en choiſiſſoient un dont les mains fuſſent fortes & robuſtes, ils lui faiſoient empoigner le bras, les deux pouces en deſſus & les huit doigts par deſſous, dont les extrêmitez comprimoient le corps de l'artére de toute ſa longueur, & ſe fiant à ce ſerviteur ils ouvroient la tumeur. Ils prétendoient ce moyen très-commode, parce que l'artére découverte ils lui diſoient de ſoulever un peu ſes doigts, afin de voir par le ſang qui jailliſſoit, l'endroit de l'ouverture pour y mettre le bouton, ou en faire la ligature ; & refaiſant appuyer les doigts ils achevoient leur opération. Cette maniere eſt la plus ſimple, mais elle n'eſt pas la plus ſure, car les mains ſe peuvent laſſer par une longue compreſſion & par la durée de l'opération, & avant qu'on en eut ſubſtitué une autre en ſa place le malade pourroit perdre beaucoup de ſang, & l'opération en ſeroit troublée : c'eſt ce qui fait que les Modernes ont inventé le

tourniquet dont ils se servent aujourd'hui, tant dans les anévrismes que dans les amputations.

On a donné le nom de tourniquet à cette espéce de ligature D. parce qu'en tournant deux petits bâtons E E. passés entre le bras & une lizière F. faite d'un tissu de fil, on le serre autant qu'on veut; c'est de cette maniére que les Voituriers serrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots sur leurs charettes. On le pose sur cette bande circulaire G. afin de faire moins de douleur & de meurtrissure à la peau; quand on l'a tourné suffisamment, on le fait tenir par un serviteur, qui le peut serrer ou lâcher selon la volonté de l'Opérateur; il fut inventé il y a long-tems pendant le siége de Besançon en Franche-Comté par un des Chirurgiens de l'Armée : & on s'en est toujours servi depuis ce tems là (*a*). Du Tourniquet.

Le tourniquet placé deux ou trois travers de doigts au-dessus du ply du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H. (*b*) ouvre la tumeur de toute sa longueur en commençant par la partie Ouverture de la tumeur.

(*a*) On applique le tourniquet pour arrêter le cours du sang dans le tronc de l'artére; mais il faut comprimer le moins qu'il est possible les parties voisines. C'est pourquoi l'on met sur le cordon des vaisseaux, avant que d'appliquer la compresse circulaire, une autre compresse épaisse de deux pouces. On fait sur ces compresses deux tours avec un cordon de soye ou de fil qu'on noue, & qu'on laisse assez lâche pour qu'on puisse mettre dessous, & dans l'endroit opposé à celui où la compression se doit faire, une petite lame d'écaille ou de corne un peu convexe. On fait passer entre le cordon & cette lame, un petit bâton qu'on tourne pour serrer le cordon. La compresse épaisse qui est appliquée sur les vaisseaux les comprime alors, & empêche que le cordon ne fasse des contusions aux parties latérales en les serrant trop. Le tourniquet de M. Petit, dont on parlera ailleurs, a des avantages qui le rendent préférable à celui-ci.

(*b*) Quand on veut ouvrir une tumeur, & qu'on craint d'offenser quelque partie qui se trouve dessous, on préfére aujourd'hui à la lancette le tranchant du bistouri. C'est l'usage des praticiens de nos jours.

inférieure (*a*), & si avec la lancette il ne la trouve pas suffisamment ouverte, il donne quelques coups avec ses ciseaux droits I. ou ces courbes K. en haut ou en bas, selon qu'il le juge à propos ; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le sang coagulé qu'il y trouve, il coupe les brides qui y sont, & en ayant ôté tout ce qui embarrassoit, il dit à celui qui tient le tourniquet de le lâcher un demi-tour pour reconnoître l'endroit de l'ouverture de l'artére qui se manifeste assez par le sang qu'on en voit sortir

(*a*) On croit devoir faire ici quelques remarques sur les différentes manieres de faire l'opération de l'anévrisme selon les différentes espéces de cette maladie, dont on a parlé dans les remarques précedentes. Quand l'anévrisme est produit par la division de toutes les tuniques de l'artére, & que le sang s'est épanché dans le bras ; il faut faire avec un bistouri une incision aux tégumens, afin de faire sortir le sang répandu dans les cellules graisseuses. Il faut ensuite faire fléchir le bras, introduire une sonde crenelée dans l'ouverture de l'apponévrose, glisser sur cet instrument un bistouri avec lequel on fait une incision longitudinale, qui suit le cours de l'artére, & qui s'étend au-dessus & au-dessous de l'ouverture, Ainsi quand on a fait l'incision d'un côté de l'ouverture, on retire la sonde pour la tourner de l'autre côté, afin d'y faire une incision pareille. On vuide le sang épanché sous l'aponévrose, & l'on découvre l'artére. Le sang qu'on trouve sous l'aponévrose est caillé & disposé par couches, dont celles qui sont plus éloignées de l'ouverture de l'artére ont moins de consistance que les autres, parce que le sang qui sort du vaisseau passe toujours derriere les couches déja formées,

Lorsque l'anévrisme est formé par la rupture de toutes les tuniques de l'artére, & que l'épanchement de sang est borné par la capsule ou par un caillot, ou lorsqu'il est formé par la rupture des tuniques extérieures & par la dilatation des intérieures, il faut faire aux tégumens & à l'aponévrose une incision proportionnée à l'étendue de la tumeur pour découvrir la poche anévrismale. On ouvre ensuite cette poche qu'on trouve quelquefois dure & fort épaisse, on en ôte les caillots de sang s'il s'en trouve, & l'on en coupe le plus qu'il est possible. Toute la portion du vaisseau qui est dilatée, & dont les tuniques sont affoiblies doit être comprise entre les deux ligatures.

avec vîteſſe. La plaie de l'artére bien connue ; c'eſt au Chirurgien à déterminer de quelle maniere il croit pouvoir en arrêter le ſang, & ce ſont les diſpoſitions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti ſur l'un des trois moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Maniere d'arrêter le ſang.

Le premier c'eſt de prendre du papier mâché en faire deux petits tampons L L. & les poſer ſur l'ouverture de l'artére ; ou bien une petite compreſſe M. trempée dans de l'eau ſtiptique, & la mettre directement ſur le corps de l'artére, & par deſſus pluſieurs autres compreſſes un peu plus grandes les unes que les autres, & ainſi arrêter le ſang.

1. Par le papier mâché.

Le ſecond eſt de mettre ſur l'artére ouverte un cauſtique ou un de ces boutons de vitriol N N N. qui par l'eſcarre qu'il y fait en arrête le ſang comme on fait après les amputations dans de certains Hôpitaux, où pour avoir plutôt fait on ne s'embarraſſe point des déſordres que ces remédes peuvent faire.

2. Par les boutons de vitriol.

Le troiſiéme, c'eſt avec un ſcapel O, ou un déchauſſoir P. de diſſéquer le canal de l'artére, & l'ayant ſoulévé avec une érige Q. [*a*] paſſer par-deſſous une de ces aiguilles RR. enfilée d'un gros fil ciré S, qu'on noue au-deſſus de l'ouverture de l'artere & qu'on ſerre de maniere que le ſang ne puiſſe plus couler par ce canal (*b*) : on laiſſe les bouts du fil aſſez long pour ſor-

3. Par ligature.

(*a*) On introduit l'érine dans l'ouverture de l'artére afin de la ſoulever. L'érine faite en équerre & mouſſe par ſon extrêmité, eſt préferable à l'érine courbe & pointue, que l'Auteur propoſe ici.

(*b*) Il y a pluſieurs autres manieres de faire la ligature. M. Thibaut ne diſſequoit point l'artére, & comprenoit dans la ligature, l'artére, la veine, le nerf & un peu de chair. Quelques autres Praticiens, comme M. Petit, ſeparent le nerf de l'artére pour ne les pas comprendre dans la ligature

Quand on veut nouer l'artére ſeule, comme l'Au-

rotir de la longueur de quatre travers de doigt hors de la plaie. Il eſt inutile de mettre une petite compreſſe ſous les nœuds du fil, ni de faire une ſeconde ligature au-deſſous de la plaie de l'artére : quand nos Anciens, en uſoient ainſi, ils ignoroient le mouvement circulaire du ſang : mais à préſent que nous en ſommes certains, cette connoiſſance perfectionne nos opérations en nous faiſant retrancher pluſieurs circonſtances inutiles & ſuperflues (*a*).

teur le propoſe ici, il faut prendre garde de la piquer avec la pointe de l'aiguille, ou de la couper avec ſon tranchant, ce qu'il eſt aiſé d'éviter en paſſant ſous l'artére la moitié d'un aiguille courbe, la tête la premiere, & en coupant enſuite le fil pour retirer l'aiguille du même côté d'où on l'a porté ſous le vaiſſeau.

Ceux qui ſuivent l'une des deux méthodes dont on vient de parler au commencement de la remarque, ſe ſervent de l'une des deux aiguilles imaginées par M. Petit. La premiere V. eſt courbe, ſon corps eſt rond, ſa tête eſt une petite palette par où on la tient, ſon œil eſt proche de la pointe, & ſa pointe n'eſt aigue qu'autant qu'il faut pour qu'elle puiſſe percer les chairs.

La ſeconde W. eſt platte, large & un peu courbée, elle a vers ſa pointe deux ouvertures qui tiennent les deux côtés du fil écarté ; ſa pointe eſt mouſſe. Cette aiguille eſt ordinairement d'argent ou d'acier.

On met dans l'œil ou l'ouverture de ces aiguilles une eſpéce de ruban compoſé de trois ou quatre brins de fil ciré. On porte l'aiguille ſous l'artére, & lorſqu'on ne l'a pas diſſéqué, l'on peut quelquefois éviter de comprendre le nerf dans la ligature. J'ai obſervé qu'il étoit ſouvent éloigné de l'artére d'un travers de doigt. Quand l'ouverture a paſſé d'un côté à l'autre, on coupe ce ruban, on le dégage, & l'on retire l'aiguille du même côté d'où on l'a porté. Il ſe trouve par ce moyen ſous l'artére deux bouts de ruban avec leſquels on fait deux ligatures, l'une au deſſus de ſon ouverture, & l'autre au deſſous La ſeconde aiguille a cet avantage, que par ſon moyen les deux bouts de ruban ſe trouvent placés aux endroits où l'on doit faire la ligature.

(*a*) L'Auteur croi qu'une ſeule ligature faite au-deſſus de l'ouverture empêche l'hémorragie. Mais il ne fait pas attention à la communication qui ſe trouve entre

De ces trois manieres d'arrêter le sang, c'est la premiere qui est préférable aux deux autres, par ce qu'elle conserve l'artere, & qu'elle n'a pour but que de procurer une cicatrice à la plaie qui a été faite : & s'il n'y avoit pas lieu de s'en pouvoir servir, c'est la ligature qu'il faut préferer aux cauf-

Choix de ces manieres.

entre l'artere principale & les arteres collateralles. Car aprés qu'on a fait la ligature, le sang peut, par le moyen de ces petits vaisseaux, se porter de la partie de l'artere qui est au-dessus de l'ouverture dans celle qui est au-dessous, & par consequent sortir par l'ouverture, si une ligature faite au-dessous de l'arrête de ce côté-la. L'expérience confirme ce qu'on avance. C'est même par cette communication que les vaisseaux collateraux naturellement fort petits, peuvent en se dilatant peu à peu, suppléer à l'artere principale qu'on a liée. Lorsqu'ils ne se dilatent pas, la gangrene se met à la partie du bras qui est au-dessous de la ligature, & oblige par conséquent à le couper. On ne doit point craindre cet accident lorsque l'ouverture se trouve à l'une des deux branches principales de l'artere brachiale ; c'est-à dire, à la radiale ou à la cubitale ; car l'autre fournit assez de sang pour nourrir l'avant-bras, & c'est ordinairement en ce cas qu'on sent le pouls immédiatement après l'opération. Mais comme l'on saigne ordinairement au pli du bras, & que la division de l'artere se trouve presque toujours au dessous de ce pli, & rarement au-dessus. Si l'on a le malheur de piquer l'artere, c'est presque toujours le tronc, & non pas l'une des branches qui se trouve piqué Il faut se ressouvenir alors de ce qu'on a dit plus haut, que la compression facilite le succès de l'opération en obligeant le sang dont elle resserre le passage, à dilater peu à peu les vaisseaux collateraux ; de sorte qu'il y coule déja avec facilité lorsqu'on fait la ligature. Il est aisé de concevoir qu'on peut encore en ce cas sentir le pouls immédiatement apres qu'on a fait la ligature au tronc de l'artere.

Comme les vaisseaux collateraux suppléent à l'artere principale lorsqu'on en fait la ligature, on ne doit pas disséquer l'artere dans une grande étendue, de peur d'en détruire quelques-uns. C'est pour cela que la plûpart des Praticiens modernes ne la disequent point. Le nerf qui est la partie qu'on recommande de séparer de l'ar-

tiques, & c'eſt auſſi celle dont ſe ſervent les meilleurs Praticiens d'aujourd'hui. (*a*)

Après l'opération faite de l'une ou l'autre de ces trois façons, il faut panſer le malade. Si on s'eſt ſervi de la premiere ou de la ſeconde, il faut bien tamponer la plaie avec ces bourdonners TT. & avec ces plumaceaux VV. & ne point épargner les

tere, afin de ne les pas lier avec elle, en eſt ſouvent éloigné d'un travers de doigt. On peut faire paſſer la pointe de l'aiguille entre l'une & l'autre partie, & par conſéquent ne pas comprendre le nerf dans la ligature. C'eſt auſſi pour cette même raiſon qu'il faut, avant de faire cette ligature, ouvrir la poche anevriſmale, ſurtout ſi elle eſt conſidérable; car ſi on lioit l'artere au-deſſus & au-deſſous de la poche, les ligatures comprendroient une trop grande portion d'artere, d'ou pourroit partir quelques-uns de ces vaiſſeaux qui en ce cas deviendroient inutiles.

(*a*) La compreſſion applatit le tuyau arteriel, la ligature le reſſerre en rapprochant ſes parois vers leur centre, les ſtiptiques le cripent un peu, & coagule un peu le ſang par leur vertu. La compreſſion eſt préferable lorſqu'on peut trouver un point d'appui; elle n'a pas beſoin alors du ſecours des ſtiptiques ni de celui de la ligature, au lieu qu'on n'employe pas ſans elle l'un de ces deux derniers moyens, parce qu'elle en facilite le ſuccès. Le ſang arrêté ſe coagule, & le caillot qui ſe forme dans l'artere à ſon ouverture eſt un obſtacle continuel à l'hœmoragie, qui ſans lui recommenceroit dès qu'on auroit ceſſé d'employer les moyens dont on vient de parler. C'eſt ce qui arrivoit autrefois, parce qu'on ſe ſervoit de cauſtiques ou de cauteres actuels, qui en brulant une portion de l'artere ne la retreciſſoient & ne la fermoient que pour un tems, & qui d'ailleurs en cuiſant pour ainſi dire le ſang, empêchoient les adherences que le caillot auroit contracté avec les parois de l'artere. La partie cauteriſée ſe ſéparoit du reſte quelque jours après, & laiſſoit une ouverture par où le ſang ſortoit, parce que l'artere n'étoit plus retreci, & que le caillot de ſang étant alors trop petit, & n'ayant point contracté d'adherence avec les parois, étoit obligé de céder à l'impétuoſité de cette liqueur.

poudres astringentes qui sont dans cette boëte X. afin d'empêcher la sortie du sang : mais si l'on a mis en usage la ligature, il ne la faut panser que simplement, parce qu'on est sûr que le sang ne peut plus sortir. On ne laisse pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couverts d'un onguent où entrent les poudres astringentes ; on met de petites compresses longitudinales YY, & d'autres Z. qui se croisent en forme d'X. pour mieux appuyer, puis un emplâtre long *a*, dont les deux extrémités soient fendues, ensuite une compresse *b*, de même figure, & par dessus le tout un bandage *c d*, qui fasse des circulaires au dessus & au dessous du coude, & qui se croise sur la plaie, ce bandage est quasi semblable à celui de la saignée, excepté que la bande est plus large & plus longue, & qu'il ne se termine pas par un nœud. On met encore deux compresses circulaires trempées dans l'oxicrat, (*a*)

Pansement qu'on fait au malade.

(*a*) En trempant les compresses dans quelques liqueurs, on doit avoir en vûë d'empêcher l'avant bras de tomber en mortification, & d'accélerer la dilatation des petits vaisseaux collateraux qui doivent suppléer à l'artere principale. Ainsi il faut se servir de liqueurs chaudes & spiritueuses, qui donnent au bras une espece de vie, jusqu'à ce que le sang vienne l'animer en dilatant les vaisseaux collateraux. L'oxicrat est astringent & non pas spiritueux ; au contraire, l'eau-de-vie camphrée est spiritueuse & non pas astringente. Ainsi l'eau-de-vie camphrée est préférable à l'oxicrat. Il faut faire chauser l'eau-de-vie camphrée, & ne se pas contenter d'y tremper les compresses, mais les arroser de tems en tems, de sorte que l'avant bras soit continuellement dans une espece de bain chaud & spiritueux. Comme la liqueur se refroidiroit toujours un peu, on lui conservera la chaleur par le moyen d'une brique chaude qu'on met à la main. Il faut avoir le soin d'examiner le bras. Lorsqu'il se conserve chaud, qu'on n'y voit point de phlyctenes, & qu'on commence à sentir un petit frémissement au pouls ; on a lieu de croire que cette partie reçoit assez de nourriture & que l'opération réussit. Au contraire, si le bras

l'une *e* sur l'avant-bras, & l'autre *f* sur le bras, & par-dessus une bande *g*, qu'on pose circulairement au-dessus du carpe, qu'on continue jusques à l'épaule, & qu'on finit par un circulaire autour du corps, observant de mettre encore au bras une compresse longitudinale & épaisse le long de l'artére, afin que la compression se faisant plus forte en cet endroit, elle empêche que le sang artériel ne soit poussé avec trop de vîtesse contre la ligature de l'artére.

Sa situation dans le lit.

On conduit le malade au lit, on le couche dans une situation un peu élevée, & on pose son bras à demi ployé sur un oreiller, & quoi qu'il ait été saigné avant l'opération, on le saigne plusieurs fois après pour éviter l'impétuosité du sang vers la partie affligée, on met auprès du malade un serviteur, qui avec la main appuye jour & nuit l'endroit de l'opération, pour empêcher l'irruption du sang; & comme un seul serviteur ne pourroit pas y résister, il y en a deux ou trois à qui l'on donne alternativement cet emploi.

Régime de vie du malade, & le soin qu'on en doit avoir dans la suite.

Les premiers jours on fait observer au malade un régime de vivre très-sobre, afin de ne point faire trop de sang: on est attentif sur tout ce qui peut arriver, & on ne releve l'appareil que trois jours après: & quand on le fait, on laisse les dernieres compresses ou tampons, c'est-à-dire ce qui touche l'artere, & on attend que ces compresses ou tampons tombent d'eux-mêmes, observant toutes les fois qu'on panse le malade de lui faire empoigner le bras par un serviteur qui comprime l'artére, comme nous avons dit.

est froid, si l'on y apperçoit de petits phlyctenes, si l'on ne sent aucun frémissement au pouls, on doit craindre que la gangrene ne survienne, & qu'on ne soit obligé d'en faire l'amputation. Il faut néanmoins n'en venir à cette extrêmité, que lorsqu'il n'y a plus de ressource, & que l'avant-bras est prêt à tomber en pourriture.

Il ne faut point se relâcher sur l'exactitude qu'on doit apporter pour la tenir sujette, car lorsque l'on se croit en sureté de ce côté-là, une sortie imprevûe du sang, comme il est arrivé souvent, oblige de recommencer l'opération, & peut mettre le malade avant qu'il soit secouru dans le danger de perdre la vie : c'est pourquoi il ne faut rien negliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite guérison. Il faut à mesure qu'elle approche, & que la plaie se remplit de chair, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que si on laissoit cicatricer la plaie le bras ployé, il ne pourroit plus détendre par la suite, & il se trouveroit estropié, quoique guéri de son anévrisme.

C'est une chose surprenante de voir la prévention du public, qui croit que les Chirurgiens sont obligés de donner une pension à tous ceux à qui ils font une mauvaise saignée. Un célébre Chirurgien mort il y a long-tems, dont le nom est respecté chez nous & qui avoit acquis une réputation sur la saignée plus grande que qui que ce soit avant lui, avoua qu'en une année il avoit ouvert onze artéres. On ne pouvoit l'accuser d'être mal-adroit, puisque personne ne saignoit aussi bien que lui : mais il faisoit tant de saignées, & de difficiles, étant appellé par-tout Paris pour des bras où tous les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus fréquens à tout autre qu'à lui : s'il avoit été obligé de donner des pensions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine suffi.

Ouverture d'artére difficile à éviter.

En allant en Allemagne avec Monseigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703, nous passames par Reims, on nous fit voir à M. Duchesne & à moi une fille de trente ans ou environ qui avoit des mouvemens convulsifs par tout le corps, qu'on disoit être survenus ensuite d'une saignée,

Histoire sur la piquure d'un tendon.

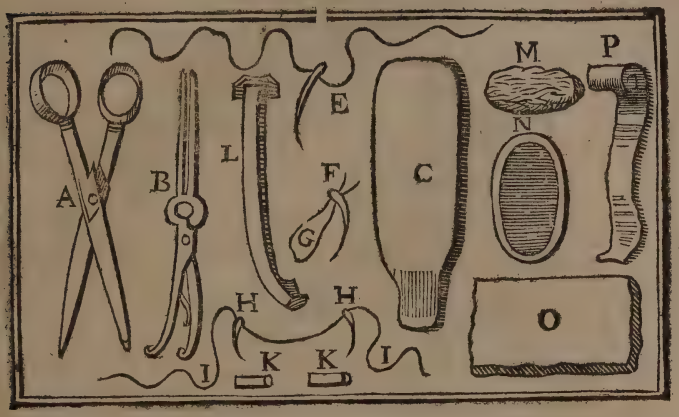
& dont on vouloit rendre responsable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ses confreres soutenus par quelques Médecins authorisoient cette fille à lui demander une pension, & pour cet effet il y avoit un procès intenté contre lui avec des rapports qui portoient qu'il avoit piqué le tendon. J'examinai le bras, & trouvant la peau vacillante sur le tendon, je les assurai qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os découvert, dont il vient une chair qui s'unissant avec la peau, les attache l'une à l'autre, de même que du crane exfolié il en sorte une chair qui se cicatrisant avec le cuir chevelu les rend adhérens l'un à l'autre. Nonobstant le rapport qu'en donna M. Ducheſne le procès se continua, & fut interjetté au Parlement de Paris; j'en donnai mon rapport, qui ayant été trouvé conforme à celui que les Medecins & les Chirurgiens nommés par la Cour, avoient donné, le Chirurgien gagna son procès, & se trouva par cet Arrêt délivré de la poursuite d'une clique de dévotes qui ayant pris le fait & cause de la fille, s'étoient ameutées pour le ruiner par charité.

Les Chirurgiens sont souvent excusables.

Je ne prétens pas soutenir que les Chirurgiens ne puissent faire quelque faute. Quel est l'homme qui ne se trompe pas ; quelle est la profession où l'on n'en fait point ? Et pourquoi n'y a-t-il que les Chirurgiens à qui on veuille en faire payer les dommages & intérêts ? il est d'autres Professions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot : les Juges mêmes qui décident souverainement du sort des humains ne se trompent-ils pas quelquefois en faisant perdre un procès à l'un injustement, ou en condamnant l'autre innocemment. Puisqu'il n'y a personne qui ne soit capable de faire des fautes, pourquoi ne pas compâtir au malheur du Chirurgien ? N'est-il pas assez puni quand il en a fait quelqu'une de perdre sa réputa-

tion & ſes pratiques ? Faut-il encore qu'il ſoit perſécuté par des gens, qui malgré lui veulent devenir ſes penſionnaires.

FIG. LXV. POUR LA SUTURE DU TENDON.



De la ſuture du tendon.

C'Eſt ſur la main que ſe pratiquent le plus ſouvent les ſutures des tendons, parce qu'elle en eſt toute remplie, tant pour ſes mouvemens, que pour faire ceux des doigts; c'eſt auſſi cette partie que l'homme préſente comme un bouclier contre tout ce qui le vient attaquer, & c'eſt la raiſon pourquoi la main reçoit plus de plaies que les autres parties, qui n'ont pas ſi ſouvent beſoin qu'elle de l'opération que je vais vous faire voir.

Renouvellement de cette opération.

Quand Monſieur Bienaiſe, Maître Chirurgien de Paris, & l'un des plus célébres, commença à faire cette opération il y a cinquante ans, on la croyoit de ſon invention, il en eut toute la gloire, & elle eut tout l'agrément de la nouveauté, mais ayant reconnu que plus de deux mille ans avant lui on en avoit parlé : on a trouvé qu'elle n'étoit ſeulement que renouvellée des Grecs; Guidon & pluſieurs autres l'ont pratiquée, il eſt

vrai qu'elle n'étoit plus à la mode, c'eſt lui qui l'y a fait revenir, & nous lui avons obligation de l'avoir eſſayée ſur des chiens, puis de l'avoir faite ſur des hommes, & ainſi de nous avoir encouragé à faire une opération qui empêche que beaucoup de bleſſés ne demeurent eſtropiés.

Il faiſoit la ſuture du tendon dans les vieilles plaies auſſi-bien que dans les récentes; c'eſt-à-dire, dans les plaies de quinze à vingt jours, mais non pas celles qui étoient abſolument cicatriſées, comme quelques-uns nous l'ont voulu faire croire, car il ſeroit alors impoſſible de ramener les bouts des tendons l'un proche de l'autre, étant collés & unis avec leurs parties voiſines.

Inciſion qui précedent l'opération.

Les tendons ne ſe croiſent pas auſſi aiſément que les autres plaies, où il ne faut qu'en approcher les lévres, & les unir enſemble par le moyen d'une aiguille enfilée; mais aux plaies des tendons, il faut avant que de les coudre préluder par une inciſion pour aller chercher une des extrêmités du tendon qui eſt toujours attachée au corps des muſcles; car pour celle qui tient à l'os, elle ne s'éloigne guéres. Par exemple à une plaie tranſverſale ſur le dos de la main qui aura coupé le tendon extenſeur du doigt du milieu, ſoit à une plaie recente, ou à une vieille, il faut commencer à faire une petite inciſion longitudinale avec la pointe des ciſeaux A. à la partie ſupérieure de la plaie, pour aller chercher le bout du tendon, que le corps du muſcle extenſeur a retiré en haut, & avec des pincettes B. le retirer & l'approcher de l'autre extrêmité pour pouvoir en faire la ſuture; & pour faciliter cette approche, il faut faire tenir la main étendue avec une petite palette C, qu'on attache du côté de la paume de la main pour la tenir toujours ouverte.

Deux moïens pour la ſuture.

On nous propoſe deux moyens pour faire la

ſuture, le premier de prendre une aiguille D. enfilée d'un ſimple fil ciré E. de la paſſer de dehors en dedans à l'un des bouts du tendon, & à l'autre de dedans en dehors, & ne faiſant qu'un ſeul point comme à l'enfilée, lier les deux bouts du fil ſur une petite compreſſe ronde. Cette ſuture eſt la plûtôt faite; mais il y en a qui ne l'approuvent pas, diſant que la petite compreſſe ſur laquelle on a fait le nœud, empêche de voir ſi les deux extrêmités du tendon ſont bien jointes enſemble; & ils préferent l'autre maniere, qui eſt de ſe ſervir d'une aiguille F. enfilée d'un double fil G. dont le bout fait une anſe, de la paſſer comme la précédente dans les deux extrêmités du tendon, de mettre une petite compreſſe dans l'anſe, comme on faiſoit à la ſuture emplumée, & une autre entre les deux fils, ſur laquelle on les nouë, on voit entre les deux compreſſes ſi les deux bouts du tendon ſont bien unis enſemble, & on eſt ſûr que ces deux bouts ſe cicatriſant ainſi, le malade ne ſera point eſtropié.

Troiſiéme maniere plus ſûre.

Il y a une troiſiéme maniere que j'ai vû pratiquer à M. Bienaiſe qui me paroît plus ſûre que les deux précédentes: c'eſt d'avoir deux aiguilles HH. enfilées d'un même fil II. & les paſſer toutes deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans, puis les repaſſer de dedans en dehors dans l'autre bout du tendon, & les lier ſur une de ces petites compreſſes KK. quand on voit que les extrêmités ſont ſuffiſamment aprochées l'une de l'autre: ce qui doit faire donner la préference à celle-ci, c'eſt que deux fils uniſſent & joignent bien mieux le tendon qu'un ſeul, & par conſéquent la réunion eſt plus facile à s'en faire.

Qualité des ui e & ufil.

Pour faire cette ſuture, il faut ſe ſervir de petites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de très-petites plaies; les plates en feroient de trop grandes. Il faut en perçant les bouts des tendons les

Précaution en faisant le nœud.

appuyer avec le bout d'une canulle courbe L. & que le fil soit ciré & pas plus gros que le passage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer : il faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un sur l'autre, afin qu'ils ne s'en trouvent pas éloignés, quand même la future se lâcheroit un peu par les petits mouvemens involontaires que peut faire le muscle.

Du pansement.

La future achevée, on met dessus un petit plumaceau M. couvert de baume d'Arcæus, ou de celui du Perou, si on en peut avoir ; avec l'emplâtre N. la compresse O. & la bande P. dont on fait des circulaires autour de la main : on se sert à ces plaies de remedes balsamiques pour empêcher la trop grande suppuration ; & sur-tout on porte toujours cette palette Q. sous la main, jusqu'à ce que la plaie soit entiérement cicatrisée.

Traitement du durillon qui reste.

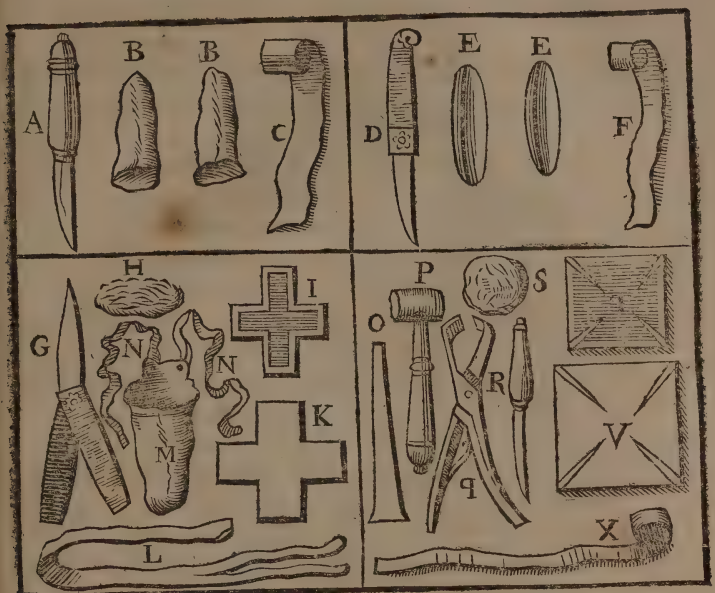
Après la cicatrice faite, il reste quelquefois un petit durillon sur la future, il faut le frotter avec un peu d'huile d'amandes douces, ou de l'huile de vers de terre. Il faut faire fléchir la main peu à peu, & la conduire insensiblement jusqu'à l'action qu'elle doit faire sans la violenter, & faire porter pendant un tems une mitaine pour défendre la main contre le froid. (*a*)

(*a*) On pratique rarement cette espece de future abandonnée par les Anciens & renouvellée par feu M. Bienaise. Presque tous les Modernes la regardent comme dangereuse & inutile. En effet la piquure du tendon ou sa section en partie est suivie très-souvent d'accidens très-funestes, & qu'on ne fait ordinairement cesser qu'en le divisant totalement. Outre cela les tendons servent à tirer une partie mobile qu'on peut mettre & maintenir dans une extension qui rapprochent les parties divisées & en procurent la réunion. C'est de cette maniere qu'on a souvent remedié à la division des tendons extenseurs des doigts des mains, & même à la rupture du tendon * d'Achille qui est le plus gros & le plus fort des tendons.

* Voyez le Traité des Maladies des os de M. Pe-

Pour faciliter le succès de cette pratique, à l'égard

FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.



IL y a quatre opérations différentes qu'on fait aux doigts : la premiere, pour séparer des doigts qui sont unis ensemble, la seconde, pour redresser ceux qui sont courbes & crochus ; la

Quatre opérations sur les doigts.

des extenseurs des doigts des mains, on se sert d'une machine de fer blanc Æ. composée d'une espece de goutiere dans laquelle on pose l'avant bras, & d'une plaque qu'on ajuste à la goutiere par le moyen d'une charniere & d'une goupille. Cette derniere piéce, qui est mobile, peut former avec la goutiere un angle plus ou moins mousse, selon qu'il est nécessaire pour mettre la main, dont en applique le plat sur elle, en une extension plus ou moins grande. On soutient cette piéce par le moyen de deux crochets qui y sont attachés, & de deux cremailleres soudées à la goutiere. Quand le seul tendon extenseur du pouce est divisé, on peut substituer à la plaque une autre plus petite & convenable à la largeur de ce doigt.

troiſiéme, pour ouvrir un panaris; & la quatriéme, pour extirper des doigts écraſés ou gangrénés.

LEs doigts tiennent enſemble par deux manieres, ou par union ou par agglutination: on appelle union, quand l'enfant venant au monde on lui trouve les doigts adherans les uns aux autres; cela ſe fait dès la premiere conformation par la diſpoſition de la matiere, ou par la force de l'imagination de la mere, comme pluſieurs autres choſes que les enfans apportent au monde. Si après des ulcéres, ou quelque grande brûlure où la main aura été dépouillée de ſa peau, on laiſſe par négligence les doigts ſe coller & ſe joindre enſemble, cela ſe nomme agglutination.

De l'union & de l'agglutination des doigts.

Il faut remedier à l'un & à l'autre de ces accidens, ce qui ſe fait en ſéparant les doigts avec un ſcalpel A. prenant garde de ne rien ôter de l'un pour le donner à l'autre. Si l'union étoit ſi exacte, qu'il y eût peu d'eſpace entre deux, le Chirurgien doit faire voir ſon adreſſe, en coupant ſeulement avec patience ce qui les joignoit enſemble: mais s'ils étoient unis par une membrane comme une pate d'oye, il faudroit dans l'entre-deux de chaque doigt couper & emporter la membrane qui les uniſſoit, afin qu'aprés que les cicatrices ſeront faites, il ne reſte rien qui puiſſe leur nuire dans leurs actions.

Comment on doit opérer ici.

Quand la ſéparation eſt faite, il faut empêcher qu'ils ne ſe recollent, & pour l'éviter on met de petits linges entre les doigts. On peut ſe ſervir d'un bandage, qu'on nomme le gantelet; mais comme il eſt très-long à faire, à cauſe qu'il faut qu'avec une bande de cinq aunes de largeur il entoure chaque doigt l'un après l'autre, par pluſieurs circulaires; on doit ſe ſervir de petits doigtiers de linge B. B. trempés dans de l'eau vulneraire,

Panſement & bandage.

ou dans quelqu'autre liqueur desſicative, & de cette bande C. dont on fera des circulaires autour de chaque doigt.

UNe main eſt très-défigurée par des doigts courbes & crochus, outre que cela eſt fort incommode pour celui qui les porte, parce que ne pouvant pas les étendre ni trop bien les ployer, il ſe trouve dans l'impuiſſance de s'en ſervir dans beaucoup de ſortes d'actions; quand il en pourroit faire quelques unes, il ne peut s'en acquitter que de mauvaiſe grace. Des doigts courbes.

Si on a recours au Chirurgien pour corriger cette difformité, & tâcher de rendre à un doigt courbe, ou à pluſieurs leurs actions ordinaires, c'eſt à lui à examiner la diſpoſition où ſe trouvent ces doigts avant que de rien promettre, & avant que d'y travailler, car ils pourroient être diſpoſés de maniere qu'il y auroit impoſſibilité de les redreſſer. Si c'eſt une anchiloſe dans les jointures, il faut l'amollir en la trempant dans du bouillon de tripes, ou en la frottant avec l'onguent de guimauves, ou les autres drogues émolientes. Si c'eſt une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de ſe redreſſer, il faut le débrider par pluſieurs petits coups de biſtouri D. & enſuite mettre deux petites écliſſes droites faites de bois EE. l'une deſſus & l'autre deſſous le doigt, le bander avec cette bande F. & le ſerrer tous les jours de plus en plus, juſqu'à ce qu'il ait repris ſa figure naturelle. Moyen de les redreſſer.

LE panaris, que les Grecs appellent *Paronychya*, qui eſt dérivé de *para*, qui veut dire *contre*, & d'*onyx* qui ſignifie *ongle*, eſt une tumeur qui vient à l'extrêmité des doigts, & que le public appelle mal d'aventure ou abſcès; elle eſt cauſée par un humeur brulante, âcre & corro- Du panaris. Sa cauſe.

ſive qui rongeant le périoſte, les extrêmités des filamens nerveux, & la chair y fait une eſcarre, (*a*) on le connoît par une grande tenſion, une pulſation profonde, une douleur aiguë, une chaleur brulante, & la fiévre ardente qui accompagne toujours ces ſortes de tumeurs.

Nos Anciens font de deux eſpeces de panaris; l'une dont la matiere eſt contenue entre la peau & le périoſte, & l'autre dont l'humeur eſt placée entre le périoſte & l'os. Mais cette derniere eſpece eſt imaginaire, puiſqu'il eſt tout-à-fait impoſſible que la quantité de matiere qu'on en voit ſortir puiſſe être contenue dans une eſpace qui n'a pas deux lignes de largeur. Elle eſt toujours entre la peau & le périoſte, & toute l'extrêmité du doigt en eſt abbreuvée; & ſi l'on trouve ſouvent l'os découvert, c'eſt que non-ſeulement le périoſte a été rongé par l'âcreté de la matiere, mais encore les ligamens qui attachent l'os de la troiſiéme phalange à la ſeconde, ce qui fait que ce dernier os tombe par la ſupuration. (*b*)

Effet du Panaris.

(*a*) Une piquure, un petit éclat de bois qui ſera entré dans un doigt principalement à l'endroit de quelques articulations, une excoriation, une contuſion, une brûlure, l'irritation de quelques fibres qu'on aura tiraillées en arrachant quelques-unes des excroiſſances appellées vulgairement envies, ſont les cauſes externes du panaris. Le virus vénérien, le ſcrophuleux & le chancreux en ſont quelquefois les cauſes internes.

(*b*) Quoique l'Auteur [en rejettant les ſentimens des Anciens ſemble n'admettre qu'une ſeule eſpece de panaris; il faut néanmoins convenir qu'il ſe rencontre dans cette maladie beaucoup de différences qui donnent lieu de la partager en pluſieurs claſſes. Il eſt même très-important de ne pas confondre l'une de ces claſſes avec les autres, parce que chacune d'elles demande un traitement particulier. On a diviſé dans la remarque précédente les cauſes du panaris, en internes & en externes. Cette diſtinction donne lieu de partager auſſi la maladie en deux eſpeces, dont la premiere demande, outre le traitement ordinaire de

la ſeconde des remedes particuliers qui détruiſent le vice des liqueurs qui ont occaſionné le déſordre.

De plus l'expérience qui a fait connoître aux Praticiens que cette maladie n'avoit pas toujours ſon ſiége entre la peau & le perioſte, comme le penſe l'Auteur, les a porté à la diviſer en quatre eſpéces par rapport aux endroits qu'elle occupe.

La premiere eſpéce a ſon ſiége ſous l'épiderme. Elle commence par former au coin de l'ongle une petite tumeur qui en fait le tour, & qui pour cela, eſt appellée vulgairement tourniolle. Un petit emplâtre d'onguent de la Mere ſuffit pour guérir ce mal. S'il ſe forme du pus, on lui donne iſſue en coupant l'épiderme. Il arrive quelquefois que l'inflammation détruit les adhérences naturelles de la racine de l'ongle, qui ne recevant plus alors de nourriture eſt chaſſé au dehors par un autre ongle que la nature produit.

Quand la matiere ſe trouve préciſement ſous l'ongle, la douleur eſt très-vive, & ſe fait ſentir quelquefois juſqu'au condile externe, à cauſe de la conduite des tendons extenſeurs des doigts. Mais elle ceſſe dès qu'on a donné une iſſue au pus, ce que l'on fait en ratiſſant l'ongle, ou en le coupant très-près en cas que la matiere ſe trouve à ſon extrêmité.

La ſeconde eſpéce de panaris a ſon ſiége dans le corps graiſſeux qui entoure le doigt. Ainſi c'eſt un véritable phlegmon dont les ſymptômes ſont plus conſidérables que ceux de la premiere.

La troiſiéme eſpéce a ſon ſiége dans la guaine des tendons fléchiſſeurs des doigts. Elle eſt beaucoup plus fâcheuſe que les deux premiéres eſpéces. Pour comprendre les douleurs qu'elle fait ſentir & les dangers auſquels elle expoſe, il faut ſe rappeller l'arrangement des principales parties qui ſervent à fléchir les doigts. C'eſt par le moyen du muſcle profond & ſublime qu'ils font ce mouvement. Ces muſcles ont leur attache au condile interne de l'humerus; ils ſe partagent chacun vers le milieu de l'avant-bras en quatre tendons nommés fléchiſſeurs, qui paſſent ſous le ligament annulaire interne commun ſitué au poignet, & vont s'attacher vers les extrêmités de tous les doigts excepté le pouce. Ainſi il y a dans chaque doigt deux de ces tendons fléchiſſeurs, dont l'un vient du muſcle profond, & l'autre du muſcle ſublime. Le premier eſt attaché à la troiſiéme phalange, & le ſecond à la deuxiéme. Depuis le ligament annulaire interne commun juſqu'à leurs extrêmités, ils ſont revêtus d'une guaine,

& cette guaine eſt fortifiée par des bandes ligamenteuſes dans l'étendue des deux premiéres phalanges des doigts. Ainſi l'eſpéce de panaris dont on parle ayant ſon ſiége dans cette guaine, qui dans les doigts eſt environnée de ligamens forts & incapables de ſe diſtendre, la matiere ne peut qu'avec peine ſe manifeſter au dehors & cauſe l'inflammation & la tenſion, qui bientôt, ſi l'on n'y remedie, & quelquefois même malgré les remedes, ſe communiquent aux autres doigts, à la main, à l'avant-bras, & même au bras. La douleur eſt d'autant plus grande, que les parties tendineuſes, membraneuſes & ligamenteuſes en ſont plus ſuſceptibles que les autres. Le pus ſe forme dans la guaine, & ſe manifeſte quelquefois aux articulations des doigts, & même dans la main par une fluctuation, qu'on ne ſent pas dans la longueur des phalanges, parce que la guaine y eſt revêtue de bandes ligamenteuſes. Quand l'inflammation eſt parvenue au poignet, elle paſſe bientôt juſqu'au ligament annulaire commun, & dans le grand nombre de cellules graiſſeuſes qui ſe trouvent ſur le muſcle quarré & ſous les tendons des muſcles profond & ſublime. Il ſe forme dans ces cellules un abſcès, que le ligament annulaire commun empêche de ſe manifeſter, & qu'on ne reconnoît qu'à la violence & à la continuité de la douleur & des accidens. Enfin lorſque l'inflammation a éte plus loin, il ſe forme auſſi quelquefois des abſcès à l'avant-bras, au coude & même au bras.

La quatriéme eſpéce de panaris a ſon ſiége entre le perioſte & l'os, & ſouvent dans l'os même. On la reconnoît à une douleur profonde & vive que le malade ſent au doigt. La tenſion, le gonflement & l'inflammation ne ſont pas conſidérables dans les commencemens & ſe bornent preſque toujours au doigt, la fiévre, les inſomnies, les agitations & le délire ſurviennent comme à la troiſiéme eſpéce On voit quelquefois de petites phlictenes, le doigt paroît livide & tombe même en mortification, ſi l'on n'y remedie. Le malade ne ſent point de douleur au condile interne de l'humerus comme dans la troiſiéme eſpéce.

Quoique ces trois eſpéces de panaris different entr'elles quant à leurs ſiéges & à leurs ſymptômes ; elles demandent néanmoins les mêmes remedes dans les commencemens. La ſaignée réïtérée à proportion de la violence des accidens, la diete, les cataplaſmes anodins, émoliens & réſolutifs, & tout ce qui eſt propre à calmer le ſang, peuvent arrêter le mal, lorſqu'il n'a pas

encore

encore fait de progrès considérab'es. Quelques personnes ont été guries en mettant plusieurs fois le doigt dans de l'eau chaude ou dans une lessive de sarment, & l'y tenant aussi long-tems qu'il est possible. La chaleur de l'eau ouvre les pores, relâche les parties, & peut par conséquent dissiper l'humeur qui s'y est arrêtée.

Après avoir employé inutilement ces remedes, on se sert d'un cataplasme ou d'un emplâtre maturatif. Quand le panaris est de la seconde espece, le pus se manifeste bientôt par la fluctuation. Il faut alors ouvrir la tumeur, de peur que la matiere en séjournant n'occasionne un plus grand désordre dans la partie.

Quand le panaris est de la troisiéme espece, le pus ne se manifeste pas si-tôt, parce qu'il est renfermé dans la guaine des tendons qui est environnée par des bandes ligamenteuses très-fortes. C'est ordinairement aux endroits des articulations, où il ne se trouve point de ces bandes ligamenteuses, qu'on commence à le reconnoître par une petite tumeur avec fluctuation, & qu'il se fait jour quelquefois, quand on tarde à l'ouvrir. Il ne faut pas néanmoins attendre qu'il se manifeste; les accidens ne permettent pas toujours qu'on differe jusqu'à ce tems. On fait avec un bistouri à l'extrêmité du doigt une incision longitudinale, qui pénetre jusqu'à la guaine; on introduit par l'ouverture jusques dans la guaine une sonde crenelée moins grosse que les sondes ordinaires, sur laquelle on glisse une branche de ciseaux ou un bistouri, pour étendre l'incision jusqu'à la seconde phalange: on coupe un peu des lévres de la plaie, de peur qu'en se gonflant elles n'empêchent d'y introduire avec facilité un petit bourdonnet. Si l'on reconnoît que le mal est plus étendu que cette incision, on la prolonge jusqu'à la main. En ouvrant ainsi la guaine & en coupant les bandes ligamenteuses, on fait souvent cesser les accidens, & l'on arrête le progrès du mal.

Mais si ces incisions ne suffisent pas, & qu'il paroisse un abscès dans la main, on prolonge encore l'incision. Quand les accidens ne cessent pas, alors on a lieu de croire qu'il s'est formé un abscès sur le muscle quarré. Pour y donner issue, on fait fléchir le poignet, on fait entrer par l'ouverture faite à la main & l'on fait passer sous le ligament annulaire interne commun une sonde crenelée, sur laquelle on fait au poignet une incision qui penetre entre les tendons jusqu'à l'abscès. On passe ensuite un seton de la main au poignet, comme le pratiquoit feu M. Thibault. Aprés toutes ces incisions les

accidens ne diminuent quelquefois pas. Ils peuvent venir du ligament annulaire commun, dont l'inflammation & le gonflement occasionnent une compression trop forte sur les parties qui sont au-dessous, & du tendon fléchisseur que la tension & l'inflammation de la capsule & des bandes ligamenteuses ont lesé en les comprimant. S'ils viennent du ligament annulaire commun, il faut le couper. Mais il est de la prudence du Chirurgien d'avertir que le malade en sera estropié, & qu'il ne fait cette opération que pour conserver la partie ou même la vie du malade. Si les accidens viennent du tendon, on l'ôte entierement, comme M. Petit l'a pratiqué. On coupe d'abord son attache à la phalange, on le tire de dessous le ligament annulaire, & on le coupe dans le corps charnu.

En remediant à la cause principale du panaris par une ou par plusieurs des incisions dont on vient de parler, on n'en arrête pas toujours toutes les suites; il se forme encore quelquefois dessus la main, à l'avant bras, au bras, & même jusques sous l'aisselle des abscès qui s'annoncent par une douleur vive, par des inquiétudes, par le redoublement de la fievre, & enfin par la fluctuation. Il faut les ouvrir. On panse en premier appareil avec de la charpie, toutes les incisions qu'on a faites; on applique sur toutes les parties gonflées ou enflammées un cataplasme résolutif, qu'on humecte de tems en tems avec une décoction d'herbes émolientes. Dans les pansemens suivans on met sur les tendons découverts des petits bourdonnets plats, trempés dans une teinture de fleurs d'hypericum, tirée avec l'esprit de vin, ou dans l'esprit de therebentine; on applique sur le reste de la plaie des plumaceaux couverts de baume d'arceus ou d'un digestif, & l'on continue les cataplasmes émoliens jusqu'à ce que les accidens soient passés; après quoi on se sert de cataplasmes confortatifs, ou de vin aromatique ou d'une dissolution de boule vulneraire dans un mélange d'eau-de-vie & d'eau commune en égale quantité.

Si l'on a coupé le ligament annulaire, il faut faire fléchir le poignet pendant le traitement, pour empêcher les tendons fléchisseurs de faire une saillie. Quand le tendon flechisseur est coupé, ou qu'il s'est exfolié dans la suite des pansemens, comme il arrive souvent, le mouvement du doigt est perdu. En ce cas il faut tenir le doigt à demi courbé pendant le traitement, afin qu'après la guérison, il reste toujours dans la même situation,

De tous les Apoſtèmes, c'eſt le panaris qui eſt le plus douloureux, parce que l'extrêmité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il faudroit pour contenir la matiere qui s'y porte il s'y fait une tenſion exceſſive, qui cauſe une douleur inſupportable, qui étant augmentée par la corroſion de la matiere, & agiſſant ſur les extrêmitez des nerfs qui y aboutiſſent, ſe fait ſentir avec tant de violence, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plaindre par la grande douleur qu'on leur voit ſouffrir. Sa douleur.

Ces tumeurs doivent être au plutôt amenées à ſuppuration par les remédes maturatifs les plus forts, comme l'oſeille, l'oignon de lis, le levain, la fiente de pigeon & le baſilicon, dont on fait de petits cataplaſmes qu'on renouvelle ſouvent, parce que la grande chaleur qui y eſt, les a bien-tôt deſſéchez. La gangrene y ſurvient quelquefois, parce que le ſang ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tenſion où elle eſt. C'eſt pourquoi il en faut faire l'ouverture au plutôt ſans attendre qu'on y ſente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le ſoulagement qu'il attend avec impatience. La ſuppuration en doit être procurée.

On prend une lancette G. plus grande que cel-

qui choquera moins la vûe que s'il reſtoit toujours tout droit. Au contraire ſi ce tendon ne s'eſt point exfolié, ou s'il n'a point été coupé, il faut maintenir le doigt étendu pour en conſerver l'uſage, parce que ſi on le laiſſoit courbé pendant le traitement, la cicatrice ſe formeroit de maniere qu'on ne pourroit point étendre le doigt ſans le couper.

Quant à la quatriéme eſpece de panaris, l'Auteur en parle au long. Il faut remarquer néanmoins que pour ouvrir cette derniere eſpece, il faut preferer le biſtouri à la lancette, dont la pointe pourroit ſe caſſer en rencontrant l'os juſqu'où l'inciſion doit penetrer.

Comment on en fait l'ouverture.

les dont se sert pour la saignée, avec laquelle on fait une incision longitudinale à la partie laterale du doigt, afin de ne pas risquer de piquer le tendon; ce qui pourroit arriver, si on la faisoit à la partie moyenne. Quoiqu'après l'ouverture il n'en sorte quelquefois que de la serosité & du sang, cela ne laisse pas que de soulager le malade en dégorgeant la partie, en diminuant l'extrême tension qui y étoit, & en donnant moyen à la matiere de ne pas séjourner quand la coction en est faite, & aux bourbillons de sortir à mesure qu'ils se détachent.

Traitement qui la doit suivre.

Après que le panaris est ouvert, on ne cesse point de se servir de maturatifs; & si on juge que l'usage des cataplasmes ne soit plus nécessaire, on met dessus l'incision un plumaceau H. couvert de basilicon, & par dessus un emplâtre I. de diachilon gommé fait en croix de Malthe pour achever de meurir; on met une compresse K. de même figure & on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L. posée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, qu'on met ensuite dans un doigtier de cuir M. fait exprès, qui a deux petits cordons NN. pour l'attacher au-dessus du poignet: il faut mettre ensuite la main dans un gand fourré, ou dans un manchon afin que la chaleur puisse avancer la maturité de l'humeur, & on soutient le bras avec une écharpe, la main un peu plus haute que le coude, de crainte que si elle pendoit en bas, il ne se jettât une fluxion sur la partie affligée.

Pourquoi la chair se boursoufle.

Il ne faut pas s'étonner si le lendemain on trouve de la chair qui a boursoufflé par l'incision. Cet accident arrive toujours, parce que cette chair imbibée d'humeurs, se trouvant trop pressée par le petit volume du doigt cherche à sortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ou-

verture qu'on a faite à la peau ; elle eſt de couleur livide, & ſe fond quelquefois par la ſuppuration. Mais ſi elle ne cédoit point aux remédes, & qu'elle continuât de boucher la plaie, il faudroit avec les ciſeaux la couper, ce qui ſe fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la conſumer avec le cauſtique.

Quand la matiere a rongé le perioſte, il faut que l'os de la derniere phalange s'exfolie, & comme il eſt petit, ſouvent il ſort tout entier, ce qui ne ſe peut pas faire que le bout du tendon qui s'y attache n'en ſoit ſéparé, & qu'il n'ait été alteré & corrompu par la même humeur. C'eſt la nature qui fait la ſéparation de la partie du tendon alterée d'avec la ſaine, aidée par les remédes balſamiques & ſpiritueux qu'on verſe dans la plaie ; il ne faut plus alors ſe ſervir du diachilon, l'onguent divin y eſt excellent, avec lequel on conduit cette cruelle maladie juſqu'à parfaite guériſon.

Comment on conduit ce mal à une entiere guériſon.

L'Extirpation d'un doigt ſe fait en trois occaſions ; la premiere, quand par quelque accident il eſt briſé & écraſé ; la ſeconde, quand il eſt gangrené, la troiſiéme, quand un enfant en naiſſant apporte un ou pluſieurs doigts ſurnumeraires.

Extirpation des doigts.

Les ouvriers qui travaillent aux bâtimens, ſont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts écraſez par des pierres de taille qui tombent deſſus, & de les avoir priſes entre deux pieces de bois, les Chaſſeurs courent riſque de les avoir briſés par un fuſil qui crevera en tirant, comme je l'ai vû arriver pluſieurs fois : la premiere intention du Chirurgien qui eſt appellé, doit être de conſerver la main & les doigts, & de ne les couper que quand il n'y a aucune eſpérance de pouvoir les garantir de la mortification, car s'il reſtoit encore quelque artére pour y porter la vie & quelque veine pour entretenir la circulation du

Cas où il peut s'en diſpenſer.

ſang, il ne faudroit point ſe preſſer, on y viendra toujours aſſez-tôt quand on s'appercevra que la chaleur naturelle ne ſe communiquera plus à la partie. (*a*) Mais ſuppoſé qu'un doigt ne tint plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des tendons, il faut le ſéparer de la main, parce que le tiraillement qui ſe feroit au tendon pourroit cauſer des accidens fâcheux. Cette ſéparation ſe fait alors par un ſeul coup de ciſeaux, & on panſe auſſi-tôt le malade avec les remédes qui conviennent à la nature de la plaie.

Cauſe & cure de leur gangrene.

La gangrene peut ſurvenir à un doigt par l'abondance des humeurs qui auront ſuffoqué la chaleur naturelle comme dans un panaris, ou par un grand froid qui l'aura étouffée comme dans une forte gelée; le Chirurgien doit tâcher de l'y rappeller en y faiſant des ſcarifications aux parties latérales, de crointe de toucher les tendons, & en y mettant de l'eſprit de vin camphré, & des remédes vifs & capables de ſe faire ſentir : mais s'il trouve le ſentiment tout à fait perdu par une gangréne, ou ſphacéle confirmé, il faut qu'il en faſſe l'extir-

(*a*) On peut voir dans le Mercure de France, Juillet 1734. une obſervation ſur un écraſement des doigts du milieu & annulaire de la main, dont les deux dernieres phalanges étoient fracturées avec déplacement, les articulations découvertes, dix lignes des tendons extenſeurs déchirées & entierement emportées, enfin la peau détruite depuis le milieu de la ſeconde phalange juſqu'à la racine de l'ongle. Le ſuccès avec lequel M. Caumont traita ces bleſſures confirme ce que l'Auteur dit ici ſur le même ſujet. Il panſa ſi artiſtement cette plaie, que les chairs revinrent, les os fracturés ſe conſoliderent, les articulations ſe rafermirent ſans anchiloſe, la peau ſe cicatriſa, & ce qui eſt fort remarquable, l'union de toutes ces parties entr'elles fournit un point d'attache à chaque tendon, de ſorte que les doigts recouvrerent leur mouvement. Ainſi M. Caumont, qui d'abord n'eſperoit qu'avec peine de pouvoir conſerver ſeulement l'extrêmité des doigts, eut la ſatisfaction de leur rendre même leur mobilité.

* Ext. d'une Séance publ. de l'Ac. de Chirurg.

pation. Il y a quelques anciens qui nous disent qu'il faut mettre le doigt sur un billot de bois, & avec un ciseau O. & un coup de ce maillet P. qu'on donne dessus le séparer de la main. D'autres proposent les tenailles incisives, Q. pour le couper tout d'un coup. Mais ces deux manieres sont désaprouvées aujourd'hui, parce qu'elles tiennent plus du Boucher que du Chirurgien; & on veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit R. on en fasse l'extirpation en le coupant dans l'une de ses trois articulations : l'appareil n'en est pas si effrayant, & cela est aussi-tôt fait. On met sur le petit moignon du doigt, après l'avoir suffisamment laissé saigner, un plumaceau S couvert d'un astringent, & par-dessus un emplâtre T. & une compresse V. coupées en croix, & le tout assujetti & retenu par une bande X. convenable au doigt qu'on vient de couper.

Maniere de les extirper.

Pansement de la plaie.

On voit souvent des enfans naître avec plus de cinq doigts, ceux qui sont surnumeraires ne sont jamais si bien formés que les autres, ils sont placés en dehors de la main proche le petit doigt; ils n'ont pour ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles; ils sont comme des appendices charnues qui pendent à la main. Il y a six mois qu'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil à chaque main : avec mes ciseaux je lui en coupai un à l'instant, & je remis à couper l'autre dans un autre jour, ce que je fis quand il fut guéri du premier, afin de ne lui pas trop faire de douleur dans un même-tems. S'il y avoit quelque phalange osseuse ou cartilagineuse qui attachât ces doigts fortement à la main, on pourroit alors se servir d'une petite tenaille incisive, qui couperoit le tout en même tems & le plus proche de la main que faire se pourroit : on les panse ensuite comme des plaies simples, observant surtout de n'y laisser aucune difformité.

Des doigts surnumeraires, & ce qu'on pratique à leur égard.

De la transfusion.

IL y a encore une opération qu'on appelle la transfusion, qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans ; & quoique cette opération soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dès sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sçache ce que c'est ; c'est pourquoi avant que de finir la démonstration des Opérations du bras, qui est la partie où elle se faisoit, j'ai trouvé à propos de vous instruire, non pas afin de vous apprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De son origine, & ses avantages prétendus.

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang ou quelqu'autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Sur ce qu'Etmuler rapporte une infinité d'expériences de différentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien, M. Denis Médecin, qui faisoit chez lui des Conférences de Physique & de Medecine, s'imagina que si on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même-tems retirer celui qui y est, on renouvelleroit la masse du sang, & qu'en y mettant un jeune sang à la place du vieux, on rajeunîroit l'animal. Ayant communiqué sa pensée à quelques amateurs de ces sortes de Conférences, elle eut une approbation universelle : on en fit des épreuves sur plusieurs animaux, soit de différente, soit de même espéce, & on n'entendoit alors dans toutes les conversations, que parler & publier les merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garantir par ce moyen de toutes sortes de maladies, de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit, & de le conserver toujours dans le même état où il étoit quand on auroit commencé à lui faire la transfusion.

Moyen de la faire.

Il s'agissoit pour prouver ce qu'ils avançoient d'en faire des expériences sur des hommes : ils en

trouverent d'assez misérables pour les souffrir pour quelque argent ; ils ouvroient l'artére d'un veau, & par le secours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artére, & l'autre dans une des veines du bras, ils faisoient passer le sang de cet animal dans les veines de l'homme ; ils tiroient en même tems par l'autre bras autant de sang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent plusieurs de ces opérations qui devoient, selon eux, avoir un succès surprenant : mais la fin funeste de ces malheureuses victimes de la nouveauté détruisit en un jour les hautes idées qu'ils avoient conçues, ils devinrent foux, furieux & moururent ensuite. Le Parlement informé de ce qui s'étoit passé, interposa son autorité & donna un Arrêt par lequel il étoit défendu sous de rigoureuses peines de faire cette opération.

Succès des épreuves que l'on en fit.

Ces demi-sçavans ne se rendirent pas aisément, mais obligés de se soumettre aux ordres supérieurs sur la transfusion du sang, ils se retrancherent sur l'infusion des liqueurs dans les veines. Ils en firent des épreuves de plusieurs sortes, & nous donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guérir par ce moyen ; & même ils prétendoient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux après une grande hémorragie, on réparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voies ordinaires ; ils soutenoient toujours que si l'homme vouloit se soumette à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelques nature qu'elles fussent, seroient plutôt & plus surement guéries, que par les régles de la Médecine.

De l'infusion qui lui fut substituée.

Jamais Arrêt ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces Novateurs, & prevenir le cours de cette opération, qui seroit devenue d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, & contre la Religion, si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit

la fin qu'ils se proposoient. Mais ceux qui avoient enfanté cet horrible projet, sont morts, & il est presque enseveli dans l'oubli. Si je vous en parle aujourd'hui, ce n'est que pour le mettre au rang des opérations qui ne se doivent jamais pratiquer.

Il est vrai qu'on voit dans l'antiquité quelques traces de la transfusion & de l'infusion dont je viens de parler; mais on les regardoit plutôt comme des entreprises chimériques, que comme des desseins raisonnables, dont on dût attendre un grand succès, surtout en ces premiers tems, où les Arts étoient encore éloignés de la perfection: ainsi Ovide rapporte que des enfans voulant rajeunir leur pere déja fort vieux, firent couler dans ses veines à la place du sang, une composition de médicamens qu'on leur avoit appriſe pour venir à bout de leur dessein; & qui loin de réussir, tua leur cher Eson dans la premiere épreuve qu'il en subit. Et certainemen si l'on considere que le sang des animaux s'altere facilement par des émotions extraordinaires qui lui sont communiquées au travers de ses vaisseaux, par des impressions extérieures d'unair un peu plus chaud ou plus froid que de coutume, ou par de nouveaux alimens qui ne se mêleront avec lui qu'après qu'il auront reçu plusieurs préparations qui approchent de sa nature: on conviendra que des drogues étrangeres, ou du sang qui n'aura point été filtré par les organes de l'animal, dans le sang duquel on en fait une infusion immédiate, ne peut manquer de troubler l'ordre des principes de cette derniere humeur, & d'y augmenter ou d'y diminuer la fermentation qui lui est nécessaire pour y entretenir cette vertu vivifiante & nourriciere dont le corps est animé: il faudroit donc avant que de réïterer de semblables tentatives essayer mille & mille fois de rétablir par divers ingrédiens le sang fraichement tiré d'un malade, les insinuer lente-

ment, & en petite quantité dans les veines, & prendre plusieurs autres précautions ; mais de la maniere grossiere dont on s'y est comporté d'abord, on n'en pouvoit rien espérer d'heureux : aussi nos voisins chez qui la Chirurgie Françoise s'est acquise depuis long-tems une grande réputation, ont-ils suivis le Jugement du Parlement de Paris, appuyé sur les fidéles rapport des Médecins & des Chirurgiens les plus célebres de cette Ville.

Fin de la huitiéme Démonstration.

OPÉRATIONS DE CHIRURGIE,

NEUVIÉME DÉMONSTRATION.

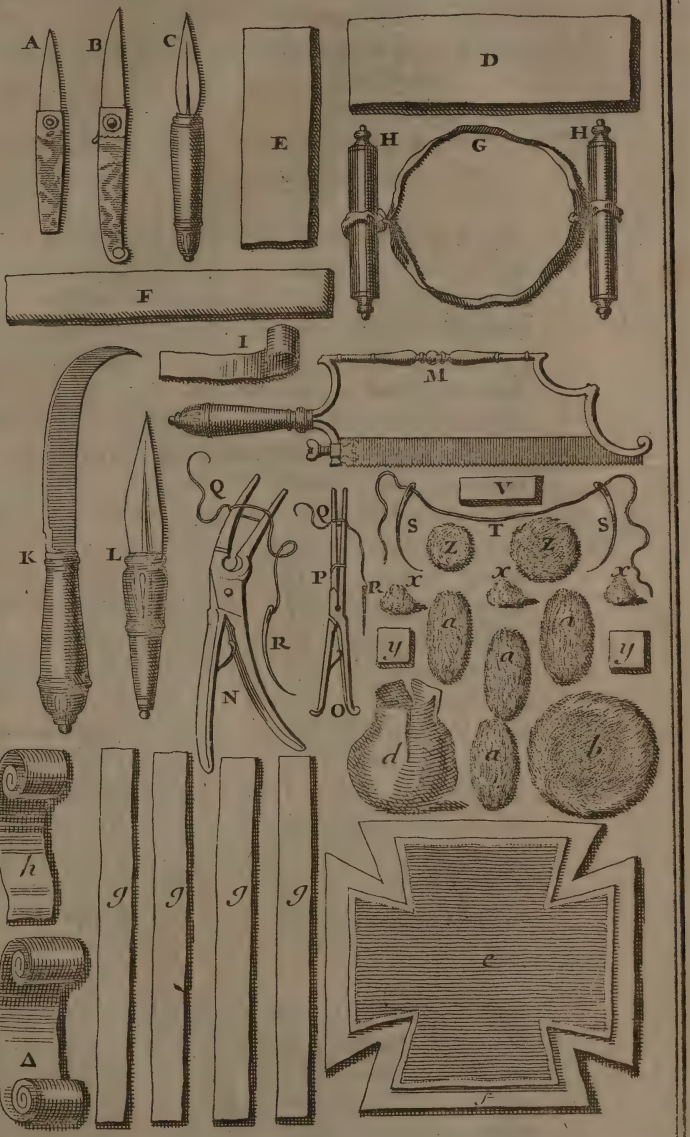
De celles qui ſe pratiquent ſur les extrémités inferieures.

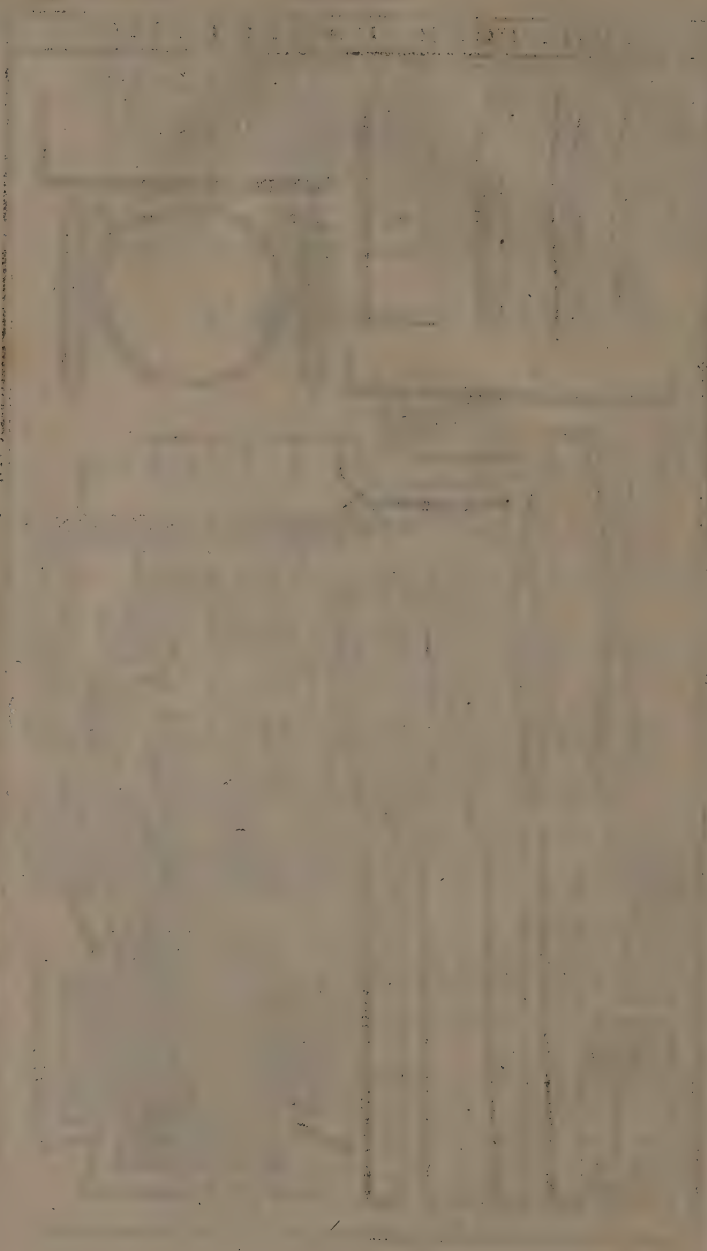
DE L'AMPUTATION.

IL ne me reſte plus, Meſſieurs, qu'à vous faire voir les opérations qui ſe pratiquent ſur l'extrémité inferieure : la cuiſſe, la jambe & le pied ſont les trois parties qui la compoſent. Les opérations que demandent ces parties ne ſont pas moins néceſſaires, & ne méritent pas moins votre application que toutes celles que vous avez vûes juſqu'à préſent.

Frayeur ſurmonter dans l'opération.

De toutes nos opérations celle qui fait le plus d'horreur, c'eſt l'amputation d'une cuiſſe, d'une jambe ou d'un bras. Quand on eſt prêt de ſéparer une partie de ſon tout, & qu'on fait reflexion ſur les moyens cruels dont on va ſe ſervir, il n'y a


A
B
C
D
E
F
G
H
H
I
M
K
L
N
O
P
R
S
T
V
Z
Z
x
x
x
a
a
a
d
d
y
y
b
h
g
g
g
g
c
Δ



point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatisse au malheur du pauvre patient qui se trouve dans la fatale nécessité d'être privé d'une des parties de son corps pour toute sa vie.

On appelle en Grec cette opération *acrotiriasmos*, qui est dérivé du verbe Grec *acrotiriazin*, qui signifie couper les extrémités du corps, parce qu'elle consiste à faire l'extirpation entiere des bras & des jambes, qui sont les extrémités de notre corps. Ce qui ne peut s'exécuter sans faire sentir au malade des douleurs si violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'est pourquoi le Chirurgien se défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propose qu'après avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie lui a inspirés, & lui a fait mettre en pratique. Etimologie Grecque.

L'opinion commune est que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils sont au comble de leur joye, quand les ciseaux à la main ils peuvent tailler en plein drap. Cette erreur s'est glissée jusques chez les Grands, & j'ai entendu dire au Roi, parlant des Chirurgiens Aides-Majors des Armées, qu'ils étoient fort empressés de faire ces opérations, & qu'ils comptoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupés. J'assurai le Roi que c'étoit l'opération qui faisoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il témoignoit de l'empressement de faire voir son adresse, c'étoit sur les opérations qui demandent de la délicatesse, & non pas sur celle-là qui exige de la cruauté, & qui devroit plûtôt être faite par un Boucher que par un Chirurgien. Mauvaise opinion que l'on a des Chirurgiens.

Lorsqu'on fait quelqu'autre opération, c'est pour conserver la partie sur laquelle on la fait. Si on travaille, par exemple, sur un œil, c'est pour en corriger les défauts & le rétablir dans sa fonction ordinaire; mais dans celle-ci, c'est pour

détruire la partie, en la retranchant de son tout, non-seulement comme inutile, mais comme pernicieuse, pouvant communiquer sa pourriture & ses mauvaises qualités au tout. Ainsi ce qu'on se propose dans cette opération, n'est pas la conservation de la partie sur laquelle on opére, mais celle de toute la machine qui périroit sans ce secours. C'est pourquoi le Chirurgien se trouve souvent contraint d'extirper malgré lui une jambe pour sauver la vie du malade, car il vaut encore mieux vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre.

But de l'opération.

Quand la mortification s'est emparée d'un bras ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en est absolument éteinte, on ne peut pas se dispenser de le couper, puisqu'il n'y a plus de moyen d'y rappeller la vie, & qu'en différant, le mal ne peut aller qu'en augmentant. Mais il faut considerer deux degrés dans la mortification, le premier que nous appellons gangrene, quand la partie commence à se pourrir; & le second sphacéle, quand elle est entierement corrompue. Il y a de l'espérance à la gangréne, par les remédes que je vous ferai voir dans un moment; mais au sphacéle il n'y a point d'autre remède que l'exrirpation.

Cas où elle est nécessaire.

La gangrene & le sphacéle qui sont deux maladies qui ne différent que du plus ou du moins, ont une même cause, qui est l'interception du mouvement circulaire du sang: tant que ce mouvement subsiste, & que par son moyen les sucs nourriciers & spiritueux sont portés à une partie, elle conserve sa chaleur, ses forces & sa vie. Mais aussi-tôt que la distribution de ces sucs vient à cesser ou à être interrompue par quelque chose que ce soit, on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement, ni vie. En sorte que c'est la présence du sang & des esprits vitaux qui entretient la vie dans une partie, & que c'est leur absence qui la détruit, & la fait tomber en mortification.

Cause & différence de la gangrene & du sphacéle.

Cette distribution du sang qui fait uniquement subsister la machine, & qui est absolument nécessaire pour en vivifier toutes les parties, peut être interrompue par une infinité de maladies. Les grosses tumeurs, les éresipeles, les grandes inflammations, le grand froid, les fortes compressions, les dépôts subits des sérosité maligne, & les morsures d'animaux venimeux peuvent empêcher le sang de couler dans une partie, & celui qui y est, de retourner vers sa source pour y recevoir une nouvelle chaleur en passant par les fournaises du cœur, de sorte que cette partie n'ayant plus de communication avec le principe de la vie, elle tombe en gangréne, & peu de jours après devient entierement sphacelée.

Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer comment toutes ces maladies causent la gangréne. De très-habiles Medecins se sont donnés la peine de nous en instruire par des systêmes nouveaux qu'ils disent très faciles à comprendre : il seroit seulement à souhaitter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'arrêter & de guérir la gangréne, qu'il est facile au Medecin d'en discourir ; je me contenterai de vous parler de deux autres causes, qui sont les grosses contusions & les grandes plaies, parce qu'elles obligent plus le Chirurgien d'en venir à l'amputation.

Deux autres causes de ces maux.

La contusion est une solution de continuité des parties charnues sans lésion de la peau ; elle arrive par une grande chute, ou par quelque coup violemment donné, ce qui cause une dilaceration des fibres charnues & des vaisseaux capillaires qui versent du sang dans les espaces des chairs : s'il y a quelque veine un peu considérable déchirée & découverte sous la peau, il s'y fait un épanchement de sang qui inonde la partie, & qui y cause une grosse tumeur avec une grande tension ; ce qui la gonflant avec excès, empêche les esprits vitaux

Effets de la contusion.

d'y reluire, dont il peut s'enſuivre la gangrene.

Pour éviter les ſuites d'une contuſion, il faut ſaigner le malade pluſieurs fois, lui faire prendre un petit verre d'eau vulneraire, dans lequel on aura mis une demie cuillerée de baume de Fioraventi, ou bien faire diſſoudre deux dragmes de confection d'hiacinthe ou d'alkermes dans une once d'eau-de-vie, & la faire avaler auſſi-tôt : il faut faire bouillir dans le vin les herbes aromatiques, comme la ſauge, le romarin, l'yſope, le fenouil & la marjolaine, & en tremper des compreſſes qu'on mettra chaudes ſur la partie, & qu'on renouvellera très-ſouvent.

Remédes.

Si le ſang extravaſé ne commence pas à tranſpirer, & à ſe réſoudre par ces remedes, que la partie ſoit tendue, lourde & péſante, & qu'il y paroiſſe de l'altération dans la couleur, il y faut faire de légeres ſcarifications avec cette lancette A. & en laiſſer couler le ſang pour la dégorger, & même pour l'exciter à ſortir, il faut les laver avec l'eau marine tiéde, & mettre deſſus un cataplaſme fait avec les farines réſolutives cuites en hydromel, auquel on ajoûte la thérebentine, les poudres de roſes, l'eau-de-vie, & un peu de thériaque.

Scarifications & lotions.

Le lendemain ſi on trouve la partie toujours gonflée, & qu'elle ne ſe vivifie pas ſuffiſamment, il y faut faire des inciſions avec le biſtouri B. & plus grandes & plus profondes que les ſcarifications du jour précedent : ſi le malade a ſenti de la douleur quand on les lui a faites, & s'il en ſort du ſang, c'eſt ſigne qu'il y a encore un reſte de vie dans la partie, & il la faut réveiller par une ablution d'eau-de-vie camphrée, dans laquelle on diſſoudra l'Egyptiac, & par-deſſus les cataplaſmes ſuſdits.

Si le ſoir au lieu de voir la partie déſenflée, on y voit une tumeur œdemateuſe accompagnée de

phlyctenes

phlictenes avec un peu de douleur, il faut avec ce scalpel C. faire des taillades profondes qui fassent crier le malade, les laver avec de l'esprit ve vin, ou d'eau jaune faite avec de l'eau de chaux & le sublimé, & redoubler les cordiaux & les sudorifiques qu'on peut lui faire boire dans le vin, comme le meilleur cordial de tous. Enfin, si en entrant dans la chambre, on sent une odeur douceâtre, qu'en pansant le malade, il s'éleve une vapeur cadavéreuse, & que la partie soit livide & insensible, c'est signe que la mortification est confirmée, & n'y ayant plus d'espérance de sauver ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parens du danger où est le malade, & se déterminer à en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyen de l'éviter.

Dernier dégré du mal.

C'est dans les Hôpitaux des Armées, durant un siége, ou après une bataille, qu'il y a bien des occasions de faire cette amputation: les coups de canon ou de fusil, les éclats des bombes & de grenades brisent tellement les bras & les jambes de ceux qui en sont blessés, qu'il est très-difficile de les leur sauver, & si on voit tant de soldats revenir avec un bras ou une jambe de moins, ce n'est pas qu'on les leur ait coupé de gayeté de cœur, mais c'est la grandeur de leurs blessures qui l'a demandé. J'en puis rendre un témoignage certain, puisque dans les dernieres campagnes où M. Bessieres, M. Haustome & moi étions en qualité de Chirurgiens consultans des Armées du Roi, commandées par Monseigneur le Duc de Bourgogne, il ne se faisoit point d'amputation que de l'avis de ces Messieurs & du mien.

Occasions les plus fréquentes pour l'amputation.

Un boulet de canon emporte souvent un bras ou une jambe; il n'y a point pour lors de délibération à faire sur l'opération, puisqu'elle est toute faite; mais le Chirurgien ne laisse pas d'avoir deux choses à faire; la premiere, de scier le bout de l'os, qui n'est jamais cassé si exactement, qu'il n'y ait quelque

Pratique pour les membres emportés par des armes à feu.

pointes qu'il faille couper, afin qu'il ne déborde pas les chairs; & la seconde, c'est de prévenir l'hémorragie, ou de l'arrêter en liant les vaisseaux, ou bien en y appliquant les boutons de vitriol, ou d'autres styptiques dont on parlera ci-après; car, quoique le sang soit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'escarre venant à tomber quelques jours après, le sang sortiroit en abondance, & le blessé pourroit mourir, si le Chirurgien ne se tenoit sur ses gardes. Quand la partie n'est pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un bistouri, ou des ciseaux, les couper, & panser le blessé, comme si on devoit craindre quelque hémorragie (*a*).

(*a*) Un corps contondant, comme un boulet de canon, peut couper en travers la peau, les chairs & les os d'une des extrémités du corps, sans cependant la séparer tout-à-fait. La portion de peau ou de chair par laquelle elle tient encore au tout, étant altérée par ces especes de corps, dont l'effet ne se borne pas aux endroits qu'ils touchent, il faut sur le champ achever de couper & de séparer la partie, comme l'Auteur le prescrit. Mais si cela est fait par un instrument tranchant, comme une hache ou un sabre, &c. la portion de peau ou de chair par laquelle l'extrémité tient encore au tout, ne doit point être coupée, sur-tout si elle renferme les principaux troncs des vaisseaux; car le commerce de circulation qui reste entretient la vie de cette partie. Il seroit par conséquent imprudent d'achever de la couper, sans avoir tenté la réunion. L'expérience à laquelle il faut tout rapporter, autorise ce précepte, comme on le va voir par deux observations de M. de la Peyronie, à qui la Chirurgie est redevable de nombre de faits singuliers.

» Un homme reçut au bras un coup de hache, qui » avoit coupé obliquement l'os du même bras, & tous » les muscles qui l'environnent, ne laissant d'entier » que le cordon des vaisseaux, revêtu d'une bande de » peau, de la largeur du pouce. Le blessé ayant le bras » pendant, desorte que sa main descendoit près du ge- » nou, eut la force de le prendre avec sa main droite,

» & de le rapprocher lui-même du haut de l'épaule, par
» un pur mouvement de la nature. On enveloppa la
» partie de beaucoup de linge, & on mena le bleſſé
» à M. de la Peyronie, qui trouva la plaie remplie de
» linge & de caillots de ſang, une diſtance de huit pou-
» ces entre les deux parties coupées, & la portion in-
» férieure du bras froide, livide, & ſans ſentiment,
» auſſi-bien que l'avant-bras & la main; dans cet état,
» il étoit ſi facile d'achever l'amputation, & ſi peu
» vraiſemblable de conſerver le membre, que pluſieurs
» Chirurgiens qui accompagnoient M. de la Peyronie,
» propoſerent de le couper tout-à-fait; mais M. de la
» Peyronie fondé ſur quelques exemples de réunion qu'on
» n'auroit oſé eſpérer, voulut tenter celle-ci; pour cela
» il ôta quelques petites portions d'os détachées, affronta
» les parties autant qu'il lui fut poſſible, & les ſoutint
» avec un appareil convenable, en obſervant de le faire
» feneſtré, pour pouvoir panſer la plaie, ſans toucher à ce
» qui tenoit les os en ſujétion: il employa pour topi-
» que, l'eau-de-vie, animée d'un peu de ſel ammoniac,
» & mit en uſage tout ce qu'il falloit, ſoit pour rap-
» peller la chaleur naturelle, ſoit pour prévenir les ac-
» cidens.

» Le deuxiéme jour, le bras parut un peu gonflé au-
» deſſus de la plaie, il n'y avoit point de pouls à la
» main. Le troiſiéme, un peu de gonflement à la main &
» à l'avant-bras, & le gonflement augmenté, & un peu
» de chaleur à la main. Du cinquiéme au huitiéme, la
» chaleur augmenta par degrés: le huitiéme, la fenêtre
» du bandage fut ouverte, & la plaie parut s'animer.
» Le panſement fut fait avec des plumaceaux trempés
» dans une diſſolution de colcotar, & des compreſſes
» imbibées d'un vin aromatique animé, ce qui fut con-
» tinué juſqu'au quatorze, que l'appareil fut levé pour
» la ſeconde fois, & la plaie parut diſpoſée à la réunion.
» Le dix-huit, la cicatrice ſe trouva avancée, la partie
» preſque dans ſon état naturel, & le battement du pouls
» ſenſible. Alors M. de la Peyronie ſubſtitua un ban-
» dage roulé au feneſtré; on eut ſoin de lever l'appareil
» de dix en dix jours: après cinquante jours, on l'ôta
» entiérement, & au bout de deux mois de la bleſſure,
» le malade fut entiérement guéri, à un peu d'engour-
» diſſement près dans la partie.

M. de la Peyronie étoit encouragé dans cette entre-
priſe, par l'exemple qu'il avoit eu en 1706 d'un Sol-
dat Suiſſe qui eut le doigt index d'une main coupé, de

Si par une balle de mousquet, les os du bras ou de la jambe sont brisés, & qu'il y ait plusieurs esquilles, comme si on avoit cassé une noix, on ne peut guéres éviter l'amputation, ou si la balle est entrée dans une main ou dans un pied, & qu'elle y ait fait beaucoup de fracas, il est encore bien difficile de pouvoir conserver ces parties. On voulut ménager le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui à la bataille de Spire, y avoit reçu un coup de mousquet; mais on fut obligé de lui couper la jambe quelques jours après, & ensuite la cuisse, à cause de la gangrene qui survint en très-peu de tems, & dont il mourut.

Et pour ceux qui en sont fracassés.

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'est la carie des os, qui malgré les remedes, les creuse comme s'ils étoient rongés par les vers. Nous fûmes contraints il y a dix ans, de couper la jambe à un des garçons du Château de Versailles à cause d'une vieille carie qu'on ne put point arrêter, & qui lui rendit les os tous vermoulus, dont il a bien guéri, & il se porte encore bien aujourd'hui. Quand il se jette une sérosité âcre & corrosive, comme de l'eau-forte entre les os du carpe ou du tarse, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par morceaux. Il se mêle encore avec cette sérosité une humeur scrophuleuse ou virulente, qui travaillant conjointement sur ces os, les met tellement en désordre, qu'après les avoir pansés des années entieres, on se voit obligé d'en venir à l'extrême remede, qui est l'extirpation.

Autres maux qui obligent à l'extirpation.

façon qu'il ne tenoit plus qu'à une petite portion de la peau qui le joint au doigt du milieu, & de ces deux observations, M. de la Peyronie conclut qu'on doit en toute occasion tenter la réunion des parties, qu'il n'y a point d'inconvéniens à l'essayer, & que souvent la nature ne demande qu'à être aidée, pour faire des prodiges.

Enfin, si par une de ces causes que je viens de vous dire, on est obligé de recourir au dernier secours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre, qu'il ne soit fortifié de l'avis de quelques-uns de ses Confreres, afin de ne pas se rendre seul responsable de la suite, & de n'être pas un jour exposé aux reproches du malade, qui se voyant pour le reste de sa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer, & dire que son Chirurgien les lui auroit coupé, sans une nécessité absolue; c'est pourquoi il faut faire une consultation, & appeller tels Chirurgiens que le malade souhaite. Nécessité de consulter.

L'opération résolue, avant que le Chirurgien se mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire: jusqu'à présent, on a établi une regle générale, que si c'est une cuisse, il faut la couper le plus proche du genou que faire se peut; que si c'est une jambe, il faut toujours couper à l'endroit de la jarretiere (*a*), quand même il n'y auroit que le pied de brisé, afin de ne pas laisser un long moignon qui embarrasseroit & incommoderoit le malade le reste de sa vie, & que si c'est un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il se peut, afin que laissant un grand moignon, le malade puisse s'en servir, & que la difformité n'en soit pas si grande: ce sont des faits de pratique que l'on n'avoit pas encore contestés jusqu'aujourd'hui. Endroit où l'on doit couper.

On convient de la maniere de couper la cuisse & le bras, mais on n'est pas d'accord sur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écrient contre la méthode des François, qui coupent une jambe proche le genou, quand il n'y a que le pied de perdu, Selingen, fameux Praticien de Hollande, dit qu'il faut conserver toute la jambe, couper seulement le pied au Choix de deux méthodes.

(*a*) Au-dessous de l'attache des muscles couturiers, grêle, interne, & demi-nerveux, pour ne pas couper l'extrémité des tendons de ces muscles.

deſſus des malléoles, & ajouter enſuite un pied de ſon invention, qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces & polies, qu'il fait fermer ſur les côtés de la jambe avec des écroues: il dit que cette machine bien miſe a tant de fermeté, qu'on peut marcher avec autant de facilité que ſi l'on avoit ſon pied naturel. Pour moi je ſuis du ſentiment de ces derniers, & je conſeille de couper une jambe tout le plus bas qu'il eſt poſſible, pourvu qu'on puiſſe conſerver le mouvement du genou; car s'il devoit être toujours ployé, il faudroit la couper à la jarretiere, pour ne laiſſer du moignon qu'autant qu'il en faut pour appuyer la jambe de bois; mais en conſervant le mouvement dans le genou, & ajoutant ſeulement un pied artificiel, on évite la grande difformité de la jambe de bois, & le malade peut marcher avec plus de ſûreté, & plus commodément.

L'amputation au genou condamnée.

Il y a quelques Auteurs qui propoſent de couper la jambe dans l'article du genou; ils diſent pour leurs raiſons que l'opération en eſt plutôt faite, parce qu'on n'a point beſoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour ſcier les os. Mais cette maniere n'eſt point approuvée par les Praticiens d'aujourd'hui, qui en font voir les inconvéniens; ils diſent que ſi la partie eſt tuméfiée, on a de la peine à en trouver l'articulation, qu'on eſt obligé de laiſſer la rotule qui embarraſſe par la ſuite, que les deux têtes du fémur étant découvertes, il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne ſe recouvrent pas facilement par le défaut des chairs dans le genou, & qu'enfin on n'y peut appliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'incommodité pour le malade.

Fabricius ne veut pas qu'on coupe une jambe dans le ſain, deux doigts au-deſſus de ce qui eſt gangréné; il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au-deſſous de l'endroit où finit la gangrene, c'eſt-

à-dire, dans ce qui est mortifié, qu'en y appliquant plusieurs cauteres actuels tout rouges, on corrige le reste de la mortification, qui par la suite tombe par escarre, & que par ce moyen on évite la douleur & l'hémorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brûlées s'étant séparées, elles laissent les bouts des os dénués, qu'il faut scier une seconde fois; & comme on ne peut pas garantir que la gangrene ne fasse du progrès, parce qu'on en laisse une partie qui peut ambuler à vue d'œil, il n'y a point de Chirurgiens assez hardis pour conseiller de mettre cette méthode en pratique.

Inconvéniens de la pratique de Fabricius.

Il ne suffit pas avant que de travailler, de s'être déterminé sur l'endroit où on doit couper une jambe; il faut encore avoir pris sa résolution sur la maniere dont on doit arrêter le sang; car le plus difficile n'est pas d'abbatre une jambe, un Boucher en feroit bien autant; mais c'est de se rendre maître du sang, en l'arrêtant avec promptitude & avec sureté: c'est alors que le Chirurgien doit donner des marques de sa capacité, tant par le choix qu'il fait de la meilleure maniere, que par l'adresse avec laquelle il la met en exécution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le sang: 1. le feu, 2. le bouton de vitriol, 3. la ligature.

Trois manieres d'arrêter le sang.

Le feu étoit tellement en usage chez les Anciens, qu'ils s'en servoient presque dans toutes les opérations, comme vous voyez que font les Maréchaux dans toutes celles qu'ils font aux chevaux. Ils faisoient rougir des cauteres actuels, dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine; ils les appliquoient tous ardens sur les orifices des vaisseaux, aussi-tôt que le membre étoit séparé, & en brûlant ainsi les vaisseaux & les chairs voisines, il se faisoit une escarre qui empêchoit le sang de sortir; mais cette maniere cruelle n'étoit pas sûre, parce que l'escarre venant à tom-

Pratique des Anciens

ber, le sang donnoit avec la même violence que le jour de l'opération ; c'est ce qui a fait qu'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

Application du bouton de vitriol.

On a trouvé le bouton de vitriol, qui se fait avec un peu de vitriol concassé, qu'on enveloppe dans un peu de coton. On en prépare trois ou quatre qu'on met sur les orifices des vaisseaux coupés, les uns auprès des autres : ce vitriol venant à se fondre par l'humidité du sang, brûle & cautérise ce qu'il touche, & par le moyen de l'escarre qu'il fait, il arrête le sang : c'est la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris, où on s'en sert dans toutes les amputations. Mais cette escarre a le même sort que celui qui est produit par le feu ; car venant à tomber, le sang peut s'échapper ; c'est pourquoi on en retarde la chûte le plus qu'on peut, & les Chirurgiens qui se sont servis de ce moyen, en doivent avoir de prêts toutes les fois qu'ils pansent le malade, afin d'en mettre en cas que le sang vienne à donner (*a*).

De la ligature des vaisseaux aujourd'hui usitée.

N'y ayant pas de sureté absolue dans ces deux premieres manieres, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaisseaux, & ils en ont fait des expériences qui leur ont réussi, de maniere qu'avec une aiguille enfilée, on arrête le sang beaucoup plus sûrement qu'on ne faisoit avec le feu & le vitriol, qui ne pouvoient pas faire des escarres sans causer une extrême douleur, qu'on épargne aujourd'hui aux pauvres malades, qui d'ailleurs souffrent assez. Cette ligature se fait en deux manieres, la premiere, en pinçant le bout de l'artere avec un bec de corbin, ou une pincette qui a un anneau pour serrer, qu'on appelle *valet à patin*, puis coulant sur l'instrument, jusques sur l'artere, un fil préparé & noué, on le sert d'un double nœud, &

(*a*) Les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ont depuis longtems abandonné cette pratique, & se servent de la ligature, qui est en effet le moyen le plus sûr.

afin qu'il ne ſoit pas pouſſé hors de deſſus le bout du vaiſſeau par les pulſations continuelles du ſang artériel, il doit y avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée, qu'on paſſe à travers le corps du vaiſſeau, après quoi on aſſure la ligature par quelques nœuds. La ſeconde eſpece de ligature eſt d'avoir deux aiguilles droites enfilées d'un même fil bien ciré, de les paſſer l'une au-deſſus, & à côté de l'artere, & l'autre auſſi à côté & au-deſſous, puis de les faire ſortir par le jarret à deux travers de doigts au-deſſus de l'inciſion qu'on a faite, & à un demi-travers de doigt éloignées l'une de l'autre : on noue les deux bouts du fil l'un proche de l'autre ſur une petite compreſſe, de maniere que les vaiſſeaux ſont ſerrés par l'anſe que le fil a faite, & le ſang eſt arrêté sûrement, prenant garde de ne pas embarraſſer dans l'anſe du fil les nerfs coupés, qui par le ſerrement qu'on leur feroit, cauſeroient des mouvemens convulſifs & des treſſaillemens, qui ſeroient très-ſenſibles au malade. Maniere de la faire.

Par la deſcription que je viens de vous faire de ces trois manieres d'arrêter le ſang, je ne doute point que vous ne décidiez en faveur de la troiſiéme, comme la moins douloureuſe & la plus sûre : c'eſt auſſi celle dont je me ſervirai dans l'amputation que je vais vous faire voir en examinant, comme dans toutes les autres, ce qu'il faut faire avant, durant & après l'opération.

Avant l'opération, il faut préparer l'appareil, qui conſiſte en tout ce qui eſt néceſſaire pour la faire, & qu'on doit avoir tout prêt ſur un baſſin, afin de ne rien demander, & de pouvoir prendre les choſes à meſure qu'on en a beſoin. Les préparatifs en ſont grands, parce qu'il faut doubler les plumaceaux, les aſtringens & les compreſſes, afin de ne manquer de rien ; & comme il faut du tems pour tout cela, on doit les faire hors de la préſence du malade, qui pourroit s'épouvanter par l'aſpect de L'appareil.

tant d'instrumens, & de tant de charpie, de compresses & de bandes.

En quoi il consiste.

Cet appareil comprend trois choses; 1°. les instrumens pour couper la jambe; 2°. ce qui est nécessaire pour arrêter le sang; 3°. tout ce qu'il faut pour panser le malade. Pour la premiere, il faut deux compresses pour mettre sous les ligatures; sçavoir, une longitudinale, & une circulaire, un tourniquet double, afin de mieux serrer, une ligature de tissu fort, pour la poser un travers de doigt au-dessus de l'entrée où on doit faire l'incision, un grand couteau courbe qui ne doit point avoir de tranchant du côté du dos, afin que le Chirurgien puisse appuyer dessus avec sa main gauche, pour faire l'incision plus promptement, un grand scalpel pour couper les chairs qui sont entre les deux os, & aussi le périoste, en cas que le couteau courbe ne l'ait pas fait, & une bonne scie bien affilée & un peu graissée, afin de scier les os en peu de tems. 2°. Pour arrêter le sang, il faut une pince faite en bec de corbin, sur laquelle il y ait un fil noué en *lac de loup*, une autre pincette avec un anneau pour la serrer, quand on tient le bout de l'artere, des aiguilles, du fil ciré, de petites compresses, des astringens faits de bol d'Arménie, de terre sigillée, de sang-dragon, &c. mise en poudre & incorporée avec les blancs d'œuf dont on couvre les plumaceaux, & trois ou quatre boutons de vitriol en cas de nécessité. 3°. Pour panser le malade, on a trois petites compresses quarrées pour appuyer sur les bouts des vaisseaux, deux plumaceaux imbibés d'esprit de vin, pour mettrre sur les os coupés, quantité de plumaceaux chargés d'astringens, dont on couvre toute la plaie, une étoupade couverte d'astringens, faite d'étoupes, de la grandeur du cul d'une assiette, pour embrasser tout le moignon, une vessie, dans le fond de laquelle il y a des poudres astringentes, & qui est fendue pour y mettre le moignon;

Composition des astringens.

une grande emplâtre & une compresse fendue en croix de Malthe, quatre compresses longitudinales de demi-aune de long, & de deux travers de doigts de largeur, une bande roulée à un chef, une autre de quatre ou cinq aunes de long, large de quatre doigts, & roulée à deux chefs, pour faire le bandage qu'on appelle la capeline, & plusieurs serviettes pour les besoins.

Situation du malade & des assistans.

On fait situer le malade assis sur un des bords, ou sur le bout du lit, un serviteur à genou sur le lit le soutient par derriere, en l'appuyant sur son estomac; on fait asseoir un autre serviteur à côté du malade, qui est du même côté qu'on doit faire l'opération, lequel empoignant de ses deux mains le bas de la cuisse, en tire la peau en haut le plus qu'il peut, pendant que l'Opérateur pose les ligatures: on enveloppe la jambe d'une serviette D. quasi jusqu'à l'endroit où on va faire l'incision, & on la fait tenir par un troisiéme serviteur placé vis-à-vis le malade, ayant un genou en terre, qui la soutient dans une hauteur convenable: un quatriéme est chargé des instrumens auprès de l'Opérateur, & on fait tenir l'appareil tout prêt pour le pansement par un autre serviteur: on ne peut pas se passer d'un sixiéme pour obéir aux ordres de celui qui opere; c'est pourquoi le grand nombre de serviteurs est nécessaire dans ces occasions.

L'Opérateur doit encourager son malade, & lui ayant fait donner un demi-verre de vin pour mieux soutenir la douleur, il faut qu'il se place entre ses jambes, parce qu'ayant les deux os à scier en même-tems, cette situation est la plus commode, soit qu'il ait à faire l'amputation de la jambe droite ou de la gauche: s'il étoit placé en dehors, il faudroit scier le tibia le premier, & ensuite le péroné, qui étant très-foible, pourroit se casser ou s'éclater avant que d'être scié;

& de plus, en sciant les deux os l'un après l'autre, l'opération en seroit plus longue, & le Patient en souffriroit plus long-tems. Le tout ainsi disposé, voyons comment il faut se conduire dans l'opération.

Conduite de l'opération. On commence par une compresse E. longue d'un demi-pied, étroite & épaisse, qu'on pose sous le jarret, & qu'on laisse descendre jusqu'à l'endroit où on doit faire la seconde ligature : on met une autre compresse circulaire F. trois travers de doigts au-dessus du genou, laquelle passe par-dessus la partie supérieure de la longitudinale, afin de faire la compression des vaisseaux. Sur cette derniere compresse, on met la ligature G. qui doit faire le tourniquet, on passe sous cette ligature deux petits bâtons HH. l'un en dedans de la cuisse, l'autre en dehors, on les tourne jusqu'à ce que l'on trouve que la cuisse soit suffisamment serrée, & on donne ces deux bâtons à tenir au même serviteur, qui en empoignant la cuisse, en tiroit la peau en haut (*a*). On

(*a*) Les Modernes ne se servent plus pour tourniquet, que d'un petit bâton ou garot ; ils mettent dessous une plaque de corne ou d'écaille un peu courbe, pour empêcher qu'il ne pince la peau, & le placent, autant qu'il est possible, sur la partie opposée à celle où l'on doit faire la compression. Le tourniquet de M. Petit a de grands avantages. Il comprime moins les parties latérales, que le tourniquet ordinaire ; on n'a pas besoin d'aide pour le tenir, ni pour le serrer, ou pour le lâcher : l'Opérateur peut lui-même, par le moyen de la vis, arrêter plus ou moins le cours du sang dans l'artere. Quand on craint l'hémorragie après l'opération faite, on le laisse sur la partie, & si elle survient, on le serre autant qu'il est nécessaire, ce que toute personne, & le malade lui-même peut faire : on le laisse de même après l'opération de l'anevrisme, pour rallentir le mouvement du sang dans le tronc de l'artere.

Ce tourniquet N. est composé de trois piéces de bois, sçavoir de deux plaques presque semblables, & d'une vis qui passe au travers de la plaque qui est mo-

prend une seconde ligature I. qu'on met à trois doigts au-dessus du genou pour contenir la peau & les muscles dans le tems de l'incision, on releve les bouts de cette ligature après en avoir fait deux ou trois tours & l'avoir nouée, en embrassant au-dessous le bout inférieur de la compresse longitudinale, parce que si on les laissoit pancher, ils pourroient nuire dans le tems de l'incision. On prend aussi-tôt avec la main droite le couteau courbe K. qu'on passe par-dessous la jambe, & le posant sur la crête du tibia, on appuie sur le dos avec la main gauche (*a*), puis descendant sous la jambe, & remontant par le dedans jusqu'à l'endroit où on a commencé, ce qui fait une incision circulaire; on coupe toutes les chairs jusqu'aux os, on quitte le couteau, & on prend le scalpel L. avec lequel on coupe les chairs qui sont entre les deux os, & on repasse le scalpel autour du tibia, pour en couper le

bile, & s'appuie sur la plaque qui est immobile. Cette vis, dont les pas sont écartés, sert à éloigner ou à rapprocher de la plaque immobile, la plaque qui est mobile. On entoure la partie avec une bande de chamois 5. large de quatre travers de doigts, à laquelle tient une pelotte mobile qu'on applique sur les vaisseaux, & une espece de petit coussin fixe, sur lequel on met le tourniquet. On entoure aussi la partie avec un lac qu'on fait passer sur la piéce mobile, & qu'on arrête par des nœuds. En tournant la vis du tourniquet, appliqué autant qu'il est possible sur la partie opposée à celle où est la pelotte, on éloigne la plaque mobile, & le lac, en appliquant la pelotte sur le cordon des vaisseaux, les comprime autant qu'on le juge à propos.

L'étendue de deux plaques du tourniquet, & l'épaisseur de la pelotte, concourent ensemble à diminuer la compression du lac sur les parties latérales du membre.

Quelques personnes se défiant de la solidité d'un écrou & d'une vis de bois, ont fait fabriquer en fer de semblables tourniquets. On en fait aussi de petits pour le bras.

(*a*) Il faut prendre garde que le couteau ne touche à l'os, qui pourroit en émousser le tranchant, ce qui l'empêcheroit de couper nettement les chairs.

périoſte, s'il ne l'étoit pas, parce que ſi les dents de la ſcie étoient obligées de déchirer le périoſte & les chairs qui occupent l'eſpace qui eſt entre les deux os, ce ſeroit une augmentation de douleur pour le malade.

Trait ſingulier de pratique.

Quelques Praticiens veulent qu'on prenne un morceau de linge, qu'on le fende par un de ſes chefs, de maniere qu'il y en ait trois, que les deux bouts fendus, on les paſſe entre les lévres de la plaie, pendant que celui qui ne l'eſt pas demeure en deſſous, & que pendant qu'on ſcie les os, on faſſe par un ſerviteur tirer ces trois bouts de bande en enhaut; ils prétendent que par ce trait de pratique on en reçoit deux avantages; l'un, qu'en reculant les chairs, on en ſcie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excedent les chairs après l'opération; & l'autre, que ce linge empêche la ſcie de toucher aux chairs, on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, diſent-ils, que l'opération n'eſt pas retardée d'une minutte.

Maniere de ſcier.

Avec cette ſcie M. on ſe met en devoir de ſcier les os au plutôt, l'ayant poſée deſſus, & la main gauche étant appuyée ſur la jambe, on va doucement, juſqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé; on va plus vîte, quand on ſent qu'elle a mordu dans l'os, & on va très-vîte, quand elle eſt dans le corps de l'os. Si celui qui tient la jambe, la levoit dans ce tems, il ſerreroit la ſcie, ce qui l'empêcheroit de marcher; c'eſt pourquoi il lui faut dire de la baiſſer, afin de faciliter la voie de la ſcie, & qu'elle puiſſe aller & venir ſans aucun empêchement.

Ce qu'il y a à faire après l'amputation de la jambe.

La jambe étant ſéparée, on défait auſſi-tôt la ligature qui eſt au-deſſous du genou; on prend une pince à bec de corbin N. ou cette pincette O. qui a un anneau pour la ſerrer quand on tient le vaiſſeau. Sur chacune des pinces, il y a un fil noué Q Q. prêt à lier le vaiſſeau, & aux bouts de ce fil, à cha-

cun une aiguille RR. On dit au ſerviteur qui tient le tourniquet, de le lâcher un peu, pour voir par le dardement du ſang l'endroit où eſt le vaiſſeau, obſervant de ne pas ſe mettre vis-à-vis le moignon, ſi on ne veut pas avoir du ſang dans le nez, mais un peu à côté : ayant pincé le vaiſſeau, on donne l'inſtrument à tenir à un ſerviteur, pendant qu'on fait la ligature, de la maniere que j'ai dit ci-deſſus. Si on ne pouvoit pas attraper le vaiſſeau, alors avec ces deux aiguilles SS. enfilées d'un même fil T. & paſſées à ſes côtés, puis ſorties par-deſſous le jarret, on s'en aſſureroit en y liant les deux bouts du fil ſur une compreſſe V. comme j'ai déja dit, ou bien on pourroit, par un troiſiéme moyen, ſe rendre maître du vaiſſeau, qui eſt de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourrer d'un côté du vaiſſeau, & la retirer de l'autre, en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil ſur une compreſſe, on arrête ainſi le ſang en peu de tems, comme je l'ai fait, & vu faire pluſieurs fois dans les Hôpitaux des Armées (*a*). La ligature bien faite derechef, on ordonne de lâcher le tourniquet, & ſi le ſang ne s'élance plus, on eſt alors content de ſon opération ; mais ſi par malheur la ligature manquoit, on auroit recours à ces trois boutons de vitriol XXX.

(*a*) La ligature des vaiſſeaux qu'Ambroiſe Paré a pratiquée le premier, eſt une des circonſtances les plus importantes de l'opération. Des trois manieres propoſées par l'Auteur, la derniere eſt la meilleure, & la ſeule qui ſoit à préſent en uſage. L'Opérateur prend une aiguille courbe & enfilée d'une eſpece de ruban, compoſée de quatre ou cinq brins de fil ciré ; il l'enfonce aſſez avant dans les chairs, à un des côtés du vaiſſeau, & la retire ; il la paſſe une ſeconde fois dans les chairs, à l'autre côté du vaiſſeau, & la retire de même : il noue le fil à deux nœuds, ſans y mettre de compreſſe, & par ce moyen le vaiſſeau qui en eſt entouré, ſe trouve lié avec les chairs qui l'environnent, & comprimé exactement & mollement.

Il y a deux, & quelquefois trois arteres conſidérables

Le sang doit être arrêté au plutôt.

Il est inutile d'ordonner de laisser couler une certaine quantité de sang, pour laisser dégorger la partie, il n'en sort toujours que trop, quelque soin qu'on prenne pour l'arrêter; tout celui qui étoit dans la jambe est perdu, & celui des veines de la cuisse se vuide presque tout, tant durant l'opération, qu'après qu'elle est achevée, sans qu'on le puisse empêcher; c'est pourquoi cette quantité est suffisante, sans en laisser encore échapper volontairement, qui ne pourroit être que du sang artériel qui affoibliroit le malade, plutôt que de le soulager; il faut donc l'arrêter le plutôt qu'on peut par la ligature, & ainsi conserver les forces du malade.

Après l'opération, il faut panser le malade, ce qu'on doit faire avec beaucoup de diligence, tout étant prêt pour cet effet; on ordonne au serviteur qui tient le tourniquet, de le tenir toujours serré pendant le pansement, afin que l'impulsion du sang ne pousse point dehors la ligature, qui n'est en état de lui résister que quand elle est appuyée de tout l'appareil, & c'est par où on commence, en appliquant

Du pansement du malade.

dessus deux petites compresses quarrées YY. pour la soutenir contre les pulsations du sang artériel. On met sur les deux bouts des os deux petits plumaceaux plats, imbibés d'esprit de vin, on couvre toutes les chairs avec des plumaceaux *aaaa.* épais & chargés d'astringens, & par-dessus l'étoupade *b.* qui couvre tout le moignon qu'on fait en-

qui donnent du sang, ce que l'on voit, lorsqu'on a lâché le tourniquet. On fait la ligature de chacune séparément, de la maniere qu'on vient de dire. Si le conduit qui est à la partie postérieure & presque supérieure du tibia, dans lequel passe un rameau de l'artere tibiale, se trouve à l'endroit où l'on coupe le tibia, on applique sur ce conduit un bourdonnet trempé dans un styptique. L'on peut arrêter ainsi le sang que fournit ce vaisseau, dont on ne peut faire la ligature.

trer

trer dans une veſſie *d* fendue exprès, & dans laquelle il y a des poudres aſtringentes. On poſe l'emplâtre *e* fendu en quatre, le milieu ſur le moignon & dont les quatre chefs embraſſent tout le genou, enſuite la grande compreſſe *f* qui eſt de même figure, & puis les quatre compreſſes longitudinales *gggg*, dont le milieu des trois premieres eſt poſé ſur le moignon où elles repreſentent une étoile, & la quatriéme fait quelques circulaires autour du moignon en embraſſant les ſix chefs des trois premieres (*a*).

Poſition des bandages.

Avant que de poſer les bandages on fait un peu ployer le genou pour mettre le moignon dans une figure convenable à s'appuyer ſur une jambe de bois, on prend la bande roulée *h* à un chef, avec lequel on fait quatre ou cinq circulaires autour du moignon, puis l'ayant paſſée ſur le genou, on la deſcend ſur le moignon, & la remontant ainſi & la deſcendant alternativement on continue juſqu'à ce qu'elle ſoit finie; puis on arrête le bout avec une épingle. On prend enſuite la bande roulée à deux chefs *d*, on tient un chef dans chaque main, on en poſe le milieu ſur le moignon & montant les deux chefs en en haut, on y en laiſſe un pour y faire des circulaires, on le fait tenir par un ſerviteur pendant qu'on ramene l'autre ſur le moignon, & que l'on retourne ſur le genou, pour être engagé

(*a*) On a bien ſimplifié l'appareil de l'amputation. On poſe ſur les ligatures des vaiſſeaux des petites compreſſes fort épaiſſes; ou de petits bourdonnets en aſſez grande quantité pour faire une ſaillie au-deſſus des os; on met ſur le reſte des chairs des plumaceaux épais, ou de la charpie brute; on applique enſuite ſur le moignon une compreſſe quarrée en pluſieurs doubles, une compreſſe cruciale ſimple, dont les chefs embraſſent le genou, une autre compreſſe quarrée un peu plus grande que la premiere, & enfin une ſeconde cruciale double, dont les chefs embraſſent le genou comme la premiere cruciale. On poſe enſuite les longuettes & la bande.

par un nouveau circulaire, & revenir, puis après sur le moignon, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu au bout de la bande, & parce que ce bandage est un de ceux qu'on fait à la tête, on lui a donné le nom de capeline, dérivé de *caput*, tête. On ôte pour lors le tourniquet; mais comme le chef de la bande qui a fait les circulaires sur le genou n'est pas aussi-tôt fini que celui qui a fait les circonvolutions du moignon, on en fait des circulaires au bas de la cuisse, après avoir mis dessous une compresse fort épaisse, qui appuyant sur les vaisseaux diminue l'impétuosité du sang vers la ligature.

Bandages circulaires.

Les bandes bien arrêtées avec plusieurs épingles, on recouche le malade dans son lit, on met dessous son jarret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé. On fait appuyer le moignon d'une main par un serviteur, & le genou de l'autre pendant quelques jours, pour empêcher par ce pressement la sortie du sang & le relâchement des bandes, & afin d'avertir si le sang s'échapoit & venoit à percer les bandages. On fait donner un bouillon au malade, on le saigne deux ou trois heures après, & on fait observer un bon régime de vivre.

Comment on accommode le malade dans son lit.

On ne releve point cet appareil de deux ou trois jours, on attendroit même davantage si on craignoit l'hémorragie en le renouvellant, on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature des vaisseaux peut s'y être attaché: on peut alors se passer de la vessie, il n'est pas non-plus nécessaire de couvrir les plumaceaux d'astringens, il faut leur en substituer d'autres couverts d'un digestif pour procurer la suppuration; mais s'il y avoit eu disposition à gangrene, il faut animer le digestif & se servir de remedes spiritueux pour vivifier la plaie, & en bannir tous les pourrissans, on continue le pansement par les mondificatifs, les incarnatifs & les dessicatifs, on ne met point d'onguent

Relevement de l'appareil.

ſur les bouts des os, mais des plumaceaux trempés dans l'eſprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle eſt faite, on travaille à cicatriſer la plaie, ce qui ne ſe fait pas aiſément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'approche depuis la circonférence juſqu'au point du milieu.

Continuation du panſement.

Preſque tous ceux à qui on a coupé un bras ou une jambe, ſe plaignent de ſentir de la douleur à la partie qu'ils n'ont plus, tantôt ils diſent que c'eſt le gros orteil, tantôt que c'eſt le petit doigt du pied qui les a empêché de dormir. J'en ai vû qui diſoient que ces ſortes de douleurs leur étoient plus inſupportables que celles de leurs plaies. Cela vient de ce que le cerveau ſépare ſans ceſſe une certaine quantité d'eſprits animaux qui s'écoulent par les nerfs pour ſervir aux fonctions du corps, & que ceux qui ſont deſtinés pour les mouvemens & les ſenſations de la partie qui n'exiſte plus, & qui eſt ſéparée des autres, ne trouvant point d'emploi, doivent néceſſairement refluer vers le cerveau. C'eſt ce malheureux reflux qui excite ces ſentimens de douleur, ces ſecouſſes irregulieres, & ces contractions involontaires, qui fatiguent plus les malades que la douleur cauſée par la plaie.

Des douleurs que le malade reſſent dans un membre qu'il n'a plus.

Il y en a qui blâment l'uſage de la veſſie de porc, diſant qu'elle empêche qu'on ne s'apperçoive quand le ſang s'échappe des vaiſſeaux, parce qu'elle retient tout: d'autres prétendent que c'eſt la fin pour laquelle il faut s'en ſervir, parce que ce ſang échappé & retenu ſe mêlant avec les poudres aſtringentes, fait un maſtic qui bouche les vaiſſeaux & empêche l'hémorragie.

Controverſes ſur l'uſage de la veſſie de porc, & d'une aiguille après l'amputation.

Quelques Auteurs veulent qu'après l'amputation on paſſe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie ſupérieure du moignon, que la même aiguille en faſſe autant à la partie inférieure pour nouer ces deux bouts de fil enſemble; qu'on faſſe la même choſe du côté droit au gauche, de ſorte que

ces fils passans en croix sur la plaie tirent & approchent la peau pour empêcher que les chairs ne soient trop découvertes. Cette pratique n'est pas du goût de tous les Chirurgiens, disant que quand l'operation est bien faite, la peau, les chairs, & les os sont coupés également, que c'est une nouvelle douleur qu'on fait souffrir par ces quatre points d'aiguille, & que si la peau découvroit trop les chairs, un bandage convenable pourroit remedier à cet inconvenient (*a*).

Amputation avec un couteau brûlant.

Un de nos anciens a cru rencontrer à merveille en nous proposant de faire l'amputation avec un grand couteau qu'on auroit fait rougir. Il a dit que par ce moyen on feroit d'une pierre deux coups, c'est-à-dire, qu'on feroit l'incision, & qu'on cauteriseroit les vaisseaux; mais cette méthode n'a été approuvée ni suivie de personne.

Maniere d'amputer avec des couperets.

Botal décrit une autre maniere de couper une jambe; il veut qu'on mette la jambe entre deux couperets semblables à ceux des Bouchers, enchassés dans deux billots de bois, la jambe étant posée sur le tranchant de celui de dessous, il veut qu'on laisse tomber l'autre sur la jambe par le moyen d'une couliſſe, & il prétend que ces deux couperets sépareront les chairs & les os plus promptement que la scie: il ajoute qu'on a coupé plusieurs jambes par cette méthode, & que les blessés ont été bien gueris, sans sentir dans l'operation qu'une très-legere douleur (*b*).

(*a*) Pour empêcher que la peau ne découvre trop les chairs, on fait presentement l'incision circulaire en deux tems, comme le conseille M. Petit. On coupe d'abord la peau circulairement avec le couteau courbe, un bon pouce au-dessous de l'endroit où l'on doit faire l'incision circulaire. Un aide retire ensuite les tégumens vers la partie superieure, & l'operateur fait l'incision circulaire près de la peau qu'on a retirée.

(*b*) M. Verduin, Chirurgien Hollandois, & M. Sabou-

Je ne vous rapporte pas ces divers sentimens pour vous exciter à les mettre en pratique ; mais seulement afin que vous soyez informés des différentes Sectes qui s'élevent dans la Chirurgie de tems en tems comme dans toutes les autres Professions, & je vais finir cet article par le récit de ce qui se passa aux Invalides il y a vingt ans au sujet d'une cuisse coupée (*a*).

rin, Chirurgien Genevois, ont aussi tous les deux dans le même-tems, vers la fin du siécle passé, proposé une autre méthode d'amputer la jambe. On l'appelle amputation à lambeau, parce qu'en la faisant, on conserve une portion des muscles jumeaux & solaires, & la peau qui la couvre.

Après avoir placé le malade & s'être rendu maître du sang par le moyen du tourniquet de M. Petit, on fait à la peau & à la graisse sur le tibia & le peroné, deux travers de doigt au-dessous de la tuberosité du tibia, une incision demi-circulaire. On fait entrer au côté interieur de la jambe à l'une des extrêmités de l'incision, un couteau plat à deux tranchans, & on le fait sortir de l'autre côté à l'autre extrêmité de l'incision. On coupe ensuite, en portant ce couteau vers le pied, les muscles jusqu'au tendon d'Achile, de maniere qu'on forme du gras de la jambe un lambeau dont on couvre le moignon lorsqu'on a scié les os. Cette méthode a de grands avantages. Le lambeau s'applique sur l'embouchure des arteres, arrête l'hémorragie, & dispense par conséquent de la ligature des vaisseaux ; les os ne s'exfolient point ; la plaie est beaucoup plus petite qu'elle ne l'est lorsqu'on fait l'amputation à l'ordinaire, la suppuration est par conséquent moins abondante, & la cure beaucoup plus prompte. On met sur la plaie plusieurs plumaceaux, & sur le lambeau une compresse épaisse, une emplâtre cruciale, & une petite plaque concave. On soutient tout l'appareil par une bande serrée autant qu'il le faut pour appliquer exactement le lambeau sur le moignon & sur l'embouchure des vaisseaux. On laisse le tourniquet sur la cuisse, & on le lâche assez pour qu'une petite quantité de sang aille conserver la vie du moignon. On concevra aisément que cette méthode ne convient pas, lorsque la portion des chairs qui formeroit le lambeau n'est pas saine.

(*a*) Comme l'amputation de la jambe, celle de la

cuisse, celle de l'avant-bras & celle du bras ne different pas de beaucoup entr'elles, quant à la maniere de les faire. L'Auteur s'est contenté de parler de la premiere. Il est cependant une espece d'amputation du bras, dont la pratique est bien differente de celle des autres amputations, & qui par son importance & par sa difficulté, merite qu'on en donne, quoiqu'en peu de mots, une idée exacte. Feu M. Morand le pere l'a pratiquée le premier, & depuis lui feu M. le Dran le pere.

On fait cette operation à l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, ce qui lui a fait donner le nom d'amputation dans l'article. Elle est nécessaire lorsque la partie superieure de l'humerus est fracassée, lorsque la tête ou le col de cet os est gonflé ou carié, &c.

Pour la faire, il faut comme dans toutes les autres amputations, se rendre d'abord maître du sang. C'est pourquoi l'on commence par faire la ligature des principaux vaisseaux, parce qu'on ne peut se servir de tourniquet. On fait asseoir le malade sur une chaise, on lui cache le visage avec une serviette, on éleve le bras qu'on doit amputer. Après avoir reconnu exactement la route des vaisseaux brachiaux, on prend l'aiguille enfilée d'un fil composé de six ou huit brins, on la fait entrer environ à la distance de trois travers de doigt du creux de l'aisselle, on la fait passer par-dessous les vaisseaux, & sortir du côté opposé à celui où elle est entrée. On noue le fil à un nœud pour arrêter le sang, l'on touche l'artere au-dessous, & si l'on n'y sent point de battement, on fait un second nœud pour assujettir le premier. L'aiguille dont on se sert est fort grosse, tranchante sur les côtés & fort courbe, afin que la ligature ne renferme pas avec les vaisseaux, une trop grande portion des parties voisines. Il faut porter l'aiguille le plus près de l'os qu'il est possible, de peur d'offenser les vaisseaux.

Après avoir arrêté le sang, on baisse le bras, & l'on fait avec un bistouri, à la distance de trois ou quatre travers de doigt de l'acromion, une incision transversale, qui divise le muscle deltoide & pénétre jusqu'à l'os. On en fait deux autres de deux ou trois travers de doigt, l'une à la partie anterieure & l'autre à la partie posterieure. Ces deux dernieres doivent tomber perpendiculairement sur la premiere, & former avec elle une espece de lambeau, sous laquelle on porte un bistouri pour couper les deux têtes du muscle biceps vers leur attache superieure & la capsule de l'articulation. On

Le nommé Rabel, dont je vous ai déja parlé, vint proposer au Roi & à M. de Louvoy, une eau astiptique qu'il disoit merveilleuses & infaillible pour arrêter toutes sortes d'hémorragie. Aucun blessé dans les Armées ne devoit plus mourrir par des pertes de sang avec cette eau, il demandoit la permission d'en faire des experiences pour convaincre tout le monde de la bonté de son remede; & il persécuta tant M. de Louvoy qu'il obtint son consentement pour en faire l'épreuve sur un Soldat

D'une expérience de Rabel.

porte deux doigts de la main gauche vers la partie superieure de la tête de l'humerus, on la tire à soi, & l'on coupe la capsule & les autres parties qui ne l'ont pas encore été. Il faut prendre garde cependant de toucher aux vaisseaux qui sont liés. On dégage entierement la tête de l'os, on examine si la ligature est bien faite, on acheve de séparer entierement le bras en coupant ce qui reste de chairs & de peau au-dessous de la ligature pour en former un autre lambeau. On fait près du corps une seconde ligature, dans laquelle on ne comprend que les vaisseaux; on abaisse le lambeau superieur pour couvrir & remplir la capacité de l'articulation, on releve le lambeau inferieur pour le joindre au superieur, & comme il peut être trop grand, on coupe avec des ciseaux ce qui l'empêcheroit de l'ajuster exactement. L'on coupe par conséquent la premiere ligature, que la seconde rend inutile. Si quelque vaisseau donne du sang pendant l'operation, on y fait appliquer le bout du doigt de quelqu'un des Assistans. On laisse pendre en dehors les bouts du fil de la seconde ligature, afin de la tirer lorsqu'elle se séparera. On met sur les lambeaux ajustés beaucoup de charpie brute, afin de les appliquer exactement l'un à l'autre & au fond de la cavité de l'article; on en remplit le creux de l'aisselle, pour faire sur les vaisseaux une compression exacte. On couvre cette charpie d'une emplâtre coupée en croix de Malthe, d'une compresse de même figure, & de trois longuettes; sçavoir, de deux qui se croisent, & dont les chefs vont jusqu'à l'autre épaule, les uns par devant, les autres par derriere, & d'une troisiéme un peu plus large, qui les couvre & dont les chefs se croisent sur l'épaule opposée. On soutient tout l'appareil avec le bandage appellé Spica descendant.

des Invalides à qui l'on devoit couper la cuisse. M. Ducheſne premier Médecin des Princes, fut preſent avec pluſieurs autres Medecins & Chirurgiens, à l'amputation que fit le Chirurgien de la Maiſon. On livra le malade à Rabel qui avoit préparé l'appareil à ſa mode; il appliqua ſon remede de la maniere qu'il s'étoit propoſé, & fit tels bandages qu'il jugea néceſſaires pour arrêter le ſang; mais à peine eut-il fini qu'on vit le ſang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire cet appareil pour en mettre un autre; il doubla la doſe de ſon eau, il fit de ſon mieux pour tamponer la partie; mais le ſang continuant toujours à s'échapper, le malade mourut entre ſes mains, & en preſence de tous les Aſſiſtans. On fit au Roi & à M. de Louvoy le rapport de ce qui s'étoit paſſé, & il fut défendu à Rabel, ſous de rigoureuſes peines, de ſe ſervir davantage de ſon eau.

Quand le Chirurgien a été obligé de couper une jambe ou une cuiſſe pour ſauver la vie à un bleſſé, quoiqu'il l'ait parfaitement bien gueri, cet homme ne laiſſe pas que de ſe trouver dans l'impuiſſance de marcher par la privation d'une partie qui lui étoit néceſſaire pour cette action. Il ne ſuffit donc pas alors au Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut encore que par ſon induſtrie il ajoute un organe ſemblable en compoſition & en uſage à celui qui manque.

De la prothèſe. Cette operation eſt rangée ſous la quatriéme & derniere eſpece des operations de Chirurgie qu'on appelle prothèſe, ou *proſtaſis*, qui eſt dérivé de *pros* qui ſignifie *devant*, & de *titein*, qui veut dire *mettre*, parce que par le moyen de cette operation on met & ajoute au corps un inſtrument à la place de quelque partie qu'il a perdue. On tire deux utilités de cette addition; la premiere, pour l'ornement, comme quand on met un œil ou des dents artificielles; la ſeconde, pour la néceſſité, comme quand on ajoute

un bras ou une jambe de bois ; c'eſt particulierement cette derniere prothèſe qui eſt néceſſaire, puiſque ſans ſon ſecours l'homme ne pourroit point agir.

Chacun ſçait comment doit être faite une jambe de bois pour marcher, les dernieres guerres ont réduit pluſieurs perſonnes dans la néceſſité d'en porter. Je vous dirai ſeulement qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que la partie ſuperieure doit être creuſée pour embraſſer le bas de la cuiſſe, qu'il y doit avoir des rubans pour la lier & l'aſſurer à la cuiſſe ; qu'il faut qu'elle ſoit garnie d'un couſſinet à l'endroit où poſe le genou, pour éviter qu'il ne ſoit bleſſé par la dureté du bois, qui ne doit point être caſſant, mais ferme & liant pour la ſûreté de celui qui la porte.

De la jambe de bois & de ſon uſage.

Quand on veut un peu en corriger la difformité, on en fait tailler une par un Sculpteur, de la même figure que l'autre, obſervant la même grandeur & groſſeur, à laquelle on met un bas & un ſoulier comme à l'autre, & ſi elle montoit juſqu'à la cuiſſe le genou ayant été coupé, on pourroit la faire ployer quand on eſt aſſis, en ôtant une virole, & la remettant quand on voudroit ſortir. Un Officier d'Armée s'étoit tellement habitué avec ſa jambe de bois, qu'il montoit à cheval &. ſe trouvoit dans toutes les occaſions les plus périlleuſes. Il reçut un coup de mouſquet qui lui caſſa ſa jambe de bois, il s'écria à l'ennemi qu'il étoit pris pour dupe, parce qu'il en avoit une autre dans ſa valiſe.

D'un bras artificiel.

Depuis un an ou deux, le R. P. Sebaſtien, Religieux Carme, qui eſt un des Académiciens honoraires de l'Académie des Sciences, a preſenté un bras artificiel de ſon invention fait de fer-blanc, & rempli de pluſieurs reſſorts, par le moyen deſquels il promet qu'étant attaché au moignon, on pourra conduire un cheval, écrire, & faire toutes les mêmes actions comme ſi l'on avoit ſa main naturelle, il aſſûre que les mouvemens ſeuls du moi-

gnon faiſant agir les reſſorts, on fera mouvoir le poignet & les doigts de la maniere qu'on voudra. Cette machine n'étoit pas encore dans ſa perfection quand il l'a préſentée ; ſi elle réuſſit comme il l'a promis, les manchots ne pourront aſſez lui donner de louanges.

FIG. XLVIII. POUR L'OPERATION DES VARICES.

De l'operation pour les varices.

ON entend par le mot de varices des veines dilatées qui demandent une operation pour les guerir, qu'on appelle *kirſotomie*, qui eſt dérivé de

kirsos, qui signifie *varice*, & de *temnin*, qui veut dire *couper*, parce qu'elle consiste dans une ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dilatées & gonflées.

Deux causes de ce mal.

Les Auteurs donnent deux causes aux varices; l'une interne, quand le sang devenu trop grossier par une consistance épaisse qu'il a acquise, ne pouvant pas couler dans les veines, s'y arrête dans quelqu'un de leur rameaux, où se coagulant, il empêche celui qui le suit de passer, & qui le poussant continuellement pour se faire passage, oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe est quand par quelqu'action violente, ou par de grands efforts, le sang a fait étendre les membranes d'une veine, & les contraint de former un petit sac où il peut séjourner avec liberté. Si elles étoient aussi fréquentes aux hommes qu'aux femmes, & si nous ne remarquions pas que nous n'en trouvons qu'aux cuisses & aux jambes de celles qui ont eu des enfans, nous admetterions ces deux causes. Mais comme les varices sont des suites de la grossesse, il ne faut point leur chercher d'autre cause que la tumeur que fait la matrice lorsqu'elle contient un enfant, qui pesant sur les veines iliaques, empêche que le sang qui remonte des parties inferieures, ne puisse entrer dans la veine-cave.

Valvules fréquentes aux veines des cuisses.

Il y a dans les veines des cuisses & des jambes beaucoup plus de valvules que dans celles des autres parties. Ce sont autant d'échelons pour aider au sang à monter & à lui faciliter son retour vers sa source. Quand le cours de ce sang est arrêté par la grosseur de la matrice, il pese sur ces valvules, il les dilate & fait ces petites tumeurs de couleur violette qu'on voit d'espace en espace, le long des extrémités inferieures, & qu'on appelle des varices.

Signes des varices.

On les connoît par leur couleur qui est d'un violet brun, & en appuyant avec le doigt sur la tumeur. Quand elle est faite de sang, elle disparoît, parce

qu'il eſt pouſſé le long du vaiſſeau ; mais elle revient auſſi-tôt qu'on a levé le doigt. Elles ſont toujours plus enflées le ſoir que le matin, parce que le ſang, lorſqu'on eſt levé, a plus de peine à remonter en ligne directe que quand on eſt couché ; c'eſt dans cette ſituation qu'il peut plus facilement continuer ſon cours. S'il y en a quelqu'une qui par la trop grande dilatation du ſang commence à devenir douloureuſe, ou qui par une extrême tenſion ſe ſoit crevée, il faut en entreprendre la guériſon.

Trois moyens d'y remedier.

La Chirurgie nous offre trois moyens pour remedier à cette ſorte d'incommodité. Le premier eſt l'application des remedes aſtringens, capables de reſſerrer les membranes de la veine trop étendues, comme la folle farine, ou celles de féves, les poudres de bol d'Armenie, du ſang-dragon, & de terre ſigillée incorporées avec le blanc d'œuf miſe deſſus ce morceau de linge A. qui fait un circulaire à la jambe, & ſera laiſſé long-tems ſans le relever ; ou bien l'emplâtre des hernies qui a beaucoup d'aſtriction. Le ſecond, c'eſt le bandage qui ſe fait de deux manieres, ou avec une bande roulée B. large de trois travers de doigts, & longue de trois aunes, qu'on commence au pied par un étrier & qu'on continue par doloires juſqu'au genou, ayant mis une grande compreſſe C. trempée dans une eau ſtiptique D. ſur les élevations des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs. L'autre maniere eſt de faire une eſpece de botine E. ou de gros linge, ou de peau de chien, qui aille depuis les malléoles juſqu'au genou, taillée & proportionnée à la groſſeur de la jambe où il y ait des œillets F. pour la lacer en dehors de la jambe avec un petit cordon G. Ce bandage étant bien fait ſe recouvre le jour d'un bas, & ſe laiſſe la nuit ſans incommoder. Je préfere ce dernier à l'autre, parce qu'il fait une compreſſion égale, qu'il ne peut pas ſe relâcher, & qu'on n'eſt point obligé de le renouveller que

Deux manieres de pratiquer le ſecond moyen.

quand on le veut ; & qu'au premier, quoique bien oppoſé, les circonvolutions ſe dérangent toujours en ſe chauſſant ou ſe déchauſſant, ce qui oblige de le racommoder ſouvent. Le troiſiéme moyen eſt l'inciſion qui conſiſte à faire une ouverture à la varice pour la deſemplir, ce qu'on fait de deux manieres.

Premiere maniere de pratiquer le ſecond moyen.

La premiere eſt d'ouvrir la varice avec une lancette à ſaigner H. de faire l'ouverture ſelon la longueur de la veine, & de la faire plus grande que celle d'une ſaignée, de vuider tout le ſang que la tumeur contient, & s'il y en a de grumelé, de le faire ſortir, de mettre un aſtringent ſur la partie, ou bien une petite plaque de plomb I. de la bien bander, & de la laiſſer long-tems ſans y toucher ; c'eſt-à-dire pendant quelques mois, ſi le malade n'en eſt point incommodé.

Seconde maniere aujourd'hui peu pratiquée.

La ſeconde maniere eſt fort ancienne, mais peu pratiquée ; c'eſt de marquer avec de l'encre K. la peau qui eſt ſur la varice, & de la marquer de la longueur de trois travers de doigts, de ſoulever encore cette peau en la pinçant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un ſerviteur, puis avec ce biſtouri L. de couper la peau à l'endroit marqué, & l'ayant relâchée, de diſſequer avec un ſcalpel M. ou un déchauſſoir N. le vaiſſeau variqueux, de paſſer par-deſſous une aiguille O. enfilée de deux fils PP. de couper ces fils proche l'aiguille, & d'en couler un au-deſſus de la varice, & l'autre au-deſſous, de lier ces deux fils à un bon pouce l'un de l'autre pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec des ciſeaux Q. ou de la laiſſer ſi on le juge à propos. On panſe cette plaie comme les autres en y mettant un petit plumaceau R. couvert d'un défenſif, le premier jour, puis l'empâtre S. la compreſſe T. & le bandage V. à deux chefs, pour mieux comprimer. On procure la ſuppuration avec un digeſtif, on attend la chûte de

deux fils, & on mondifie, incarne & cicatrise la plaie.

Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont pas ordonné le cautere actuel pour barrer ces veines comme on fait aux chevaux, & qu'ils se soient contentés de conseiller de nous servir du cautere potentiel, car ils veulent qu'on en mette une grosse pierre sur la varice; que l'escarre étant tombée, on procure la génération d'une bonne chair qui remplisse le vuide ou le sac de la varice : Ils disent que c'est un moyen sûr de la guerir.

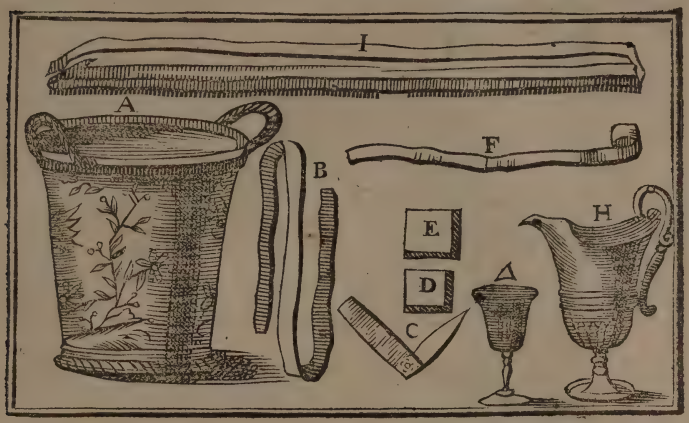
Choix de ces moyens.

De tous ces moyens le meilleur est le bandage en forme de bottine. Quand même on auroit beaucoup de confiance aux astringens, & qu'on voudroit s'en servir, ils feroient peu d'effet s'ils n'étoient pas appuyés du bandage, & de plus, une jambe seroit toute parsemée de varices, que le bandage bien fait les contiendroit également, & même lui seul peut les guérir sans avoir besoin d'aucun autre secours.

La lancette est plus commode pour ouvrir le vaisseau.

Mais si une varice est telle qu'on ne puisse se dispenser d'en faire l'ouverture, je conseille de la faire simplement avec la lancette, & non pas par cette cruelle & douloureuse operation enseignée & pratiquée par nos Anciens. La simple incision conserve l'usage de la veine, elle peut l'ouverture refermée, redonner au sang son chemin ordinaire; mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant la veine, c'est un canal retranché au sang qui a besoin de toutes ses routes pour retourner à sa source, & les suites de ce retranchement ne peuvent devenir que fâcheuses.

FIG. XLIX. POUR LA SAIGNÉE DU PIED.



J'Ai tâché de vous instruire hier de tout ce qui regarde la saignée en général. Je vous ai montré comment il falloit faire celle du bras. Si je ne vous ait point parlé de celle du pied, & si j'ai attendu à le faire aujourd'hui, deux raisons m'y ont obligé. L'une, c'est qu'elle se fait sur une partie qui devoit être le sujet des operations de ce jour; & l'autre, c'est qu'elle est accompagnée de circonstances differentes de celle du bras, qui demandoient qu'on en fît un article séparé. Saignée du pied differente de celle du bras.

La premiere chose en quoi ces saignées different l'une de l'autre, c'est sur les tems de les faire; celle du bras se doit faire le matin, & celle du pied le soir. La premiere demande du repos, & l'autre de l'action avant que de les faire. Cela se doit entendre quand on est le maître de choisir le tems, car dans une nécessité pressante les unes & les autres se font dans toutes les heures de la journée. Ce n'est pas sans raison qu'on choisit le matin pour la saignée du bras, elle en est meilleure, parce que le sang ayant circulé librement pendant la nuit,

les veines s'enflent mieux, & le sang sort avec plus de vivacité quand la veine est ouverte. Il est encore plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'après s'être réfroidi en se levant; mais au contraire, pour celle du pied il faut marcher, afin que le sang descendant en bas, puisse faire paroître les veines en les grossissant, & qu'il puisse sortir avec plus d'abondance qu'il ne feroit si on s'étoit reposé. L'experience journaliere prouve ce que je dis, & tout le monde en se déchaussant les soirs, trouve les veines de ses pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'est levé.

Election des heures pour ces saignées.

Ces saignées sont encore differentes sur la maniere de les faire; on saigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique pas au bras, c'est pour en faire gonfler les veines, qui étant plus éloignées du cœur, sont moins grosses que celles du bras: il en est de même que des branches des arbres, qui sont plus grosses plus elles sont proches du tronc, & qui diminuent à mesure qu'elles s'en éloignent, c'est pourquoi on se sert d'eau chaude au pied pour suppléer à la petitesse des veines & à leur éloignement du cœur.

Circonstance pour la saignée du pied.

Aussi-tôt qu'on est entré dans la chambre du malade, il faut ordonner qu'on fasse chauffer de l'eau en cas qu'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien; pendant qu'elle chauffe, il faut préparer un autre vaisseau, pour faire la saignée, dans lequel on met une serviette pour la propreté, afin que les pieds ne touchent point le vaisseau qui est ordinairement de bois ou de cuivre, comme un sceau ou un chaudron; & pour plus grande propreté, il faut mettre une autre serviette sur le vaisseau pour passer l'eau en la versant, afin d'en séparer les ordures qui pourroient être tombées de la cheminée en la chauffant

chauffant. Il ne faut point faire la saignée dans le même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'ayant été sur le feu, il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaisseaux les plus commodes sont ces sceaux de fayance A. dont les Dames se servent pour se laver les pieds : outre qu'ils sont très-propres, & qu'il n'est pas besoin d'y mettre de serviette, c'est qu'étant profonds, les jambes trempent dans l'eau jusqu'à la jarretiere.

Pourquoi l'on fait mettre dans l'eau chaude les deux pieds du malade.

L'eau étant versée avant que de l'approcher du malade, le Chirurgien doit voir si elle est de bonne chaleur, observant qu'elle soit un peu plus chaude qu'il ne faut, parce qu'elle a quelquefois le loisir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide, il la met dans le degré de chaleur qu'il convient. Quoiqu'on ne saigne qu'un pied, il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raisons ; la premiere, c'est qu'il est plus commode au malade d'y avoir les deux pieds, qu'un seul ; la seconde, c'est que le sang se porte plus volontiers vers les extrémités inférieures, quand elles sont toutes les deux échauffées, que quand il n'y en a qu'une ; & la troisiéme, c'est que si le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre est tout prêt pour le prendre, & ainsi il peut choisir celui qu'il trouve le plus facile, sans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau, & d'attendre qu'il soit échauffé.

C'est un abus de croire qu'il faille plutôt saigner d'un pied que de l'autre, dans de certaines maladies. La grosse artere qui reçoit le sang du cœur pour l'envoyer à toute la machine : se divise au-dessus de l'os sacrum en deux grosses branches qui vont dans les cuisses, de-là dans les jambes, de sorte que le sang de l'une, & celui de l'autre venant de la même source, il est indifférent de quel pied on le tire. C'est pourquoi quand le malade demande au Médecin qui ordonne la saignée, de quel pied on la

fera, il doit répondre de celui que le Chirurgien voudra, parce que si le pied qu'il prescrit se trouve si difficile, qu'il soit impossible de le saigner, le malade ne veut point consentir qu'on prenne l'autre, ou s'il y consent, par les raisons que lui donne le Chirurgien, ce n'est qu'avec peine, & s'il ne tire pas de cette saignée tous les avantages qu'il s'étoit proposé, il en attribue la cause à ce changement; & quelquefois étant obligé de la faire au pied qui a été ordonné, on ne la fait pas si bonne & si copieuse, parce que les veines y sont trop petites, au lieu que si on avoit laissé la liberté au Chirurgien de la faire à l'autre, dont les veines sont peut-être plus grosses, il y auroit fait une saignée plus agréable au malade.

Précautions à prendre.

Les pieds du malade étant dans l'eau, il faut les laisser un espace de tems pour les échauffer, & pendant ce tems, il faut dire à quelqu'un d'en faire chauffer d'autre dans un coquemart, ou un poëlon, afin d'en avoir toujours de toute chaude, en cas qu'on fût trop long-tems à chercher la veine, ou pour la réchauffer, quand le malade trop délicat n'aura pas voulu d'abord la souffrir autant chaude qu'elle doit être pour gonfler la veine. Le Chirurgien se fait donner un siége pour s'asseoir vis-à-vis le malade, & ayant mis une nappe ployée en plusieurs doubles sur ses genoux, il frotte les jambes du malade en enbas, pour faciliter la descente du sang vers le pied.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisamment gonflées, il fait sortir de l'eau le pied qu'il croit devoir saigner, & l'ayant mis sur son genou gauche, si c'est le pied droit, ou sur son genou droit, si c'est le gauche, il l'essuie avec la nappe qui est sur lui, & ensuite il pose la ligature B. à deux travers de doigts au-dessus des malléoles, qu'il ne serre que médiocrement; il en fait deux tours comme au bras, & la noue d'un nœud coulant vers

la malléole externe, puis ayant touché pour connoître si les veines répondent, il remet le pied dans l'eau, pour l'y laisser encore quelque tems (*a*).

De la ligature.

Je vous ai dit, en vous montrant la saignée du bras, que la ligature devoit être de drap; mais pour celle du pied, il faut qu'elle soit d'un tissu de fil, ou de soie écarlate, parce que le drap étant mouillé, se relâche, ce que le tissu ne fait point, & qu'une ligature de drap, quand on est obligé de beaucoup serrer, ne manque point de se casser, ce qui embarrasse & retarde la saignée, quand il faut chercher une autre ligature (*b*). Pendant que le pied est dans l'eau cette seconde fois, les veines achevent de se gonfler, & pendant ce tems, le Chirurgien prend dans son étui une lancette C. qu'il ouvre & qu'il met à sa bouche comme à la saignée du bras.

Choix de la veine.

Il prend le pied qu'il remet sur son genou, & dont il serre la ligature plus fortement, pour tenir la peau & la veine plus sujettes; & ayant pris sur la lumiere les mêmes précautions que j'ai dit ailleurs, il la pose à son point de vue, ou en dehors, ou en dedans du pied, comme elle lui convient, & après avoir examiné les veines, il se détermine par celle qui est la plus apparente, & qui lui répond le mieux, qui est ordinairement celle

(*a*) Cette ligature ne comprime pas quelquefois les vaisseaux assez exactement, pour empêcher le retour du sang. On a recours alors à quelque expédient *. Les uns mettent sur la veine un petit morceau de carton & une compresse de linge épaisse, sur laquelle ils appliquent à l'ordinaire la ligature. D'autres se servent d'un tourniquet d'yvoire, fait sur le modele de celui de M. Petit.

* Merc. de France, Déc. 1731.

(*b*) Au lieu de faire la ligature au-dessus des malléoles, je la pose au-dessous du genou, à l'endroit où quelques personnes mettent leurs jarretieres. La ligature mise dans cet endroit n'est pas mouillée, & fait une compression plus exacte sur les veines intérieures, ce qui y intercepte la circulation, & fait par conséquent mieux gonfler & paroître la saphene & ses ramifications.

qu'on appelle la saphene, qu'il ouvre, ou au-dessus, ou au-dessous de la malléole, sans trop enfoncer, de crainte de piquer le périoste, qui n'en est pas beaucoup éloigné.

Marques de la quantité de sang.

La veine ouverte, on fait remettre le pied dans l'eau. Si on croit la ligature trop serrée, on la lâche un peu; mais si le sang sorti pousse bien en arcade, on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée : on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, on en juge par le tems qu'il y a qu'il sort, par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinture que le coin d'une serviette trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la saignée, on voit nager dans l'eau de petits tourbillons blancs, ce sont les fibres du sang, dont la liqueur rouge a été détrempée par l'eau, qui formant des pelotons glaireux, en maniere de tourbillons, nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes : quand on les voit paroître, c'est un signe assuré que la quantité du sang sorti est suffisante, & & qu'il y en a du moins trois poëlettes. Pour lors on défait la ligature, pendant que le pied reste encore dans l'eau, où on le tient quelques momens pour laisser dégorger la veine.

Conduite après la saignée.

Le pied ensuite retiré de l'eau & essuyé, on met sur l'ouverture une petite compresse quarrée, un peu épaisse E. & avec une bande F. un peu plus longue que pour le bras, on en fait un bandage qu'on appelle l'estrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il est représenté dans la septiéme planche de la premiere Démonstration marquée G. On essuie l'autre pied, & on remet au lit le malade, à qui on fait donner un verre d'eau A. immédiatement après la saignée.

Imagination sur la sympathie.

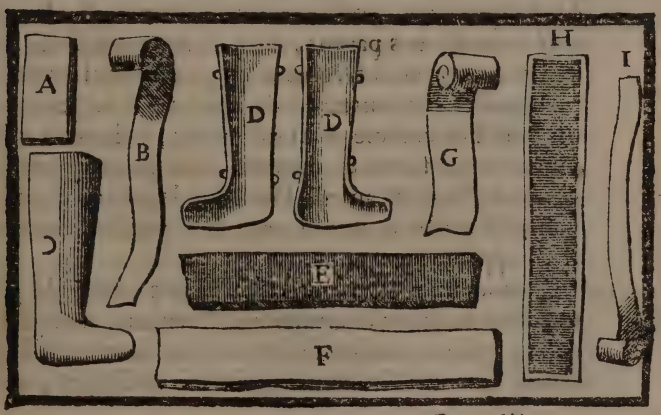
On doit garder le sang, afin que le Médecin venant faire sa visite, puisse juger de sa qualité & de la quantité qu'on en a tiré. Aux personnes qui ont de la foi pour la sympathie, on peut verser une aiguiere

d'eau froide H. dans leur ſang ; ſi le ſang qui reſte dans les veines peut être échauffé, en mêlant avec de l'eau chaude celui qu'on a tiré, par la même raiſon il peut être rafraîchi, en verſant de l'eau froide ſur ce même ſang : il eſt facile de les contenter là deſſus, & c'eſt guérir leur imagination à peu de frais ; enſuite avec la ſerviette on eſſuie la lancette, & on ſe retire.

Je finis l'article de la ſaignée du pied, en avertiſſant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que par le conſeil du Médecin. Il y en a qui feignant une ſuppreſſion de leurs ordinaires, ou quelque autre maladie, envoyent querir un Chirurgien pour les ſaigner du pied, dans le deſſein de ſe faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piége, & que par trop de bonne foi il faſſe ce qu'on exige de lui ; il en eſt arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens, qu'on a voulu, quoiqu'innocens, rendre coupables du crime de certaines filles, qui avortoient après de ſemblables ſaignées ; c'eſt pourquoi dans les cas ſoupçonneux, il n'en doit jamais faire qu'il ne ſoit muni d'une ordonnance du Médecin.

Avis ſur cette ſaignée.

FIG. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.



Pour les pieds contrefaits, & de l'entorse.

ON voit des gens qui ont les pieds mal-tournés & contrefaits; ce défaut ne cause pas seulement de la difformité, mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournés en dehors, & s'appellent en Latin *valgi*; les autres en dedans, & se nomment *vari*, le vulgaire les connoît sous le nom de *pieds-bots*.

Divers noms Latins des pieds tournés.

Causes de la mauvaise tourniure des pieds.

Ces sortes de tournures de pieds viennent de trois choses, ou de naissance, comme quand un enfant vient au monde les pieds mal figurés, ou d'accident, comme par une luxation, un coup ou un dépôt d'humeurs qui aura formé une anchilose, ou d'habitude, comme quand un enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans. Lorsque ces mauvaises dispositions viennent de naissance, elles sont difficiles à guérir; mais quand elles sont causées par une méchante habitude qu'aura contracté l'enfant, on peut y remédier, en mettant un petit carton A. pour redresser le pied qu'on soutient d'une petite bande B. un peu serrée, & par les soins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant, de lui mettre les pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle serrera plus à l'endroit des pieds qu'ailleurs; au lieu que quand il est mal fabriqué dès la premiere conformation, (comme il est arrivé à un de mes parens, dont la mere grosse de lui avoit regardé attentivement un gueux, qui avoit le pied tout-à-fait tourné en dedans; car il naquit avec un pied fait comme celui du gueux;) alors on employa toutes sortes de moyens, sans pouvoir corriger ce défaut, & aujourd'hui que le parent dont je viens de parler a trente ans, son pied est comme il l'a apporté au monde.

Remedes quand ce défaut vient de naissance.

Ou d'un accident.

Quand un pied a perdu sa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une plaie de feu qui en aura brisé les os, ou une anchilose causée par une humeur glaireuse desséchée, qui

prive de leurs mouvemens ordinaires les os qui les composent, c'eſt au Chirurgien à bien examiner l'embarras qu'il y trouve, & à ſe ſervir des remedes capables d'amollir les ligamens & les cicatrices qui ſont cauſes de cette méchante conformation, comme ſont les fomentations fréquentes de bouillons de tripes, les frictions oléagineuſes, & les cataplaſmes faits avec les herbes & les racines émollientes & mucilagineuſes, comme les guimauves, le fenugrec, la graine de lin cuite avec le beurre frais ou l'huile de lys. Pendant l'uſage de ces remedes, on fait tous les jours une douce violence au pied, pour le mouvoir & le tourner, & on met de forts cartons, des attelles de bois, ou de petites platines de fer, qu'on ſerre avec une bande, pour le tenir dans l'état où on a deſſein de l'amener.

Uſage des bottines.

Si par ces moyens on croit ne pouvoir pas obtenir ce qu'on ſouhaite, on a recours aux machines, qui ſont des bottines de cuir ou de fer C. qu'on fait faire proportionnées à la diſpoſition du pied qu'on veut redreſſer ; mais comme il arrive ſouvent que dans les bottines toutes d'une piéce, on a de la peine à faire entrer le pied mal figuré, ou que quand il y eſt, il peut n'être pas comprimé également ni ſuffiſamment, pour le remettre dans ſa premiere figure, il faut pour lors les faire faire de deux piéces DD. & ſemblables à ces étuis, dans leſquels on enferme quelque piéce d'argenterie façonnée, & d'inégale groſſeur dans ſon étendue, à laquelle on proportionne ces étuis, qui ſe diviſent par la moitié ſuivant leur longueur, & qu'on ferme avec de petits crochets ; on enchaſſe le pied dans une des moitiés, & mettant enſuite l'autre retenue par des crochets, le pied ſe trouve emboëté, de maniere qu'il eſt contraint de reprendre dans la ſuite du tems ſa figure naturelle. Enfin, ſi les calloſités & les contractions des ligamens ne cedent point à ces remedes & à ces machines, il faut envoyer les

Effets des boucs de certaines eaux.

malades, ou à Bourbone, ou à Barrege, dont les boues des eaux ont une vertu balsamique qui peut rendre le mouvement à ces parties, & dont on a vu de bons effets sur plusieurs Officiers d'Armée, qui après de grandes blessures dans les articles, en sont revenus au moins soulagés, quand ils n'en ont pas pu obtenir une guérison parfaite.

De la grosseur des articles.

Il arrive souvent qu'on voit des enfans qui ont les jointures plus grosses qu'elles ne doivent être; ce sont des extrêmités d'os où sont les articulations, qui étant poreuses plus que le reste de l'os, & les porosités étant pleines d'un suc médullaire ne se sont pas desséchées aussi-tôt aux uns qu'aux autres, soit par foiblesse, soit par l'imbellicité de la chaleur naturelle, ce qui fait que ces jointures demeurent grosses, jusqu'à ce que la chaleur ait pris le dessus, qu'elle ait ossifié ces parties, & qu'elle leur ait donné le degré de dureté qu'elles doivent avoir; la nature de ces os est pour lors semblable à celles des os du jarret d'un veau, qu'on trouve pleins d'un suc moëlleux, & tellement tendres & porreux, qu'ils s'écrasent aisément sous la dent; c'est pourquoi il ne faut pas être surpris, si ceux de certains enfans qui sont ainsi tendres, sont plus tardifs à acquerir leur solidité naturelle.

Des os qui courbent.

On voit encore des enfans, dont les os des cuisses & des jambes se courbent, & prennent la figure d'un arc: quand cela arrive, c'est la faute des meres & des nourrices, qui par l'empressement de voir leurs enfans marcher de bonne heure, font soutenir par ces parties toute la masse du corps, en les chargeant d'un poids plus pésant que leur force ne leur permet de porter, & qui contraint les os des jambes & des cuisses de ployer sous le faix, & de se cambrer peu à peu, quand on s'obstine à les vouloir faire marcher avant que d'en avoir la force, & on remarque que ces pauvres enfans cherchent à appuyer leurs genoux l'un contre l'autre, pour se pouvoir soute-

nir ; ce qui leur rend les jambes mal-tournées pour toute leur vie.

Quand un enfant eſt noué, pour parler le langage vulgaire, & quand on apperçoit de la courbure à cet os, il n'y a point d'opération à faire ; il faut tenir l'enfant couché, ou aſſis dans une chaiſe, & ne le point obliger à marcher ; il faut attendre que ces jointures ayent pris leur état naturel, & que ces os ſoient parvenus dans une oſſification parfaite : c'eſt le tems, avec le ſecours de la chaleur naturelle, qui fait l'un & l'autre. C'eſt pourquoi il ne faut point avoir d'impatience ſur le marcher de l'enfant, avant que ces os ſoient perfectionnés, & qu'ils ayent aſſez de force pour porter le poids du corps, car il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent.

L'Entorſe eſt un effort qui ſe fait dans l'articulation du pied, par une extenſion violente & douloureuſe des ligamens qui l'attachent aux os de la jambe. Définition de l'entorſe.

Il y en a deux ſortes ; l'une quand ce ſont les ligamens de la malléole externe qui ont ſouffert, & l'autre, quand ce ſont ceux de la malléole interne : la premiere ſe fait quand le pied s'eſt tourné en dehors ; celle-ci ne ſe fait que rarement, mais l'autre arrive très-ſouvent.

L'une & l'autre ſont cauſées par des faux pas qu'on fait en marchant, en courant, ou en ſautant ; ſi le pied ne trouve pas un terrein égal, il panche & ſe courbe du côté de la pente du terrein, comme il arriva à Bordeaux à un Officier des Cent-Suiſſes du Roi, qui voulant ſauter d'une barque ſur le Port, trouva un pavé inégal & panché, qui lui fit une entorſe des plus furieuſes que j'aye jamais vues ; la peſanteur de ſon corps qui eſt des plus puiſſans, contribua à la rendre plus grande ; il ſe fit une extravaſion de ſang dans tout le pied & toute la jambe, ce qui m'obligea de le ſaigner cinq fois, j'appré- Ses cauſes.

hendai même la mortification par l'engorgement qui étoit dans toute la jambe : il fut obligé de demeurer à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'à Toulouse.

Il y en a qui, pour premier appareil, font mettre le pied dans un seau d'eau de puits bien froide ; ils prétendent qu'il n'y a point de répercussifs plus puissans, & que la froideur de l'eau resserre les ligamens trop allongés, & empêche la fluxion sur la partie ; d'autres conseillent, comme un remede infaillible, de prendre un harang salé, de le piler dans un mortier, & de le mettre sur l'entorse en cataplasme. Pour moi je me sers d'un petit défensif fait avec le blanc d'œuf, l'huile rosat & la poudre d'alun, que je mets sur un linge E. les deux premiers jours, avec une compresse F. & un bandage G. un peu serré.

Des remedes qu'on y fait.

Le troisiéme jour je fais un vin aromatique & astringent avec le gros vin, les roses, l'absynthe, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de galles, l'alun & le sel commun. Je fomente le pied avec ce vin bien chaud, & je mets dessus une compresse trempée dans ce même vin, avec un bandage que je sers encore plus que le premier jour.

L'application de la compresse & du bandage contribue autant à la guérison de l'entorse, que les remedes, c'est pourquoi il la faut faire avec méthode. La compresse doit être en quatre doubles, large de quatre travers de doigts, & longue d'une demi-aune ; on la pose par son milieu sous la plante du pied, les deux chefs viennent se croiser sur le coude du pied, & vont finir chacun par un circulaire qui embrasse les malléoles. La bande doit être large de deux travers de doigts, & longue de deux aunes ; on pose le premier chef à l'opposite de l'entorse, afin qu'ayant passé sous le pied, elle le releve & le tienne dans une situation droite ; on continue les circonvolutions qui se croisent toutes sur le coude du pied,

Utilité de la compresse & du bandage.

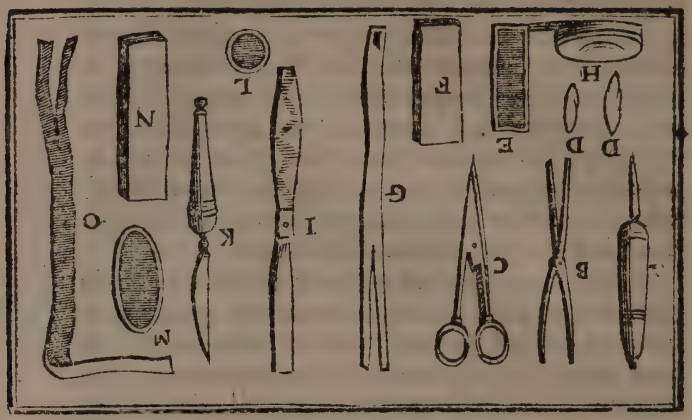
Maniere de les appliquer.

on finit par un circulaire au-dessus des malléoles, & afin que le bandage soit fait avec élégance, il doit représenter un spica sur le pied rajusté.

Quand on s'est servi de ce vin pendant dix ou douze jours, on met dessus un ciroine astringent H. étendu sur un morceau de cuir, on met par-dessus une simple bande I. moins longue & moins large que la premiere, avec laquelle on fait les mêmes circonvolutions, & dont on coud le dernier chef, afin de la laisser jusqu'à ce que le malade sente que son pied n'a plus besoin d'être bandé.

Ce tems ne vient pas toujours aussi-tôt qu'on le souhaiteroit; car quand l'entorse a été grande, on s'en ressent quelquefois des années entieres, & pour peu qu'on marche sur un terrein penchant, on trouve de la disposition dans son pied, de se jetter du côté où il a déja été tourné; c'est pourquoi il faut, avec attention, regarder où on pose son pied, jusqu'à ce que le tems lui ait fait reprendre sa premiere force.

FIG. LI. POUR LES DURILLONS ET LES CORS.



Excroissance vicieuse de l'ongle du gros orteil.

L'Ongle du gros doigt du pied croît quelquefois tellement par ses côtés, qu'il entre dans la chair, & qu'en la piquant, il y cause une douleur continuelle, ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair entammée, il s'y fait une excroissance qui remonte jusques sur le corps de l'ongle. C'est la coutume de consumer cette chair superflue avec de la poudre d'alun calciné, d'y mettre des emplâtres dessicatives, & de tâcher d'y produire une cicatrice ; mais on travaille en vain, tant que les pointes de l'ongle subsistent, & on ne peut point guérir, qu'on n'ait ôté ces corps devenus étrangers par leur grandeur, quand elle excede celle qui leur est naturelle, & par la pression extrêmement douloureuse qu'elles font à ces parties.

Une des causes de cette indisposition.

Cette incommodité est encore causée par un pâton du soulier trop dur, qui pressant le gros doigt contre la semelle, pousse un des côtés de l'ongle, ou tous les deux dans les chairs ; c'est ce pressement continuel qui les oblige de s'entammer, de croître & de faire cette indisposition, qui aux yeux des autres

paroît très-légere, & qui néanmoins, au rapport de ceux qui en sont affligés, est insupportable. Pour éviter ce petit malheur, il faut porter des souliers dont le pâton soit mollet & élevé, & particulierement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne soit point trop pressé : on remarque que les Religieux déchaussés ne sont point sujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant point contraint par un soulier, a la liberté de pousser en dehors autant qu'il le veut.

Des opérations qu'on y fait.

Tous les remedes de la Chirurgie ne peuvent point guérir sans l'opération, il n'y a ici que ce seul moyen pour y parvenir, qui est de couper de l'ongle tout ce qui est entré dans la chair. On commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amollir un peu l'ongle qu'on veut couper ; le malade assis sur un siége plus haut que celui sur lequel se met le Chirurgien vis-à-vis de lui, avec une serviette sur son genou, il y fait mettre le pied du malade, & avec un bistouri A en forme de ganif, il coupe en long la partie de l'ongle qu'il croit devoir ôter ; quand il l'a séparée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincette B. & la tire avec douceur, de crainte de faire trop de douleur, s'il la tiroit avec violence ; si elle étoit encore trop attachée, il faudroit la séparer doucement avant que de la tirer dehors.

Les ciseaux y sont plus propres que le bistouri.

Je trouve les ciseaux C. plus commodes que le bistouri ; j'en ai coupé plusieurs, en mettant une des pointes des ciseaux sous l'ongle, & l'autre dessus, & coupant à plusieurs fois jusqu'à ce que je fusse parvenu à la racine, & que j'eusse séparé cette partie du reste de l'ongle que j'ôtois avec des pincettes en la tirant sans violence.

Du pansement qu'on fait après.

Cette opération, quoique petite, est très-douloureuse, les malades ne la souffrent point sans crier ; mais il ne faut point que le Chirurgien s'en allarme, il doit aller son chemin, & la faire très-promp-

tement ; car auſſi-tôt que la piéce de l'ongle eſt ôtée, la douleur finit, & le malade paſſe d'un état de ſouffrance dans un autre tranquille, qui lui fait oublier la douleur qu'il vient de ſouffrir. On met à l'endroit de l'ongle coupé un de ces petits bourdonnets DD. trempé dans de l'eau de chaux, ou quelqu'autre deſſicative, une emplâtre de céruſe ou de minium E. une compreſſe F. & une petite bande G. dont on fait pluſieurs circonvolutions autour du doigt : on conſeille au malade de demeurer quelques jours ſans marcher, pour éviter la fluxion, & on le panſe tous les jours juqu'à ce qu'il ſoit venu une cicatrice qui rempliſſe la place de l'ongle coupé. S'il ſurvenoit quelques petites excroiſſances de chair, on la conſumeroit avec l'alun brûlé qui eſt dans cette boëte H.

Il ne ſuffit pas d'avoir guéri le mal préſent, il faut empêcher qu'il ne revienne, ce qui ne manque pas d'arriver quand l'ongle vient à repouſſer. Il y a un moyen infaillible pour prévenir la récidive, dont quelques-uns faiſoient un ſecret, c'eſt de ratiſſer l'ongle tous les mois avec un morceau de verre, & ainſi l'émincer, juſqu'à ce qu'on ſente qu'il obéït au toucher : c'eſt un fait fondé ſur la raiſon & ſur l'expérience, parce que l'ongle étant affoibli dans ſon milieu, les deux côtés s'approchent du centre, & s'éloignent ainſi des chairs ; & de plus, la nourriture de l'ongle eſt employée à réparer ce que le verre en a ôté, & non pas à l'accroître par ſes côtés, ce qui l'empêche de bleſſer les chairs voiſines : ce qui doit encore plus obliger de ſe ſervir de ce moyen, c'eſt que tous ceux qui ſont dans cet uſage, diſent qu'avant que de le pratiquer, ils étoient contraints de tems en tems d'avoir recours à l'opération ; mais que depuis qu'ils ſe font ratiſſer les ongles, ils n'en ſont plus incommodés.

LEs durillons qui viennent à la plante du pied ne sont pas regardés comme maladies, mais comme de légeres incommodités qui fatiguent dans le marcher ; ce sont des corps durs, semblables à de la corne, qui viennent en plusieurs endroits de la plante du pied : les Dames qui vont toujours en carrosse n'en ont point ; mais ceux qui marchent beaucoup, y sont fort sujets, & par la même raison, qu'il en vient aux fesses de ceux qui courent la poste très-souvent, il s'en forme aux pieds de ceux qui sont dans un exercice continuel de marcher. Des durillons.

Quand ces durillons sont devenus épais, & qu'ils se sont desséchés & durcis comme de la corne, ils font de la douleur en marchant, parce qu'ils meurtrissent les chairs voisines par la pésanteur du corps qui appuie dessus. Par la douleur causée par ces sortes de meurtrissures, j'en ai vu survenir des fluxions accompagnées de tumeur & de rougeur, & quelquefois d'abscès, particulierement sous l'articulation du gros doigt avec le premier os du métatarse, qui est l'endroit où ces durillons se forment le plus souvent.

L'opération qui leur convient est très-facile, puisque chacun la peut faire soi-même ; elle ne consiste qu'à les couper avec un rasoir I. ou un petit couteau K. fait exprès, après avoir fait tremper les pieds dans l'eau tiéde, ou au sortir du bain : ceux qui ne veulent point apporter tant de précautions, se les coupent, ou se les font couper le soir en se déchaussant, parce que dans ce tems-là, le pied étant humide, on le fait plus aisément que le matin, lorsqu'il est desséché : il faut le couper doucement, & l'enlever feuille à feuille, comme font les Maréchaux quand ils parent le pied d'un cheval ; il faut prendre garde de ne point couper trop avant, parce qu'outre la douleur que cela fe- De l'opération qu'on y fait.

roit, il en pourroit arriver des suites fâcheuses, comme on ne l'a vu que trop souvent à ceux qui s'étoient coupés jusqu'au sang.

Renouvellement de cette opération.

Quand on a une fois commencé à se parer les pieds, il faut continuer à le faire de tems en tems, parce que ces durillons croissent & reviennent comme les ongles; on ne peut pas le prescrire, c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont été à revenir; on en est averti par la douleur qu'on commence à ressentir en marchant, laquelle augmente à mesure qu'ils durcissent, & qu'on ne fait cesser qu'en les coupant de rechef: je conseillerai toujours de faire couper ces durillons par un garçon Chirurgien, qui est dans l'habitude de manier un rasoir & un bistouri, plutôt que de l'entreprendre soi-même, parce que se mettant dans le hazard de se blesser, on s'expose témérairement aux suites cruelles qu'on en a vu arriver.

Des cors aux pieds

La plante du pied n'est pas seule attaquée par ces durillons, il en vient encore aux doigts du pied, qu'on appelle des cors; ceux qui en ont, disent communément qu'ils ont des cors aux pieds: ce sont de petites duretés rondes & calleuses, dont une partie excede en dehors, & l'autre est enracinée dans le doigt, qui font de la douleur quand elles sont pressées, & plus dans de certains tems que dans d'autres; c'est ce qui fait dire que tous ceux qui en sont incommodés ont un almanach aux pieds, qui leur marque & annonce les changemens de tems.

Je viens de vous dire que les femmes qui ne marchoient guéres, n'avoient point de durillons à la plante du pied; mais comme elles veulent porter des souliers mignons & pointus qui leur serrent extrêmement les doigts du pied, elles y ont beaucoup de cors qui leur font de la douleur, & qu'elles aiment mieux endurer, que de se résoudre à porter un soulier mal fait. Les hommes qui ont voulu

voulu porter des souliers étroits, n'en sont pas plus exempts que les femmes; ceux qui sont chaussés au large ne connoissent pas cette incommodité, qui ne vient que pour avoir eu les pieds trop serrés : la preuve en est certaine par les Religieux déchaussés, qui n'ont point de cors aux pieds.

Il y a autant de remedes pour les cors, qu'il y a de personnes qui en ont; chacun a le sien, dont il se sert par préférence aux autres : on éprouve ordinairement tous ceux qu'on enseigne, & on s'en tient à celui qu'on croit avoir donné plus de soulagement; mais en général, tout ce qui les peut amollir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher ou les couper avec plus de facilité, & que c'est leur dureté qui cause de la douleur. La feuille de souci, de galega, ou de quelqu'autre plante, la cire molle, l'emplâtre de mucilage ou de diapalme L. tenus dessus continuellement, conviennent fort à l'intention qu'on a de les amollir, & d'appaiser la douleur. Divers remedes à ces incommodités.

J'ai vu des gens, qui avec leurs ongles arrachoient une partie du cors; au bout de quelque tems, quand il avoit repris sa premiere grosseur, ils recommençoient la même chose : j'aimerois mieux le faire couper avec le petit couteau K. par un Chirurgien adroit & stilé dans cette opération, qui n'est pas tout-à-fait indifférente; car quand le cors est sur la jointure d'un des doigts, si on en coupoit trop avant, on pourroit blesser le tendon extenseur des doigts, & alors il surviendroit des accidens fâcheux; c'est pourquoi il vaut mieux n'en pas trop couper, & le faire plus souvent, que de risquer de toucher ce tendon, ce qui seroit d'une dangereuse conséquence. On y met l'emplâtre M. la compresse N. & la petite bande O. pendant quelques jours. Précaution quand on les veut couper.

J'ai vu autrefois un homme à Paris, qui se promenant toute la journée dans les rues, disoit sans cesse (je tire les cors aux pieds sans mal ni douleur,) je ne sçais point s'il exécutoit sa promesse; mais s'il le D'un tireur de cors aux pieds.

faisoit, on le payoit bien mal, car il étoit très-mal vêtu, & paroissoit fort gueux. Je crois qu'on pouvoit mettre cet homme au rang des arracheurs de dents, qui promettent toujours de ne point faire de douleur, quoiqu'ils soient persuadés du contraire; c'est pourquoi on dit : *Il ment comme un arracheur de dents*; car s'il avoit eu le talent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, comme il disoit, il auroit dû aller en carrosse.

PUisque nous sommes à ces grands faiseurs de promesses, je vais, en finissant cette Démonstration, vous dire quelque chose de ceux qui ont paru sur les rangs depuis quelque tems, outre ceux dont je vous ai parlé dans le cours de ces Démonstrations; il y en a encore dix ou douze dont je vais vous faire les portraits.

Caretto mérite la premiere place, parce qu'il se faisoit appeller Marquis. C'étoit un Italien, qui après avoir publié un remede merveilleux de sa façon : qu'il vendoit deux louis d'or la goutte, voulut traiter Madame la Dauphine, & entreprendre M. le Maréchal de Luxembourg, qu'il empêcha de saigner dans une inflammation de poitrine, dont ce Maréchal mourut, & parce que lui ayant donné deux onces de diacode, il calma un peu son agitation pendant quelques heures; on disoit qu'il lui falloit élever une statue d'or; mais la mort qui survint fit changer de langage, & lui fit perdre cette haute réputation, où l'avoit élevé un certain nombre de Courtisans, qui imprudemment s'étoient déclarés ses Protecteurs.

De deux Capucins empiriques.

Deux capucins parurent, qui firent dire au Roi qu'ils apportoient des Pays Etrangers où ils avoient voyagé, des secrets inconnus aux autres hommes. Le Roi les fit loger au Louvre, & leur faisoit donner quinze cens livres par an pour faire leurs remedes; le charme de la nouveauté leur attira tout Paris, ils distribuoient quantité de remedes, dont on ne vit

point de miracles. Quelque tems après ils se jetterent dans l'Ordre de Cluny ; l'un se fit appeller l'Abbé Rousseau, qui aima mieux mourir courageusement, que de se laisser saigner, parce qu'il avoit pris le parti de déclamer contre la saignée ; l'autre est M. l'Abbé Aignan, qui passoit pour avoir un excellent remede contre la petite verole, qu'il dit très-sur, soit pour empêcher qu'il ne vienne des pustules, ou qu'on ne soit marqué. Son remede fut prôné d'abord par plusieurs personnes, qui le prirent seulement par la crainte d'avoir la petite vérole. Cependant depuis quinze mois, deux personnes de la premiere qualité ayant eu cette maladie, se sont servis du même remede, ils ont eu un sort assez différent ; l'un est M. le Duc de Roquelaure, qui en est réchappé, & l'autre M. le Prince d'Epinoy qui en est mort, quoiqu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exactitude recommandée par un Imprimé que cet Abbé prenoit soin de donner à ses malades.

Du Médecin de Bœufs, fameux pour la connoissance des urines.

Le Médecin de Bœufs (c'est ainsi qu'on appelloit un espece de Médecin à Seignelay en Bourgogne) prétendoit par l'inspection des urines, connoître toutes sortes de maladies. Les Messagers venoient de toutes parts lui apporter des phioles pleines d'urines ; on lui en envoyoit beaucoup de Paris avec de l'argent, pour payer la consultation : il faisoit à chacun la réponse comme il le jugeoit à propos, & comme ceux qui disent la bonne avanture en regardant dans la main, il disoit tant de choses, qu'il rencontroit dans quelques-unes. Il suffisoit qu'il eût dit vrai quelquefois, pour le croire un Oracle. Je l'ai vu à Paris, d'où il s'en retourna au plutôt, peu content des Parisiens. Depuis ce voyage, les urines ne marchoient plus si fréquemment, peu à peu elles oublierent le chemin, & à l'exemple de Paris, on n'y en envoyoit plus gueres, & quelques années après, il ne fut plus mention de lui.

Le Pere Guiton, Cordelier, apprit dans un Livre

de Chymie à faire des remedes, il chercha à les distribuer; ses Supérieurs lui permirent de les vendre, & d'en garder le profit, pourvu qu'il en fournît gratis à ceux du Couvent qui en auroient besoin. Comme il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il étoit hardi, il se fit quelques amis qui lui rendirent service, dans le dessein qu'il avoit d'entrer dans l'Ordre de Cluny, & peu de tems après on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Isenghen, & plusieurs autres, éprouverent ses remedes; mais on sçait avec quel succès. Il continua à faire la Médecine sur le pavé de Paris, sous le nom de M. l'Abbé Guiton.

Un Apothicaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris, avec une pastille de nouvelle invention; c'étoit un secret, à ce qu'il disoit, qui devoit faire sa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût céder à l'effet de ce remede. Il obtint le privilege d'en distribuer; il fit afficher partout Paris, & en vendit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq sols piéce; mais comme cette pastille étoit composée d'un peu de sucre incorporé avec un grain d'arsenic, qui est le plus puissant poison que nous ayons, les effets en furent funestes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire, par exemple, mille pastilles, il prenoit mille grains d'arsenic, qu'il faisoit cuire avec autant de sucre qu'il en falloit pour faire mille pastille. Mais le partage de cette poudre ne se faisoit pas si exactement, qu'il n'y en eût quelques-unes qui n'en fussent chargées que de très-peu, & d'autres de deux grains & plus: ceux à qui étoient échues celles qui avoient le moins de ce poison, en étoient peu incommodés; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arsenic, en étoient presque empoisonnés, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomissemens jusqu'au sang. Ces cruels effets ont détrompé le Public, qui a cessé d'en acheter & d'en prendre.

Le Frere Ange, Capucin du Couvent du Fauxbourg Saint Jacques, avoit été garçon Apothicaire; toute sa science ne consistoit que dans la composition de quelques remedes, & principalement d'un syrop qu'il appelloit mésenterique, & qu'il faisoit prendre à tous ceux qui avoient recours à lui; il donnoit à ce syrop l'esprit de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire sortir: il avoit encore un sel végétal qu'il élevoit au-dessus de tous les remédes de la Médecine. C'étoit un bon homme qui parloit de bonne foi; car il le croyoit comme il le disoit. Avec ces remedes, il passoit pour habile dans son Fauxbourg; de-là, sa réputation se répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indisposée, le voulut voir sur le récit qu'on lui fit de la bonté de ses remedes; il ne fit point de difficulté de dire aux Médecins les drogues dont ils étoient composés; les Médecins ne s'opposerent point aussi à la résolution que Madame la Dauphine avoit prise de s'en servir. Elle en usa pendant quinze jours, ne trouvant point de soulagement, elle fit plusieurs questions au Frere Ange, qui le déconcerterent, & elle le congédia. Enfin, il s'en retourna dans son Couvent bien chagrin de ce que Madame la Dauphine n'avoit pas eu autant de confiance en ses remedes, qu'en avoient les bonnes gens de son quartier.

Du Frere Ange.

De son syrop, & de son sel végétal.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand, qui s'avisa de se dire Médecin: il fut introduit par M. le Maréchal de Bellefont auprès de Madame la Dauphine, il la purgea vingt-deux fois dans l'espace de deux mois, & dans le tems où il est défendu de faire des remedes aux Dames, il la traitoit à sa mode; il faisoit le Médecin & l'Apothicaire tout ensemble; il ne consultoit personne, & enfin, après quatre mois il la laissa plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entreprise. On lui donna cinq cens pistoles avec son congé. Mademoiselle Besola & Mademoiselle Pa-

L'Histoire de l'Abbé de Belzé.

Sa mauvaise conduite.

trocle, toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine, & ſes confidentes, voulant faire leur cour à leur Maîtreſſe, eſſayerent des remedes de l'Abbé de Belzé; mais elles tomberent en langueur, & eurent un dévoyement continuel, dont elles ſont mortes l'une après l'autre, peu de tems après Madame la Dauphine.

Effets des remedes d'une garde de femme en couche.

Madame la Barriere, garde de femmes en couche à Paris, fut propoſée à Madame la Dauphine; on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fomentations & les autres remedes qui ſont du reſſort des gardes d'accouchées; mais ces remedes ayant plutôt échauffé que ſoulagé, on la renvoya avec deux cens piſtoles.

Autre Hiſtoire d'un Empirique.

Le ſieur du Cerf étoit un Médecin Empirique, au moins qui ſe diſoit tel à Paris, ou avec une huile ou eſſence de gayac dont il faiſoit un ſecret, il devoit rendre les gens immortels, parce que ſoit qu'on en prît intérieurement, ou qu'on s'en frotât extérieurement, il n'y avoit point de maladie qui ne dût diſparoître auſſi-tôt. Un des Aumoniers de Madame la Dauphine le propoſa comme un homme qui la guériroit infailliblement. Monſeigneur voulut le voir, & après l'avoir entendu parler, il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne lui conſeilloit pas de ſe ſervir de cet homme. Cependant deux mois après, qui étoit le jour du décès de Madame la Dauphine, on le vit paroître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, après avoir touché le pouls & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit guéri de plus malades qu'Elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de ſon eſſence, il lui feroit vuider toutes les impuretés dont ſon ventre étoit farci. Il alla chez M. Riqueur préparer ce lavement; mais quand il revint pour lui faire donner, il la trouva dans les convulſions de l'agonie, & elle mourut deux heures après. Il s'en retourna à Paris, en diſant hau-

tement qu'elle ne seroit point morte, si elle avoit pu prendre de son remede. Le Public n'a pas profité long-tems de ce rare secret qui devoit immortaliser les hommes ; car lui-même trois mois après reconduisant une personne, il tomba dans son escalier, & s'étant blessé dangereusement, il mourut peu de tems ensuite.

Le Médecin de Chaudrais a fait autant de bruit, & a été autant à la mode qu'aucun autre qui l'ait précédé. Chaudrais est un petit hameau composé de cinq ou six maisons auprès de Mante : là s'est trouvé un Payſan d'assez bon sens, qui conseilloit aux autres de se servir tantôt d'une herbe, tantôt d'une racine, selon les maux qu'ils avoient, & parce qu'ils se trouvoient bien de ses ordonnances, ils l'honorerent du nom de Médecin, & il ne fut plus connu que sous le nom de Médecin de Chaudrais. Sa réputation se répandit dans sa Province, & vola jusqu'à Paris, d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais, où on fut obligé de faire bâtir des maisons pour se loger. Ceux qui n'avoient que des maladies légeres, guérissoient par l'usage de ses remedes, qui ne consistoient qu'en plantes pulvérisées, ou racines desséchées, mais les maladies rebelles & enracinées ne cédoient point à ces remedes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans, il s'est diminué de jour en jour par le peu de secours qu'ils en recevoient, & insensiblement le Médecin de Chaudrais est devenu à rien. On ne peut pas se plaindre de ce bon homme, il ne s'est point donné pour plus qu'il étoit, il n'a point été chercher les malades, il n'a point fait afficher ses remedes, il n'a point promis plus qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le Public prévenu en sa faveur qui l'avoit élevé ; c'est le Public désabusé qui l'abandonne aujourd'hui.

Le Médecin de Chaudrais.

De sa destinée.

Il y a environ dix ans qu'il parut à Versailles un homme qui disoit avoir des secrets particuliers, &

D'un autre Médecin à secret.

des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fussent. Il trouva de la protection auprès de quelques personnes de la premiere qualité, qui le logerent au Cheni, qui vanterent son mérite, & qui en parlerent au Roi très-avantageusement. Ce commencement heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas sujet de s'en louer, par les mauvais effets que produisirent ses remedes; mais ce qui le fit échouer en peu de tems, ce fut un purgatif qu'il donna à Madame Durafort, Dame d'atour de Madame, pour une douleur de rhumatisme pour laquelle je l'avois saigné deux jours auparavant. Cette Dame étoit pleine, grosse, & d'une santé à devoir faire l'Epitaphe du monde. Ce purgatif lui causa une diarrhée continuelle, avec des douleurs effroyables dans le ventre, qui lui faisoient couler le sang tout pur; elle lui vuida une espece de boyau, de la longueur d'une demi-aune, qui fut examiné par les Médecins & les Chirurgiens de la Cour. On jugea que c'étoit la membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'étoit séparée & déchirée par la violence de ce remede, & enfin elle mourut après avoir souffert comme une martyre, ce qui fit chasser ce distributeur de remede, avec défenses de plus faire le Médecin.

Mauvais succès de son remede.

Le sieur Chambon, autrefois Chirurgien de Galeres à Marseille, ensuite Médecin en Pologne, où il avoit voyagé, étant à Paris, se mit à distribuer des remedes qu'il donnoit à bon marché; mais, soit que ce fût un coup du hazard, ou qu'effectivement des gens en eussent été soulagés, il y en eut qui croyant lui avoir obligation de la vie, prônerent par-tout son mérite personnel, & l'excellence de son remede. Ses pratiques augmenterent, on le venoit consulter de toutes parts, il ne pouvoit pas aller voir la moitié de ceux qui le demandoient, & en moins d'un an, son nom retentissoit par-tout Paris; mais peu de tems après sa réputation dimi-

Histoire du sieur Chambon.

nua, il fut mis en prison, & on ne parla plus de lui.

Le sieur Bouret est le dernier qui ait paru sur la scène. Il vint il y a environ un an à Versailles, avec une composition de pilules qu'il disoit merveilleuse pour toutes sortes de maladies. Quelques personnes de qualité qui en avoient pris, en publioient le mérite : on en parla à M. Fagon, qui répondit que si elles étoient aussi bonnes qu'on disoit, il étoit juste que le Roi fît un présent au sieur Bouret, afin d'en donner la composition au Public. Il fut même présenté au Roi, qui lui ordonna de dire à son premier Médecin de quoi elles étoient composées, & qu'il le récompenseroit ; mais il craignit l'examen d'un esprit aussi éclairé que M. le premier Médecin, il n'exécuta point ce que le Roi lui avoit dit, & il garda son secret. Il s'en repentit bientôt après, & dans le tems qu'il travailloit, par le moyen de ses amis, à obtenir ce qu'il avoit refusé, il tomba malade à Versailles d'une inflammation du bas-ventre ; & comme il étoit fort replet, & qu'il avoit de la fiévre, on lui conseilla de se faire saigner, il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre remede, que de prendre tous les jours de ses pilules, qui augmenterent tellement l'inflammation de ses entrailles, qu'il mourut le quatriéme jour de sa maladie, emportant avec lui son secret dans l'autre monde.

Du sieur Bouret, autre Médecin expérimental.

Ce ne sont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il y en a encore plusieurs autres dont nous ne parlons point, parce qu'il faudroit rendre publiques les intrigues & les moyens dont ils se sont servis, pour obtenir des premiers Médecins la permission d'afficher, de vendre & débiter leurs remedes. Il y a eu de tout tems des Charlatans, il y en a aujourd'hui plus que jamais, & Dieu veuille que le nombre n'en augmente pas, pour le salut du Public ; mais par le récit fidele que je viens de vous faire de ces dix ou douze personnes à secrets, on doit connoître combien il est dangereux de se livrer entre

Danger où l'on s'expose en s'abandonnant à des Empitiques.

les mains de tels gens, qui, tête baissée, entreprennent tout ce qui se présente ; il faut toujours aller à la source. Les Médecins & les Chirurgiens, qui toute leur vie se sont attachés à étudier l'homme & les maladies dont il est attaqué, sont plus capables de les guérir, que des gens qui n'ont aucune teinture de ces Sciences.

Il y a encore des Médecins & des Chirurgiens qui, pour avoir acquis quelque réputation dans leurs Provinces, se persuadent qu'ils brilleront à Paris ou à la Cour. Ils écoutent des amis qui leur disent, que s'ils y étoient connus, ils effaceroient tous ceux qui y sont. Dans cette confiance ils partent, & viennent ici échouer, comme on l'a vu assez de fois, & comme on le voit encore aujourd'hui par quelques exemples. Je vais vous en rapporter trois ou quatre par où je terminerai cette journée ; mais nous ne parlerons que des morts, ou des absens, nous laisserons les autres.

Histoire de M. Rainsant.

M. Rainsant, Médecin de Reims, étoit regardé comme l'Hypocrate de la Champagne. Il étoit appellé & consulté dans toutes les rencontres. Il vint à Paris, où il commença à voir les malades ; mais celui qui avoit été un Héros dans sa Province, fut ici à peine regardé, personne ne se confioit en lui. La Commission de Garde des Médailles du Roi vint à vaquer. M. de Louvoy lui donna cet emploi, qui lui convenoit mieux, & qu'il a exercé tant qu'il a vécu, & lorsqu'il est mort, on avoit oublié qu'il eût jamais été Médecin.

Pallieux.

M. Pallieux, fameux Médecin de Languedoc, fut consulté sur la maladie de M. le Marquis de Seignelay, par un écrit qu'on lui envoya sur la grande réputation qu'il avoit acquise dans cette Province. Par la réponse qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie si aisée, & il en fit un projet si facile à exécuter, que toute la famille prit la résolution de le faire venir, pour la traiter lui-même, & d'autant

plus que les Médecins de la Cour en avoient fait un prognostic tout opposé. Il partit dans l'espérance de le guérir, & son remede pour y parvenir étoit l'usage du lait de femme, qu'il lui conseilla aussi-tôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eut quelques conférences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit, & des questions qui ne l'embarrassoient pas peu. M. Pallieux répondit seulement qu'il avoit vu de bons effets du lait de femme, & qu'il croyoit qu'il en feroit de même ici. Il ne s'avança pas davantage, & c'est ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Médecins éclairés. Enfin, le lait n'ayant pas réussi, il ne dit jamais autre chose, sinon que cela manquant, il ne sçavoit point d'autre remede. Il demanda son congé quelques jours après, & l'ayant obtenu, il partit le plutôt qu'il pût, dans la résolution de ne plus s'exposer à une si rude épreuve.

Du sieur de Saint Donat.

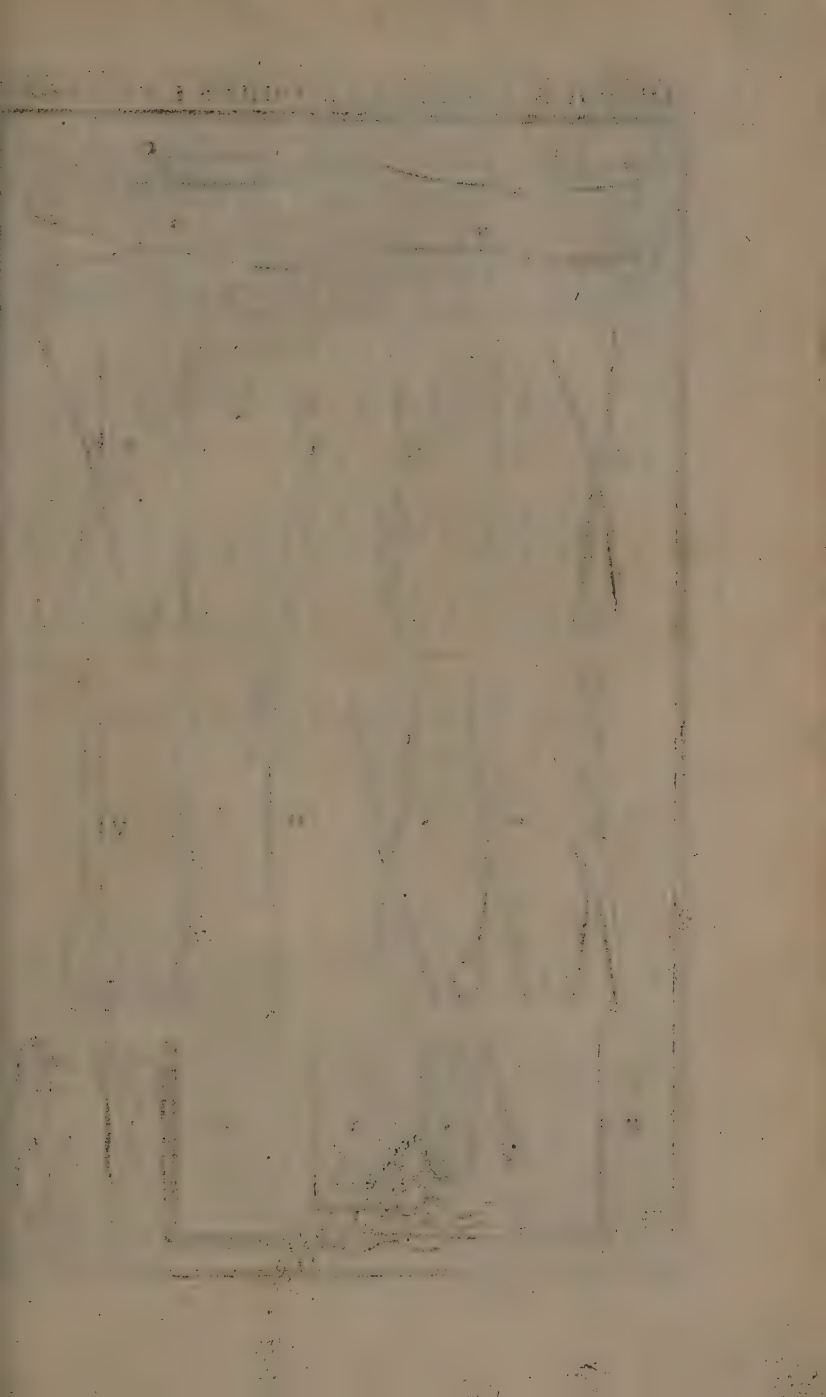
Le sieur de Saint Donat, Chirurgien de Cisteron en Provence, où il étoit estimé & regardé comme très-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans. Il débuta par Madame la Maréchale de Rochefort, à qui il donna des remedes pour une espece de colique néphrétique; il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tems à la mode, & il goûta le plaisir de la nouveauté; mais ses remedes ayant échoués contre la maladie de Madame la Maréchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, après huit mois de séjour à Paris, il s'y vit autant négligé, qu'il y avoit été recherché. Il crut qu'il réussiroit mieux à l'Armée, qu'auprès des Dames. Il demanda à y aller: ses amis lui obtinrent le poste qu'il demandoit; & comme il n'y avoit pas un Chirurgien dans les Hôpitaux de l'Armée qui ne le valût bien, M. l'Intendant de l'Armée qui rend un compte fidele de ce qui s'y passe, n'écrivit pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la Campagne, & prit le

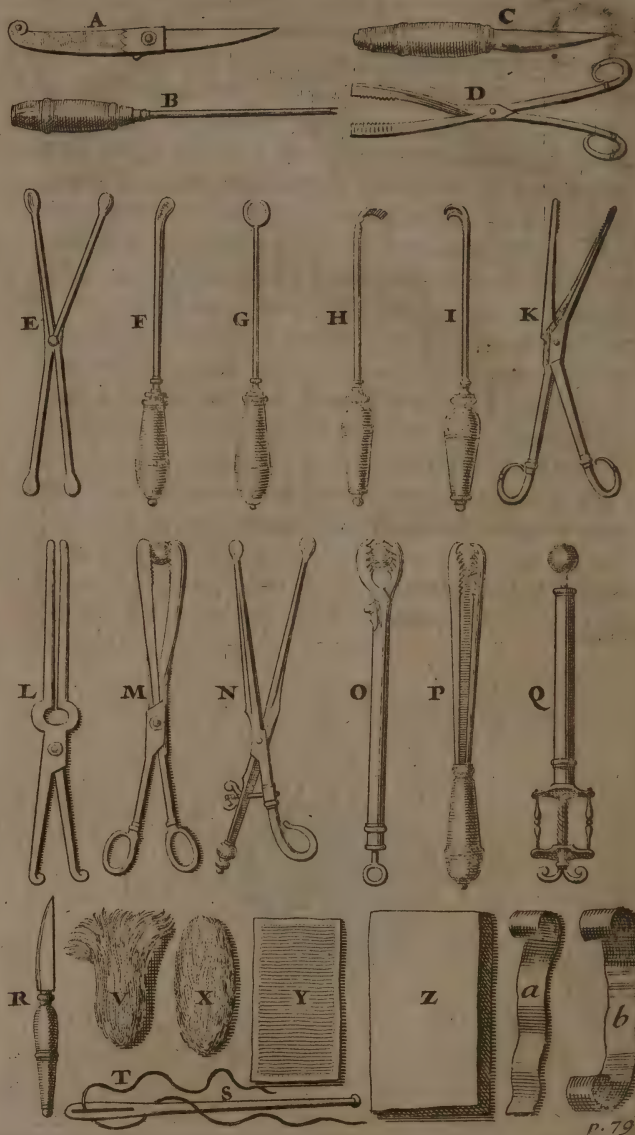
Inefficacité de ses remedes.

parti de s'en retourner à Cisteron, se plaignant du mauvais goût du siécle, qui ne lui rendoit pas la justice qu'il croyoit mériter.

Le récit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous en devons tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soi, & que quand on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commodités de la vie, il faut y rester & jouir paisiblement de l'état où on se trouve placé. La Faculté de Médecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous très-habiles, & la Compagnie de Saint Côme de plus de deux cens Maîtres Chirurgiens, qui tous ont donné des marques de leur habileté par un chef d'œuvre de vingt-cinq actes, tant sur la théorie que sur la pratique qu'ils ont faits avant que d'être incorporés dans cette célebre Compagnie. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & expérimentés, ont toujours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de présomption se sont voulu mesurer avec eux, ont été obligés d'en reconnoître la supériorité.

Fin de la Neuviéme Démonstration.




A
B
C
D
E
F
G
H
I
K
L
M
N
O
P
Q
R
V
X
Y
Z
a
b
T
S

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

DIXIE'ME DE'MONSTRATION.

De celles qui ſe pratiquent ſur toutes les parties du Corps.

DE L'EXTRACTION DES CORPS ETRANGERS.

NOus avons fait, Meſſieurs, dans les Démonſtrations précédentes, toutes les Opérations qui coviennent à chaque partie en particulier; nous allons aujourd'hui, dans cette dixiéme & derniere, vous montrer celles qui ſe font ſur toutes les parties en général. On avoit coutume de les mêler avec les Opérations particulieres; mais j'ai cru plus à propos d'en faire une démonſtration ſéparée, parce que toutes les autres ſe ſont trouvées ſuffiſamment remplies: outre que cet ordre

m'a paru plus instructif & plus commode pour les Etudians en Chirurgie.

Multitude des opérations générales.

Les opérations générales sont en assez grand nombre, pour devoir nous occuper plus d'une Démonstration; mais comme je me suis borné au nombre de dix, & que notre sujet ne se pourroit pas conserver plus long-tems, je les renfermerai toutes dans celle-ci, & je n'oublierai pourtant aucune des circonstances qui leur sont essentielles.

Je vais commencer par vous montrer comment il faut tirer ce qui reste assez souvent dans le corps après les combats, comme des morceaux de fleches & de dards, des pointes d'épées, des balles de mousquet, des éclats de bombes & de grenades.

Extraction des armes du tems.

Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que de fléches, de dards & d'épées, parce que de leur tems on ne se servoit que de ces instrumens dans les actions de guerres; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons, des mousquets, des bombes & des grenades: ces instrumens leur étoient inconnus; la fureur des hommes ne les avoit pas encore inventés, & comme s'ils n'avoient pas eu assez de moyens de se tuer les uns les autres, ils ont cru avoir besoin de forger ces derniers, qui exterminent la moitié des hommes.

Quoique les fléches & les dards ne soient plus en usage dans nos Armées, le Chirurgien doit être instruit du moyen de les tirer, parce qu'il peut aller dans les Pays étrangers, où les Peuples barbares s'en servent faute d'autres armes, & il doit sçavoir que les fers de ces instrumens restés dans une plaie, sont plus difficiles à retirer qu'une balle de mousquet ou éclat de grenades, parce qu'on peut retirer ces derniers de la même plaie par où ils sont entrés, & que les autres, à cause de leur figure triangulaire, ne peuvent sortir que par une nouvelle plaie opposée à leur entrée, quand ils sont

placés dans des endroits qu'on ne peut, ou qu'on ne doit pas dilater.

Les fléches sont envoyées de loin, par le moyen d'un arc, les dards sont lancés de près avec la main. Quand quelqu'un est blessé de l'un ou de l'autre de ces instrumens, il faut tâcher de l'arracher de l'endroit où il est enfoncé; mais par les efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la fléche se rompt, ou le fer du dard se sépare du bout du bâton auquel il étoit attaché, parce que ces fers sont faits d'une maniere qu'ils ne peuvent pas ordinairement revenir par le même endroit par où ils sont entrés. C'est au Chirurgien à connoître s'il les peut avoir par la plaie, & alors il la faut dilater avec le bistouri A. sans quoi il ne pourroit pas y réussir, ou s'il doit avoir ce corps étranger par la partie opposite, alors il faut y faire une nouvelle plaie, & le pousser dehors par le moyen de cet impulsoir B. la plaie étant suffisamment dilatée. Quand c'est dans un bras ou dans une cuisse, il ne faut point balancer à le faire passer de part-en-part; ensuite on passe dans la plaie un séton qui contribue à sa guérison plus promptement que si on l'avoit retiré par la plaie.

Raison de dilater la plaie.

Quand un dard est enfoncé dans la poitrine, ou dans le ventre, il n'est pas aisé de le retirer: si le blessé se contentoit de le soutenir, & d'attendre qu'il ait un Chirurgien pour le panser, en dilatant la plaie, il pourroit le faire sortir doucement; mais par l'impatience du blessé qui retourne de tous côtés ce corps étranger pour l'avoir, il se fait une dilatation de ces parties, qui fait que ces plaies deviennent mortelles. Dans une répétition d'un carousel à Versailles, un garçon fut blessé d'un dard qu'on lançoit sur une Méduse; un Chirurgien dilata aussi-tôt la plaie, & retira le dard, il en guérit en peu de tems.

Difficulté d'extraire du dedans des cavités.

On accuse les Sauvages d'empoisonner le fer de

leurs fléches, & on dit que dans des combats, il y en a eu qui se sont servis de balles empoisonnées : je crois les Sauvages capables de le faire ; mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes assez méchans, pour pousser leur rage jusqu'à ce point. Si le Chirurgien soupçonnoit par la plaie & par les accidens, qu'il y eût du poison, il faudroit donner des cordiaux, & panser la plaie avec un onguent fait avec la thériaque, la térébenthine & l'huile de millepertuis.

Extraction d'une pointe d'épée.

Il arrive souvent que la pointe d'une épée se casse, quand elle a trouvé un os qui lui a résisté. Si on peut avoir l'épée cassée, le Chirurgien se la fait représenter, pour juger de la quantité qui est restée ; si c'est après un combat, il faut qu'il en juge sans ce secours. S'il sent le morceau de l'épée avec la sonde, il faut commencer par dilater la plaie, & avec des pincettes, tâcher de le retirer ; s'il est fiché dans un os, il faut avec des pincettes faites en bec de corbin, le prendre & le faire sortir en droite ligne, de peur qu'il ne touche à quelque vaisseau, ou à quelque nerf, en le retirant : quand le corps étranger est sorti, on panse la plaie, selon la méthode ordinaire (*a*).

(*a*) Le Chirurgien doit souvent tirer de son génie seul les moyens d'extraire les corps étrangers arrêtés ou enclavés dans une partie. On rapportera à ce sujet une observation fort curieuse.

* V. l'Ext. d'une Séance publique de l'Ac. de Chirurgie. Mercure de Juin 1713.

» * Un homme âgé de vingt-sept ans, ayant reçu un » violent coup de couteau sur la partie antérieure de la » quatriéme des vraies côtes, fut pansé très-simple- » ment pendant les trois premiers jours ; mais une » toux extraordinaire, & un crachement de sang abon- » dant étant survenus, on eut recours à M. Gerard. Il » reconnut que les accidens dépendoient de la présence » d'une portion de la lame du couteau qui traversoit la côte, » dont la pointe excédoit d'environ six lignes dans la cavité » de la poitrine. Ce corps étranger débordoit si peu l'ex- » térieur de la côte, & y étoit tellement fixé, qu'il ne » fut pas possible de le tirer avec différentes pincettes.

Depuis

Depuis quelques siécles, il est sorti des enfers un monstre habillé en Moine, qui travaillant à la Chymie, a trouvé une composition de salpêtre & de soufre, qu'on appelle de la poudre à canon. Cette invention diabolique a fait que l'homme a fabriqué des armes à feu de toutes especes, & non content des pistolets, des fusils & des mousquets, qui ne tuent les hommes qu un à un, il s'est avisé de forger des canons capables d'en tuer dix ou douze à la fois, & de détruire & d'abbatre les

Invention de la poudre à canon.

» ou tenailles, ni même de l'ébranler au moyen des ci-» seaux & du marteau de plomb; & quoique dans un cas » aussi pressant, il semble qu'on n'eût d'autre parti à pren-» dre, que de scier ou de couper la côte, M. Gerard crut, » avant d'en venir à cette extrémité, devoir tenter de dé-» gager ce corps étranger, en le poussant de dedans en » dehors.

» Dans ce dessein, il alla choisir un dé, dont les Tail-» leurs se servent pour coudre; il en prit par préférence » un de fer, un peu épais, & fermé par le bout; il y fit » creuser une petite gouttiere, pour y mieux fixer la » pointe du couteau, & ayant suffisamment assujetti ce dé » sur son doigt idex, il porta ce doigt ainsi armé dans la » cavité de la poitrine, & réussit par ce moyen à chasser » le morceau de couteau, en le poussant avec force de de-» dans en dehors.

» Ayant tiré le corps étranger, il quitta le dé, & remit » le doigt index à nud dans la poitrine, pour examiner si » le couteau en traversant la côte ne l'auroit point fait » éclater en dedans; il trouva un éclat capable de piquer, » & qui tenoit trop fortement au corps de la côte, pour » qu'on pût l'en séparer entierement: il prit donc le parti » de l'en rapprocher, & pour le tenir au niveau de la » côte, il se servit du doigt qui étoit dans la poitrine, » pour conduire une aiguille courbe enfilée d'un fil ciré. » Il fit sortir cette aiguille au-dessus de la côte, qui par ce » moyen se trouva embarrassée par le fil en dehors de la » poitrine, sur une compresse épaisse d'un pouce, & serra » assez le nœud, pour appliquer exactement, & remettre » au niveau l'esquille saillante.

» On sent aisément que l'effet d'une manœuvre aussi in-» génieuse a dû être non-seulement la cessation des acci-» dens, mais encore une prompte guérison.

remparts qu'il avoit élevés pour sa sûreté; & depuis dix ans, il a encore paru à la Cour un autre Moine, qui a cru qu'il ne suffisoit pas d'exterminer dix hommes avec un boulet de canon, mais qu'il falloit en tuer au moins trente; c'est pourquoi il est venu exprès pour en produire une nouvelle fabrique, composée de trois canons joints ensemble, qui chacun chargé d'un boulet, tirent en même-tems qu'on a mis le feu à leur lumiere commune.

Des balles de mousquet restées dans le corps.

On charge les fusils, les mousquets & les carabines avec des balles de toutes sortes de calibres ou de grosseur, suivant le diamétre du canon: ces balles de plomb, quand le coup a été tiré de près, passent au travers du corps, ou d'un bras, ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelque os qui les ait arrêtées. Mais quand elles viennent de loin, étant à la fin de leur portée, elles demeurent dans les endroits du corps où elles sont entrées; c'est pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer; car tant que le corps étranger sera dans la plaie, il n'est pas dans son pouvoir de la guérir, parce qu'il est un obstacle à sa réunion, qui est la fin qu'on se propose dans la guérison de toutes les plaies.

Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre ce que je dis; je sçais qu'il y en a qui ont guéri, quoique la bale soit demeurée dans la plaie; mais cela arrive si rarement, que prenant ce qui arrive le plus souvent comme une regle générale, nous pouvons dire que tous les corps étrangers restés dans les plaies, empêchent qu'elles ne guérissent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous présente, pour les avoir au plutôt; car si on differe, la partie se tuméfie, & on a beaucoup plus de peine, que si on s'y étoit pris peu de tems après qu'on a été blessé: il faut donc, avant que de poser le premier appareil, retirer le corps

étranger, à moins qu'on n'y trouve de grandes difficultés, ou que le Chirurgien n'ait pas pour lors les instrumens nécessaires.

La Chirurgie secondée des préceptes généraux, nous montre comment il faut faire sortir les corps étrangers, & elle a inventé plusieurs instrumens de différentes especes pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des unes & des autres, mais particulierement ceux qui sont destinés pour les armées, & sur-tout dans ce tems ci, plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette opération, par le grand nombre de combats & de siéges, où tant de généreux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roi. Mais, quelque instruction qu'un Chirurgien ait prise dans les Ecoles, il en apprend encore plus dans les armées, & il faut souvent qu'il conte plus sur son génie, que sur ce qu'on lui a dit, parce qu'il y a tant de plaies différentes & si extraordinaires, qu'il ne peut être guidé pour lors que par son bon sens & son industrie.

Le Chirurgien doit être inventif.

La premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combattans, pour juger de la profondeur de la balle; il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la balle a fait; il faut ensuite porter la main à la partie opposée, pour voir si on ne sentira point la balle; car souvent après avoir traversé la partie, elle s'arrête sous la peau qu'elle aura poussée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie opposée à son entrée, il faut avec un bistouri C. faire sur cette balle une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tenette D. la faire sortir. On donne à l'entrée de la plaie deux petits coups de bistouri, l'un en haut, & l'autre en bas, pour changer

Les choses dont il faut qu'il s'informe.

ſa figure en longitudinale, on paſſe un ſéton au travers de la plaie, & on la panſe en la maniere accoutumée.

Si la balle eſt reſtée dans les chairs, & qu'on la ſente avec la ſonde, il faut commencer par dilater la plaie, ſans quoi on ne pourroit pas la faire revenir par le même chemin. Cette dilatation eſt encore néceſſaire pour introduire l'inſtrument avec lequel on la doit tirer en dehors. De ces inſtrumens, il y en a de pluſieurs eſpeces, qu'on appelle des tire-balles : en voici douze de différentes figures, que j'ai fait graver ſur la plache qui eſt à la tête de cette Démonſtration.

Divers inſtrumens pour l'extraction.

Le premier eſt un dilatatoire E. qui ſert à deux fins, qui ſont ; 1°. de dilater & d'élargir la plaie, tant pour voir ce qui eſt au fond, que pour donner lieu à quelque autre inſtrument de prendre & de faire ſortir le corps étranger avec plus de facilité ; 2°. de ſervir lui-même de tire-balle, car il la peut prendre, la ſerrer & la conduire dehors, ſans le ſecours d'aucun autre inſtrument, avec cette différence qu'aux autres tire-balles, il faut ſerrer les deux branches qui ſont hors de la plaie, & qu'à celui-ci il faut les écarter.

1. Le dilatatoire.

2. Le tire-balle à cuiller.

La ſeconde eſt un tire-balle à cuiller F. ainſi appellé, parce qu'il en a la figure ; cet inſtrument a un manche, afin de le tenir avec plus de fermeté ; il eſt long pour aller juſqu'au corps étranger, & ayant fait entrer la balle dans la cavité qui eſt un peu recourbée, on la conduit dehors, en lui faiſant faire ce chemin ſans trop ſe preſſer.

3. A anneau.

Le troiſiéme eſt le tire-balle à anneau G. qui a ce nom, parce que le bout qui va chercher la balle eſt rond, & fait comme un anneau : c'eſt lui qui embraſſe la balle, & qui, quand on le retire, l'amene dehors avec la même facilité qu'elle y eſt entrée.

4. A crochet mouſſe.

Le quatriéme eſt un tire-balle à crochet mouſſe

H. qui ayant accroché la balle, la conduit dehors; il eſt long pour aller juſqu'à la balle, & emmanché pour s'en ſervir avec plus de commodité.

Le cinquiéme eſt un tire-balle à crochet fendu I. dont les pointes ſont mouſſes, pour ne point bleſſer de parties; il peut ſervir pour tirer & accrocher les morceaux de la chemiſe ou du vêtement que les balles font preſque toujours entrer avec elles juſqu'au fond des plaies. 5. A crochet fendu.

Le ſixiéme eſt un inſtrument appellé bec de corbin K. dont les branches qui entrent dans la plaie pour chercher les corps étrangers ſont très-longues pour pouvoir s'en ſervir en toutes ſortes d'occaſions. 6. Bec de corbin.

Le ſeptiéme eſt nommé le bec de grue L. parce qu'il lui reſſemble; il a un reſſort pour le dilater quand il eſt entré dans la plaie, afin de pouvoir charger la balle facilement, & la retirer enſuite. 7. De grue.

Le huitiéme s'appelle bec de canne M. ou bec large; ſes extrémités ſont dentelées, afin de tenir la balle ferme & arrêtée, deſorte qu'elle ne puiſſe pas s'échapper. 8. De canne.

Le neuviéme eſt un bec de canne à vis N. qui par le moyen de cette vis ſerre tellement la balle quand elle eſt chargée, qu'il faut qu'elle ſorte avec l'inſtrument. 9. De canne à vis.

Le dixiéme eſt appellé bec de lézard O. à cauſe de la reſſemblance qu'il a avec la tête d'un lézard: il n'y a que ſon extrémité qui s'ouvre par le moyen d'un reſſort qu'on pouſſe, & qui ſe ferme en retirant le même reſſort qui eſt renfermé dans une canule creuſée dans le corps de l'inſtrument. 10. De lézard.

L'onziéme eſt un inſtrument auquel on a donné le nom d'alphonſin P. parce qu'il a été inventé par Alphonſe Ferrier, Médecin de Naples: il eſt compoſé de trois branches, qu'on ſerre par le moyen d'un anneau qui les embraſſe; l'inſtru- 11. Alphonſin.

ment ainſi ſerré, eſt introduit dans la plaie juſques ſur la balle, & retirant pour lors l'anneau vers le manche, ces branches s'écartent & ſaiſiſſent le corps étranger : on repouſſe enſuite l'anneau, qui en reſſerrant ces trois branches, enferme ſi bien la balle, qu'elle ne peut manquer de ſortir avec l'inſtrument.

12. La tariere. Le douziéme eſt la tariere, ou tire-fond Q. dont la pointe eſt une petite vis qu'on fait entrer dans la balle, en la tournant, par le moyen d'un écrou conduit dans une canule, qui eſt dans toute la longueur de l'inſtrument ; il eſt particulier pour les balles qui ſont enchaſſées dans les os, car il ne convient pas à celles qui ſont dans les chairs, parce qu'il faut qu'elles ſoient appuyées, afin que la vis puiſſe faire ſon trou dans les balles.

De tous ces inſtrumens, on ne peut point preſcrire celui auquel on doit donner la préférence ; ils ont tous leur utilité particuliere, ſelon les différentes parties dont on doit tirer les balles ; c'eſt au Chirurgien de faire choix de celui qui lui convient le mieux, après avoir reconnu la nature du corps étranger, & l'endroit où il eſt.

Ces inſtrumens ne ſuffiſent pas toujours. Quoique la Chirurgie ſoit fertile en inſtrumens, par le grand nombre qu'elle nous en préſente, il ſe trouve néanmoins des occaſions où ils nous ſont de peu de ſecours ; il faut alors que le Chirurgien en invente de nouveaux, qu'il en faſſe des modeles, pour les faire faire par le Coutelier, de la grandeur & de la figure qui peut être capable de tirer les balles de quelque endroit du corps où elles ſoient entrées ; car il ne faut point qu'un Chirurgien ſe rebute, & qu'il renonce à les avoir, à moins d'une impoſſibilité abſolue.

Néceſſité de faire promptement l'extraction. On ne doit pas ſeulement entreprendre de tirer une balle, ou un autre corps étranger, mais on le doit faire au plutôt ; on trouve dans les bleſſés beaucoup plus de ſoumiſſion dans le premier ap-

pareil, que dans la suite du pansement; ils se laissent faire pour lors toutes les incisions que le Chirurgien trouve à propos. J'ai vu dans les armées des soldats, qui non-seulement ne faisoient pas un cri, mais qui ne sourcilloient pas, quelque douleur qu'on leur fît, ou pour avoir une balle & un éclat de grenades, ou pour leur faire les incisions nécessaires : il faut donc que le Chirurgien profite de cette disposition, parce qu'il arrive souvent que le lendemain, ou un autre jour, on ne les trouve plus dans la même résignation, à la volonté de leur Chirurgien.

Danger du retardement.

Le retardement peut être encore préjudiciable sur la facilité d'avoir la balle. Immédiatement après la blessure, en suivant son chemin, on peut la trouver aisément; mais si le blessé a marché ou agi, elle peut avoir changé de place; & si elle est dans un bras ou dans une cuisse, par son propre poids elle peut descendre, & alors on est obligé de faire de plus grandes incisions, qui peuvent même devenir inutiles, quand elle a trouvé un espace entre deux muscles pour se glisser.

Il y a encore une troisiéme raison qui ne permet pas au Chirurgien de differer; c'est que le premier jour la partie n'étant point encore enflée, on peut plus facilement découvrir le corps étranger, & le faire sortir sans beaucoup de peine; mais lorsqu'on attend au lendemain, ou à un autre jour, on la trouve tellement tuméfiée par la fluxion qui s'est jettée dessus, qu'on a de la peine à suivre la trace qu'elle a faite, parce que l'entrée s'est rétrecie, & les chairs se sont boursoufflées; si on ne peut pas se dispenser de faire quelques incisions, elles sont pour lors beaucoup plus douloureuses qu'elles n'auroient été dans le premier appareil.

Il n'y a point de médicament attractif.

C'est un abus de croire qu'il y ait des médicamens capables d'attirer les corps étrangers : il y a

néanmoins des Auteurs qui en font de deux sortes ; ils disent qu'il y en a qui agissent par une qualité manifeste, d'autres par une qualité occulte : les premiers sont la poix, le galbanum, & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne doit attendre aucun secours de ces médicamens, il doit avoir plus de foi aux instrumens, qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

Il ne faut point attendre la suppuration.

On trouve des Chirurgiens, qui sans trop s'embarrasser, attendent la sortie de la balle par les accidens qui surviennent aux plaies d'arquebusades ; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons, & d'autres remedes pourrissans qui y procurent une grande suppuration ou un abscès, dans le dessein que le pus entraînera avec lui la balle, en lui traçant le chemin par où elle doit sortir. Ce moyen me paroît dangereux, puisqu'il ne se fait point d'abscès sans de violentes douleurs qui causent la fiévre, & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'espérer sans faire des ouvertures pour donner issue à la matiere & au corps étranger ; c'est pourquoi il faut éviter cette pratique qui ne peut être suivie que par des Chirurgiens timides, qui ont plus de crainte en faisant des incisions, que le malade n'en a en les souffrant.

Observation.

Lorsqu'on a tiré une balle, on n'a pas quelquefois tout fait, les soldats en chargeant leurs mousquets, y en mettent souvent deux ou trois : j'en ai vu qui ayant des balles d'un trop gros calibre, les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fusils, c'est la raison pourquoi il faut examiner s'il y en a plusieurs, avant que de panser le blessé. Un Officier Suisse fut blessé à l'attaque de la Citadelle de Cambray, d'un coup de mousquet à la partie antérieure & moyenne de la cuisse. Le Chirurgien ayant senti à la partie posté-

rieure une balle qui n'avoit pas percé la peau, il fit une petite inciſion ſur cette balle qu'il tira par cet endroit; il crut, n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une balle; mais il y en avoit deux, dont l'une ayant rencontré le fémur, n'avoit pas percé comme la premiere: cette derniere balle tomba peu à peu au bas de la cuiſſe, & elle ne ſortit que ſix mois après, par un abſcès qui ſe fit au genou.

Corps étrangers qu'on doit ôter après les balles.

Toutes les balles ôtées, il reſte encore des corps étrangers qu'il faut avoir, ce ſont des morceaux de l'habit & de la chemiſe que les balles emportent & pouſſent devant elles juſqu'au fond des plaies. En examinant l'habit du bleſſé, ſi on en trouve une piéce emportée de la figure de la balle, on eſt ſûr qu'elle eſt dans la plaie, c'eſt pourquoi il en faut faire l'extraction promptement, ſans quoi il ſeroit impoſſible de guérir, comme il arriva à M. de Ponti, qui fut bleſſé en Irlande au Siége de Londonderi, d'un coup de mouſquet qui avoit porté un morceau de ſon juſte-au-corps dans la plaie. La balle ayant été tirée, on ne ſçavoit à quoi attribuer le retardement de ſa guériſon; il ſe faiſoit de tems en tems des abſcès, qui épuiſant ſes forces, l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorſqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles inciſions, qui tira la piéce d'étoffe qui faiſoit tous les déſordres, & qui le guérit en peu de tems.

En chargeant un fuſil, on met ſur la poudre un tampon de papier, & la balle par-deſſus. Dans un coup tiré de près, la balle aura paſſée à travers la partie, & le tampon qui l'aura ſuivie, peut être demeuré dans la plaie; c'eſt une circonſtance ſur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait eſt arrivé très-ſouvent, & qu'il ſeroit impoſſible de guérir, tant que ce corps étranger ſeroit dans la plaie, & il faut non-ſeulement ôter tout ce qui eſt venu de dehors, mais encore les eſquilles d'os, qui, quand elles ſont ſéparées, pi-

quent les chairs, font de la douleur, irritent la plaie, & en empêchent la réunion.

L'hémorragie est rare aux plaies de feu.

Aux plaies de feu, il sort peu de sang, & il est rare qu'il arrive une hémorragie, parce que la balle brûlant (*a*) ce qu'elle touche, y fait un escarre qui empêche que le sang ne s'écoule, quand même elle auroit touché quelque vaisseau; mais l'escarre venant à tomber, il se fait quelquefois des hémorragies qui feroient périr le blessé, si le Chirurgien ne les arrêtoit promptement; c'est pourquoi il doit être sur ses gardes, & ne rien assurer avant que les escarres soient entiérement séparées, qui proche des gros vaisseaux, sont d'une dangereuse conséquence.

Les dépôts y sont grands.

Les fluxions & les dépôts sur des parties blessées d'armes à feu, sont toujours plus grands que sur les plaies faites par des instrumens tranchans. Ces derniers ne font que couper & séparer les parties; mais les autres en rompant & déchirant les fibres d'un muscle, y causent un tiraillement qui oblige les humeurs de tomber dessus, & de faire

(*a*) On croyoit autrefois qu'une balle de fusil brûloit; mais plusieurs expériences ont désabusé de cette opinion. Elle déchire les parties, elle les contond, elle les tiraille plus ou moins, à proportion de leur résistance; elle ne cause point d'hémorragie, à moins qu'elle ne rencontre quelque gros vaisseau, parce qu'en déchirant ceux qui ne sont pas considérables, elle en rapproche assez les parois, pour que le sang ne puisse pas couler. Le déchirement des vaisseaux forme un escarre qui arrête bientôt la circulation du sang, ce qui occasionne aux environs de la plaie un engorgement & un gonflement, auxquels la rupture de plusieurs petits vaisseaux causée par le tiraillement des parties, contribue beaucoup. Le noir, le bleu, & les autres différentes couleurs qu'on voit aux environs de la plaie, ne sont pas des marques de brûlure, mais d'épanchement de sang dans l'intérieur de la partie blessée. Ainsi, il faut regarder les blessures faites par les armes à feu, comme des plaies compliquées d'apostêmes. C'est ce que l'Auteur donne à entendre, lorsqu'il dit que les dépôts y sont grands.

des abscès qui rendent la cure très-difficile. Il ne faut donc pas prétendre guérir un coup de mousquet aussi-tôt qu'un coup d'épée, & il faut être attentif sur les accidens qui y surviennent, qui sont toujours très-fâcheux.

Si une balle étoit enfoncée dans un os, il faudroit essayer de la tirer avec un tire-fond, ou une tariere; mais si elle étoit enclavée si fortement, qu'on ne pût pas l'avoir, il faudroit plutôt la laisser, que de tourmenter le blessé en faisant des efforts trop violens; il faudroit pour lors attendre l'exfoliation de l'os, parce que ce qui en a été touché venant à se séparer, entraîne la balle avec lui. Extraction d'une balle engagée dans un os.

Si un os est à plomb lorsqu'il vient à être frappé d'une balle, il en arrête le coup; mais s'il est penché, elle coule le long de l'os, de maniere qu'elle monte ou descend, suivant la pente qu'elle trouve à l'os en le frappant: nous en avons vu deux exemples funestes; l'un à M. le Prince de Rohan, blessé au genou, dont la balle se coula en montant le long du fémur, l'autre en M. de Saint-Mars, qui avoit le coup au pied, & dont la balle monta le long du tibia: ils en sont morts tous deux, & quoique les Chirurgiens ayent apporté tous leurs soins pour les en garantir, on leur en a imputé la cause, pour n'avoir pas cherché ces balles dans les endroits où on les a trouvées après leur mort. Des balles qui glissent le long de l'os.

A ceux dont le crâne a été frappé par une balle, il s'y fait un étonnement de cerveau. Le nombre de ceux qui en meurent est plus grand que de ceux qui en réchappent, parce que la commotion fait toujours extravaser le sang des petites venules, qui dans cette partie sont très-délicates; il n'y a que le trépan qui puisse donner issue à ce sang, & par conséquent qui puisse garantir de la mort; c'est pourquoi, pour peu que le crâne ait été touché & découvert par la balle, il faut trépaner, & quoique D'un coup de balle à la tête.

je vous dise que ces sortes de plaies soient très-périlleuses, nous avons des exemples de plusieurs qui en sont guéris.

Des plaies des éclats de grenades.

Il y a encore des éclats de bombes & de grenades qui font des désordres épouvantables, en tuant ou blessant tous ceux qu'ils frappent. Je ne vous parlerai point des éclats de bombes, parce que ceux qui en sont blessés n'ont pas besoin d'être pansés ; la mort suit de si près ces sortes de plaies, que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours. Mais pour ceux de grenade j'en ai pansé beaucoup, & j'en ai tiré des éclats qui se fichent dans toutes les parties du corps, excepté de la tête, dont tous ceux qui en sont frappés meurent, par le grand fracas qu'elles font au crâne, & par l'ébranlement qu'elles causent au cerveau, qui en demeure étourdi & assoupi, comme s'il avoit été frappé d'un coup de massuë.

La grenade en crevant se casse en plusieurs morceaux, dont les éclats entrent dans les chairs plus ou moins, selon qu'ils sont petits ou gros, ou selon qu'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au Siége de Cambray, j'en tirai un de la grandeur de la paume de la main, qui étoit entré si avant dans la fesse d'un Officier, qu'on ne le voyoit point. M. Bessiere m'a dit en avoir vu qui s'étoit placé dans le scrotum ; mais enfin, en quelque partie qu'il soit, il faut en délivrer le blessé au plutôt, ce qui demande des incisions qu'on ne peut pas prescrire ici, & que le Chirurgien fera, selon la situation de la plaie & la nature du corps étranger.

Des boulets de canon.

On ne met point les boulets de canon au nombre des corps étrangers dont on doive faire l'extraction, ils envoyent au tombeau tous ceux qu'ils touchent, & il n'y a point d'exemples qu'il en soit demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu besoin d'un Chirurgien : c'est une espece de bonheur à ceux qui se trouvent dans son chemin, quand il

ne leur emporte qu'un bras ou une jambe ; nous avons parlé de ces sortes de plaies hier, en faisant l'amputation.

Précautions pour le pansement.

Une balle, ou un autre corps étranger étant retiré, il faut avant que de panser la plaie, avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont ; 1°. de changer la figure ronde de la plaie en une longitudinale par deux coups de bistouri R. qu'on donne, l'un en haut, & l'autre en bas, selon la rectitude des fibres des muscles ; 2°. de faire un égout à la plaie, en l'aggrandissant en bas, afin que le pus puisse s'écouler facilement, & qu'on ne soit point obligé de la faire par la suite ; 3°. de passer une aiguille S. enfilée du séton T. dans la plaie, si elle traverse la partie, afin d'y pouvoir porter les remedes avec facilité.

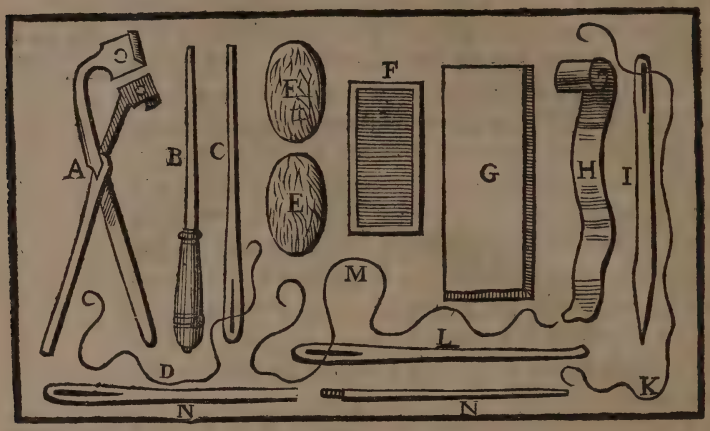
Eau d'arquebusade.

On se sert dans les commencemens d'un digestif pour aider à la séparation des escarres ; mais il faut qu'il soit animé, & non pas si pourrissant que celui dont on se sert aux plaies contuses, afin de ne pas procurer une trop grande suppuration. Quand les escarres sont tombées, on supprime le digestif, on travaille à dessécher la plaie avec de l'eau vulnéraire, qui est excellente à ces sortes de plaies, & à laquelle pour cette raison on a donné le nom d'eau d'arquebusade.

Pansement de la plaie.

Le Chirurgien met cette tente de charpie V. dans la plaie, quand il y a une nécessité qui le demande, & il ne s'en sert point du tout quand il y a passé un séton : on met sur la plaie un plumaceau X. plat, couvert du digestif, puis une emplâtre Y. & une compresse Z. trempée dans de l'eau-de-vie ou du vin aromatique, & on finit par la bande *a.* ou par un bandage unissant fait avec cette bande *b.* roulée à deux chefs : on continue ensuite le pansement de la maniere que la bonne Chirurgie l'ordonne.

FIG. LIII. POUR L'APPICATION DU SETON.



LE séton est une opération de Chirurgie qui fait deux trous à la peau, par le moyen d'une grosse aiguille enfilée : ce nom de séton est dérivé du mot latin *seta*, qui veut dire soie de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en servoient pour la passer à travers les deux plaies faites par l'aiguille.

Différentes manieres du séton.

Ceux qui ont succedé aux Inventeurs de cette opération, ont prétendu avoir mieux rencontré, en se servant du crin de cheval, parce qu'il est plus long, & par conséquent plus commode. Les successeurs de ceux-ci ont supprimé le crin, disant qu'il étoit trop dur dans une plaie, qu'il ne facilitoit pas assez la filtration des humeurs, qui est la fin qu'on se propose : ils ont mis à sa place une méche de cotton, comme plus douce & plus capable d'exécuter leur intention. Et enfin il s'est trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procès à la méche de cotton, prétendant qu'il a de petites pointes, qui picotant sans cesse la plaie, la fatiguent & l'incommodent, & ils veulent qu'on se serve de

fil de lin retors qui n'ait pas encore passé la lessive.

Le séton se peut appliquer en toutes les parties du corps; mais celles où nos Anciens l'appliquoient ordinairement, étoit à la nuque du col, dont ils esperoient des avantages considérables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocéphales, & pour toutes les fluxions sur toutes les parties du visage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guérisons qui peuvent passer pour des miracles. Endroits où on l'applique.

On se servoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment on s'y prenoit. On faisoit asseoir le malade sur un siége sans dos, on lui faisoit pancher la tête un peu en arriere, afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre les deux platines de cette tenaille A. faite en forme de gofrier, & percée pour y faire passer l'aiguille : en tenant ainsi de la main gauche la peau serrée dans les tenailles, on prenoit de la droite un cautere actuel B. tout rouge, qu'on fourroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faisoit deux trous à la peau. Le cautere actuel ayant suffisamment aggrandi les trous, on le retiroit, & l'ayant donné à un serviteur, on prenoit de la même main une grosse aiguille C. faite comme des carrelets de Cordonniers, enfilée d'une méche D. & on la passoit par ces trous avant que de lâcher la tenaille. La méche passée, on ôtoit la tenaille & l'aiguille, laissant la méche dans les plaies, après l'avoir imbibée d'un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf, pour aider à la séparation des escarres : on mettoit sur ces plaies un des plumaceaux E. E. trempé dans le même remede, puis l'emplâtre F. la compresse G. & la bande H. avec laquelle on faisoit le bandage circulaire autour de la tête; on tiroit tous les jours un peu de la même méche, pour conduire du nouveau médicament dans les plaies; après la Maniere ancienne de percer la peau pour le séton. Pansement de la plaie.

chûte des escarres, on continuoit ce changement de place à la méche, & quand elle étoit usée, on en attachoit une autre à son bout pour la renouveller, & cela tant qu'on jugeoit la distillation des humeurs néceſſaire pour la guérison des maladies qui avoient obligé de l'appliquer.

Inutilité du séton.

Il y a eu de la conteſtation entre les partisans de cette opération; sçavoir si on devoit pincer la peau en long, ou en travers, c'est à-dire, si les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre, ou l'un au-dessus de l'autre; c'est un fait d'une si petite conséquence, qu'il ne mérite pas qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette opération ne se pratique plus aujourd'hui. Quand il y a une néceſſité de donner un égout à ces humeurs, qui font toutes ces maladies de la tête, nous appliquons une pierre à cautere dans la fossette du col, & par ce moyen nous leur donnons issue, & se filtrant sans ceſſe, ces maladies se guériſſent aussi-bien que par le séton.

Les Italiens ont été grands amateurs de cette opération; mais il m'a paru qu'ils sont beaucoup revenus de cette opinion; car étant en Italie, j'en ai vu beaucoup qui portoient des cauteres aux bras. Le séton n'est pas seulement cruel dans son application, mais il est encore fort embarrassant dans ses suites: le cautere ne demande point tant de préparatifs, il fait moins de douleur en le posant, on le panse avec plus de commodité, & on en reçoit les mêmes utilités; ce n'est donc pas sans raiſon que les Italiens & les François l'ont substitué à la place du séton.

Enfin, s'il se trouvoit quelqu'un tellement prévenu en faveur du seton, qu'il le préférât au cautere, je conseillerois pour lors au Chirurgien de ne se point servir, ni de la tenaille, ni du fer ardent, mais seulement de cette aiguille I. large & tranchante, enfilée de ce cordonnet K. & de la passer à travers

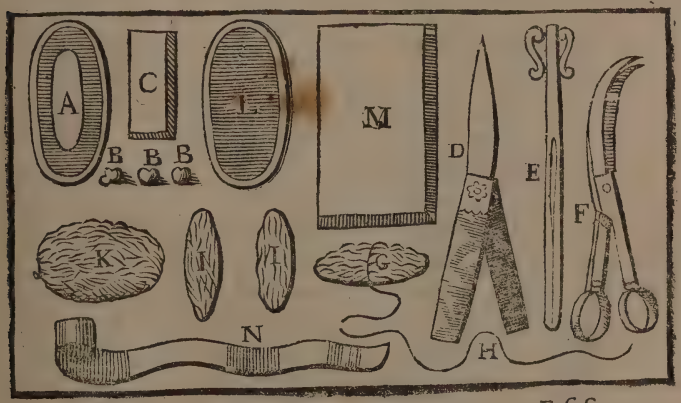
travers la peau de la nuque du col, en la pinçant seulement avec les doigts de la main gauche : de cette maniere, cette opération se fait en un moment, il n'y a point d'escarres à tomber, & le malade en reçoit les mêmes utilités.

Usage de la bandelette.

On entend encore par ce mot de séton, une petite bandelette de linge fort étroite, qu'on passe avec le secours d'une aiguille à travers des plaies qui ont une entrée & une sortie : je vous ai dit tantôt qu'il en falloit passer un dans les plaies dont on avoit tiré les balles ou les autres corps étrangers, par la partie opposite.

On prend cet aiguille à séton L. qui est mousse par le bout, pour ne point blesser, & qui est enfilée de cette bandelette M. qu'on fait passer par la plaie de part en part, imbibée de tel médicament qu'on a jugé à propos ; voilà une autre aiguille N N. plus longue, composée de deux piéces, pour être plus portative, & qu'on joint ensemble par le moyen d'une petite vis, & dont on se sert dans les plaies qui traversent les cuisses. Le séton placé, on ôte l'aiguille, & on continue le pansement, comme nous avons déjà dit.

FIG. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.



L'Ouverture d'un abscès est appellée onkotomie, qui est dérivé de deux mots Grecs, d'*onkos*, qui signifie amas de matiere, & de *temnein*, qui veut dire couper, de sorte que cette opération consiste à faire une incision dans l'endroit où il y a de la matiere amassée.

Elle est des plus usitées.

C'est l'opération que le Chirurgien fait le plus fréquemment, il a tous les jours des occasions d'ouvrir quelque tumeur, ou quelque abscès. Je n'entrerai point dans le détail des causes des tumeurs contre nature, je suppose que le Chirurgien doit avoir lu ce que tant de célebres Auteurs nous en ont écrit, & qu'il est instruit de tout ce qui les regarde en général, & des remedes qu'il convient de faire pour les dissiper par la voie de la résolution. Je me bornerai à dire seulement ce qu'il faut faire, lorsqu'elles ne peuvent point guérir que par le moyen de la suppuration.

Examen qui se suppose.

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la suppuration, il faut qu'il examine bien les signes qui marquent en quel état elle est; les uns montrent que la matiere se fait, & les autres qu'elle est faite.

Signes de la matiere formée.

Ceux qui indiquent qu'elle se fait, sont tumeur, douleur & rougeur à la partie, le malade sent un battement dans la tumeur, il ne dort point, & il a de la fiévre. Hyppocrate nous dit que lorsque la matiere se fait, la fiévre & les douleurs survienent. Si le Chirurgien touche la tumeur, & qu'il ne sente point de fluctuation, c'est signe que la matiere n'est pas encore cuite, & alors il lui doit aider par des maturatifs & des pourritsans. Si la tumeur est petite, il se contentera d'y mettre une emplâtre de diachilon gommé, avec un peu de basilicon; mais si elle est grosse, dure & éloignée de la coction, il faut qu'il se serve de remédes plus puissans, & qu'il employe les cataplasmes faits avec

l'oseille, l'oignon de lys, les racines de guimauve, le levain de pâte & la fiente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de porc.

Les signes qui lui montrent que la matiere est faite, sont, diminution de tension, de rougeur & de douleur. La tumeur s'éleve un peu en pointe, elle semble marquer l'endroit par où la matiere veut sortir, en mettant les deux doigts indices dessus, & les appuyant alternativement, on sent la matiere flotter dans la tumeur, ce qui est un signe indubitable qu'elle est en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plutôt. Signes de la matiere formée en pus.

Les bons Praticiens nous proposent deux manieres pour ouvrir les abscès, ou avec les pierres à cauteres, ou avec la lancette, ces deux moyens sont également bons; mais il est des tumeurs où le premier est nécessaire, & il en est d'autres où la lancette est préférable. Les voici en peu de mots. Deux manieres d'ouvrir les abscès.

Quand la tumeur est faite d'humeurs froides, & qu'elle a été lente à se meurir, il faut en différer l'ouverture le plus de tems que faire se peut, on ne risque rien pour attendre; car la matiere faite d'humeurs froides & douces ne peut point faire d'escarres, ni le même désordre que feroit celle d'une humeur chaude. De plus, si on ouvroit ces sortes de tumeurs, aussi-tôt qu'on sent de la fluctuation dans le milieu, il resteroit de la dureté qu'on auroit peine à amollir par la suite; c'est pourquoi il faut retarder, jusqu'à ce que le tout soit en état d'être vuidé, parce que la matiere fait la matiere, & ce qui est déjà cuit, aide à cuire ce qui reste, & pour lors il faut, sur toute la longueur de la tumeur, appliquer une traînée de cauteres, pour deux raisons; la premiere, parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction de l'humeur; & la seconde, parce que les escarres tombées, il y a une ouverture suffisante pour porter des remedes capables de fondre & de consumer les duretés qui n'auroient pas pu être En quel cas on doit retarder.

A quoi les cauteres sont ici utiles.

amollies par la suppuration. Aux abscès profonds, il faut encore se servir des pierres à cauteres, parce qu'elles font une ouverture plus large que la lancette, & qu'elles facilitent ainsi les moyens de porter les remedes dans toute la cavité de l'abscès.

Mais quand la tumeur meurit promptement, & que par sa molleſſe on connoît que la matiere a pris une coction parfaite, on ne doit pas attendre qu'elle ait rongé la peau, pour se donner une issue elle-même; car par son séjour, elle peut faire du désordre en rongeant les fibres des chairs qui sont plus tendres que celles de la peau; il faut alors se servir de la lancette, & sans différer, faire une ouverture suffisante pour vuider tout le pus contenu dans la tumeur.

D'un bistouri enchassé dans un anneau.

Il y a des Auteurs qui ont inventé un anneau, dans lequel est enchassé un petit bistouri; ils s'en servoient pour ouvrir des abscès aux enfans craintifs, & aux personnes qu'ils ne trouvoient pas assez dociles pour souffrir ce qu'ils jugeoient à propos de leur faire. Ils mettoient cet anneau dans un de leurs doigts, & sous prétexte de toucher la tumeur, ils la perçoient avec ce bistouri, & ainsi ils trompoient adroitement leurs malades. Ce procédé me paroît tenir un peu du Charlatan, je ne conseillerai jamais de s'en servir. Si c'est à un enfant qu'il faille faire cette opération, il n'y a qu'à le faire tenir sûrement. Si c'est une grande personne qui soit assez poltrone pour ne la vouloir pas souffrir, il faut la laisser, & l'abandonner à son propre sort, sans se donner la peine de chercher quelque stratagême pour la surprendre.

Comment on se sert du cautere.

Si on a résolu de se servir du cautere, on prend l'emplâtre A. qu'on pose sur le milieu de la tumeur, il est fendu de la longueur qu'on veut faire l'ouverture, on pose deux ou trois des pierres à cauteres BBB. dans la fente de l'emplâtre, & par-dessus on met cette petite compresse longuette C. qu'on a mouillée, afin qu'elle fasse plutôt fondre les pierres. On met une seconde emplâtre qu'on couvre

d'une compresse, & avec une bande, on tient tout l'appareil. On laisse agir les cauteres pendant deux ou trois heures ; mais si on veut qu'ils cavent beaucoup, on les laisse plus de tems. Après avoir relevé le tout, on fait avec une lancette sur le milieu de l'escarre, une incision jusqu'à la matiere, dont on laisse sortir tout autant qu'il s'en présente, & tout autant qu'il y en a dans la tumeur ; car on est désabusé de l'erreur des Anciens, qui craignoient d'affoiblir leurs malades en vuidant un abscès tout d'un coup ; nous voyons, au contraire, que plus on fait sortir de matiere, plus ils en sont soulagés, sur-tout quand le pus est tout formé. L'expérience des hydropiques détruit encore leur opinion ; ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou cinq repriſes, disant qu'il ne falloit pas aller d'une extrême réplétion, à une extrême inanition ; & aujourd'hui, on leur vuide jusqu'à la derniere goutte, sans qu'ils donnent aucune marque de foiblesse, & nous en voyons venir chez les Chirurgiens se faire faire la ponction, & s'en retourner chez eux avec la même vigueur qu'ils en sont sortis.

Il faut vuider tout l'abscès.

Si on a résolu d'ouvrir la tumeur avec la lancette, il faut prendre celle-ci marquée D. qui est plus longue & plus large que celle dont on se sert pour la saignée ; c'est pourquoi on l'appelle lancette à abscès : l'ayant ouverte, & à demi-ployée, on la met à sa bouche, on examine l'endroit de la matiere, & l'ayant remarqué avec le pouce & le doigt indice de la main gauche, on étend la peau, afin qu'elle ne vacille pas dans le tems de l'opération, & de la droite, on prend la lancette qu'on enfonce jusqu'à la matiere, & faisant une élévation en la poussant en haut, on fait cette ouverture suffisamment grande, pour donner issue au pus qu'on voit sortir aussi-tôt, & qu'on reçoit dans une poëlette, ou quelque autre vaisseau qu'on a préparé pour cet effet ; on presse un peu la tumeur par les deux côtés, pour la faire

Méthode d'ouvrir avec la lancette.

dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matiere sortie, qu'il doit y avoir un grand vuide, on tâche, avec cette sonde creuse E. qu'on introduit dans la plaie, de reconnoître de quel côté le vuide est le plus grand, & avec ces ciseaux courbes F. on ouvre du côté du vuide, & particulierement quand il est en en-bas, de maniere que cette sonde creuse sert à deux fins, l'une, pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre, pour produire la pointe des ciseaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne se piquent pas de politesse, après la premiere ouverture faite avec la lancette, portent leur doigt dans l'abscès, pour être informés de sa largeur & de sa profondeur, & s'il faut, par quelque incision, en aggrandir l'ouverture, leur doigt faisant la fonction de la sonde, sert de conducteur à la pointe des ciseaux.

Circonstances à observer.

Ces sortes d'ouvertures demandent trois circonstances qui sont très-essentielles; la premiere, de les faire toujours selon la rectitude des fibres des muscles, & jamais en travers, de crainte d'estropier les malades; la seconde, de les faire toujours à la partie déclive ou la plus basse, afin que n'y restans aucuns sacs, la matiere puisse sortir d'elle-même; & la troisiéme, de les faire dès le premier jour, suffisamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles incisions dans la suite, que pour porter facilement les remedes dans toute la cavité de l'abscès.

L'ouverture faite telle que je vous l'ai marqué, & la matiere vuidée, on panse le malade. On ne se sert au premier appareil que de charpie séche, afin d'imbiber mieux les restes du pus; on en fait des bourdonnets de grosseur proportionnée à la grandeur de la cavité. Celui qu'on met dans le fond, marqué H. doit avoir un fil, afin qu'en repansant le malade, on soit assuré que l'ayant ôté, il n'en reste plus dans la plaie. Ayant mis ces deux autres II.

on la couvre avec ce plumaceau plat K. & cette emplâtre L. qui eſt compoſée de diachilon, afin de fondre les reſtes de l'humeur endurcie, & par-deſſus la compreſſe M. & enfin la bande N. dont on fait des circulaires qui tiennent tout l'appareil. Du panſement.

Le lendemain on couvre les bourdonnets avec des onguens mondificatifs d'ache ou d'apoſtolorum, avec lequel on met un peu d'ægiptiac, en cas qu'il y eût des chairs pourries qu'on voulût conſumer. On travaille à déterger & nettoyer tout le fond de l'abſcès, qu'on laiſſe enſuite remplir de chair. Etant ſuffiſamment incarné, on ſe ſert de remedes deſſicatives, pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice, qui eſt la fin qu'on s'eſt propoſée dès le commencement.

Les abſcès qui viennent au viſage n'embarraſſent pas peu le Chirurgien, parce qu'il ſe trouve dans la néceſſité d'y faire des inciſions, pour donner iſſue à la matiere, qui laiſſant des cicatrices, cauſent de la difformité à cette partie. On a été dans cet embarras au ſujet de Monſeigneur le Duc de Berry, qui, le 3 du mois d'Octobre 1706, revint de la chaſſe avec la joue droite fort enflée; on le ſaigna, on lui mit des cataplaſmes pour tâcher de réſoudre l'humeur qui cauſoit cette enflure: on le ſaigna une ſeconde fois; mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contuſions faites par la croſſe du fuſil appuyée ſur cette partie, ne cédant point aux remedes, on connut qu'elle prenoit le chemin de la ſuppuration par ſa rougeur, l'augmentation de la douleur, le peu de repos qu'elle lui donnoit, & par le bouffiſſement de l'œil, du nez & des lévres; & de fait, Monſeigneur le Duc de Berry, pendant trois mois avant cet accident, avoit fait tant de parties de chaſſe, où il tiroit quatre ou cinq cens coups de fuſil, & d'où il rapportoit juſqu'à deux cens cinquante piéces de gibier, que ſa joue ſe trouva tellement meurtrie, qu'il y avoit peu d'apparence

d'en espérer la résolution. Le Mardi, 12 du mois, M. Maréchal sentit de la fluctuation dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher, nous convinmes de la nécessité de l'ouvrir, & de l'endroit où il la falloit faire; on prit heure pour l'après-midi à deux heures, & ayant mis Mgr. le Duc de Berry dans un fauteuil, étant dans la situation la plus commode, pendant que je lui tenois la tête, M. Maréchal, en présence & de l'avis de M. Fagon, lui plongea une lancette dans l'endroit le plus bas de la tumeur, & par l'élévation qu'il fit, il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus sortit aussitôt, & en assez grande quantité pour emplir la coquille d'un gros œuf. M. Maréchal mit un doigt dans la plaie, qu'il promena dans la cavité de la tumeur, pour sçavoir si les os n'étoient point découverts, & ayant trouvé le périoste attaché aux os de la pommette & de la mâchoire supérieure, il le pansa; on y a mis pendant les premiers jours une tente mollette avec l'emplâtre de mucilages: on a continué de le panser avec des injections détersives qui ont nettoyé le fond de l'abscès, qui s'est rempli de bonnes chairs en très-peu de tems, puisqu'en vingt jours il a été parfaitement guéri; & comme on a fait l'ouverture la moins grande qu'on a pu, & autant proche de l'oreille que la tumeur l'a permis, il n'y est resté qu'une petite cicatrice longitudinale, qui sera cachée par le bord de la perruque.

Du charbon, & de l'anthrax.

LE carboncle, que le vulgaire appelle charbon, est ainsi appellé, parce qu'on y sent une douleur brûlante, & que les effets qui s'en ensuivent sont semblables à ceux qu'on sent quand on a mis un charbon ardent sur quelque partie. La plûpart des Auteurs confondent le carboncle avec l'anthrax, prétendant que l'un & l'autre de ces deux maux sont causés par un sang attrabilaire &

bouillant, qu'ils ne different qu'en quelques dégrés & circonstances, & que selon la version du mot Grec *anthrax*, il signifie en François *carboncle*, ou *charbon* : vous trouverez néanmoins par la description que je vais vous faire, qu'il faut les rapporter à deux genres qui demandent des remedes & des opérations différentes pour les guérir.

Définition du charbon.

Le carboncle est défini une pustule noire & cendrée, avec rougeur & douleur, ardeur & chaleur à l'entour, qui s'éleve en vessie, brûlant le lieu où elle est, & qui en se crevant, laisse une escarre, tel que font les cauteres & les brûlures.

Ses especes.

Il y en a de deux sortes ; l'un simple & benin, qui est causé par une sérosité âcre, d'un sang attrabilaire & bouillant, qui fait impression à la peau par où elle passe ; & qui s'amassant sous l'épiderme, y fait une grosse pustule, semblable à celle que font les brûlures ; l'autre est malin & pestilentiel, il vient d'une sérosité brûlante comme de l'eau-forte, qui fait une escarre plus profonde que le précédent ; il arrive en tems de peste, & il est presque toujours mortel.

Ouverture qu'on fait à la pustule.

Je ne vous parlerai point des remedes généraux, c'est aux Médecins à les ordonner, ni de ce qu'il faut faire au charbon pestilentiel ; il faut avoir recours à ceux qui nous ont donné des Traités de la peste, ils nous en ont suffisamment instruits : je me renferme dans la maniere de traiter par la Chirurgie les carboncles qui sont guérissables.

De l'eau phagédenique.

Si la pustule n'est pas ouverte, il faut l'ouvrir au plutôt, afin que la sérosité, par un plus long séjour, ne fasse pas une plus longue impression à la peau ; il faut faire avec une lancette des scarifications jusqu'au vif, sur-tout ce qu'on voit de livide & de noir : pendant que la sérosité & le sang s'écoulent, il faut dissoudre un peu de thériaque

dans de l'eau-de-vie, en imbiber un plumaceau, & en couvrir les ſcarifications qu'on a faites ; il le faut renouveller de ſix en ſix heures, & ſaigner le malade. S'il eſt replet & robuſte, il faut réïtérer la ſaignée pluſieurs fois, il lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire obſerver un bon régime de vivre.

Le lendemain, ſi le malade ne ſentoit point de douleur à la partie, & qu'on vît la noirceur s'aggrandir, il faudroit redoubler les ſcarifications, les faire ſi profondes, que le malade les ſentît vivement, & mettre deſſus l'eau phagédenique, qu'on appelle l'eau jaune, qui eſt compoſée avec de l'eau de chaux & le ſublimé ; c'eſt un puiſſant remede pour s'oppoſer à la mortification. M. de Lulli, ce grand Muſicien, eſt mort enſuite d'une pareille puſtule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Signe de la chaleur naturelle de la partie.

Mais ſi on voit qu'il ſe faſſe un petit cercle dans la circonférence de ce qui eſt noir, c'eſt ſigne que la chaleur naturelle ſubſiſte dans la partie, & que l'eſcarre s'en veut ſéparer, il faut pour lors en procurer la ſéparation par des remedes onctueux, mais toujours animés, de peur de la trop grande ſuppuration. L'eſcarre étant tombée, il faut mondifier, incarner & cicatriſer, & ſur-tout après la guériſon, il faut bien purger le malade pour vuider cette féroſité brûlante, & par ce moyen empêcher la récidive.

De l'anthrax.

L'Anthrax, ou Antrakion, eſt une tumeur dans les chairs, cauſée par une humeur brûlante qui les gonfle, & les pouſſe en dehors, comme ſi c'étoit une grenade ou une bombe qui voulût crever.

Son étimologie.

Le mot d'anthrax eſt dérivé de deux dictions Grecs, d'*ana*, qui veut dire *en haut*, & de *thorein*, qui ſignifie *ſauter*, deſorte que la tumeur qu'il fait

étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées ; elle forme une élévation brûlante en maniere de montagne, qui s'efforce de vomir les feux, les flammes, & la matiere qu'elle contient.

Suite de l'humeur qui se forme.

Les tumeurs qui font des abscès, ne font ordinairement qu'un trou par où elles se donnent une issue, quand on leur en laisse le tems ; mais celle qui forme l'anthrax est si corrosive, qu'elle en fait plusieurs pour pouvoir s'échapper. J'en ai vu jusqu'à sept ou huit ; elle est si chaude, qu'elle brûle toutes les chairs qu'elle abbreuve, c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les malades ne dorment point, s'ils s'impatientent, & s'ils font des cris continuels ; car de toutes les tumeurs, c'est sans contestation la plus douloureuse.

Endroits où il se produit.

Ce mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorsqu'il se place proche des parties tendineuses ou membraneuses, il est plus douloureux que dans les musculeuses, s'il vient au col, il se fait encore plus sentir qu'ailleurs, comme je l'ai vu à trois personnes de la Cour, dont je les ai pansé & guéri. L'un à M. de Chamarante, premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine ; l'autre à M. le Chevalier Dudicourt, & un autre à M. Duchesne, Chef ordinaire du Gobelet du Roi. Ces trois anthrax étoient à la partie postérieure du col, proche la base du crâne, où ne pouvant pas trop s'étendre, ils faisoient une tension insupportable.

Conduite de l'opération qu'on y fait.

Les premiers jours la tumeur étant dure, rouge & élevée en dehors, je mis des maturatifs ; mais la matiere ne tarda pas à se faire jour par plusieurs trous qu'elle fit à la peau : de tous ces trous, je n'en fis qu'un, & je continuai par de incisions cruciales, pour découvrir toute cette chair brûlée, & lui donner moyen de sortir par gros bourbillons, comme elle faisoit tous les jours, & qu'elle continua, jusqu'à ce qu'elle fût détachée & sortie entiérement. Aussi-tôt que les incisions furent faites, la douleur

ne fut plus si grande, & elle diminuoit à mesure que cette séparation se faisoit : les escarres tombées, il y avoit un creux à mettre un œuf, je le laissai remplir de chairs, & j'achevai ces cures, comme celle des autres abscès.

Nous en avons un exemple mémorable en la personne du Roi, il eut un anthrax au même endroit en l'année 1697 ; & comme aux personnes de ce rang, on tâche de ménager les incisions, on les différa le plus qu'on put ; mais les bourbillons qui se détachoient du fonds, ne pouvant sortir par les petits trous ouverts, on fut obligé de faire les incisions, ce qui réussit heureusement. Je ne vous rapporte ces faits, que pour vous faire voir qu'on ne peut pas guérir un anthrax sans incision.

FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTE'ES.

LEs tumeurs enkiſtées ſont celles dont la matiere eſt enfermée dans une petite veſſie, ou membrane, qu'on nomme *kyſte*. Ce mot vient de *kyſtis*, qui ſignifie veſſie; il eſt dérivé de *kyin*, verbe grec, qui veut dire *cacher*, parce que cette petite veſſie nous cache la matiere qu'elle renferme.

Diverſes eſpeces de loupes.

Nous connoiſſons ces tumeurs ſous le nom de loupes, dont il y a pluſieurs eſpeces, & à la plû-

part desquelles on a donné des noms tirés des mots grecs, qui signifient les choses à quoi leur matiere a du rapport. Quand elles arrivent aux parties tendineuses, comme à la main, à l'avant-bras & aux pieds, on les appelle *ganglion*; & quand elles sont remplies d'une matiere semblable à de la bouillie, on les nomme *artheromes*; quand elles renferment une humeur qui ressemble à du miel, on leur donne le nom de *melliceris*; lorsque cette matiere est plus solide, & qu'elle a la consistance du suif, elles sont appellées *steatomes*; & quand elles sont dures, & qu'elles ont la figure d'un maron, on les regarde comme des *glandes endurcies*.

Origine de ces tumeurs.

Il y en a qui prétendent que le kyste qui renferme ces différentes matieres, est formé par la dilatation de quelque vaisseau lymphatique, où la lymphe se coagulant, se change en plusieurs sortes de matieres, selon son différent mêlange avec d'autres liqueurs; mais il y a plus d'apparence que le principe de ces tumeurs est une petite glande, parce que l'action des glandes étant de filtrer sans cesse quelque humeur, s'il se trouve obstruction au vaisseau excrétoire, alors l'humeur est obligée de demeurer dans la glande, & en la gonflant, de contraindre la membrane de la glande de s'étendre, ce qui forme ce kyste dont nous venons de parler. L'expérience confirme cette opinion; car si on fait une incision à une de ces tumeurs, & qu'après en avoir vuidé la matiere, on ne consume pas la membrane qui la contenoit, il s'y filtre une nouvelle humeur, qui, avec le tems, fait une nouvelle loupe.

Indolence de ces tumeurs.

Ces cinq sortes de tumeurs dont je vous parle, ne font point de douleur, parce que la matiere qui les compose est douce & benigne, & que n'étant point chaude ni piquante, elle ne cause ni inflammation, ni prurit ou démangeaison; c'est ce qui fait qu'on peut les porter toute sa vie, sans en être incommodé quand elles ne viennent pas d'une grosseur démesu-

rée, & qu'elles ne sont pas dans un endroit où elles nuisent à quelque mouvement naturel. La plûpart néanmoins de ceux qui en ont, s'inquiétent & s'impatientent de voir toujours cette légere difformité ; ils veulent, à quelque prix que ce soit, en être délivrés, & pour cet effet, ils ont recours au Chirurgien.

La Chirurgie nous présente quatre moyens pour guérir les tumeurs enkistées ; le premier, par résolution en les dissipant ; le second par suppuration, en les ouvant ; le troisiéme, par ligature, quand la base en est étroite ; & le quatriéme, par l'extirpation. Quatre moyens de les guérir.

La résolution est le plus doux, & le meilleur moyen pour dissiper ces tumeurs, quand l'humeur veut bien obéir aux remedes ; c'est pourquoi, avant que de venir aux autres, il faut toujours le tenter. On fera des cataplasmes & des fomentations émollientes & résolutives faites avec la guimauve, l'absynthe, l'armoise, la sauge & la graine de geniévre. Si la tumeur est fort dure, on y fera des linimens avec des huiles de lys, de camomille, de limaçons, de vers de terre, ou de sureau ; l'on mettra dessus les emplâtres de ciguë, de laudanum, de savon, de grenouilles avec le mercure, le divin, ou le diabotanum, qui est composé de plantes les plus résolutives, inventé par M. Blondel, fameux Médecin de la Faculté de Paris, on le trouve chez M. Bolduc, Apothicaire du Roi, rue des Boucheries, Fauxbourg Saint Germain, c'est un excellent remede pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui veulent qu'on les presse avec les doigts, ou qu'on les batte souvent avec une petite palette, pour en rompre le kyste, qu'on mette dessus dans une plaque de plomb frottée de mercure, & qu'avec un bandage on les serre le plus fortement qu'on pourra. Remedes résolutifs.

En proposant la suppuration comme un moyen de guérir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle qu'elle se fait aux tumeurs d'humeurs chaudes, qui se convertissent en un pus louable & bien cuit : on entend De la suppuration.

qu'après avoir avec la lancette A. ouvert la loupe & vuidé l'humeur, on en faſſe tomber le kyſte par ſuppuration, ſans quoi la guériſon ſeroit imparfaite ; on met ſur ce plumaceau B. des remedes capables de la conſumer ; & ſi l'ouverture n'eſt pas ſuffiſante, on l'aggrandit avec le biſtouri C. ou les ciſeaux D. prenant des deux celui qui eſt le plus commode.

Il y a à Paris le ſieur Gervaſi, qui eſt en réputation de guérir toutes ſortes de loupes avec un remede eſcarrotique qu'il met ſur la tumeur : il en ouvre la peau ; ſi la matiere qu'elle contient eſt fluide, & que le kyſte ſoit ouvert par le remede, il vuide l'humeur, & conſume la membrane, comme font tous les autres ; ſi c'eſt un ganglion, ou une glande endurcie, avec ſon remede il la déracine peu à peu : & la fait tomber comme une noix qu'on ôteroit. Enfin, comme il ne s'attache qu'à ces maladies, il en traite un plus grand nombre que les autres Chirurgiens, & a par conſéquent là-deſſus plus d'expérience.

De la ligature par le crin, ou par le fil.

Quand la loupe a la baſe étroite, & qu'elle pend, comme fait une perle à une oreille, la ligature eſt un moyen de la faire tomber. Il y a des Auteurs qui veulent qu'on ſe ſerve d'un crin de cheval, prétendant qu'il coupe en peu de tems ; mais on ſerre mieux avec le fil de lin E. dont on lie la poche proche la baſe de la tumeur, qu'on fait ainſi tomber en mortification. Ce ſeroit plutôt fait de l'emporter tout d'un coup avec ce ſcalpel F. comme j'ai fait à pluſieurs perſonnes, à la tête & aux autres parties du corps ; on en ſeroit quitte pour un moment de douleur, au lieu que la ligature en fait pendant pluſieurs jours ; mais les femmes & les délicats la préferent toujours à l'inciſion.

De l'extirpation par l'inciſion.

Le quatriéme moyen, eſt l'extirpation qu'on doit pratiquer, quand les émolliens & les réſolutifs ont été impuiſſans, ſur-tout quand la baſe de la tumeur eſt large, & qu'elle eſt enclavée ou enfon-

cée

cée dans les chairs. Cette operation consiste à faire une incision longitudinale seulement si elle est petite & longue, ou cruciale si elle est grosse & ronde. On se sert du scalpel F. pour faire ces incisions seulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec ces deux érignes GG. on écartera les levres de la peau pour empoigner la tumeur avec cette tenette H. (*a*), afin de pouvoir séparer & disséquer avec cette feuille de mirthe I. qui a un déchaussoir à un de ses bouts pour s'en servir en cas de besoin. Si les filamens qui attachent la tumeur étoient si durs que la feuille de mirthe ou le déchaussoir ne puissent pas les couper, on se serviroit de ce scalpel K. pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le kiste; l'adresse du Chirurgien consistant à emporter toute la tumeur & la matiere contenue dans cette poche: la délicatesse de cette operation & la douleur qu'elle fait ont allarmé les malades, & ont été cause que plusieurs se sont mis entre les mains de M. Gervasi, ou de quelqu'autre qui a aussi beaucoup d'experience dans ces maux. La loupe étant ôtée, on met sur la playe ce plumaceau L. qu'on couvre de l'emplâtre M. & par-dessus la compresse N. & avec la bande O. on assure l'appareil (*b*). Si

Du pansement.

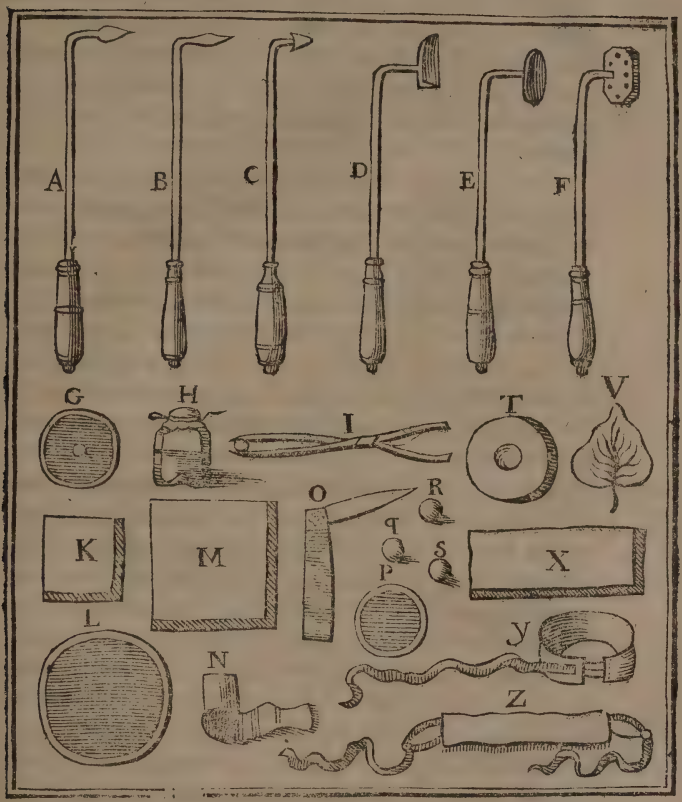
(*a*) Ou bien on passera au travers de la tumeur par le moyen d'une aiguille, un fil dont on formera une anse, & dont on tirera les bouts pour dégager la loupe, lorsqu'on la disséquera avec le bistouri.

(*b*) Si l'on a extirpé totalement la loupe, la plaie qui reste est très-simple, & doit être pansée comme les plaies de cette espece. On en rapproche les levres autant qu'il est possible, & on les tient unies par quelques-uns des moyens que la synthèse fournit. Par exemple, si on a été obligé de faire une incision cruciale pour emporter la tumeur, on fait un point de suture qui unit les quatre angles de la plaie. Si elle a été faite en T. on en fait un qui joint les deux angles entr'eux, & avec la partie superieure du T. Lorsque les branches de l'incision cruciale ou de celle en T. sont trop longues, on fait aussi quelques points de suture.

on a besoin de poudres caustiques, on en trouve dans cette boete P. qu'on incorpore avec l'onguent pour consumer le kiste; par la suite on approche les levres de la plaie le plus qu'on peut l'une de l'autre, afin que la cicatrice en soit moins difforme.

De ces quatre moyens, c'est le dernier qui est le plus sûr, le plus expeditif, & celui dont se serviroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les malades assez de soumission. J'en ai heureusement guéri de cette maniere, qui l'ont été en moins de tems & qui n'ont pas tant souffert que par le caustique. Un garçon de M. de Châteauneuf en avoit une qui lui faisoit une tumeur à la joue, je la séparai avec la pointe d'un scalpel au-dedans de la bouche, & je la tirai toute entiere. Elle étoit grosse comme une noix, le pansement en fut fort facile, car avec du vin tiéde, dans lequel il y avoit un peu de miel rosat dont il rinçoit sa bouche plusieurs fois le jour, il guérit parfaitement.

FIG. LVI. POUR LES CAUTERES.



LE Cautere se prend en deux manieres, ou proprement pour tout caustique capable de faire un trou à la peau, soit instrument ou matiere brûlante; ou improprement pour ce trou quand il est fait, soit actuellement ou potentiellement; de sorte que nous donnons le nom de cautere tant à ce qui brûle la peau, qu'à la plaie causée par cette brûlure; qui est pour lors définie par un petit ulcere à la peau fait de choses brûlantes par l'indu-

Définition & distinction du cautere.

ſtrie du Chirurgien pour les fins qu'il ſe propoſe.

Je ne prétens point entrer dans le détail des maux qui veulent un égoût pour être gueris ; & me renfermant dans ce qui eſt de l'appanage du Chirurgien, je me contenterai de vous faire voir comment il s'y faut prendre pour faire cette operation.

On a de tout tems diviſé les cauteres en deux eſpeces : ſçavoir, en actuels & en potentiels. Les premiers ſont des fers chauds & ardens qui cauteriſent & brûlent dans l'inſtant tout ce qu'ils touchent ; les autres ſont des compoſitions de médicamens brûlans dont on fait de petites pierres, qui poſées ſur quelqu'endroit, y font une eſcarre, qui étant tombée, laiſſe un petit ulcere profond par où il s'écoule des humeurs tant qu'on entretient cet ulcere ouvert.

Diviſion des cauteres en potentiels & en actuels.

Il y a quelques Médecins qui ont voulu que cette diſtinction fût chimerique, prétendans qu'il n'y a point de cauteres potentiels, & que tout cautere eſt une choſe dont l'action eſt de brûler. Nous autres Chirurgiens, qui ne ſommes pas obligés d'en ſçavoir tant, nous en avons toujours fait une diſtinction, parce que le potentiel ne brûle pas d'abord comme fait l'actuel, mais quelque tems après, en ſe fondant, & on nous permettra de la continuer, parce que cette diſtinction eſt tournée en habitude, & que le raiſonnement contraire eſt ſi philoſophique, qu'on auroit de la peine à le comprendre.

De ces cauteres actuels, les premiers Chiruigiens en ont fait forger d'une infinité de manieres, & quoiqu'ils nous en ayent donné un grand nombre, ils nous laiſſent encore la liberté d'en inventer de nouveaux ſuivant les occaſions : je me contenterai de vous en repreſenter ſix, qui ſuffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Six ſortes de cauteres actuels.

Le premier A. eſt le cautere Enſel, ainſi appellé,

parce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée nommée *enſis*.

Le ſecond B. eſt le cautere olivaire, on lui a donné ce nom parce qu'il eſt fait comme une petite olive.

Le troiſiéme C. eſt le cautere à bouton, parce qu'il eſt fait comme un bouton, ayant une petite pointe dans ſon milieu.

Le quatriéme D. eſt le cautere cultellaire, c'eſt-à-dire, en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquiéme E. eſt un cautere à platine ronde, dont on ſe ſervoit pour corriger la pourriture après un membre coupé.

Le ſixiéme F. un grand cautere à platine, de figure octogone, qu'on approchoit tout rouge de l'endroit dont on venoit de couper un cancer pour en deſſecher les humidités corroſives, & en même-tems arrêter le ſang.

Vous pouvez par ceux-ci juger de tous les autres qui ne different qu'en figure : & qui ne ſont pas moins cruels. Je ne vois plus aucun Chirurgien qui les mette en uſage, & ſi je les ai fait graver ici, c'eſt plutôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conſeiller de vous en ſervir.

Les cauteres potentiels ſont plus d'uſage.

Les cauteres potentiels ſont plus en uſage : Nous en tirons de grandes utilités dans les vieilles maladies, après avoir employé pluſieurs autres remedes ſans fruit, comme dans les rhumatiſmes, dans les gouttes, dans les fluxions ſur les yeux, & dans toutes celles qu'on appelle ordinairement catharres.

Lieux où on les applique.

On ſe ſert de ces cauteres dans pluſieurs parties du corps, mais celles où on les applique plus ordinairement ſont, 1°. A la nuque, entre la premiere & la ſeconde vertebre du col. 2°. A la partie ſuperieure du bras, dans une petite cavité qui ſe forme entre le muſcle deltoïde & le biceps. 3°. A la partie

interne du genou, un peu au-dessous de l'attache des fléchisseurs de la jambe.

Précaution. Avant que d'appliquer un cautere, il faut avoir des pierres dont on connoisse la vertu, & de l'efficace desquelles on soit sûr, car quand on en achete, & qu'on en prend tantôt de l'un, tantôt de l'autre, on ne peut pas répondre du succès ni de l'effet que feront ces caustiques. C'est encore pis s'ils sont humides & qu'ils n'ayent pas été conservés dans un lieu sec, sûrement ils n'agiront pas si bien. Pour n'être pas trompé, il faut que le Chirurgien en fasse lui-même, & qu'il les garde pour le besoin. En voici une composition fort facile à faire.

Composition d'un cautere. Il faut dans un demi-sceau d'eau mettre un quart de boisseau de cendres de bois de chêne, deux livres de cendres gravelées, une livre de chaux vive, & demi-livre de sel, laisser tremper le tout pendant trois ou quatre jours, en le remuant tous les jours avec un bâton : le tout étant bien rassis il faudra le couler ensorte qu'il ne passe rien que l'eau bien claire qu'on mettra dans un chaudron sur le feu & qu'on fera bouillir jusqu'à ce que l'eau demeure en pierre de couleur noire, & l'ayant tirée, on en fait de petites pierres qu'on met dans un vaisseau de verre qu'on bouche bien & qu'on garde dans un lieu chaud & sec.

Application du cautere potentiel. Il y a des circonstances à observer pour bien appliquer un cautere. On commence à faire un petit emplâtre G. rond, de la grandeur d'un écu & troué par le milieu ; on le couvre d'un onguent fort emplastique, afin qu'il s'attache fortement à la peau pour empêcher que l'escarre ne soit pas plus grande que le trou qu'on a fait au milieu de cet emplâtre, qui doit être proportionné à la grandeur du cautere qu'on va poser. On met cet emplâtre sur l'endroit destiné au cautere, prenant garde qu'il soit bien placé.

Aussi-tôt que l'emplâtre a été mis à sa place, on

ouvre la bouteille aux cauteres pour en prendre une pierre H. qu'on tire & qu'on pose avec cette pincette I. Avant que de la mettre on mouille la peau avec une goutte d'eau, afin que la pierre se fondant plutôt, elle fasse aussi plutôt son effet. On met par-dessus cette petite compresse K. quarrée & mouillée pour la même fin; on la couvre de ce plus grand emplâtre L. & ensuite de la compresse M. & par-dessus on met un bandage circulaire avec cette bande N. qu'on serre un peu afin d'appuyer sur la pierre à cautere & empêcher que l'appareil ne change de place.

Inconveniens pour ceux qui ne connoissent pas le cautere dont ils se servent.

Quand on connoît la pierre à cautere dont on s'est servi, on est certain du tems qu'il faut lever l'appareil, & on ne tombe pas dans l'inconvenient de l'avoir levé avant qu'elle ait fait son escarre, & par conséquent on n'est point obligé en revenant deux heures après, d'en mettre une autre, comme cela est arrivé plusieurs fois. Il ne faut pas aussi la laisser trop long-tems, car si la pierre est bonne, à un enfant ou à une femme dont la peau est plus délicate que celle des hommes, elle pourroit trop caver, agissant plus ou moins selon que la peau qu'elle attaque est plus ou moins tendre. Si on trouve l'escarre en bon état, on ôte tout cet appareil, & avec la lancette O. on fait deux petites incisions en croix dans le corps de l'escarre. On met ce petit linge P. couvert d'un peu de basilicum ou de beure frais sur l'escarre, & par-dessus on pose la même compresse & le même bandage.

Du tampon dont on remplit le trou du cautere.

On continue le même remede jusqu'à ce que l'escarre soit tombée, & pour lors on met dans le trou un gros pois Q. ou un tampon rond fait de racine d'iris R. Il y en a qui se contentent d'y mettre une boulette de cire S. mais le pois & la racine d'iris conviennent mieux, parce que s'imbibant des humidités du cautere, on les retire toujours plus gros qu'on ne les a mis, ce qui en-

tretient dans une juste grandeur l'overture de l'ulcere qui ne cherche qu'à se rétresſir & à s'emplir.

Du panſement.

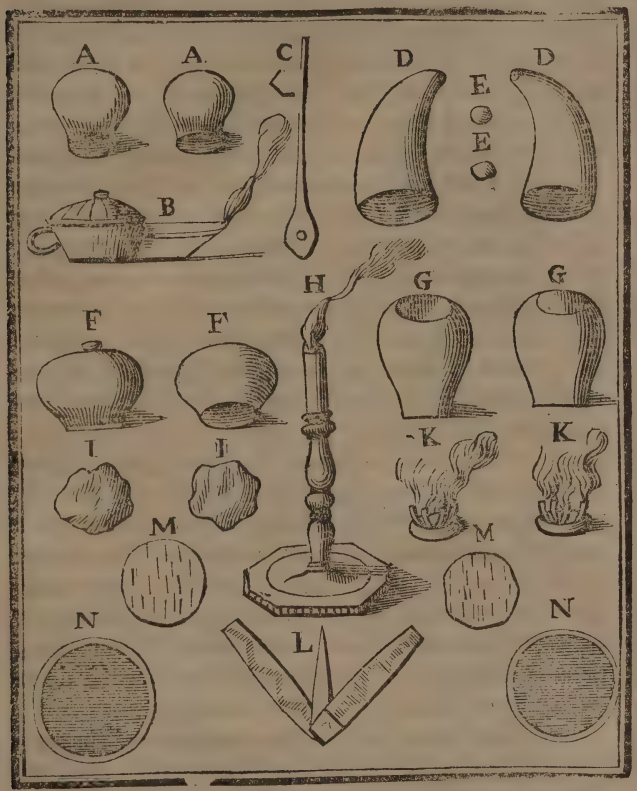
On met un petit morceau de linge blanc T. troué à l'endroit du pois, & par-deſſus une feuille de lierre V. qu'on dit être particuliere pour y procurer une ſuppuration reglée, on finit par cette compreſſe X. & par le même bandage que le jour précedent. Il faut avoir ſoin de panſer les cauteres deux fois le jour, & de ſe ſervir de linge blanc de leſcive ſi on veut éviter la mauvaiſe odeur, & ſi les chairs croiſſent trop & qu'elles débordent les bords du cautere, il faut les conſumer avec la poudre d'alun brûlé.

Choix des endroits où l'on applique les cauteres.

Quand on fait aux grandes perſonnes de ces cauteres, que quelques-uns appellent des fonticules, & les Italiens des fontanelles: on les applique ordinairement aux bras & aux jambes, afin qu'on puiſſe ſe panſer ſoi-même, & on fait de petites bandes figurées en forme d'eſtrier XZ. qui ſont très-commodes pour les bras & les jambes; mais quand c'eſt à des enfans, on les fait à la nuque du col pour trois raiſons: 1°. Parce qu'à tous ceux qui ont une groſſe tête & des fluxions ſur les yeux ou ſur le viſage, le cautere appliqué en un tel endroit peut mieux épuiſer les ſéroſités ſuperflues de ces parties malades pour leſquelles on l'employe. 2°. Parce que ce ſont les meres ou les gouvernantes qui ont ſoin de les panſer, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête. 3°. Parce qu'aux enfans on ne leur met que pour un tems; la maladie paſſée, on laiſſe fermer le trou du cautere après l'avoir ſuffiſamment purgé, mais quand on a paſſé quarante ans, il faut le porter tout le reſte de ſa vie, ſi on ne veut pas courir le riſque de tomber dans quelque fâcheuſe maladie que peut cauſer dans la ſuite cette humeur qui avoit pris ſon cours par le cautere, & qui contrainte de ſe remêler dans la maſſe du ſang ſeroit capable

de la corrompre, ou se répandroit sur quelque viscere principal, le plus foible ou le plus disposé à s'imbiber de cette liqueur superflue ou viciée.

FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES.



LA Ventouse est une maniere de boëte de figure ronde, de la grosseur du poing, dont l'entrée est plus étroite que le fond. Sa matiere est de verre, de corne ou de cuivre; mais on ne se sert à present que de celle de verre, parce qu'elles sont plus propres, & qu'étant transparentes on voit ce qui se passe dans la ventouse, & qu'on connoît

Figure & maniere de la ventouse.

par ce moyen s'il eſt ſorti une quantité de ſang ſuffiſante avant que de la relever.

Reſtriction de l'uſage qu'en faiſoient les Anciens.

L'uſage des ventouſes eſt auſſi ancien que la Chirurgie, puiſque Hyppocrate nous en parle, & nous ordonne de nous en ſervir, & que Galien nous vante les bons effets qu'elles produiſent pour la gueriſon de pluſieurs maladies. On ne doute pas que l'application des ventouſes n'ait ſa bonté & ſes utilités; mais nous ne ſommes pas obligés de nous en ſervir dans toutes les maladies où les appliquoient nos Anciens qui ont donné trop d'étendue à ce qu'Hyppocrate & Galien nous en ont laiſſé par écrit. Nous ne devons point croire, par exemple, qu'en les appliquant ſur le ſommet de la tête, elles puiſſent relever la luette trop relâchée; qu'étant miſes ſur la région des ureteres, elles ayent aſſez de force pour attirer une pierre des reins & la faire tomber dans la veſſie, & une infinité d'autres imaginations ſemblables.

A meſure qu'on a acquis des connoiſſances plus parfaites dans l'Anatomie, l'uſage des ventouſes eſt devenu moins fréquent. On les a ſupprimées dans toutes les maladies où on a connu qu'elles n'étoient d'aucune utilité; & on en a conſervé l'uſage dans celles où on en reçoit, ou du moins où l'on en peut recevoir du ſoulagement, comme dans l'apoplexie, dans la létargie, & dans toutes les fluxions de la tête qui attaquent les yeux & le viſage.

Pays où les ventouſes ſont plus fréquentes.

En Italie & en Allemagne, on n'en eſt pas autant déſabuſé qu'en France. Dans ces Pays-là on trouve des étuves humides où l'on va fort ſouvent pour la propreté, quand ils ſe ſentent trop replets & qu'ils croyent que cela vient de l'abondance du ſang, ils ſe font appliquer de ces petites ventouſes en pluſieurs parties du corps, auſquelles ils font faire des ſcarifications; par ce moyen ils font ſortir autant de ſang qu'ils jugent à propos pour ſe ſoulager. Cette pratique n'eſt point du gout des

François, qui ſont perſuadés qu'en tirant par la ſaignée deux ou trois poëlettes de ſang, on dégage plus puiſſamment que par ces petites ſcarifications, qui ne peuvent laiſſer ſortir qu'un ſang ſubtil tiré par force de la ſuperficie du corps.

En voyageant en Italie, j'ai été voir les étuves. Les gens de qualité en ont dans leur Palais pour leur uſage particulier, & dans les Villes il y en a de publiques, où chacun va pour ſon argent. Ils ont de petites ventouſes AA. qu'on appelle des cornets, parce qu'elles ſont faites de corne; ils s'en font mettre tel nombre & en telle partie du corps qu'ils le jugent à propos, parce qu'on eſt tout nud dans ces étuves. Pour les appliquer ils les mettent dans un baſſin d'eau chaude, & les prenant l'un après l'autre pour les poſer, ils ne font que mettre le bout d'une lampe allumée B. dans le cornet, qui étant plein de fumée, & poſé à l'inſtant ſur la partie, s'y attachent fortement; ils le relevent peu de tems après, & avec une flammette C. ils y font des mouchetures, puis le remettent de la même maniere, & ainſi par pluſieurs cornets ils tirent la quantité de ſang qu'ils jugent néceſſaire pour leur ſanté.

Maniere dont on les applique.

J'ai eu auſſi la curioſité de voir celles d'Allemagne. Ce ſont de grandes ſales voutées, où il y a des bancs des deux côtés comme aux Claſſes des Colleges; il y a deux poëles, dans l'un les hommes ſe vont déshabiller avant que d'entrer dans l'étuve, & l'autre ſert pour les femmes. Les uns & les autres ſont nuds à un linge près qu'ils ont depuis la ceinture juſqu'au milieu des cuiſſes. A meſure qu'ils entrent ils ſe placent, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre. Etant aſſis un ſerviteur ſe preſente qui leur met des cornets aux endroits où ils montrent qu'ils en veulent. J'en vis appliquer à preſque toutes les parties du corps. Je demandai la raiſon à un qui s'en fit mettre ſur le coude

Diſpoſition des poëles en Allemagne.

Utilité particuliere.

du pied, il me répondit que c'étoit contre la goutte, & il me dit que depuis qu'il s'en faisoit mettre en ce lieu de tems en tems, il n'en étoit point incommodé.

Adresse à faire les mouchetures.

Ceux qui servent dans ces lieux, sont tellement habitués à mettre des cornets, qu'ils le font avec une promptitude surprenante. Ils font les mouchetures avec une flammette qu'ils tiennent d'une main, & des chiquenaudes qu'ils donnent dessus de l'autre main, ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces mouchetures arrangées à côté l'une de l'autre; les unes representent un lac d'amour, d'autres un cœur, & d'autres les chiffres de leurs maîtresses, selon la volonté de celui qui se les fait faire. Enfin, ils sont si persuadés du bon effet de leurs étuves, qu'ils se priveroient de toutes choses plutôt que de s'en passer; & en effet, les femmes qui y vont, ont un très-beau teint, parce que la sueur fait dégorger les impuretés qui gâtent la peau.

Cornets dont on se sert à Bourbon.

Il y a encore une autre espece de cornets DD. dont on se sert à Bourbon, ce sont de petits bouts de cornes un peu longs, & percés par le bout le plus pointu. On pose la partie la plus large sur l'endroit où on en doit faire l'application, & par la plus étroite on suce pour attirer la peau dans la cavité du cornet; celui qui fait ce sucement, a dans la bouche de petites boules de cire EE. avec lesquelles par le moyen de sa langue, il bouche le trou par où il a sucé, il procede ensuite à un autre & en met autant qu'il est nécessaire.

Ventouses seches & humides.

Il y a deux sortes de ventouses, les unes qu'on appelle seches, parce qu'elles ne consistent que dans la seule apposition de la ventouse, sans rien faire sortir qui humecte la peau; les autres qu'on appelle humides ou scarifiées, à cause qu'on fait des scarifications pour en tirer du sang. Le Chirurgien doit en avoir au moins de deux grosseurs differentes;

de plus petites FF. pour les enfans, ou lorſqu'il ne veut faire qu'une légere attraction; & de plus groſſes GG. pour les grandes perſonnes, ou lorſqu'il y a néceſſité d'attirer puiſſamment.

Pour les appliquer il faut mettre le malade dans une ſituation commode, cela dépend de l'endroit où cette application ſe doit faire: mais comme on n'en met gueres que ſur les épaules, nous ſuppoſons les devoir mettre en cet endroit. Si le malade étoit en état de ſe lever, on peut le mettre ſur un ſiége, la tête panchée en devant, & appuyée ſur un oreiller mis ſur une table devant lui; s'il étoit en létargie ou en apoplexie, il faudroit le coucher ſur le ventre, & après avoir découvert les épaules, les frotter rudement avec pluſieurs ſerviettes bien chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus de ſang, c'eſt pourquoi il faut avoir la précaution de faire faire du feu clair afin de renouveller ſouvent les ſerviettes chaudes. Préparation du ſujet.

On fait tenir une lumiere H. par un ſerviteur, tant pour voir clair à ce qu'on fait que pour allumer les étoupes II. ou les petites bougies kk. quelques-uns prennent de l'étoupe fine qu'ils mettent dans le creux de la ventouſe pour l'y allumer, puis ils appliquent la ventouſe ſur le lieu prémedité ou déſigné auparavant, & elle s'y attache auſſi-tôt; enſuite ils en appliquent une autre qu'ils placent à côté de la premiere, & s'étant fait apporter une ſerviette très-chaude ployée en pluſieurs doubles, ils la mettent ſur les ventouſes, & peu de tems après on renouvelle la ſerviette, ce que l'on continue juſqu'à ce qu'on croye devoir les relever pour y faire les ſcarifications. Application ordinaire de la ventouſe.

Au lieu d'étoupes il vaut beaucoup mieux ſe ſervir de petites bougies attachées ſur un petit rond de carte, elles rendent plus de flammes que l'étoupe, & par conſéquent la ventouſe attire plus fortement, & on ne court pas le riſque avec ces bou- Uſage des petites bougies.

gies de brûler le malade, comme peut faire l'étoupe. Il faut remarquer qu'appliquant des ventouses à une fille ou à une femme, il faut les poser plus bas qu'aux hommes, parce que les scarifications laissent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineroient les femmes si elles étoient en un lieu où on les pût voir; car les femmes ne se soucient pas d'avoir des défauts pourvû qu'ils soient cachés.

Maniere de relever la ventouse & de scarifier.

La ventouse se releve en appuyant un peu sur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : on prend alors la lancette L. avec laquelle on fait plusieurs scarifications sur l'endroit où elle a été appliquée; on commence par le bas de la rondeur, l'on y fait trois scarifications, on continue en montant, & l'on en fait quatre; ensuite cinq au-dessus, puis quatre, & l'on finit par trois, de sorte qu'elles sont toutes entre-lassées dans les espaces les unes des autres, de la maniere qu'il est representé par les figures MM. On allume les bougies qu'on met sur l'endroit scarifié, & par-dessus on applique la même ventouse, on fait la même chose à la seconde, on les couvre avec une serviette très-chaude, & en renouvellant ces linges on regarde si elles s'empliſſent de sang, & lorsqu'on croit qu'il y en a assez, on fait apporter un vaisseau pour mettre le sang contenu dans ces ventouses.

Maniere d'appliquer les ventouses une seconde fois.

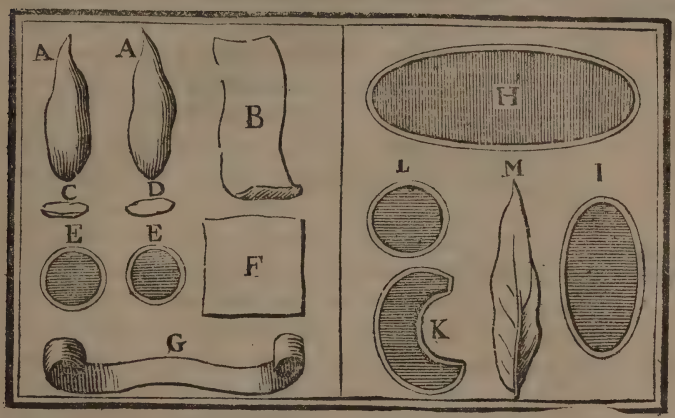
Si dans les maladies qui demandent une prompte évacuation, on trouve à propos de les remettre une seconde fois, il faut avoir d'autres bougies, parce que ces premieres ayant trempé dans le sang, ne pourroient pas se rallumer. On se conduit cette seconde fois comme la premiere, & on réïtereroit cette application pour la troisiéme fois, si la nécessité le demandoit.

Panſement.

L'operation finie, on essuye bien tout le sang, on lave les épaules avec du vin tiéde, & on met ces deux emplâtres NN, sur les deux endroits où

on a fait les ſcarifications. Ils ſont de ceruſe brûlée, parce qu'il n'eſt plus queſtion que de deſſecher ; on les renouvelle quelques jours après, ce qu'on continue juſqu'à la parfaite gueriſon.

FIG. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES.



LES ſangſues ſont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les rivieres : ces inſectes s'attachent ſouvent aux jambes de ceux qui ſe baignent, & aux pieds des chevaux, quand on les va abbreuver ; on les appelle ſangſuës, parce qu'ils ſucent le ſang des animaux auſquels ils s'attachent.

Choix des bonnes & des mauvaiſes ſangſues.

Il y en a de deux ſortes, de bonnes & de venimeuſes ; les bonnes ſont celles qui vivent dans les eaux courantes ; elles ſont longues & menues ; elles ont la tête petite, le dos verd rayé de jaune, & le ventre un peu rouge ; ce ſont de celles-là AA. dont il faut ſe ſervir. Les venimeuſes ſe trouvent dans les eaux croupiſſantes des foſſés & des marais ; elles ont une groſſe tête & le dos rayé de bleu ; ce ſont celles-là qu'il faut rebuter.

Parties où on les appliq ue.

On applique ſouvent les ſangſues aux parties qui ne peuvent ſouffrir la ſaignée, ni les ſcarifications,

comme au visage, aux levres, au nez, aux jointures, aux doigts & à l'anus. On les applique à cette derniere partie pour vuider les hémorroïdes. Les sangsuës suppléent à la saignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette.

Leur préparation.

On ne doit point appliquer les sangsues nouvellement prises, on les doit auparavant laisser dégorger dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en servir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boëte depuis le soir jusqu'au lendemain, ou depuis le matin jusqu'au soir, afin de les rendre plus affamées & plus avides à sucer.

Et celle de la partie.

Avant que de les appliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge mouillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement; ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une épingle on fasse une ponction à la partie pour en faire sortir quelque goutte de sang, mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de sang de pigeon, ou de quelqu'autre animal qu'on aura préparé pour cet effet.

Comment elles agissent.

Lorsqu'on veut appliquer les sangsues, comme elles peuvent s'attacher aux doigts, ou que souvent elles ne peuvent point mordre, il faut les tenir avec un morceau de linge B. jusqu'à ce qu'elles se soient collées à la peau: on s'en sert toujours de la même maniere; on en met une seconde, une troisiéme, & autant qu'il est nécessaire. Lorsque ces sangsues sont ainsi attachées à la partie, elles font sortir de leur tête un aiguillon, qui n'est que la pointe de leur trompe, qui est comme un tuyau disposé de maniere qu'il se plisse pour s'accourcir, & se déploye pour s'alonger, ensorte que quand la sangsue veut tirer le sang de quelque animal, elle étend sa trompe, & cherche dans la peau un pore pour l'y introduire & fourer assez avant pour trouver

trouver le sang, qui montant dans la cavité de cette trompe, entre dans le corps de la sangsue.

Les sangsues ne quittent point qu'elles ne soient saoules. Si elles quittoient trop tôt, on en appliqueroit d'autres sur les mêmes ouvertures. Lorsqu'elles sont pleines & quand on ne veut pas qu'elles se détachent, on leur coupe la queue avec des ciseaux, d'où on voit distiller tout le sang qui les emplissoit, de maniere qu'elles vuident par la queue le sang qu'elles reçoivent par leur trompe, comme par une pompe aspirante, & ainsi une seule tire plus de sang que six autres, auxquelles on n'aura pas fait cette amputation. Quand on croit avoir suffisamment tiré du sang, il ne faut point arracher les sangsues, de crainte qu'elles ne laissent leurs aiguillons; il faut pour leur faire lâcher prise leur mettre un peu de salpêtre ou de sel sur le dos, elles quittent aussi-tôt. Il faut ensuite laisser couler un peu de sang, afin qu'il ne reste point de venin; on lave les piquures avec de l'eau salée, & si le sang ne s'arrête pas de soi-même, il y faut mettre un peut de charpie rapée C. ou du linge brûlé D. On peut appliquer ces emplâtres EE. une petite compresse F. & une bande G. roulée à deux chefs.

Amputation de leur queue.

Moyen de les faire sépater.

Pantement.

LE Vesicatoire est un médicament qu'on fait avec des mouches cantharides, lequel étant appliqué sur la peau, y fait venir des vessies par son âcreté; c'est pourquoi on lui a donné le nom de vesicatoire.

Du Vesicatoire.

Ce remede se fait avec des mouches cantharides desséchées & mises en poudre, qu'on agite avec du levain & un peu de vinaigre pour en faire une masse. Les Auteurs qui nous y font mêler le vinaigre, nous disent que la fermentation qui doit arriver du mélange du vinaigre avec le sel alkali des cantharides, augmente la vertu du vesicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vinaigre doit affoiblir l'action du vesicatoire plutôt que de l'augmen-

Sa composition.

ter, puisqu'il énerve le sel volatil des cantharides, d'où dépend toute leur force. Je ne sçait point lesquels ont raison, mais je m'en tiens à l'experience, qui me fait voir qu'en y mettant un peu de vinaigre, elles font fort bien l'effet qu'on en attend.

Son application. On se sert des vesicatoires en plusieurs maladies, où il faut irriter vivement les fibres & tirer avec une grande violence les serosités au dehors, comme dans l'apoplexie, dans l'épilepsie & dans les migraines, on les applique pour lors par derriere le col, & on en fait une grande emplâtre H. que l'on met entre les deux épaules. C'est un bon remede contre les morsures des bêtes venimeuses, & contre la goutte; on en couvre un morceau de linge I. qu'on met sur la morsure. Ils sont aussi excellens pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en fait pour lors une emplâtre K. figurée en croissant, qu'on applique derriere l'oreille; & on est soulagé de la douleur des dents quand on en met une petite emplâtre ronde L. sur l'artere temporale.

Ses differences. Le Chirurgien doit rendre son vesicatoire plus ou moins fort, suivant la partie & la maladie; il doit mettre moins de mouches cantharides pour une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau plus délicate, principalement quand on les applique à la tempe ou derriere les oreilles; mais on en doit mettre davantage pour une vieille personne, à cause de la dureté de sa peau. Si on applique des vesicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épilepsie, ou à la cuisse contre la goutte, il faudra en mettre suffisamment pour exciter un plus grand nombre de vessies, & un plus grand écoulement de la serosité.

Avant que d'appliquer le vesicatoire, il faut faire une legere friction à la partie, afin que l'effet s'en fasse plus vîte. On le laisse sur la partie quatre ou cinq heures, & quelquefois davantage, selon la délicatesse des personnes & la disposition où on les trouve. Lorsque l'épiderme est élevé en vessies, la

Ecoulement des serosités.

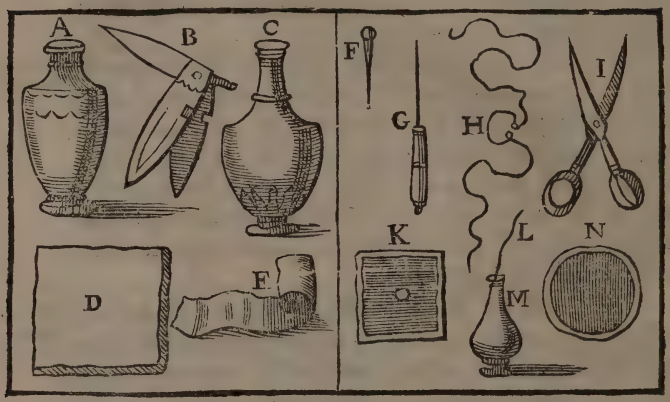
douleur n'eſt plus ſi grande, & ces veſſies ſe trouvent pleines de ſéroſités, il faut les ouvrir pour la laiſſer écouler, on en procure même l'écoulement pendant quelques jours, en mettant deſſus une feuille de poirée M. & plus on en fait ſortir, plus le malade ſe trouve ſoulagé, & ſe tire plutôt du danger qui preſſe; c'eſt la fin qu'on ſe propoſe dans cette opération. Quand elles ont ſuffiſamment coulé pendant deux ou trois jours, on ſe ſert de remedes deſſicatifs pour les guerir.

On trouve à preſent chez tous les Apothicaires une compoſition d'emplâtre veſſicatoire, qui eſt plus commode que celle dont je viens de parler. Quand on ne veut pas exciter tant de veſſies, on en étend ſur un petit morceau de linge ou de taffetas, lorſqu'on en veut mettre derriere les oreilles & aux tempes; & c'eſt cette emplâtre qui trompa une fille dont voici l'hiſtoire. Autre ſorte d'emplâtre.

Une Dame de qualité auſſi-tôt après être accouchée dit à une de ſes femmes de chambre de lui faire une emplâtre de l'onguent de Mad^e. Fouquet qu'elle lui avoit donné à ſerrer, pour ſe la mettre ſur le nombril: deux ou trois heures après cette Dame m'envoya chercher pour me faire voir un gros caillot de ſang qu'elle venoit de vuider; & qu'elle croyoit un faux germe, m'exagerant les obligations qu'elle avoit à cette emplâtre, & les bons effets qu'elle produiſoit à toutes celles qui s'en ſervoient après leurs couches. Peu d'heures après cette Dame me renvoya chercher fort allarmée d'une groſſeur qui lui étoit venue au nombril, me diſant que c'étoient ſes boyaux qui étoient ſortis. Je trouvai que c'étoit une groſſe veſſie cauſée par cette emplâtre, qui n'étoit point celui de Madame Fouquet, mais un veſſicatoire. Je perçai cette veſſie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de ſéroſité dans cette occaſion, parce que l'humeur qui formoit la veſſie & tout le mal, s'écoula auſſi-tôt de lui-même, Hiſtoire ſur ce ſujet.

je mis un remede dessus pour le dessecher au plutôt. La femme de chambre avoit ces deux emplâtres dans son coffre, & elle s'étoit trompée en prenant celle de vesficatoire pour celle de Madame Fouquet, qu'on croyoit avoir sauvé la vie à cette Dame pendant qu'elle étoit encore enfermée dans le coffre.

FIG. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERRUES.



ECHimose vient du mot grec *Echimosis*, qui est dérivé de *Ex*, qui veut dire dehors; & de *Chimoin*, qui signifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie est un épanchement de sang sous la peau, qui la ternit & la noircit.

La cause de l'échimose. Elle est causée par une contusion ou meurtrissure, qui rompant les petites fibres des muscles & les petits vaisseaux capillaires, fait que le sang s'extravase en sortant des vaisseaux, & qu'il teint la peau d'une couleur livide & marbrée.

Ses differences. Il y en a de légeres, comme quand on n'a fait que pincer la peau, ou après une saignée lorsque quelque goutte de sang s'est coulée dessous la peau. Il y en a de plus considerables causées par une chûte ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a

de très-grandes, comme j'en ai vû à une personne qui voulant sauter un fossé, se fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaisseau, & où il se fit un si grand épanchement de sang dans toute cette partie, qu'elle en étoit gonflée, & qu'elle en devint toute noire.

Danger des grandes échimoses.

Les légeres échimoses sont quelquefois avec peu ou point de douleur : elles ne sont point dangereuses, elles gâtent seulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le sang épanché est en petite quantité, il se résout insensiblement, mais quand il y en a beaucoup, il fait un abscès qui ne se termine que par la suppuration : s'il y en avoit une très-grande quantité, il pourroit causer la gangrene & le phacèle, en comprimant trop la partie, & empêcher ainsi la chaleur naturelle d'y reluire. On remarque que les contusions & meurtrissures des jambes & des pieds ont plus de peine à se guerir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaisse & plus ferme, le sang y tient davantage & s'y dissipe plus facilement.

Leurs causes.

Les échimoses viennent toujours de causes externes, comme d'un coup reçu, ou d'une chûte qu'on a faite ; parce que quelque chose de pesant venant à tomber ou à frapper rudement notre corps, les vaisseaux se trouvant pressés par la force du coup, sont contraints de s'approcher & de se serrer les uns contre les autres, & le sang de s'échapper de leurs orifices dans la partie où ces vaisseaux se terminent.

Cure.

On guérit les légeres échimoses en mettant dessus du vin tiéde, de l'eau-de-vie, de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie, ou du baume blanc de Fioraventi qu'on prend dans ce flacon A. On fait passer la lividité qui y reste en ratissant du sceau de la Vierge, & le mettant sur la meurtrissure. Aux échimoses des yeux qui arrivent dans les jeux de paume par un coup de bale reçu en cette partie, on y met d'abord de l'eau fraîche, qui est un bon repercussif

pour empêcher la trop grande enflure ; c'eſt ce qu'on appelle avoir l'œil poché au beure noir. L'eau fraîche y eſt bonne le premier jour ; mais il faut des réſolutifs par la ſuite : on fait un petit collyre avec des eaux de fenouil & d'eufraiſe, dans leſquelles on mêle le ſaffran, le camphre & quelques gouttes de ſel ammoniac.

Remedes pour les plus grandes. Si la contuſion eſt grande, l'abſinthe bouillie dans le vin y eſt bonne ; ou bien on fait infuſer dans l'eſprit de vin les fleurs de mille-pertuis, les noix muſcades, les cloux de gyrofles & l'écorce de grenade dont on frotte la partie. On y met encore des cataplaſmes fait avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roſes, de camomille, de mélilot & le ſtirax liquide ; on peut encore ſe ſervir d'un vin dans lequel on aura fait bouillir toutes les plantes aromatiques qui ſubtiliſent & rarefient l'humeur extravaſée.

Obſervation. Le premier bleſſé que je penſai à la canonade de Nimégue, en l'année 1702, étant à l'Armée avec Monſeigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une groſſe contuſion à l'épaule, qui lui avoit cauſé une grande échimoſe. Ce fut un boulet de canon qui en paſſant, avoit emporté la piece du juſte-au-corps & de la chemiſe, & qui avoit tellement meurtri ſon épaule, qu'il ne la ſentoit preſque pas. Je lui fis des ſcarifications juſqu'au vif, dans leſquelles je mis de l'eau-de-vie où j'avois fait fondre du ſel ; je continuai à le penſer à Cléves où étoit l'Hôpital de l'Armée.

Quand la contuſion eſt ſi grande qu'elle menace de gangrene ou de ſphacele, il faut ouvrir promptement & faire pluſieurs inciſions, tant pour ôter la grande tenſion que pour faire dégorger la partie du ſang & de la ſéroſité qui étouffe la chaleur naturelle. Lorſque l'engorgement n'eſt pas conſiderable, L'operation qu'on y fait. on ſe contente de faire des mouchetures avec la lancette B. s'il eſt plus grand, on fait des ſcarifications

plus profondes ; mais si ils étoient des plus grands, on en viendroit aux taillades qu'il faut faire sentir au malade en les profondant jusqu'au vif. On mettra dans ces ouvertures de l'esprit de vin camphré qui est dans cet autre flacon C. & tout ce qui peut animer & vivifier la partie, & par-dessus une compresse D. & une bande E. trempées dans le même esprit de vin.

Des Verrues.

LES Verrues ; que le vulgaire appelle des porreaux, sont de petites élevations rondes & raboteuses qui arrivent à la peau, & particulierement aux mains des jeunes gens. On leur a donné le nom de porreaux, à cause qu'elles sont composées de plusieurs petites pointes semblables aux racines de ces plantes, ou bien parce qu'elles ont des racines comme elles, car effectivement elles en ont de répandues sous la peau qui font qu'elles repoussent souvent après les avoir fait tomber.

Leurs causes.

Le public veut que ce soit la crasse qu'on se laisse amasser aux mains qui soit la cause des verrues, prétendant qu'il n'en vient point à ceux qui ont les mains propres & qui les lavent tous les jours ; mais les Sçavans en recherchent la cause dans les liqueurs nourricieres devenues trop âcres. Ils disent donc que les verrues ne sont que des excroissances charnues causées par l'extravasion du suc nourricier, qui a rongé par son acrimonie les vaisseaux capillaires de la peau : il y en a de grosses, de moyennes, & de très-petites, dont le nombre est quelquefois si grand qu'on a de la peine à les compter.

Leurs différences.

Erreur du peuple.

Les erreurs populaires sont infinies sur le fait de la guérison des porreaux ; elles sont toutes si extravagantes qu'elles ne méritent pas d'être rapportées ; & il y en a même qui croyent que si quelqu'un comptoit les porreaux d'un autre, il lui en viendroit un pareil nombre.

Il y en a qui prétendent les faire tomber en les

frottant souvent & rudement ; d'autres y fourrent la pointe d'une aiguille F. & mettant ce qui reste de l'épingle à la flamme de la chandelle, ils les cauterisent ainsi, & les brûlant de cette maniere, ils espe-
Leur remede. rent les faire tomber. D'autres les cauterisent avec l'aiguille qu'ils ont fait rougir, mais ces manieres ne sont pas sûres & peuvent causer de la douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs moyens pour les guerir, sont de les lier, de les couper, ou de les consumer.

De la ligature qu'on y fait. La ligature ne convient qu'à celles qui sont grosses & qui ont la base étroite, on la fait avec un crin de cheval ou avec de la soie H. il y en a qui la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle coupe plutôt; mais cette pratique est dangereuse. Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas les Chirurgiens, ils les lient eux-mêmes & les font tomber par ce moyen.

De leur incision. Il y en a qui impatiens de se voir de ces verrues, les coupent avec des ciseaux I. mais c'est de la douleur qu'ils souffrent inutilement si on ne se sert pas de quelque remede rogeant pour en manger les racines, car ces maux ne manquent pas de repousser & de revenir plus gros que la premiere fois. Il faut donc étant coupées, les toucher avec l'huile de tartre par défaillance, ou mettre dessus les poudres d'alum ou de précipité rouge.

De leur consomption. La troisiéme maniere est de les consumer avec des remedes capables de les corroder, comme sont l'esprit de vitriol, l'eau forte, l'esprit de sel, ou le beure d'antimoine ; mais il ne faut se servir de ces remedes qu'avec beaucoup de précautions, car ils brûleroient & feroient des escarres fort profondes. Il ne faut point abandonner ces remedes aux malades pour en faire l'application eux-mêmes, & anfin de la faire avec plus de sûreté, il faut composer une petite emplâtre K. trouée dans le milieu de la grandeur de la verrue qu'on veut toucher ; on prend avec

un brin de paille L. de la liqueur dans cette fiole M. dont on touche le porreau; cette emplâtre qui couvre la circonference du porreau, la garantit contre le remede en cas qu'il en vint à tomber quelques gouttes en l'appliquant, & empêche qu'il ne s'étende & n'opere au-delà de la verrue. J'en ai vû tomber plusieurs par l'attouchement de l'esprit de sel; je le préfere aux autres quoiqu'il ne soit pas si corrosif; j'aime mieux en appliquer plusieurs fois que de courir le risque des inconveniens que j'ai vû arriver par l'eau forte.

Quand on veut se donner la peine de bien conduire l'usage des remedes caustiques & consumans, cette maniere est préferable aux autres, parce qu'ils en rongent jusqu'aux racines & qu'ils ne reviennent point, & d'autant plus qu'on peut s'en servir aux verrues qui sont trop petites pour être liées ou coupées: l'emplâtre N. acheve de les guerir.

Les médicamens caustiques y sont préferables.

IL vient souvent à la superficie du corps de petites excroissances dont la base est étroite, semblables à de petites têtes ou à de petites perles applaties, qui croîtroient beaucoup si on ne les en empêchoit; il en naît en toutes les parties de la peau, & particulierement aux paupieres. L'operation qu'on y fait ne consiste qu'à les couper avec la pointe des ciseaux; elles sont si petites qu'elles ne jettent point de sang, & qu'elles ne demandent aucun pansement. Il en est venu plusieurs au Roi dans des tems differens, que M. Felix lui a coupées de cette maniere; la douleur en est si legere qu'il ne la sentoit presque point, & les endroits où on les avoit coupées se guérissoient d'eux-mêmes sans le secours de la Chirurgie.

De quelques autres petites excroissances.

FIG. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.

NOus avons jusqu'à presents fait toutes les operations qui se pratiquent sur l'homme vivant, venons à celles qui se font sur l'homme mort: elles sont deux; l'une est l'ouverture d'un corps, & l'autre est l'embaumement. Quoique ces deux operations ne soient point accompagnées des cris du malade, & que les sujets sur lesquels elles se font, ne se plaignent point du Chirurgien, elles doivent

néanmoins être faites avec art ; & l'adresse de l'Operateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les démontrer avec toute l'exactitude qu'elles demandent, & ce sera par elles que nous finirons ce Cours d'Operations.

Dexterité que cette operation demande.

Plusieurs raisons obligent d'ouvrir un corps après la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfans dans une famille dont un viendra à mourir, le pere & la mere le font ouvrir pour tâcher, en découvrant la cause de sa mort, de prévenir celle des autres.

Raisons qui y engagent.

Une mort prompte & subite qui épouvante une famille, ou qui excite la curiosité des Medecins & des Chirurgiens, oblige souvent d'ouvrir un corps après la mort, comme il est arrivé à deux personnes mortes à Versailles. Dans la même année un des Chefs du gobelet du Roi, tomba mort en servant à table Monseigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois après un des Valets de pied du Roi tomba aussi mort en se chauffant dans l'antichambre de Sa Majesté. Je les ouvris tous deux en présence des premiers Medecins de la Cour ; & par ces ouvertures on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation du sang qui avoit été la cause de ces morts subites.

Observation.

On trouve une personne morte, assassinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture, pour dresser un rapport fidele de l'état des parties offensées, & souvent en exécution des Arrêts & des Sentences qui l'ordonnent. Si une personne est soupçonnée d'avoir été empoisonné, l'ouverture du corps rend témoignage de la vérité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à Saint-Germain, la servante peut contente de sa Maîtresse, alla dire au Grand-Prévôt, qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit empoisonné son mari. Le Grand-Prévôt se saisit de la veuve, & en avertit le Roi. M. Felix & moi

Histoire.

nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps, nous ne trouvâmes aucune apparence de poiſon ; la femme fut juſtifiée & relâchée ſur notre rapport, & la ſervante s'enfuit pour éviter le châtiment que méritoit une pareille dénonciation.

On ouvre preſque toutes les perſonnes de qualité & particulierement les Princes & les Rois pour embaumer leur corps avant que de les mettre dans le ſépulcre de leurs Ancêtres. Mais ſoit par l'une ou l'autre de ces cauſes qu'on ſoit obligé de faire ces ouvertures, il faut que le Chirurgien les faſſe avec méthode & de la maniere que je vais vous démontrer.

Tems déterminé pour ouvrir un corps.

Le tems de faire une ouverture eſt ordinairement vingt-quatre heures après la mort. Les Ordonnances le portent ainſi, & on ne doit point entreprendre de la faire que les vingt-quatre heures ne ſoient accomplies, quoiqu'on eût des ſignes certains qu'il ſeroit veritablement mort, & cela pour éviter les reproches du public, qui accuſeroient le Chirurgien de trop de précipitation, & pour contenter ceux à qui on entend dire qu'ils chargeront leurs ſucceſſeurs ou heritiers de ne les point enſevelir avant les vingt-quatre heures finies, de crainte qu'on ne les enterre encore vivans, perſuadés que cela eſt arrivé ſouvent, par les contes qu'on leur a faits.

Préparatifs.

Il faut quelque tems avant l'heure priſe, que le Chirurgien envoye par ſes garçons porter les inſtrumens néceſſaires, qui ſont une ſcie, des ſcalpels de pluſieurs grandeurs, des ciſeaux, des élevatoires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges, quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui eſt marqué ſur la planche LX.

Les garçons arrivés au logis du mort, mettront une table au milieu de la chambre aſſez longue pour y poſer le corps ; ils étendront un drap ſur la table,

enſuite le corps deſſus, à qui ils auront mis une ſerviette ployée en long en trois ou quatre doubles circulairement, pour cacher par bienſéance les parties de la génération, & particulierement quand c'eſt une femme; on mettra par-deſſus un autre drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront ſous la table un grand baſſin, pour y jetter les entrailles à meſure qu'on les vuidera, & un ſceau plein d'eau pour laver les éponges; ils demanderont le linge néceſſaire, ils prépareront de la bougie, & attendront ceux qui doivent être préſens à l'ouverture.

Ajuſtement de l'operation & des garçons.

La compagnie arrivée, l'Opérateur & les garçons qui ſont pour l'aider, mettent chacun une ſerviette devant eux, afin de ne ſe point gâter. Pour moi qui ai fait ſouvent des anatomies & de ces ouvertures, j'avois des tabliers & des manches de toile faites exprès, dont je me ſervois plus commodément que des ſerviettes.

Par où l'on doit commencer.

Le corps découvert, l'Opérateur commencera par la tête, continuera par la poitrine, & finira par le ventre; cet ordre eſt moins embarraſſant que de commencer par le ventre; car étant obligé de retourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant ouvert, toutes les parties qu'il contient ſortiroient & incommoderoient beaucoup; c'eſt ſuppoſé qu'on veuille examiner ces trois parties; car s'il y avoit une plaie au ventre ou à la poitrine qui fût le ſujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet endroit pour connoître la plaie, & en faire ſon rapport, ſans être obligé pour lors de travailler ſur la tête.

Manuel de l'operation.

L'Opérateur prendra ce ſcalpel A. fait en couteau, ou cet autre B. fait en biſtouri, dont il fera à la tête une inciſion longitudinale, depuis la racine du nez juſqu'à la nuque du col, & une tranſverſale, depuis une oreille juſqu'à l'autre, ces deux inciſions faiſant une croix cruciale ſur le ſommet de la tête: il levera enſuite ces quatre parties qu'il

ſéparera du crâne, & qui tombant en bas, laiſſent le crâne à découvert. Alors la ſcie C. qu'il poſera ſur l'os frontal aſſez près des ſourcils, il commencera à le ſcier, en faiſant tenir la tête par un ſerviteur, pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant ſcié, il conduira peu à peu la ſcie ſur l'un des temporaux, & enſuite ſur l'autre, leſquels étant ſciés, on retourne le corps, pour en faire autant à l'os occipital.

Uſage de l'élevatoire. Toute la circonférence du crâne étant ſciée, on prend cet élévatoire D. dont on fourre un des bouts dans la voie de la ſcie, pour faire éclater quelques éminences qui excedent au-dedans l'épaiſſeur du crâne, & que la ſcie n'aura point entierement coupées. Si on ne peut pas y réuſſir avec l'élévatoire, cet inſtrument E. fait en forme de foret en viendra à bout, parce qu'il y a plus de force; auſſi eſt-il fait à ce deſſein; car en mettant la partie qui eſt plate dans l'ouverture de la ſcie, & en donnant un tour de main à droite & à gauche, on fait éclater ce qui tenoit, & ce qu'on reconnoît bientôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lorſqu'il ſe caſſe. On gliſſe enſuite cet inſtrument F. fait en forme de grande ſpatule emmanchée entre le crâne & la dure-mere, pour en ſéparer tous les filamens qui l'attachent aux endroits des ſutures.

Séparation de la dure-mere. Le crâne étant levé, on le place à côté de la tête, pour mettre dedans les morceaux du cerveau à meſure qu'on les coupe, on eſſuie la dure-mere qui eſt humectée par le ſang ſorti des vaiſſeaux capillaires rompus, on la coupe dans toute ſa circonférence avec ces ciſeaux courbes G. on la releve par ſes deux côtés vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faux qui eſt attachée en devant de l'apophyſe de l'os ethmoïde, appellée *criſta galli*, crête de cocq. On coupe avec les mêmes ciſeaux cette pointe de la dure-mere, & on voit que ce redoublement de la dure-mere qui ſé-

pare le cerveau en partie droite & en partie gauche, reſſemble à une faux, c'eſt ce qui lui en a fait donner le nom. Toute la dure-mere ainſi levée, on la rejette vers la partie poſtérieure de la tête, & pour lors on découvre la pie-mere qui enveloppe le cerveau juſques dans toutes ſes circonvolutions.

Ouverture du cerveau & du cervelet pour les examiner.

Quand on veut faire une démonſtration exacte du cerveau, on le coupe par parties, pour faire voir les trois différentes ſubſtances qui le compoſent; mais on ſe contente ici, en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du ſalpel dans la ſubſtance calleuſe, les deux ventricules ſupérieurs qui ſont faits en forme de croiſſant: on coupe enſuite la plus grande partie du cerveau, pour découvrir le troiſiéme ventricule, puis on leve la voûte à trois pilliers, ſoit pardevant où il n'y a qu'un pillier à lever, ſoit par derriere, où il en faut lever deux, & cela ſelon l'habitude & l'adreſſe de l'Opérateur à faire ces Démonſtrations. La voûte levée, on voit le quatriéme ventricule, on découvre par la ſuite le cervelet, dans lequel on donne un coup de ſcalpel H. ou de cet autre marqué I. pour en voir la ſubſtance; & s'il y avoit quelque choſe de particulier à diſſéquer, on ſe ſerviroit du ſcalpel K. qui a deux différens tranchans à ſes deux extrémités, & de l'érigne L. avec laquelle on tient & on éleve les vaiſſeaux qu'on veut diſſéquer. On ôte enfin tout le cerveau, pour voir s'il n'y a point de ſang épanché, ou rien de particulier à ſa baſe. Le tout bien examiné, on remet toute cette ſubſtance à ſa place, & après l'avoir renfermée dans le crâne, on prend l'aiguille M. enfilée du cordonnet N. & on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crâne, & pour contenir le tout dans ſon lieu ordinaire.

L'Opérateur fait, par ſes garçons, retourner le

cadavre, en le remettant sur le dos, & lui ayant mis une serviette sur le visage, pour le cacher aux spectateurs, il fait une grande incision longitudinale, depuis le col jusques sur les os pubis, & une autre transversale de la partie lombaire gauche jusqu'à la droite. Par cette incision, il coupe les tégumens, les muscles & le péritoine tout ensemble, ce qui fait d'abord voir les parties contenues dans le ventre, dont la premiere est l'épiploon qui nage sur les boyaux ; on examine l'estomac qui est placé dans l'hypochondre gauche, les intestins grêles qui occupent toute la partie ombilicale, les gros qui entourent les grêles de toutes parts, le mésentere qui est le lien commun de tous les boyaux, le foie qui remplit l'hypochondre droit, & la ratte qui trouve sa place dans le gauche, conjointement avec l'estomac.

Ouverture du bas-ventre.

Si on est obligé d'ôter ces parties pour examiner les viscères qu'elles couvrent, il faut, avant que de le faire, lier les intestins en deux endroits ; l'un proche l'estomac, & l'autre proche l'anus, afin que les matieres qu'ils contiennent ne puissent pas sortir. On les met dans le bassin qui est sous la table, & on imbibe le sang & les liqueurs épanchées dans cette capacité, avec les éponges OO. qu'on lave à plusieurs fois dans le sceau d'eau préparé & destiné à cet effet. On examine les reins, les gros vaisseaux, les parties de la génération, & la vessie ; ou s'il y avoit quelque chose de particulier à voir, on feroit approcher la bougie P. qui est très-commode dans ces sortes de Démonstrations, pour en découvrir jusqu'aux moindres particules sensibles.

Examen des viscères de cette région.

Afin de pouvoir pénétrer dans la poitrine, il faut séparer du sternum les parties musculeuses qui la couvrent, & avec un fort scalpel, couper les cartilages qui sont à l'extrémité de chaque côté, tant du côté droit que du côté gauche ; puis séparant le

Ouverture de la poitrine.

le premier os du ſternum d'avec les deux bouts des clavicules, avec leſquelles il eſt fortement attaché, il faut lever le ſternum tout entier, comme j'ai dit dans mon Anatomie, afin de voir plus commodément les parties contenues.

Les parties qui ſe preſentent les premieres ſont les poumons, qu'on trouve ſouvent alterés en quelque maniere, parce qu'étant les plus délicates de tout le corps, & toujours en action, elles ne peuvent pas ſi bien réſiſter que les autres, & c'eſt la raiſon pourquoi la plus garde partie des hommes périſſent par cet endroit. Les poumons ſont ſéparés par une membrane longitudinale, qui eſt le médiaſtin, auquel eſt attaché une grande poche qu'on appelle le péricarde, qui eſt l'enveloppe du cœur. On ouvre ce péricarde, qui très-ſouvent contient de l'eau, dans laquelle nage le cœur. On fait enſuite deux inciſions au cœur, l'une à droit, l'autre à gauche, pour voir s'il n'y a rien au-dedans des ventricules & dans les oreillettes, où on trouve ſouvent des corps graiſſeux, qu'on nomme des polipes du cœur; on imbibe avec les mêmes éponges les ſéroſités qu'on trouve épanchées dans la poitrine, & après avoir fait attention s'il n'y a rien à la plevre, on remet toutes ces parties dans leur place. On prend ces deux paquets d'étoupes QQ. on les étales, & on en met un ſur les parties de la poitrine, & l'autre ſur celles du ventre: on remet le ſternum par-deſſus, & rapprochant les tégumens, on fait recoudre le corps par un ſerviteur, qui avec l'aiguille R. enfilée de ce petit ruban S. fait la ſuture du Pelletier, tant à l'inciſion longitudinale qu'à la tranſverſale.

Examen des viſceres qu'elle renferme.

Comment on rajuſte les parties.

Je n'entrerai point dans le détail des indiſpoſitions qui peuvent ſe trouver dans toutes ces parties, cela me meneroit à l'infini; je vous dirai ſeulement que quelque choſe qui s'y rencontre, le Chirurgien doit dès le même jour dans ſon cabinet,

le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonstances particulieres, qui avec le tems, peuvent s'échapper de la mémoire.

Comment le Chirurgien doit dresser son rapport.

Si c'est un pere ou une mere qui ait souhaité que son enfant soit ouvert pour tâcher de conserver les autres, par la connoissance de ce qui aura fait mourir celui-là, le Chirurgien doit faire une relation de tout ce qu'il aura trouvé, & la leur donner, afin qu'elle leur serve de guide dans les maladies qui surviendroient aux autres.

Les observations qu'on doit publier.

Si c'est par Ordonnance de Justice que l'ouverture ait été faite, il faut que le Chirurgien en fasse un rapport fidele, qu'il ne charge point trop les Accusés, ni qu'il n'autorise pas les Criminels.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cause d'un fait particulier, d'une mort subite, ou d'une maladie surprenante, le Chirurgien doit en dresser un mémoire pour en faire part un Public; car nous ne devons pas seulement faire tous nos efforts pour nous rendre habiles dans notre Profession, mais nous sommes encore obligés de travailler pour l'instruction des autres.

Ainsi pour un homme empoisonné on doit suivre ce modele.

Nous soussignés Medecins & Chirurgiens du Roi, certifions que par l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, nous avons ouvert le corps de M. A. où l'estomac livide & sphacelé à l'extérieur, contenoit dans sa cavité une liqueur épaisse & rougeâtre, dont un morceau de pain imbibé ayant été donné à un chien, l'a fait expirer dans des convulsions; de plus, la tunique interieure de ce viscere nous a parue enflammée & cauterisée, s'étant séparé en lambeaux d'avec le reste; ces impressions malignes que nous ne pouvons attribuer qu'à un poison arsenical, s'étant communiqué à plusieurs autres parties des premieres voies, doit à notre avis avoir causé la mort subite audit M. A,

Par qui les rapports doivent être signés.

Après les ouvertures des corps des personnes de la premiere qualité, la coutume est de faire une relation claire & succinte des faits qu'on a trouvés, sans s'étendre en des raisonnemens qui souvent sont inutiles. C'est ce qui se pratiqua à l'ouverture du corps de M. le Marquis de Louvoy, mort le 16 Juillet 1691. Cette relation fut portée au Roi après avoir été signée par quatre Médecins présens à l'ouverture : sçavoir, M. Daquin, M. Fagon, aujourd'hui premier Médecin, M. Ducheſne, & M. Seron; & par quatre Chirurgiens : sçavoir, M. Felix, M. Gervais, M. Dutertre, & moi, qui avoit été choisi par la Famille pour la faire.

Ambroise Paré, qui a été premier Chirurgien de plusieurs Rois, nous a fait part dans ses œuvres, des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il avoit servis; elles sont toutes signées des Médecins & des Chirurgiens qui étoient presens, & nous ne voyons point qu'elles le soient d'aucun Apothicaire; & encore aujourd'hui dans toutes les relations d'ouvertures de corps des personnes de la Famille Royale que j'ai faites ou que j'ai vû faire, tous les Chirurgiens en Charge ont signé conjointement avec les Médecins, & jamais les Apothicaires, quoique souvent ils ayent été presens à ces ouvertures.

FIG. LIX. POUR L'EMBAUMEMENT.

Usage les embaumemens.

L'Embaumement eſt une operation preſque auſſi ancienne que le monde; elle s'eſt pratiquée de tout tems, & ſoit par vénération pour les parens, ſoit que ce fût un point de Religion, on travailloit à conſerver les morts. L'Arabie & l'Egypte nous en fourniſſent une infinité d'exemples; mais aujourd'hui on n'embaume que les Grands & les Riches, dont les parens veulent bien faire cette dépenſe.

M. Penicher, Maître Apothicaire de Paris, nous a donné un Traité des embaumemens selon les Anciens & les Modernes, dans lequel on voit de sçavantes recherches sur ce sujet. Il rapporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de plusieurs autres ; c'est pourquoi je vous y renvoye pour satisfaire votre curiosité. Mais il nous donne en habile Apothicaire tant de sortes de poudres balsamiques, qu'il jetteroit dans l'embarras du choix qu'on en doit faire si on ne connoissoit pas qu'elles sont presque toutes semblables. Au reste il prétend que c'est l'Apothicaire qui préside dans les embaumemens, que la composition & l'application du baume sont de son fait, & que le Chirurgien n'est là que pour faire les incisions & les bandages qu'il lui prescrit ; mais ce qui se pratique tous les jours détruit ce que cet Auteur avance. C'est le Chirurgien qui fait seul les embaumemens, c'est lui qui est chargé de tout ; & après que l'Apothicaire a fait & fourni ce qu'on lui a demandé, il ne se mêle plus de rien, à moins qu'il ne veuille comme un des Garçons Chirurgiens, donner à l'Operateur les choses nécessaires à mesure qu'il les demande.

Traité des embaumemens.

A qui il appartient d'embaumer.

Souvent les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce dont ils ont besoin pour les embaumemens, & particulierement dans les Armées, lorsqu'il faut conserver un corps pour le porter dans le tombeau de ses ancêtres. Mais chez les personnes Royales qui ont un Apothicaire en Charge, c'est toujours lui qui prépare tout ce qui est nécessaire suivant le mémoire que lui en donne le premier Médecin, pour la qualité du baume, & suivant la quantité que lui en demande le Chirurgien, qui la mesure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il est vrai, comme remarque M. Penicher, que l'Apothicaire est payé par le Trésorier de l'argenterie, qui fait un état des frais funeraires, & qui le paye

Office de l'Apothicaire.

pour ce qu'il a fourni, comme les Crieurs pour la tenture, les Ciriers pour la cire, les Plombiers pour le cercueil, & une infinité d'autres; mais s'il eſt payé comme Marchand, l'argent qu'il reçoit pour ſes fournitures ne lui donne aucun droit de préſéance au-deſſus du Chirurgien, ni ne l'autoriſe pas à lui preſcrire les inſtrumens qu'il doit tenir prêts, les inciſions qu'il faut faire & les bandages qu'il doit préparer.

Il eſt encore vrai que le Médecin n'a rien pour ſa préſence, ni le Chirurgien pour ſes peines; mais M. Penicher ſe trompe en diſant que le Chirurgien n'a pour récompenſe de ſon travail que les dépoüilles & les linges qui ont ſervi dans l'ouverture du corps & dans l'embaumement; il devroit ſçavoir que ces linges ſont les droits des Garçons Chirurgiens, qu'ils ont le ſoin de ne point laiſſer perdre; que M. Felix leur a toujours abandonné; que j'en ai uſé de même, & que les Chirurgiens, n'ôtent point ordinairement ce droit à leurs Garçons.

Droits des garçons Chirurgiens dans les embaumemens.

M. Penicher cite pour un modele d'embaumement, celui qui fut fait à Madame la Dauphine. Il ne faut pas s'étonner ſi la relation qu'il en fait n'eſt pas juſte dans pluſieurs circonſtances, il l'a écrite ſur un mémoire que l'Apothicaire de cette Princeſſe lui en a donné, lequel croyant que la Pharmacie eſt tellement au-deſſus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point lui diſputer le pas, a tiré par ce mémoire tous les avantages qui lui ont paru pouvoir ſoutenir ſon opinion; mais comme c'eſt moi qui ai fait cet embaumement, perſonne n'en peut mieux parler. Je ne vous en ferai point ici l'hiſtoire pour éviter la répetition, parce que la maniere dont je vais vous montrer qu'il faut faire un embaumement parfait, vous inſtruira de tout ce qui s'eſt paſſé dans celui de Madame la Dauphine.

D'une relation de l'embaumement de Madame la Dauphine.

Après l'ouverture du corps, & la relation faite & signée sur les faits particuliers qui s'y sont trouvés, les Médecins & les Chirurgiens se retirent, laissant au Chirurgien qui doit travailler, le soin & la conduite de l'embaumement; c'est pourquoi tout roulant sur lui, il fait apporter dans la chambre du mort tout ce qui lui est nécessaire pour l'embaumer, & que l'on sçait consister en trois choses. 1°. En ce qui est du fait du Plombier. 2°. En ce qui appartient au Chirurgien. 3°. En ce qui regarde l'Apothicaire.

Trois choses nécessaires à l'embaumement.

Le Plombier averti, vient prendre les ordres du Chirurgien sur la grandeur du cercueil, parce que s'il se contentoit de prendre la mesure sur le corps, il se trouveroit trop petit pour le contenir après qu'il seroit embaumé; il lui commande un baril de plomb pour mettre les entrailles, & une boëte aussi de plomb faite de deux pieces pour renfermer le cœur après être embaumé, lui ordonnant d'apporter le tout dans la chambre du mort à l'heure qu'il lui marque.

Le fait du Plombier.

Le principal de l'appareil du Chirurgien consiste en des bandes, car pour les instrumens, ce sont les mêmes dont il s'est servi pour faire l'ouverture du corps. Il faut qu'il prépare cinq bandes, deux de la largeur de trois doigts, & de quatre aunes de long chacune pour bander les bras, deux de quatre doigts de large & six aunes de long pour bander les jambes & les cuisses, & une autre plus large & plus longue pour faire les circonvolutions nécessaires autour du corps.

L'appareil du Chirurgien.

Ce que l'Apothicaire prépare consiste en trois choses: 1. En une poudre de plantes aromatiques bien pilées dans un mortier. 2. En une autre poudre de gommes & de drogues odorantes subtilement pulverisées. 3. En un liniment pour en frotter tout le corps.

L'Office de l'Apothicaire.

Cette premiere poudre qui est la plus grossiere,

& qui sert à remplir les grandes cavités & à mettre avec les entrailles, est composée de vingt-quatre ou vingt-cinq plantes differentes dont on prendra des unes des feuilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les semences. Voici les meilleures & celles qu'on trouve le plus commodément. Les feuilles de laurier, de myrthe, de romarin, de sauge, de baume, de rhue, d'absinthe, de marjolaine, d'hysope, de thim, de serpolet, de basilic; les racines d'iris, d'angelique, de flambe, de calamus aromaticus; les fleurs de roses, de camomille, de mélilot, de lavande, les écorces de citrons & d'oranges; les semences d'anis de fenouil, de coriandre, de cumin. A toutes ces plantes bien mises en poudre, il faut ajouter quelque livres de sel commun & de tan, ensorte que le tout ensemble fasse jusqu'à trente livres de pesanteur.

Plantes dont on compose les poudres.

De l'autre poudre qui est plus fine, il en faut dix livres, & elle doit être composée de dix ou douze drogues odorantes & capables de conserver les corps des siécles entiers: sçavoir, de myrrhe, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de styrax calamite, de gerofle, de noix muscade, de canelle, de poivre blanc, de soufre, d'alun, de sel de salpêtre; le tout enfin sera bien pulverisé & passé par le tamis.

Le liniment sera composé de térébenthine, d'huile de laurier, de styrax liquide, & de baume de Copahu; car pour celui du Perou, il est si rare & si cher, que lui seul couteroit plus que tout le reste de l'embaumement; trois livres de ce liniment suffisent pour faire les embrocations nécessaires.

Composition du liniment.

Outre ces trois articles, l'Apothicaire fera apporter trois ou quatre pinte d'esprit de vin, cinq ou six gros paquets d'étoupes, du coton, deux aunes de toile cirée de la plus large, & un paquet de grosse ficelle. Avec tous ces préparatifs, le Chi-

rurgien est en état de commencer l'embaumement qu'il exécute de la maniere suivante.

Ayant fait approcher de lui le baril de plomb A. il prend quelques poignées de la grosse poudre qui est dans ce grand bassin B. qu'il met au fond du baril & par-dessus lesquels il étend une partie des entrailles, il remet encore un lit de poudre, & ensuite des entrailles, & il continue ainsi de lits en lits jusqu'à ce qu'il ait mis dans le baril toutes les parties qui étoient contenues dans la tête, la poitrine & le ventre, à l'exception du cœur qu'il sépare & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'esprit de vin, jusqu'à ce qu'après avoir achevé d'embaumer le corps, il puisse embaumer le cœur en particulier. Il faut observer qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu à dire que le baril ne fût plein, il y faudroit mettre par-dessus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir; mais si le Fondeur l'avoit fait trop grand, il lui faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop sur la hauteur, afin que le couvercle étant soudé, il ne reste point de vuide dans le baril.

Ce que le Chirurgien met dans le baril.

Les trois ventres vuidés on les lave avec de l'esprit de vin qui est dans le flacon C. avant de les remplir, on commence par la tête en empliſſant le crâne de poudres & d'étoupes mêlées ensemble, & y en faisant entrer tout autant qu'elle en peut contenir: on remet le crâne à sa place, & avant que de coudre le cuir chevelu par-dessus, on met entre l'un & l'autre de la poudre balsamique la plus fine qui est dans ce vase D. On verse dans la bouche de l'esprit de vin pour la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du coton, on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & ensuite avec le pinceau E. on fait une embrocation sur tout le visage, la tête & le col de ce liniment F. & après mettant de la poudre fine sur toutes ces parties, il s'en forme une croute sur toute la superficie. On

Embaumement des trois ventres & de la tête.

Comment on acheve la tête. met la tête dans ce linge G. fait en forme de coëffe de nuit qui a des cordons HH. qu'on tire pour ſerrer le col, afin que toute la tête ſoit ainſi exactement enveloppée.

Préparation de la poitrine & de l'abdomen. On emplit de poudre & d'étoupes la poitrine & le ventre, qui pour lors ne font plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, on a ôté le diaphragme qui le ſéparoit l'un de l'autre; on ne doit point ici épargner les poudres, il faut qu'elles dominent, & les étoupes n'y ſont employées que pour les ſoutenir & les lier enſemble; on remet le ſternum à ſa place, & après l'avoir couvert de la poudre fine, dont on fait entrer entre les côtes & les tégumens, on fait une ſuture avec l'aiguille I. enfilée du cordonnet K. depuis le col juſqu'aux os pubis, & une autre tranſverſale depuis une des parties lombaires juſqu'à l'autre.

Des extrémités ſupérieures. On fait au bras avec ce ſcalpel L. quatre grandes taillades de la longueur d'un demi-pied chacune, & profondes juſqu'à l'os, & autant à l'avant-bras, qu'on lave avec de l'eſprit de vin, & qu'on emplit de la poudre odorante; on couvre le bras du liniment avec le même pinceau, & on le ſaupoudre du même baume qui s'y attache aiſément à cauſe du liniment: on prend la bande M. avec laquelle on commence par la main, qu'on bande par des circonvolutions fort ſerrées, juſqu'à l'épaule où doit finir la bande: pendant que le Chirurgien accommode ainſi un bras il fait faire la même choſe par un ſerviteur, qui avec la bande N. l'enveloppe comme il voit faire à l'Operateur.

Préparation des inférieures. La même manœvre ſe fait aux cuiſſes & aux jambes, excepté que les inciſions s'y font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bas; ces parties ainſi tailladées reſſemblent aux haut-de-chauſſes des Suiſſes. Après avoir été imbibées d'eſprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques; le liniment poſé & les poudres

par-dessus, l'Operateur applique la bande à une cuisse pendant qu'un serviteur met la bande P. à l'autre. Ces deux bandes commencent aux pieds & finissent aux aînes.

Préparation des parties postérieures & des antérieures du corps.

On retourne le cadavre pour faire de pareilles incisions au dos à l'endroit des reins & aux fesses, & si le sujet étoit gras on en feroit tout autour du ventre & de la poitrine : les lotions, les embrocations & l'application des poudres étant faites avec la bande Q. qui est fort large & très-longue, en commençant par le bas du ventre, on enveloppe si exactement le corps qu'il n'y a pas une seule partie qui ne soit couverte.

Comment on empaquete le corps.

Le corps ainsi emmailloté, on le pose sur la toile ciré R. dans laquelle on l'enferme tout entier en la coupant de maniere qu'elle puisse l'embrasser de toutes parts sans faire aucun pli, & avec la ficelle S. qui doit avoir dix ou douze aunes de long, on commence à la serrer à l'endroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puisse s'accommoder à celle du cercueil, on continue plusieurs tours autour du corps de demi-pied en demi-pied, de maniere qu'il doit être serré fortement, comme un ballot qu'on voudroit mettre au Messager.

On l'ensevelit ensuite dans un linceul dont on noue avec un cordon les deux bouts aux deux extrémités du corps, ensorte que le linceul ait une poignée à chacune de ces extrémités ; on fait approcher le cercueil T. de la table où est le corps ; & si c'est une personne du Sang Royal, sa Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui est du côté de la tête, & sa Dame d'atour celle qui est du côté des pieds, & elles la mettent dans le cercueil, comme étant du devoir de leur charge de lui rendre ce dernier service.

Usages des poudres & des aromats.

Si le Chirurgien a des poudres balsamiques de reste, il les répand dans le cercueil, & il en rem-

plit les vuides avec des paquets de plantes aromatiques qu'il doit avoir préparées à cet effet, enſuite de quoi le Plombier met le deſſus du cercueil qu'il ſoude tout autour le plus promptement & le plus exactement que faire ſe peut.

Embaumement du cœur

Pendant qu'on travaille à ſouder le cercueil, le Chirurgien embaume le cœur. Il le prend dans la pourcelaine où il l'avoit mis, il le lave pluſieurs fois avec de l'eſprit de vin, il emplit les ventricules de ce viſcere avec de la poudre balſamique la plus fine qu'il a gardée exprès, & il l'enſevelit dans un morceau de toile cirée après avoir encore mis de cette poudre dans la toile pour envelopper tout le cœur, il le lie & le ſerre avec de la petite ficelle, donnant à ce petit paquet la figure d'un cœur, puis le mettant dans cette moitié de boëte de plomb V. il le recouvre de cette autre moitié X. & il fait ſouder enſemble ces deux moités par le plombier en ſa préſence, dans toute la circonference de la boëte.

Le cercueil étant ſoudé, on le met ſur deux tréteaux au milieu de la chambre, & on le couvre d'un drap mortuaire: On met deſſus le cercueil la boëte qui renferme le cœur qu'on couvre d'un creſpe, & on les laiſſe là l'un & l'autre juſqu'à ce qu'on les emporte dans les ſépultures qui leur ſont deſtinées.

Embaumement de quelques Anciens.

Quelques Anciens ont prétendu avoir inventé une maniere d'embaumement préferable aux autres qui étoit d'ôter généralement toutes les chairs, en ne laiſſant que la peau & les os, & de ſubſtituer à leur place des poudres & drogues aromatiques: mais d'en uſer ainſi, ce n'eſt pas préſerver un corps de la pourriture, c'eſt ſeulement conſerver la peau & le ſquelette.

De pluſieurs Modernes.

Il y a des Modernes qui propoſent des manieres plus faciles. Il y en a de pluſieurs eſpeces dont M. Penicher a rempli ſon Livre, c'eſt pourquoi je

ne vous les rapporterai pas. Je me contenterai de vous dire que l'hiſtoire de l'embaumement que je viens de vous faire, eſt celui que j'ai pratiqué ſur Meſdames les Dauphines, & ſur pluſieurs perſonnes de la premiere qualité, étant celui que je crois le meilleur de tous.

Conſervation des corps par le plâtre.

J'ai oui dire qu'anciennement on faiſoit des ſépulchres de plâtre, au milieu deſquels on mettoit le corps, qu'on couvroit auſſi de plâtre; que dans ces ſortes de ſépulchres les corps s'y conſervent long-tems ſans jetter aucune mauvaiſe odeur, parce que le ſalpêtre qui eſt dans le plâtre, réſiſte à la pourriture, & que le plâtre en s'imbibant des ſéroſités puantes qui ſortent du corps, empêchent les mauvaiſes exhalaiſons.

Maniere d'en faire.

Ce fait doit faire naître la penſée de le mettre en uſage, & voici comme je crois qu'il s'y faut prendre, c'eſt de faire faire un cercueil de plomb ou de bois de grandeur proportionnée au corps, & y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou quatre augées de plâtre paſſées au ſas, qui après avoir été gachées ſeront verſées auſſi-tôt dans le cercueil, de maniere que y en ayant mis juſqu'au bord, le corps ſoit tout enfermé dans le plâtre; par ce moyen on peut garder un corps pluſieurs jours au logis, & on peut le laiſſer dans les caves où on met les morts, ſans craindre la puanteur. A mon avis, on ne peut point faire un embaumement plus aiſé & à moins de frais.

On parle auſſi de l'embaumement que certaines terres ſabloneuſes, où l'air ſeul fait conſerver des corps qui y reſtent expoſés: On voit par exemple, dans la cave des Cordeliers de Toulouſe, pluſieurs cadavres d'hommes & de femmes, qui s'y ſont conſervés en leur entier depuis trois ou quatre ſiécles, par la vertu des exhalaiſons qui ayant pénétré un tems ces corps, en auront fixé les parties molles ou liquides, & comme pétrifié les parties

charnues & osseuses; ce qu'on peut expliquer en supposant que quantité de corpuscules salines & roides se seront insinuées dans les pores de toutes ces parties, qui par la forte compression de ces petits coings étant resserrées en un volume beaucoup moindre que le naturel, composent avec eux des masses très-dures, capables de résister aux injures du tems, & de retenir la forme & la grosseur humaine, parce que la place que les humeurs & les chairs ont abandonnée en diminuant de leur dimension se trouve justement remplie par la multitude de ces atômes coagulans & pétrifiques.

Au reste, la longue durée des corps embaumés, dépend non-seulement de la bonté des drogues qu'on y employe; mais encore de la qualité des Sujets, car il y en a de si pénétrés de graisse & d'autres sucs pourissans, caustiques & fermentatifs qu'il surmonte en peu d'années toute la force des meilleurs baumes, au lieu que d'autres naturellement plus secs, & imbibés de liqueurs plus balsamiques, comme les corps des personnes qui auront mené une vie plus temperée & plus frugale, se préserveront eux-mêmes de corruption, & leurs fibres cessant d'être amollies par l'humide radical & atténuées par le feu naturel se roidiront par des contractions spontanées, & se fortifieront de plus en plus contre les agens exterieurs; ensorte que pour les garantir de la pourriture on ne sera pas obligé de les embaumer avec tant de soin.

Par le récit que je viens de vous faire de l'embaumement en général, vous pouvez juger lequel des deux y doit présider, ou du Chirurgien ou de l'Apothicaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immédiatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulveriser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicales, les Chirurgiens signent les Ordonnances conjointement avec les Medecins, & les

Apothicaires ne font que les exécuter ; les rapports & les relations des ouvertures des corps ſont ſignés des Medecins & des Chirurgiens, & jamais des Apothicaires. On remarque que dans les états des Maiſons Royales, les Medecins ſont enregiſtrés les premiers, puis les Chirurgiens, & enſuite les Apothicaires. Enfin le Roi voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, qui l'avoient été querir au Pont de Beauvoiſin, il mit de ſa main ſur l'état qui lui en fut preſenté, pour M. Bourdelot, Medecin, mille écus ; pour moi Chirurgien, quinze cens livres, pour M. Riqueur, Apothicaire, mille livres. Et après toutes ces marques de diſtinction & de préférence, comment les Apothicaires peuvent-ils prétendre diſputer le pas aux Chirurgiens ? Permis à eux de ſe repaître de cette bonne opinion d'eux-mêmes qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puiſqu'ils ſont les ſeuls de ce ſentiment.

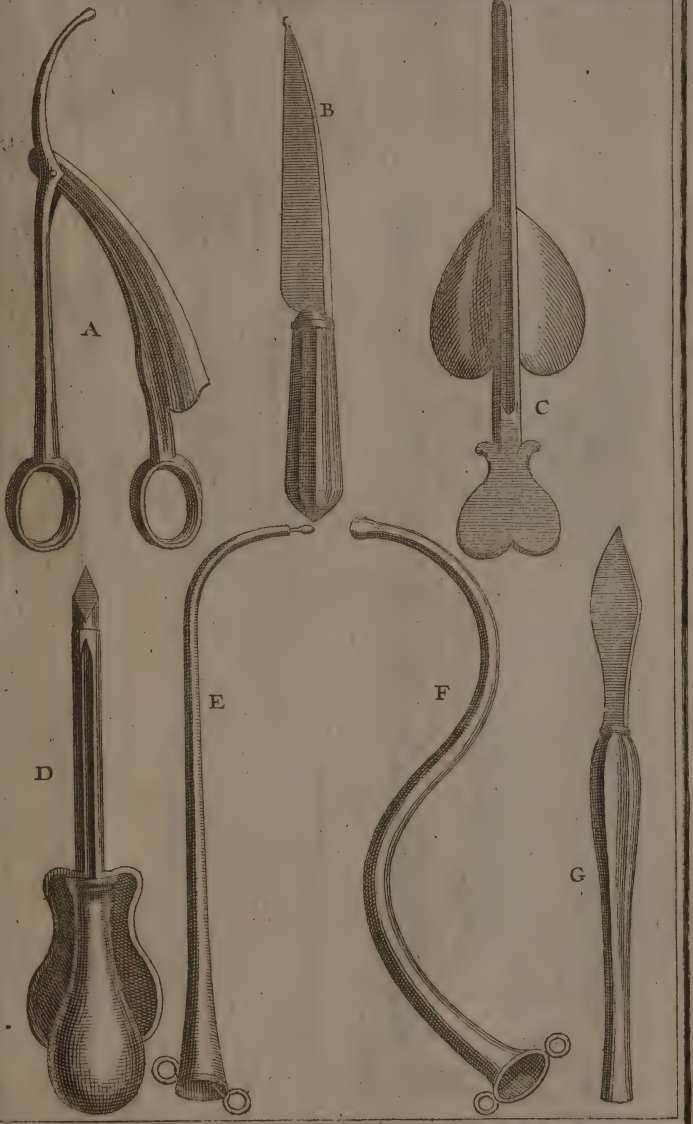
Conclusion.

Nous voilà, MESSIEURS, parvenus à la fin du Cours d'operations que je m'étois propoſé de vous faire, j'ai tâché de n'oublier aucune de celles que la Chirurgie eſt obligée de faire pour la conſervation du corps humain. Je l'ai pris dès le moment de ſa naiſſance, en commençant par enſeigner la maniere de faire la ligature de l'ombilic qui eſt la premiere operation qu'il eſt obligé de ſouffrir auſſitôt qu'il voit le jour, enſuite parcourant toutes les parties de ſon corps, en vous faiſant voir les operations que chacune d'elles demande, & finiſſant par l'ouverture de ſon corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ai point quitté qu'il n'ait été enfermé dans le tombeau.

FIN.

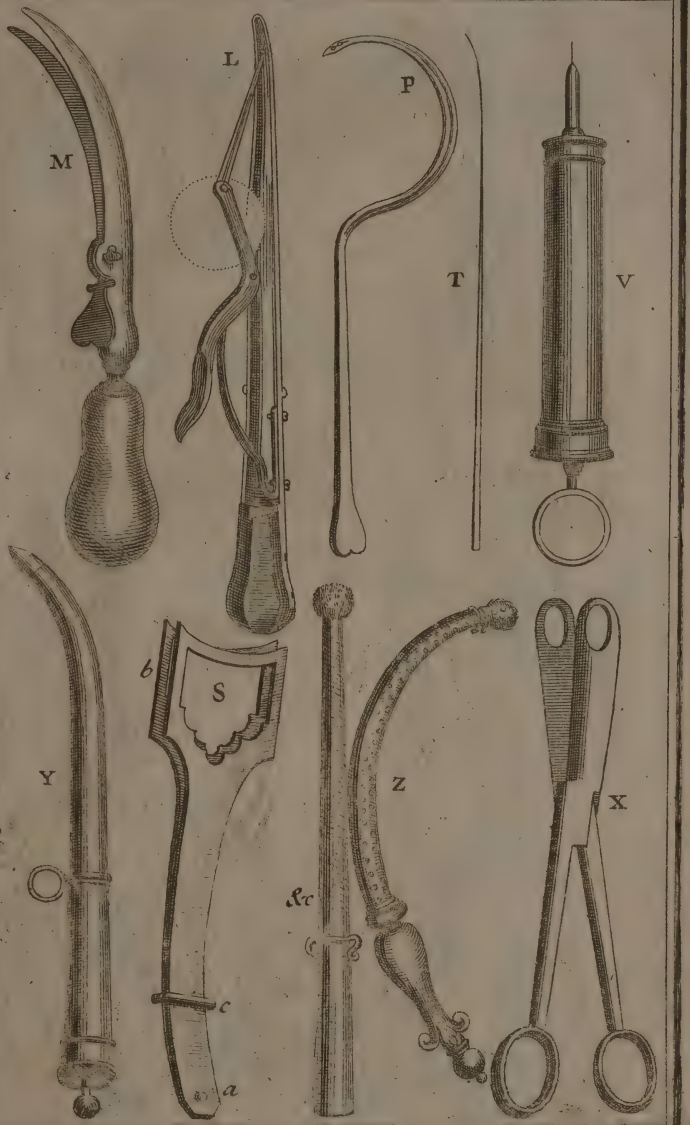
TABLE

I. PLANCHE DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES.



II. PL. DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES.

III. PL. DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES.



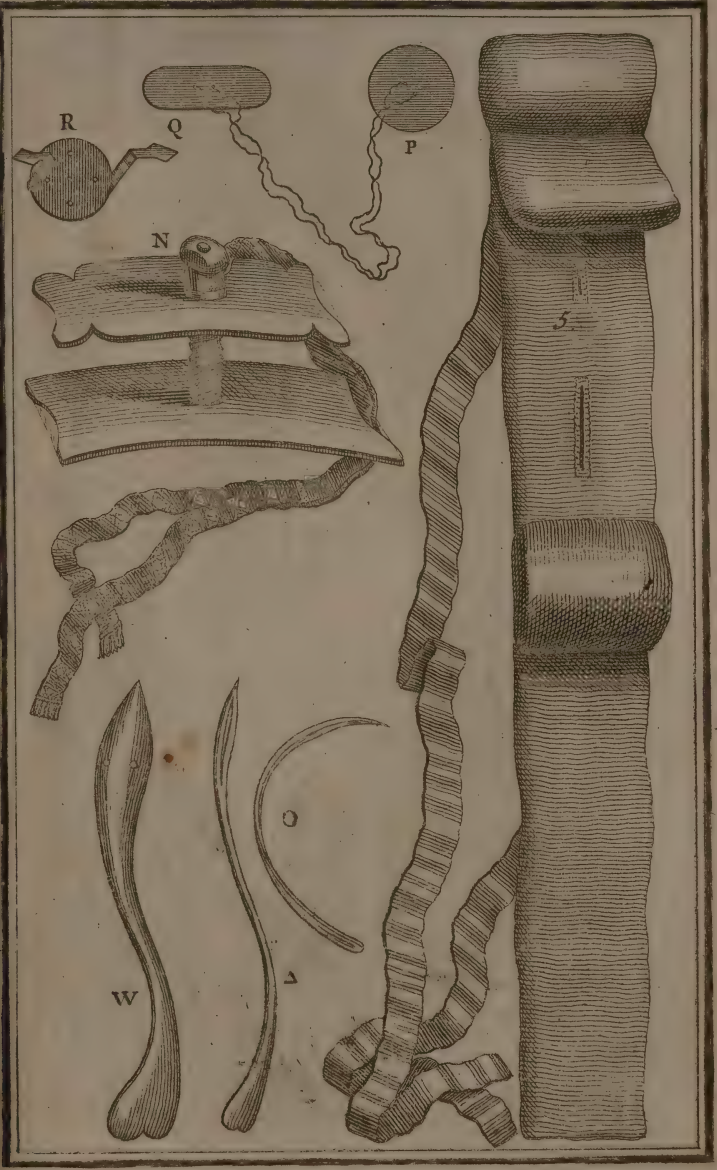

R
Q
P
N
5
O
W
Λ

TABLE ALPHABETIQUE Des Matieres.

La Lettre R. indique les Matieres contenues dans les Remarques.

A.

Abscès, son ouverture naturelle, signes du pus formé, examen avant de percer les tumeurs. *Page* 818, 819, &c.
Méthode d'opérer avec les médicamens, comme les cauteres, & avec les instrumens ou la lancette. 820, 821
Cas où l'on doit différer ou hâter l'ouverture de l'abcès indigeste ou meur. 819
Pansement de la plaie. 823
Abscès du visage embarrassans. Histoire à ce sujet. *ibid.*
Accouchemens, différentes manieres de les rendre heureux, & de surmonter les difficultés. 284
Cas où le secours du Chirurgien est nécessaire. 285
Conduite dans un flux de sang continuel, & dans le détachement qu'il faut faire du placenta, sans danger de l'enfant ni de la mere. 286, 288
Injections dans la matrice après cette extraction. 289
Définitions & différences des moles, moyen de délivrer d'une mole. 289, 290
Signes qui distinguent un flux menstruel, d'avec une perte de sang, traitement de l'un & de l'autre. 291, 292
Circonstances qui rendent l'accouchement périlleux. 293
Maniere de tirer l'enfant qui se présente en differentes postures. 294
Ligature de pied avec le ruban, pour le distinguer & le retrouver. 298
La réduction à la posture naturelle est une mauvaise pratique. 299

Signes d'un fœtus ſans vie dans le ventre de la mere, & moyen de l'extraire. 299, 300
Extraction de l'enfant arrêté par les épaules. 301
Uſage du tire-tête. 302
Précaution à prendre avant que d'employer les inſtrumens Chirurgicaux. *ibid.*
Fâcheuſes ſuites des accouchemens. 303
Rupture de la fourchette, chûte & deſcente de la matrice, leur cauſe & leur cure. 303, 304, &c.
Occaſion d'employer le peſſaire, *ſpeculum matricis*, ou miroir de la matrice. 307, 312
Extirpation de l'uterus dangereuſe. 309
Adhérence du prépuce avec le gland, ſes cauſes naturelles & accidentelles. 265
L'opération pour y remédier. 266
Ægilops, maladie des yeux, ſa cure. 561, &c.
Agglutination, mal des paupieres ulcerées & collées enſemble, ou à la cornée. 532, 533
Aiguilles droites, courbes, leurs différens uſages. 26, 27
Aiguilles pour les ſutures, leur figure & leurs qualités requiſes 66
Aiguillette nouée, erreur populaire ſur ce ſujet. 266
Aînes, les opérations qui s'y pratiquent. 313
Leurs maladies, leurs cauſes & leur cure. 319
Airigne, ſa forme & ſes commodités. 22
Algalie, inſtrument pour ſonder. 194
Alphonſin, ſon uſage pour l'extraction des balles dans une plaie. 805
Amputation, frayeur à ſurmonter dans cette opération de grand appareil. 732
Néceſſité de la faire, & endroit où on doit couper : Choix de diverſes méthodes, & inconveniens de l'amputation faite au genou. 734, 741, 742
Trois manieres d'arrêter le ſang. Préférence de la ligature. 743, 744
Appareil conſiſtant en médicamens, compreſſes, inſtrumens, bandes, &c. 745, 746
Manuel de l'opération. 748
Conduite après l'opération. 750, 751, &c.
Situation du malade pour repoſer dans le lit. 754
Comment on releve l'appareil. *ibid.*
Douleurs que le malade attribue à ſa jambe coupée, leur cauſe. 755
Diſpute ſur l'uſage de la veſſie de porc, & de l'aiguille enfilée, après l'amputation. *ibid.*
R. Appareil de l'amputation ſimplifié. 753

Amputation en deux tems. 756
Amputation à lambeau. 756, 757
Amputation dans l'article. 758
Amigdales, glandes qui se tuméfient, l'opération qu'on y fait, leur extirpation dangereuse. 632, 633
R. Les trous naturels des amigdales en imposent, lorsqu'elles sont gonflées. 632
Anasarque, ses signes & ses causes. 124
Sa cure est dans les seuls médicamens. ibid.
Anevrisme, ses deux especes, ses causes & ses signes, les endroits où il survient. 688, 689, &c.
Instrumens pour serrer l'artere. 693
Traitement après l'opération. 708
Indice d'une tumeur anevrismale, nouvelle machine pour la repousser. 696
Appareil pour l'opération de la ligature d'une artere coupée. 697, 699
Situation du sujet & des Aides. 699
Méthode cruelle des Anciens. 700
R. Différentes manieres de faire l'opération de l'anevrisme, suivant les différentes circonstances. 702, 703, 704
Trois moyens d'arrêter le sang. 703
R. Pourquoi on doit faire deux ligatures à l'artere. 704, 705
Quels sont les vaisseaux qui suppléent à l'artere principale. 705
En quoi different la compression, la ligature & les styptiques. Ce que produisent ces différens moyens. Auquel on doit donner la préférence. Mauvais effets des caustiques. 706, 707
Angiotomie, ouverture du vaisseau, nécessité de l'opération, & moyen d'y réussir. 646, 648, &c.
Pratique ancienne. 647
Saignée angulaire. 591, 592
Angles des yeux, les maux auxquels ils sont sujets. 559
Eccantis, hypersarcosis & ankilops, causes de ces tumeurs, & les opérations qu'on y pratique. 559, 560. 561
Ankiloblepharon, sa cause & sa cure. 532, 533
Anthrax, étimologie de ce mot, la cause & les effets de ce mal. 826, 827
Conduite pour l'opération qu'il demande. 827
Anus attaqué de plusieurs incommodités, & soumis à cinq opérations. 390
Clôture de cette partie, sa cause & son remede. 391, &c.
Remplacement de l'anus sorti. 392
Excroissances & ulceres qui y surviennent, leur cure par les topiques & par l'opération. 395, 396

Raisonnemens de pratique pour les fistules de cette partie, profondes ou superficielles. 406
Diverses épreuves de médicamens sur ces maux. 420
Aponévrose, ou expansion tendineuse piquée dans une saignée, les inconvéniens de ce malheur, ses remedes les plus prompts. 679, 680, &c.
R. Pratique pour la piquure de l'aponevrose. 680
Appareil grand, haut & petit, leur invention & leur usage pour la taille. 220, 221, 232, &c.
R. Le cas où il faut préferer le petit appareil. 221
Maniere d'introduire la sonde canulée. 212, 213
R. Comment on doit tenir le scrotum pendant l'opération du grand appareil. Differente méthode de la faire. 222, 223
Comment on doit faire l'extraction de la pierre. 225
Incision à faire pour tirer la pierre. 222
Application du premier appareil aux enfans. 227
Circonstances à y observer. 228
Vessie percée en son fond par le grand appareil. 245
Avantages de cette derniere méthode pour l'extraction de la pierre. 230
R. Quelles sont les parties intéressées dans les differentes méthodes. 253
Si l'on fait un déchirement dans toutes ces méthodes. *ib.*
Les avantages & les inconveniens de ces méthodes. Réflexions à ce sujet. 253, 254, 255
Ariténoïdiens, & tiro-ariténoïdiens, muscles du larynx enflés dans l'esquinancie, les remedes dont ils ont besoin, & l'opération qu'ils demandent. 475, 476, &c.
R. Erreur des Anciens sur les armes à feu, sentiment des Modernes à ce sujet. 810
Armes à feu, pratique pour les membres qui en ont été emportés. 737
Information avant la cure d'une plaie d'arme à feu. 803
Armes du tems passé, moyens de les extraire. 798
Arriere-faix, maniere de le tirer, cause de son détachement. 288, 289
Artere ouverte pour une veine, réparation de cette faute par la seule compression. 683, 684
Artériotomie, endroit où on fait cette opération, moyen de l'accomplir. 595, 596
Histoire sur ce sujet. 596
Ascite, définition du mot & de la chose. 126
Division de cette espece d'hydropisie, sa cause. 126, 127
R. L'opération qui y convient. *Voyez* Hydropisie.
R. Avis aux jeunes Chirurgiens. 11, 12

B.

Bandage, sa définition & ses usages. 50
Division générale des bandages en simples & en composés, & du simple en égal & en inégal. 52
Bandages rampans, mousses en doloires, renversés, & autres. 52, 53
Les bandages servent aux remedes, & sont eux-mêmes des remedes; d'où vient leur nom d'incarnatifs, d'expulsifs, de rétentifs. 53, 54
Ceux qui se font à beaucoup de chefs, épargnent les sutures. 55
Bandages particuliers, tels que le couvre-chef, le bandeau simple & le figuré, le scapulaire, la serviette, le rampant, le renversé à deux, à quatre, à six chefs, en T. le fenêtré, à champignon, à ressort, les occasions, & les parties où ils conviennent. 55, 56, 57, &c. 278, 326, 327, 329, 478
Bandes, leur difference d'avec les bandages. 51
Leurs differences entr'elles par la matiere, par la grandeur & par la figure. 51, 52
Quatre conditions requises à des bandes, leurs diverses applications, chef d'une bande, précaution pour attacher le dernier chef. 52, 53
Bec de liévre, ou lévre fendue, causes naturelles & accidentelles de ce mal, maniere de recoudre la partie divisée avec le fil, ou par la suture séche. 597, 598
Cure de cette incommodité quand elle vient de naissance, observation de pratique. 598, 599
R. Les pincettes sont inutiles pour en faire l'opération, leurs inconveniens. 600
R. Epingle dont on se sert en place d'aiguille. 600, 601
R. Certaines difformités singulieres des lévres, compriſes sous le nom de bec de liévre. Comment on les corrige: Observation à ce sujet. 602, 603
Pansement du malade, & son régime de vie, conseils particuliers. Histoire sur cette imperfection. 601, 604
Besicles, leur usage pour les louches. 572
Autres moyens prépoſés pour y remédier. 574
Bistouris de plusieurs sortes, ployans, droits, courbes, propres en differentes rencontres. 24
Bistouri enchassé dans un anneau, son usage. 820
Bosses, leurs differences, leurs causes & leur cure. 466, &c.
Bottines de linge ou de peau de chien pour serrer les varices, autres moyens de traiter ces maux. 764, 765

Bouclemens, opération autrefois pratiquée à la verge des jeunes garçons. 258
Boues de certaines eaux, efficaces pour rétablir les membres dérangés. 776
Bourdonnets gros, moyens & petits, leurs diverses figures & leur usage. 38, 39
Bras artificiel, sa composition de plusieurs ressorts, & ses utilités. 761
Bras, les opérations qu'on y fait. *Voyez* Extrémités superieures. 644
Brayers pour les adultes, leur diversité & leurs avantages pour retenir les parties en leur place naturelle. 328, 329
R. Le brayer sans ressort est préferable à tout autre, & le plus sûr moyen pour contenir les parties. 330
R. Cas où un bandage de toile convient. *ibid.*
Bronchotomie, doute sur la nécessité de cette operation, réponse aux difficultés. 473, 474
Préparatifs pour la faire. 475
Differentes pratiques sur cette incision des bronches de la trachée, usage de la canule platte à mettre dans la plaie, pansement. 476, 477
Moyen de refermer la plaie, erreur sur ce point. 478
R. Observations sur l'operation de la bronchotomie. 479
R. Cas où les blessures de la gorge sont mortelles. Observations à ce sujet. 480
Bubonocele, sa définition, sa cure, signes qui la distinguent du bubon. *Voyez* Hernie. 341

C.

Cancer, ses effets, raison de ses divers noms, ses differens progrès. 450, 451
Son étimologie. 452
Les personnes qui y sont les plus sujettes. *ibid.*
Marques d'un cancer au sein, opinion singuliere sur sa cause, prognostic de ce mal, remedes palliatifs. 453, 454
Systêmes de trois Médecins modernes sur son origine & sur sa matiere. 455, &c.
Cures palliative, éradicative par les acides absorbans, & amputative, proposées chacune par chacun de ces trois Auteurs, conformément à leur hypothèse. 456
Maniere d'extirper un cancer. 459
Histoire sur cette cure. 460
R. Description plus ample de l'operation du cancer. 465

Amputation de la mammelle. 461
Panſement & conduite de l'operation. 461, 462
Canules à anneaux aux deux côtés, canules à platine courbes, ovalaires, rondes, ſelon les divers beſoins. 33, 34
Capeline, eſpece de bandage, ſon utilité. 57
Carie des os, ſa cauſe & l'extirpation à quoi ce mal réduit. 740, 741
Carnoſité, exemple remarquable d'une carnoſité dans l'uretre. 271
Calloſités priſes pour excroiſſances charnues, leurs remedes, accidens à craindre dans l'operation, comment on finit le traitement. *Voyez* Rétention d'urine. 272, 273, 274
Caroncules, leur jonction contre nature, erreur ſur la cauſe de ce mal, débridement qu'on y doit faire. 275, &c.
Caſtration, operation permiſe chez les Turcs, & fréquente en Italie, quoiqu'elle ne ſe dût faire que pour empêcher le progrès d'une corruption. 384, 385
Vices des châtrés. 386
Comment ont l'accomplit, & on panſe la plaie. *ibid.*
Adreſſe des Opérateurs ambulans ſur cette operation, Hiſtoire de l'un d'eux qui nourriſſoit ſon chien de teſticules d'hommes. 337
R. Ce qui oblige à faire la caſtration. Comment il la faut faire. 387, 388, 389
R. Si un abſcès dans le teſticule, ou une plaie de cette partie, oblige toujours à la faire. 388
Cataracte, ſes differences tirées de ſa couleur, de ſon tiſſu, & de ſa quantité. 546, 547
Prognoſtic fondé ſur les diſpoſitions du malade, & ſur le degré de la maladie. 548
Uſage d'une phiole pleine de liqueur, dont on tient l'œil abbreuvé. 549
Maniere d'abbatre la cataracte, panſement & régime de vivre du malade après cette opération. 551
R. Comment on doit tenir l'aiguille pour faire l'operation de la cataracte, & où il la faut plonger. 551, &c.
La cataracte n'eſt que le cryſtallin devenu opaque. Laſnier, Chirurgien de Paris, eſt l'Auteur de ce ſentiment. MM. Briſſeau & Antoine l'ont renouvellé. 554
Cataracte membraneuſe, ce que c'eſt. 555
Réflexion ſur l'operation de la cataracte. 555, 556
Méthode nouvelle de faire cette operation. 551
Ce qui ſupplée au cryſtallin. 556
Le cryſtallin paſſe quelquefois dans la chambre antérieure; dans quel tems il y paſſe, comment on l'ôte.
L'operation qu'on fait, & obſervation à ce ſujet. 557

Cathétérisme, opération de sonder la vessie. 194
Cauteres, leur définition, leur utilité. 835
Leur division en actuels & potentiels, divers noms donnés à ceux-là par rapport à leurs différentes figures, qui ont chacune leurs commodités particulieres. 836, 837
Cautere en sel, ou fait en épée olivaire, à bouton, à platine ronde ou octogone, leur usage, maniere de les appliquer sur differentes parties. 836
Cauteres potentiels fort usités, lieux où on les applique, leur composition, moyen de s'en servir, tampon à mettre dans le trou de l'escarre. 837, 838
Cercosis, excroissance de chair, son extirpation. 282
Cérémonies à contre-tems, quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre. 16
Césarienne, opération à la matrice pour sauver l'enfant, 153
Raisons qui condamnent cette incision dans les femmes vivantes. 154
Quelles sont les raisons des Partisans de cette opération. 160
Cas où elle est permise. 162
Maniere de la faire. 163
Baptême conditionnel fait à l'enfant. 166, 167
R. Histoires de plusieurs opérations Césariennes faites avec succès. Quels sont les cas où il seroit permis de la pratiquer. 169, 170
Champignons qui naissent sur la dure-mere dans les trépanés. Leur cure. 526
Charbon, pustule maligne, sa cause, son traitement. 825
Charles IX. Roi de France, traitement de sa maladie causée par un nerf piqué. 681
Charpie, sa différente composition. 37
Charpie rongeante, son usage. 38
Chile imparfait, sa cause & ses suites. 131
Chirurgie, sa définition & sa division. 3
La perfection qu'elle a reçue en ces derniers tems dans sa pratique. 9
Chirurgien, portrait d'un bon Opérateur. 9, 10
Ambidextérité qui lui est nécessaire pour travailler commodément sur les parties droites & sur les parties gauches du corps humain. Circonstances qu'il doit observer. 9, 10, 11
Son devoir après l'opération, la propreté recommandée dans son ouvrage, le *modus faciendi* qu'il doit bien posseder. 15

Chymie, ſes principes ſervent à expliquer la génération des pierres dans le corps des animaux. 177
Cils, leurs maladies où ils ſont tournés contre le globe de l'œil, rabbatus, hériſſés. 539, 540, &c.
Opérations anciennes qu'on y faiſoit, & auſquelles on doit préferer la méthode des Modernes. 541
Circonciſion, l'intention & le manuel de cette operation pour débarraſſer la verge. 257, 258
Circulation du ſang prouvée par la ſaignée. 668
Circocele, ſes cauſes & ſon traitement. 377, 380
Ciſeaux forts, fins, courbes, &c. pour differentes inciſions à faire en divers endroits. 20
Maniere de les bien tenir. 21
R. Le bouton y eſt inutile & embarraſſant, une pointe mouſſe eſt préferable. 27
Clapiers, ſinuoſités des fiſtules. 413
Clitoris, ſa grandeur exceſſive à retrancher. 281
Amputation de cette partie, panſement de la plaie. 281, 282
Colovoma, difformité à la lévre ſupérieure, ſa cauſe, & ſes remedes. 597
Obſervation d'uſage ſur l'operation qui s'y pratique. 600
R. La commotion, ſes ſignes, ſa cure. 492, 493
Compreſſes, d'où elles tirent ce nom générique. 46
Difference de leur matiere, de leur forme, de leur figure longitudinale, circulaire, triangulaire, quarrée, lozange, ronde, fenêtrée, compoſée, graduée, &c. qui les a ſpécifiées par autant de differens noms, eu égard à leurs divers uſages. 47, &c.
Circonſtances à obſerver pour leur application. 48, &c.
Condilome, operation que ce mal demande. 395
Contre-coup, doutes ſur cette plaie faite par réflexion. 486
Experiences qui ſemblent la prouver. 487
R. Exemple de contre-coups. *ibid.*
Contuſion, en quoi elle conſiſte. 735
Les remedes qu'on y apporte. 736
Cordon ombilical, moyen de le lier, & inconvéniens à differer cette operation. 75, 76
Panſement de l'inciſion qu'on y fait, erreurs populaires ſur ce ſujet. 77, 78
Cauſes de la rupture de ce cordon. 288
Cornets uſités à Bourbon, leur compoſition, & la maniere de s'en ſervir. 844
Cors aux pieds, leur origine, maniere de les couper. 784

Remedes qui préparent à cette operation. 785
Couperets, leur usage dans une amputation. 756
Couteau brûlant pour couper les chairs d'un membre à amputer. *ibid.*
Couture à surjet, ou suture du pelletier; aiguille & soie qu'on y employe. 90
Méthode de coudre la plus avantageuse selon les cas. 91
Crâne, ses douze especes de fractures, voûture, taillade, dédolation, fente capillaire, &c. 482, 483
Réduction de toutes ces fractures à l'incision, à la fente & à la contusion. 485
Signes doubles de ces maux. 488, 489
Nature, cause & accidens de ces blessures. 489
Pratique pour les guérir. 500, &c.
Crêtes qui viennent au fondement, trois manieres de les enlever. 396
Pansement qui suit l'operation. 397
Cures, éradicative & palliative, leur définition. 367

D.

DÉbander une partie malade, meilleure maniere de s'en acquitter avec douceur & propreté. 55
Descentes, maladies anciennes qu'on a fait passer pour nouvelles. 313
Leur nature, leurs differences, leurs causes, 318, &c.
L'opération qu'on y doit faire. 325
Réduction d'une descente des deux côtés dans les enfans & dans les adultes. 326
Signes de l'inutilité de l'operation. 349
Pansement du malade. 355
Méthode des Anciens rejettée. 333
Causes des vomissemens qui surviennent après l'operation, & leur remede. 357, 358
Suite du pansement. 360
Remede du Prieur de Cabrieres pour ces maux. 316
Dents. Operations qui se pratiquent sur ces parties, pour les arracher, les desserrer, les nettoyer, les limer, & en boucher les trous. 608, &c.
Machine employée à ces differentes operations, dentiscalpium, risagran, péricharactir, davier, pélican, élévatoire, poussoir, tenailles, tire-racine, leur figure & leur usage. 618, 619
Moyen de remplacer des dents, & composition d'une matiere qu'on leur substitue. 621

Dents qui se poussent en dehors, dents surnuméraires, ce qu'on y fait. 616, 617
R. Les inégalités des dents piquent la langue & la joue, & y font naître des ulceres. 614
R. Les dents cariées entretiennent des accidens. 617, 618
R. Il survient quelquefois une hémorragie après avoir arraché une dent. Les moyens d'y remédier. 620
Dépôts sur les extrémités après une saignée. 680
R. Les remedes qu'ils demandent. Histoire sur ce sujet. *ibid.*
R. Dans quel lieu se forment les dépôts qui précedent les fistules à l'anus. 406
R. Comment on en fait l'ouverture. 408, 409
Diabotanum, vertus de cet emplâtre. 538
Dierèse, sa définition, quatre manieres de la mettre en usage. 6
R. Division de la dierèse en commune & en propre. 6, 7
Diploë, observation à faire sur cette substance spongieuse qui sépare les tables du crâne. 520
Division générale du corps au tronc & aux extrémités. 644
Doigtier de linge, son usage pour coudre l'intestin divisé par plaie. 91
Doigts, opérations qu'on y fait pour réparer leurs imperfections. 715
Agglutination des doigts. 716
Redressement des doigts courbés. 717
Extirpation des doigts, nécessaire en trois cas; moyens de l'exécuter, pansement de la plaie. 725, 726
R. Observation de M. Caumont sur un écrasement de doigt. 726
Doigts surnuméraires à séparer. *ibid.*
Douleurs à épargner au malade autant qu'il est possible. 16
Drapeau, pellicule au-dedans de l'œil, son incommodité & son extirpation. 544
Durillons, leur cause & leur cure. 783, 784
Dyssurie, ou difficulté d'uriner, sa cause & son remede. 191

E.

Eau d'arquebusade, ou eau vulnéraire, excellente pour les plaies d'armes à feu. 813
Eau phagedenique, ses vertus. 825
Ecopé, solution de continuité en l'os, son remede. 483
Echymose, sang épanché sous la peau, sa cause & sa cure par topiques. 678, 679
Echymoses grandes & légeres, leurs remedes, & les opérations qui y conviennent. 679

Ecrouëlles, origine & cure de cet ulcere par médicament & par opération. 641
Guériſon de ces maux, opérée quelquefois par la foi. 643
Embaumement, ſon antiquité. 868
Diſſections & médicamens balſamiques que cette opération exige. 869, &c.
Embrioulkie, ſon étimologie, & la bonne maniere de s'acquitter de cette operation, c'eſt-à-dire, d'extraire un embryon ou fœtus du corps d'une femme. 162, 163
Emphyſême, ou bourſoufflement, d'où il procede. 423
Emplâtres, leurs définitions & leurs uſages. 41, 42
Leur differentes figures réduites à deux eſpeces. 43
Emplâtres ronds, quarrés, ovales, fenêtrés en U. en T. &c. lieux où on les employe. 43, 44
Vertus des médicamens dont ils ſont compoſés. 44
Emplâtre uſité dans les hernies, ou *contrà ruptúram*. 332
Empyême, cas où cette opération eſt néceſſaire. 423, &c.
Signes d'une plaie pénétrante, d'un ſang épanché, d'un poumon bleſſé, & abus des Anciens ſur le traitement de ces maux. 424, &c.
R. Signes d'épanchement dans la poitrine. 426
Deux moyens de vuider la poitrine de ſang ou de pus, opération, préparation de la tente, panſement du malade. 427, 428, &c.
Autres maladies qui obligent quelquefois à l'empyême pour faire ſortir le pus. 434
Précaution à prendre avant que de ſe réſoudre d'ouvrir la poitrine. Hiſtoire ſur ce ſujet. 435, 436
Pus répandu dans la poitrine, provenant d'un abſcès de la plévre ou des poumons, marques de la ſituation de l'abſcès, deux manieres d'ouvrir la poitrine. 436, 438
Uſage de cette operation pour l'hydropiſie de la poitrine; inconvéniens du trocart, canule propre à l'empyême, ſignes de bon & de mauvais augure. 440, 441, &c.
R. Inconvéniens de la tente après l'operation de l'empyême, ce qu'on y ſubſtitue. 431
R. Les abſcès au foie peuvent être cauſe d'empyême. 437, 438
Enfans en differentes poſtures dans la matrice, moyens d'en procurer la délivrance. 296, &c.
Réduction à la poſture naturelle doit être rarement tentée. 299
Entérocele, ſes cauſes & ſes ſignes. 319

Opération pour remédier à cette sortie qui se fait de l'intestin des deux côtés. 326
Entorse, sa cause; méthode d'y appliquer le bandage pour redresser le pied. 777
Suite de la cure. 779
Entre-coupée, ou entre-pointée, circonstance à observer pour se bien conduire dans cette suture. 67
R. Autre maniere de la faire. 68
Epine du dos, sa construction, & les défauts auxquels elle est sujette. 466, 467
Epiplocele, son prognostic & sa cure. 320
Epiploon altéré & déplacé; maniere commune de le rétablir. 93
Pratique de M. Marechal, premier Chirurgien. *ibid.*
Eponge préparée pour tenir lieu de tente. 29
Eponge trempée dans de l'eau de chaux, & appliquée sur le ventre, sert à tarir les eaux des hydropiques. 137
Escarrotiques, remedes contre les loupes. 832
Esquinancie, ses deux especes générales; moyens d'y apporter du soulagement. 474, 476
Estrier, utilité de ce bandage à la saignée du pied. 772
Evacuation de l'eau des hydropiques s'accomplit par deux manieres; sçavoir, par Pharmacie, qui propose deux sortes de remedes, & par Chirurgie, qui ordonne deux especes d'operations. 177
Vertus des médicamens internes & des externes. 138
Exerèse pratiquée en deux façons, son importance. 7
Exomphale, tumeur du nombril formée par des parties, ou par des humeurs. 104
Exomphales composées, produites par la dilatation ou par la rupture du péritoine. 107
R. Réflexion au sujet de la dilatation du péritoine. *ibid.*
Prognostic, cure & préparation du sujet selon la difference de ces maux. 109, 110
R. Dans quelle situation on doit mettre les malades pour réduire l'exomphale. 110
Utilité de la saignée dans cette maladie. 111
Circonstance avantageuse dont il faut profiter pour faire rentrer les parties. *ibid.*
Le bandage à écusson est préférable. 112
Il doit avoir un enfoncement à l'écusson, si les parties sont adhérentes. *ibid.*
De quel bandage il faut se servir dans les exomphales anciennes & considérables. *ibid.*
Méthode cruelle des Anciens dans ces infirmités. 118
Extraction des corps étrangers, préparation du sujet pour la faire. 797, 798

Maniere de retirer les corps étrangers d'une plaie d'arme à feu. 804, 805, &c.
Les médicamens prétendus attractifs y sont inutiles, & les suppuratifs dangereux. 807
Dégagement d'une balle enclavée dans un os. 811
Coup de balle à la tête périlleux, circonstances à observer pour le pansement. *ibid.*
Extraction des pierres contenues dans la vessie ou dans l'uretre, préparation du sujet pour cette operation, instrumens qui y sont nécessaires. 216, &c.
Pratique des Juifs & des Arabes pour le succement. 219
Appareils grand & petit, usage des conducteurs du gorgeret. 220, &c.
Maniere de saisir la pierre, ce qui se pratique quand elle se casse, qu'elle est trop grosse pour passer par l'incision, ou qu'il en reste d'autres. 225, 226
Pansement du malade après la sortie des pierres. 227
Cas où l'extraction de la pierre est impossible. 228
Moyen de placer la canule qui doit repousser la pierre, & la tenir écartée du passage de l'urine, quand on ne veut pas tirer ce corps étranger par une plaie. 229
Extrémités du corps, operations qu'on a coutume d'y faire, amputation de quelque extrémité. 644
R. Observation de M. de la Peyronie sur les extrémités du corps presque séparées. 738, 739

F.

FAce, les maladies dont elle est attaquée. 576
Délicatesse requise aux operations qu'on y doit pratiquer. 590
Maniere d'y faire des saignées. 590, 591
Faux germe dans la matrice, ses signes les plus certains, son extraction. 285, 286
Traitement de la malade. 286
Fernel, son opposition sur la premiere origine de la pierre. 175
Feuille de myrthe, instrument pour nettoyer le dehors d'une plaie. 25
Feuille de myrthe mince, à demi-tranchante, crochue à son extrémité pour les dissections. *ibid.*
Fic, mal du fondement, sa cure, invocation de Saint Fiacre pour ce mal. 398
Filet, deux occasions d'en faire l'incision, maniere d'operer, traitement de la plaie. 624, 625
Fistule à l'anus, sa cause, l'operation qu'il y faut faire au commencement. 405, 406

Trois especes de cette fistule, & trois manieres de les traiter. 1. Par les caustiques. 2. Par la ligature. 3. Par l'incision. 410, 411, &c.
Méthode pour les fistules qui ne sont point ouvertes en dehors. 415
R. Deux méthodes de faire l'operation de la fistule à l'anus. 414
Comment on découvre le lieu où il faut faire l'operation, lorsque la fistule n'a point d'ouverture externe. 416
Comment on arrête l'hémorragie qui survient après l'operation. 417
Signes qui la font connoître. *ibid.*
Maniere de panser après l'operation. 418
Jugemens sur les trois pratiques proposées. *ibid.*
Histoire de la fistule du Roi. 419, 420
Diverses épreuves faites à l'occasion de la maladie de ce Prince. 420
Récompenses données. 421
Fistule lacrymale, ses principes & ses differences. 561, 562
Sa guérison plus facile dans les commencemens, en préparant le sujet. 564
Cautérisation de cet ulcere, pansement de la plaie, & moyen de la cicatriser. 569, 571
R. Les larmes retenues dans le sac, ou le canal lacrymal, produisent au grand angle une tumeur. Les causes de cette rétention. 562, 563
Hernies du sac lacrymal, ce que c'est, 563
Signes qui font connoître que le sac est ulceré intérieurement, & que l'os est carié. 564
Sonde à sonder les points lacrymaux. Stahl est le premier qui les ait sondé. 564
L'engorgement des routes de la liqueur lacrymale. Comment on rétablit le cours des larmes. 565
Seringue dont on se sert pour injecter par les points lacrymaux. L'operation qui convient pour déboucher le canal lacrymal. Canule qu'on introduit dans le canal. 566
Dans quel cas il faut faire une nouvelle route aux larmes, en perçant l'os unguis. *ibid.*
Il faut avoir une juste idée de la structure du canal & du sac lacrymal, & il faut corriger le vice des liqueurs. 567
En faisant l'opération de la fistule lacrymale, de quelle

partie il faut s'éloigner. Quelle eſt celle qu'on peut ne pas ménager, s'il eſt néceſſaire. Expériences de feu M. Arnaud à ce ſujet. 566
Signes qui font connoître que l'on a percé l'os & la membrane pituitaire. Méthode des meilleurs Praticiens, lorſque l'os unguis eſt carié : avec quel inſtrument on le perce. 569, 570
De quelle eſpece de tente on ſe ſert après avoir percé l'os unguis. 571
D'où vient le larmoyement qui reſte après l'opération. 572
Foie injuſtement accuſé d'être la cauſe de l'hydropiſie. 128
Frein de la langue, maniere de le couper quand il eſt trop gros, ou trop court. 626
Fronde, eſpece de bandage, ſon utilité. 601
Fungus, ce que c'eſt. 398

G.

Ganglions, eſpeces de tumeurs enkiſtées qui ſurviennent aux parties tendineuſes, leurs différences & leurs remedes. 830, &c.
Gangrene, ſes cauſes internes & externes, & ſa différence d'avec le ſphacele. 734, 735
Cure de ces maux par lotion & par ſcarifications. 736, &c.
Ganivet lenticulaire, ſon uſage. 524
Gaſtroraphie, plaies du ventre, auſquelles cette operation eſt propre. 79, &c.
Gencives. Differentes operations que leurs maladies demandent. 606
Application du bouton de feu aux excroiſſance qu'on y a coupées. *ibid.*
Epoulis. *ibid.*
Du paroulis. 607
Inflammation de ces parties, ſa cauſe, & l'opération qu'on y pratique. 608
Génie néceſſaire au Chirurgien en diverſes rencontres. 803
Gibboſité, ou courbure de l'épine ; cinq manieres dont l'épine forme les boſſes en ſe déjettant. 466
Cauſes internes & externes de ces défauts, hiſtoire à ce ſujet. 468
Moyens qu'on employe pour corriger ces imperfections

tions qui sont rarement héréditaires. 469, 470
Gibeciere commode aux Lithotomistes. 218
Gland de la verge sujet à quatre défauts naturels ou accidentels ; plusieurs moyens d'y remédier par la Chirurgie. 269, &c.
Globe de l'œil, ses maladies, telles que le melon, l'ilos, le staphilome & le ragondis, l'hypopion, le pterigion, le drapeau, le proptosis, le myocephalon, & quelques autres. 542, &c.
Définition de ces maladies, & le traitement qu'on y fait. *ibid.*
Goëtre, causes de cette tumeur à la gorge. 639
Extirpation de cette incommodité ; utilité de l'emplâtre diabotanum pour ce même mal. 640
R. Bronchocele, ou hernie de la trachée-artere, maladie differente du goëtre. *ibid.*
Gorge, les maladies qui lui surviennent en particulier, & les opérations pour les guérir. 639, 640
Gorgeret, instrument présentement usité dans la taille de la pierre. 224
Gosier, moyen de débarrasser ce tuyau de ce qui l'incommode, avec le poireau & la bougie. 634, 635
Grenouillette, tumeur sous la langue, son principe ou sa cause. 627
R. Ses especes. *ibid.*
Quelle matiere l'on trouve dans ses tumeurs. 628
Observation de M. Caumont à ce sujet. *ibid.*
Méthode de consumer le kiste où la matiere morbifique est renfermée. *ibid.*

H.

HEmorragie, cause antécedente de plusieurs hydropisies. 131
R. L'hémorragie de l'artere tibiale. 752
Hémorragies rares aux plaies d'armes à feu. 810
Hémorrhoides, leurs differentes especes, opinion des Anciens sur ces maux. 399
Explication méchanique de leur formation & de leur origine, leurs signes. 400
Cure palliative, préférable ici à l'éradicative. 401
Opérations que l'on y fait par les sangsues & par la lancette, choix de ces deux moyens. 403
Hermaphrodites, étimologie de ce mot ; on en distingue de quatre sortes. 282
Opérations que le Chirurgien y doit faire. 283
Hernies, anciennes maladies. 313

Remede distribué gratuitement pour ces infimités, & sa dose proportionnée aux differens âges, 315, &c.
Observation sur ce remde. 317
Emplâtre pour les mêmes maux, nécessité du bandage, pour contenir les parties en leur place. *ibid.*
Differences, signes & traitement ordinaire des hernies, complettes ou incomplettes. 318, 322, &c.
Hernies composées de parties, ou d'humeurs, ou des unes & des autres ensemble, leur cause, 320
Hernies apparentes, leurs cinq especes, moyens de les guérir. 363
R. Causes des hernies. 319
Quelles sont les parties qui forment la hernie inguinale, & les endroits qui donnent passage à ces parties, 321, 322
S'il faut réduire le sac herniaire, en faisant rentrer les parties. 324
Observation singuliere sur une hernie, dont les parties étoient étranglées par l'entrée du sac. 324, 325
Hernie de vessie, ses signes. Differens sentimens sur les causes de cette espece de hernie. 338
Hernie de vessie particuliere aux femmes. 339
Hernie crurale. Ses signes. La maniere d'en faire la réduction. 339, 340
Hernie dont les parties se sont échappées par le trou ovale. Ses signes. 340
La saignée & la situation ne doivent pas être négligées dans les hernies compliquées d'étranglement. 342
Précautions à prendre en faisant l'opération. 344
Méthode nouvelle de faire l'opération, lorsque la hernie n'est point ancienne. 344, 345
Instrumens pour débrider l'anneau, & la maniere de s'en servir. 345
Dans quel cas on ne fait point la réduction des parties. 345
Hernies des femmes, en quoi elles consistent, leur cause & leur cure. 362, &c.
R. Quelles sont les hernies auxquelles les femmes sont les plus sujettes. 362
Remedes particuliers pour les hernies. 332
Usage des cataplasmes émolliens. 341
Précaution à prendre pour l'adhérence de l'intestin aux membranes du sac de la hernie. 347
R. Deux especes d'adhérences que les parties sorties contractent. Ce qu'il faut faire dans ces cas. Observation. 348, 349

Signes de la réduction des parties en leur état, tirés du doigt qu'on fourre dans la plaie. 348
Hernies du nombril, differentes de celles des bourſes. 106
Hernie particuliere compoſée, qu'on nomme entéro-épiplocele, les opérations qui lui conviennent en divers cas. 320, &c.
Hernie ventrale, ſes differences & ſes cauſes, traitement trop rigoureux des Anciens à l'égard de ce mal. 119
Palliation qu'il eſt à propos de faire de ces maladies. 120
Emploi des Chirurgiens herniaires. 327
R. Les hernies ventrales ſont par dilatation & par rupture. 120
Cauſes de ces hernies. 121
Obſtacles qui empêchent la réduction. Moyens de les lever. *ibid.*
Deux manieres de faire l'opération de la hernie ventrale, & dans quel cas on les doit pratiquer. 122
Hernies humorales, maladies du ſcrotum, ſes cauſes, ſes ſignes & ſes remedes. 363
Hiſtoire de Blegny, fameux Charlatan. 330
Hiſtoires de pluſieurs autres Empiriques modernes, qui ont paru avec quelque réputation dans le monde. Du Médecin de Chaudrais, de Saint-Donat. 786, &c.
Hydrocele, ſes cauſes & ſes differences, les perſonnes qui y ſont le plus ſujettes. 363
Traitement éradicatif ou palliatif de ce mal. Trois moyens de pallier en vuidant les eaux: Application du trocart en cette occaſion. 567, &c.
R. Hydrocele par épanchement & par infiltration. Ses eſpeces, ſes ſignes, ſes cauſes. Obſervations. 364, &c.
Les inconvéniens du cautere actuel pour la cure de cette maladie. Ce qu'on y préfere. 370
Hydrocéphale diſtinguée en interne & en externe, ſa cauſe & ſes ſignes. 527
Pratique ancienne pour les cauteres, avantage des ſcarifications. 529
Hydromphale, ombilic tuméfié par des eaux, ſes différences & ſa cure par remedes pharmaceutiques ou Chirurgiques. 108, 112
Hydropiſie, ſes différences & ſes cauſes. 123
Hydropiſie proprement dite, ſes deux eſpeces. 126
Hydropiſies particulieres, leurs diviſions & ſubdiviſions en pluſieurs ſortes. 127
Pâleur des Hydropiques, ſa cauſe. Prognoſtic toujours fâcheux des hydropiſies. 134

R. Diverſes obſervations ſur la qualité des eaux des hydropiques. 135, 136
Les ſcarifications ſont utiles dans l'anaſarque. 138
Accidens qui ſurviennent quelquefois après les ſcarifications. 139
Lieu où l'on doit faire la ponction. 141
Inconvénient de la faire à l'ombilic. Signes qui font connoître s'il y a aſſez d'eau épanchée dans le ventre pour la faire. *ibid.*
Situation dans laquelle on met le malade pour la faire. 144
S'il faut tirer toute l'eau à la fois. 147
Quelle eſt la cauſe de la foibleſſe où tombe quelquefois le malade. Comment il la faut prévenir. *ibid.*
Trocart perfectionné par M. Petit. 148
Circonſtances qu'il faut obſerver en faiſant l'opération. 149
D'où vient que l'eau ceſſe quelquefois de couler. Obſervation de M. Morand. 150
Hymen, préjugé populaire ſur cette membrane qui clôt le vagin, l'opération qu'elle demande. 276, 277
Hypochima, ſa cauſe, & les differentes eſpeces de cette maladie de l'œil. 547
Méthode de la traiter. 549, 551, &c.
Hypopion, ce que c'eſt, 542
R. Aiguille pour faire l'inciſion à la cornée tranſparente, dans le cas d'un hypopion. 543
Hypoſpadias, cauſes ordinaires & extraordinaires de cette incommodité qui ſurvient au gland. 269
L'opération par laquelle on la guérit. 270
Hypoſpatiſme, opération abolie, que les Anciens faiſoient à la tête. 482

I.

JAbot d'un Coq d'Inde, ſon uſage & ſes incommodités pour arrêter le fondement replacé. 395
Jambe de bois, ſa forme & ſon application pour s'en ſervir. 761
Jarretiere, moyen d'applique cette bande. 227
Utilité de la jarretiere pour les nouvelles accouchées. 304
Jean de Romanis, Inventeur du grand appareil pour la taille. 217
Imperforation de l'uretre, & l'opération qu'on y doit faire pour le percer. 268, 269
Imperforation des parties naturelles de quelques filles, maniere de les ouvrir. 277

Infusion substituée à la transfusion, ce qu'on espéroit de ce mêlange des médicamens immédiatement transmis dans le sang. 728, 729
Défense de pratiquer cette opération; idée que l'antiquité en avoit donné pour le rajeunissement. 729
Inguinal, bandage à écusson pour la hernie d'un seul côté des aînes. 326
Instructions à tirer des préceptes généraux. 13
Instrumens par où l'on commence à opérer en Chirurgie, ceux qui sont communs aux Chirurgiens & à d'autres Artisans. 18, 19
Instrumens propres & généraux, commodes & nécessaires à la plûpart des opérations Chirurgicales. 19, 20
Intestin percé, ses signes; méthode à préferer pour le recoudre; moyen de le remettre quand il est sorti, comment le malade y contribue. 83, 90, &c.
Intestins jejunum & ileum, seuls soumis aux sutures. 98
Moyens de faire rentrer les intestins boursoufflés au dehors, fomentations & piquures qu'on y fait pour ce remplacement, aggrandissement de la plaie pour la même intention; choix des instrumens, & manuel de cette opération. 85, 86
Tumeur d'intestin au nombril, tumeur causée par l'intestin & par l'épiploon ensemble, en ce même lieu, 104, &c.
La diette suffit aux petites plaies des intestins, non aux grandes. 98, 99
Lavemens bons ou nuisibles dans les plaies, selon les circonstances, situation la plus avantageuse au blessé durant le cours du traitement; cure extraordinaire. 99
Ischurie, rétention totale d'urine, méthode de la traiter. 191
Jugulaire, veine à ouvrir à la gorge, manuel de l'opération, syptomes qui peuvent s'en ensuivre. 470, 471
R. Maniere de faire la ligature dans la saignée de la jugulaire. 471

K.

KYrsotomie, ou incision des varices, c'est-à-dire, de veines dilatées au-delà du naturel. 762
Trois moyens de remédier à ces maux. 763
Kyste, son étimologie, excroissance membraneuse contre nature. 829
Kystitomie, nom appliqué à l'opération qu'on fait à la vessie. 174

L.

LAc de Loup, usité dans une jambe coupée. 746
Lait, son caillement & sa rétention dans les mammelles, la cause & le remede de ces maux. 446, &c.
Formation de l'abscès de lait dans les mammelles, opérations qu'il demande; pansement de la plaie. 449
Lancette, conditions requises dans cet instrument pour la saignée. 22
Lancette à abscès plus grande que les autres. 23
Langue, ses maladies qui demandent quelque opération chirurgicale. 624, &c.
R. Plaie de la langue, comment on en procure la réunion. 629
Usage de la spatule, ou du miroir de la bouche pour tenir la langue sujette dans le tems qu'on y opere. 628, 629
Cuiller propre pour ôter la crasse de la langue. 629
Laryngotomie, opétation mal nommée; moyen de la faire. 473
Ligamens ronds de l'uterus, leur étendue & leur usage. 361
Ligatures de plusieurs sortes pour arrêter le sang des vaisseaux ouverts dans une amputation, leurs differens noms, leur usage. 751, &c.
R. La ligature imaginée par A. Paré, comment on la fait aujourd'hui. 751
Linges, regles générales pour les linges que le Chirurgien employe aux compresses & aux bandes. 46
Lithotomie, sa définition & son importance. 174, 175
Formation des pierres dans les reins & dans la vessie. 175
Les personnes les plus sujettes à la pierre. 176
Origine du calcul selon les Anciens. 175
Dissolvant de la pierre inutilement recherché. 190
Méthode de Frere Jacques, & sa conduite à l'égard des pierreux. 239, &c.
Avantage qu'on peut tirer de cette pernicieuse méthode. 248
Maniere de lier le malade pour la lithotomie; divers moyens d'operer. 218
Canule après l'opération. 229
Colliers, espece de bande pour les taillés. 227
Louches, causes de cette imperfection de la vue, maniere de la redresser par des besicles, ou par d'autres inventions. 572
Loupes, leurs especes & leur origine. 829

Quatre moyens de les guérir, par réſolution, par ſuppuration, par ligature & par extirpation. 830, &c.
Loups, eſpeces de cancers aux jambes, leur traitement. 451
Luette, ſes maux, & les remedes qui y conviennent. 629
Catarres qui tuméfient la luette, & qui ſouvent obligent de la couper en Norvege. 631
Cas où l'on peut la couper en ce Pays-ci. 632
Lymphatiques inconnues aux Anciens, ruptures de ces vaiſſeaux, ſuivies d'hydropiſies peu remédiables. 129

M.

Mammelles, diſtinction de leurs maladies qui demandent l'opération. 444
Maniere de s'en acquitter. *ibid.*
Mammelon, qualités qu'on y requiert dans une Nourrice, comment on le forme par le moyen d'un chaperon. 445
Femmes habituées à faire ces bouts de mammelles. *ibid.*
Maſtic inutile pour recoller les inteſtins déchirés. 92
Matiere dont les Anciens rempliſſoient la cavité des plaies, moins commode que la charpie. 37
Matrice ſujette à beaucoup de maladies, dont il y a deux qui demandent l'opération, cauſes de la clôture de ſon orifice externe. 275
Quatre opérations autrefois uſitées à l'égard de cet organe. 280
Hémorragie qui ſuit l'amputation du clitoris, moyen de l'arrêter. 282
Chûte & précipitation de matrice, les cauſes, les différences, les accidens ordinaires, & les remedes de ces maladies. 304, &c.
R. Signes par leſquels on diſtingue la chûte du vagin, de celle de la matrice. 309
R. De quelle maniere on remédie à cette indiſpoſition; il ne faut pas la négliger. 309, 310
Renverſement de la matrice, ſes cauſes, méthode de la rétablir après les fomentations qu'on y doit faire. 312
R. Exemple de renverſement de matrice; dans quel cas il peut arriver. 310
R. Ce que peut entraîner la matrice en tombant; obſervation à ce ſujet. 311
Extirpation de ce viſcere, trop dangereuſe pour l'entreprendre. 309
Matrones, ou Sages-femmes, introduites dans les accouchemens par la pudeur ſcrupuleuſe, & ſouvent indiſcrettes du ſexe. 28

Médiane, veine qu'on ouvre communément au bras. 662
Melon, Maladie de la prunelle, sa cure. 545
Miserere, mal pressant; moyen de soulager le patient. 341
Moles, méthode d'extraire ces masses de chair, signes de leur existence, tems ordinaire de leur sortie. 289, &c.
Mouchetures, adresse à les faire, & à leur donner différentes figures. 844
Mutilation, défaut aux oreilles & aux narines par retranchement de leur substance, sa cure. 579
Myocephalon, maladie de l'œil. 545

N.

NEphrétique, sa cause & ses caracteres. 183
Nerf piqué par une saignée, ses symptomes; conseil de Paré sur un tel cas. 681
Nez coupé, son rétablissement par suture, pansement de la plaie, histoire à ce sujet. 587, 588
R. Réflexions sur ce sujet. 589
Veine du nez à ouvrir, préparation à cette saignée, traitement de la plaie. 593
Nœud du Chirurgien, ses avantages. 68
Noli me tangere, Cancer au visage, pratique sur ce mal. 451
Noué, cause qui fait qu'un enfant se noue, méthode de traiter ce mal. 776
Nymphes à couper, maniere de s'y prendre, 275

O.

OEil, ses diverses maladies, sa sortie hors de l'orbite, ou le proptosis, dont il y a cinq especes. 530, 547
Suffusion, goutte sereine, drapeau formé dans l'œil, défauts à la prunelle, remedes à tous ces maux qui corrompent la vision. 547, 548
Extraction des corpuscules entrés dans l'œil. 558
Œil artificiel, sa commodité, maniere de l'appliquer. 573, &c.
R. Maniere de placer un œil d'émail. 573, 574
Œufs, principes des animaux & des plantes. 385
Ombilic, ses divers maux, hydromphale, tumeur du nombril, causée par des eaux, forme de l'instrument dont on se sert pour ouvrir cette partie. 104, 105, &c.
Pneumatomphale, gonflement du nombril par des vents, aiguilles propres à le percer en ce cas. 108, 113

Médicamens pour ces deux especes d'exomphales. 114
Varicomphale, entérohydromphale, épiplomphale, &c. caractere de toutes ces sortes de hernies ombilicales, opérations & remedes qui leur conviennent. 109, 115
R. Onguent de la Mere, sa description & ses vertus 449
Onkotomie, opération pour l'ouverture d'un obscès 818
Oreilles, ses maux auſquels la Chirurgie peut remédier; moyen de les ouvrir quand elles sont bouchées. 636
Artifice pour en retirer les corps étrangers. 637
Histoire d'une amputation d'oreille pour guérir une fluxion. 638
R. L'humeur cérumineuse des oreilles amassée, cause quelquefois la surdité. 637
Orteil, excroissance de l'ongle du gros orteil, opération qui y remédie, & qui prévient la naissance de cette incommodité. 780
Os qui se grossissent au droit des articles, leur courbure, causes & cures de ces maux. 776
Oscheocele, origine & traitement de cette infirmité par la Chirurgie. 119, &c.
Ouverture d'un corps, adresse que cette opération requiert, raisons qui engagent à la faire. 859
Tems déterminé pour ouvrir un cadavre, ajustement de l'Opérateur, & ordre à suivre pour les cavités qu'il doit ouvrir. 860, &c.
Méthode d'examiner ce que la tête peut renfermer d'extraordinaire. 861
Semblable opération pour la poitrine & pour le bas-ventre. 864
Moyen de remettre & de recoudre les parties. 865
Rapports qu'on doit faire de vive voix & par écrit, après les ouvertures des corps. 866
Ozéne, maladie du nez, sa cause, desséchement de cet ulcere par le cautere. 585, 586

P.

Panaris, apostême au bout des doigts, son étimologie, sa cause & ses effets. 717, 718
R. Causes du panaris. 718
Le panaris est distingué par rapport à ses causes en deux especes. *ibid.*
Et par rapport au lieu qu'occupe la matiere en quatre especes, ses signes. 719
La cure de toutes especes de panaris. 720, 721
L'opération du panaris. 721, &c.

Maniere d'en procurer la suppuration, & d'en faire l'ouverture, remedes pour finir le pansement. 723, 724
Paracenthèse, étendue de la signification de ce mot, & la restriction que l'usage en a faite à la ponction du ventre des hydropiques. 140
Deux méthodes pour accomplir cette opération, précaution sur l'endroit à percer, préparatifs, qualités des instrumens, & direction qu'il leur faut donner en cette occasion. 141, &c.
Canule à mettre dans l'ouverture de la plaie, ses conditions, & la quantité d'eau qu'elle doit laisser évacuer à chaque fois. 145, 146
Liqueur spiritueuse pour fortifier le malade, pansement après l'opération. 146, 147
Méthode abrégée des Modernes sur la paracenthèse. 148
Paraphymosis, indisposition du prépuce, le naturel n'a pas besoin de remedes, & les médicamens sont d'ordinaire inutiles pour celui qui vient des efforts trop grands dans l'acte vénérien, opération que cette incommodité demande. 262, 263
R. Le lieu où il faut faire les incisions dans l'opération du paraphymosis. 264
Parotides, cause du gonflement de ces glandes, moyens d'y remédier aux enfans & aux adultes. 638
Paupieres, leurs maladies. 532
Aquila, mal à la paupiere supérieure, remede contre cette tumeur. 538
Ectropion, renversement de la paupiere inférieure, ses causes & ses remedes. 535
Grain d'orge, sa matiere, sa cause, calazion, periosis, grain de grêle, hydatis, &c. causes & cures de ces maladies de l'œil, 536, &c.
Périnée, ponction qu'on y fait, sa nécessité, moyen de lever les obstacles qui s'y rencontrent, & d'exécuter cette opération. 195, 196
Forme de l'instrument dont on se sert ici, tente pour boucher la canule qu'on entretient dans la plaie. 196
Remedes qui peuvent quelquefois ôter la cause des maux pour lesquels on entreprend cette opération. *Voyez* Rétention d'urine. 197
Péripneumonie, comment cette maladie oblige à l'empyême; histoire sur ce sujet. 435, &c.
Périskitisme, incision de la peau qui couvre l'os coronal, opération abolie. 482

Péritoine toujours rompu dans les exomphales, expériences qui le prouvent; différence de ces maux d'avec la hernie des bourses. 106
Pessaires pour retenir la matrice dans son lieu, leur figure & leur application. 307
R. Inconvéniens des pessaires d'argent: les pessaires de liége & d'or y sont préferables. 307
R. Pharingotome imaginé par Paré, perfectionné par M. Petit. 633
Phlébotomie, nom de la saignée, tirée du Grec. 646
Phymosis naturel & accidentel, cause de l'accidentel, moyen de le guérir par Chirurgie. 258, 259
Endroit où l'on fait incision à la verge dans cette pressante maladie. 260
R. En quoi consiste la perfection de cette opération, instrumens pour la faire. 260, 261
R. Remedes dont il faut se servir avant d'en venir à l'opération. 261
Pieds contrefaits, leurs différens noms, valgi, vari, pieds-bots. 774
Causes & remedes de ces défauts, bottines, platines de fer, attelles de bois qui servent au redressement de ces organes. 775, 776
Pierres, noyau, ou semence des pierres dans les reins, exemples de grosses pierres dans ces visceres, signes équivoques, & signes certains d'une pierre dans la vessie. 175, 185, 186
Pierres dans l'uretre, diverses tentatives pour les en faire sortir. 233, 234
Pierres écailleuses, graveleuses, molles & cassantes, moyens de les tirer de la vessie. 184, 185
Placenta, méthode de l'extraire. 288
Plaies ausquelles les sutures conviennent, & celles où elles sont inutiles. 63, 67
Plaies angulaires ou figurées, observation pour les sutures qu'on y fait. 71
Plaies de l'abdomen de deux sortes, plaies pénétrantes, leurs différences. 80, 81
R. Elles ne sont pas toujours simples, quoiqu'elles ne pénetrent pas. 79
Situation du blessé pour découvrir par la sonde la pénétration d'une plaie dans le ventre. 80
Cas où ce moyen ne réussit pas. *ibid.*
Il est inutile de sonder les plaies pénétrantes du bas-ventre. 81
Ce qui les rend dangereuses. 82

R. Signes qui font connoître la léſion des parties intérieures. 83
Inutilité & inconvéniens de faire avec une aiguille la ponction aux inteſtins. 86
Les raiſons qui engagent à dilater une plaie pénétrante du bas-ventre, & les précautions qu'on doit prendre en faiſant cette dilatation. 86, 87
Obſervation ſur l'ouverture de la veine ombilicale. 87
Biſtouri gaſtrique de M. Morand pour faire la dilatation, ſes avantages, ſa compoſition, la maniere de s'en ſervir. 88
Biſtouri de M. Petit, fait à la lime pour débrider; comment il faut s'en ſervir, autre maniere de débrider, au défaut de ces inſtrumens. 89
Précautions à prendre quand on réduit les parties. Ce qu'il faut faire lorſque l'épiploon ſeul eſt ſorti & étranglé. 90
Comment on doit faire la ſuture du pelletier. 92
Comment on doit faire la ſuture enchevillée aux plaies du bas-ventre, & ſes avantages. 95
La tente eſt inutile aux plaies du bas-ventre, après y avoir fait la gaſtroraphie. *ibid.*
Comment les plaies du péritoine & des inteſtins ſe réuniſſent. 96
La diéte & les ſaignées ſont très-néceſſaires dans les plaies du bas-ventre. 97
L'eſtomac peut être bleſſé dans deux états différens. Comment on remédie à ces bleſſures. *ibid.*
Dans quels cas conviennent les remedes nourriſſans. 98
Symptomes qui accompagnent les plaies des parties intérieures. 100
Comment on y remédie, ou on les prévient. *ibid.*
Il y a différentes matieres qui peuvent s'épancher. Dans quel cas on peut remédier à l'épanchement de ſang. 101
Obſervations & Réflexions ſur les épanchemens dans le bas-ventre. 101, &c.
Diagnoſtic & prognoſtic des plaies, doivent être établis ſur la ſituation, les excrémens, les accidens propres de ces maux, & les inſtrumens qui les ont cauſés. 82
Plaies d'armes à feu, ſujettes à de grands dépôts. 802
Effet des éclats de bombes & de grenades, danger des bleſſures d'un boulet de canon, panſement de toutes ces plaies. 812

Plaies de la poitrine, leurs différences, & la maniere de les traiter. 422
Lieu où l'on doit faire la contre-ouverture, préparation du sujet, manuel de l'opération, observation sur les plaies de la poitrine. 429
R. Comment on fait la ligature de l'artere intercostale. 425
R. Signes d'épanchement dans la poitrine. 426
Ce qui rend les plaies de poitrine dangereuses. 434
Plaies de tête. Les désordres que causent les coups portés à la tête. 490
Ce qui rend les coups de tête dangereux. *ibid.*
La compression du cerveau, ce qui l'occasionne, ses signes. 494
Signes de la lésion du péricrâne, & comment on y remédie. *ibid.*
Les fractures du crâne les plus considérables ne sont pas toujours suivies d'accidens les plus facheux. Observation à ce sujet. 497, 498
L'opinion des Anciens sur les os découverts. 502, &c.
Incision du péricrâne, comment elle se fait. 505
Pleurésies, l'occasion qu'elles donnent à l'empiéme. 434
Plumaceau, son étimologie, sa matiere, sa forme & son usage. 36, &c.
Pneumatocele, ses différences, sa cause & sa cure. Suspensoir utile dans ce mal. 371
Poiles, leur disposition & leur utilité chez les Allemands. 843
Poëlettes, leur mesure & leur usage dans la saignée. 656
Point doré, opération pour les hernies, comment on la pratiquoit autrefois, ses difficultés. 334
Pointe d'épée, maniere de la retirer d'une plaie. 800
Poitrine, ses maladies qui ont besoin du secours de la Chirurgie. 422, 423, &c.
Hydropisie de poitrine, ses signes, médicamens à éprouver avant l'opération, préférence qu'on doit faire du bistouri au trocart. 440, &c.
Fistules de la poitrine, leur cause, difficulté de leur cure, moyen de la bien conduire. 442, 443
Polype, étimologie de ce mot, origine d'une telle croissance, son extension. 576
Ses diverses especes, ses signes, opérations qu'on y fait pour le pallier. 578
Cautérisation, ligature, incision pratiquée par les Anciens sur ce mal. 580, 581
Extirpation de ces excroissances, pansement du malade qui consiste à arrêter l'hémorragie, usage des pou-

dres astringentes, & des eaux desficatives. 583
R. Le polype distingué en deux especes. 576
Especes de corrosifs pour les polypes. 580
Observation sur la maniere d'emporter les restes de polype. 581
Comment on emporte les polypes qui descendent derriere la luette. Pincettes pour faire cette opération. Méthode nouvelle de les emporter. 582, 583
Ponction. *Voyez* Hydropisie.
Porreaux, leurs differences, erreur populaire sur ces excroissances. 855
Préférence des caustiques à la ligature & à l'incision dans la cure de ces tumeurs endurcies. 857
Traitement de quelques autres petites excroissances semblables qui survienent à la peau. *ibid.*
Poudre à canon, son invention par un Moine, & ses mauvais effets. 801
Poudre conservatrice des sutures. 69
Préparate, veine du front à ouvrir dans certaines maladies de la tête, manuel de cette opération. 590
Préséance du Chirurgien sur l'Apothicaire. 879
Procédé injuste des Médecins de Lyon à l'égard des Chirurgiens & des Apothicaires. 359
Prothèse, quatriéme & dernier genre d'opération Chirurgicale, son usage pour suppléer aux parties perdues. 760
Ptérigion, excroissance en l'œil, ses trois especes & leur cure. 543
Ptosis, ce que c'est. 540
R. Le ptosis, espece de trichiasis se guérit quelquefois par le moyen de la suture séche, ou par une opération; la maniere de la faire; instrument nouveau & utile pour la faire. 541
Pyoulque, ou tire-pus, son usage. 427

Q.

Qualités personnelles requises dans un Chirurgien. 11
Quatre especes d'opérations Chirurgiques, Synthèse, Dierèse, Exerèse & Prothèse. 5

R.

Rabel, mauvais succès de son eau styptique sur un Invalide. 759
Racosis, relâchement des bourses, l'opération qui convient à cette infirmité. 382

Médicamens utiles pour ce mal, & préférables à l'opération qu'on y pourroit faire. 383
Ragades, ou sciſſures, gerſures & crevaſſes au fondement, leur cauſe, deux méthodes de les traiter. 397
Ramex, ou hergnes, maladie des bourſes, ſes deux eſpeces, leur cauſe, les médicamens qui peuvent ſoulager le malade. 377, 379
Ranules veines qu'on ouvre ſous la langue dans certains maux de gorge, traitement de la plaie par gargariſmes. 594
Raſoir, inſtrument des plus ancien de la Chirurgie, ſon uſage. 21
Rate fauſſement accuſée d'être cauſe de la moitié des hydropiſies du bas-ventre. 127
Rectum, diverſes cauſes de la ſortie de cet inteſtin, maniere de le réduire en ſon lieu, appareil pour l'opération. 392, 393, &c.
Expédiens pour empêcher ſes rechûtes, quand le malade va à la ſelle, abus des cauteres que quelques-uns conſeillent dans cette incommodité. 394
Fungus malin, excroiſſance enracinée dans le rectum. Hôpital à Rome où l'on traite communément ce mal. 398
Recutili, opération que ces maladies demandent pour recouvrir le gland. 257
Rétention d'urine. *Voyez* Urine.
Réunion, ſe fait par la nature & par l'art; explication de la maniere dont elle s'accomplit par l'une & par l'autre. 60
Roſſolis du Roy contre les indigeſtions, ſa préparation. 125
Rugine, ſon uſage aux plaies du crâne. 508

S.

Sable, maniere dont il s'engendre dans le coprs de l'homme, & ſur-tout dans les reins. 183
Les couleurs & les liaiſons différentes qui ſe remarquent en cette eſpece de production tartareuſe. 184
Sac & canal lacrymal. Ses maladies. *Voyez* Fiſtule lacrymale.
Saignée, ſon excellence ſur les autres opérations, & ſes différences. 645
Pratique des Anciens touchant la ſaignée. 647
Néceſſité de déſemplir les vaiſſeaux dans les apoſtêmes, dans les plaies, dans les grandes effervescences, &

dans une infinité d'autres maladies. 648, 649
Comparaison de la saignée & de la purgation, objections & réponses sur la fréquente saignée. 650
Conditions des instrumens pour ouvrir la veine, de la bande d'étoffe pour la serrer, & de la bande de linge pour refermer la plaie. 654, 655
Préparatifs, vaisseaux à ouvrir, veine cubitale & céphalique du bras, peu commodes à ouvrir, mais peu dangereuses, endroit qu'on doit piquer de la médiane ou de la basilique, autres veines du bras. 662, 663
R. Ce qu'on doit principalement éviter en faisant la saignée. 666
Remarques sur la situation du tendon, de l'aponévrose, des arteres par rapport aux veines. ibid.
Variations des arteres. Faits singuliers de M. Verdier. ibid.
Comment on peut éviter de piquer le tendon. ibid.
Comment on doit porter la lancette, lorsqu'on ouvre un vaisseau enfoncé ou superficiel. 667, 668
Ce qui est cause qu'on manque une saignée. 678
Ce qui peut occasionner l'échimose. ibid.
Comment on remédie à la piquure de l'aponévrose. 680
Observation de M. Granier sur les piquures du tendon du muscle biceps. 681
Tumeur lymphatique, accident de la saignée. Comment on y remédie. 684
D'où viennent la douleur & l'engourdissement qui arrivent après avoir piqué, & comment on y remédie. 685
Comment on remédie aux accidens qui suivent la piquure du périoste. 686
Trois manieres d'ouvrir la veine, deux tems à distinguer dans l'action même de la saignée. 665
Application de deux compresses, & du bandage pour fermer l'ouverture faite à la veine. 671
Différences de couleur dans le sang sorti, leur cause, soit intérieure, soit extérieure. 673
Utilité, ou danger du verre d'eau qu'on fait avaler après la saignée, & du sommeil qu'on permet au malade après cette évacuation. 674
Qualités du sang connues à sa couleur, aux taches qu'il laisse, & à son odeur. 677
Causes & remedes de divers accidens qui suivent la saignée. 677, &c.
R. Ce qui est cause qu'on manque une saignée. 678

Ce

R. Ce qui peut occasionner l'échimose. 678.
Comment on remédie à la piquure de l'aponévrose. 680.
Observation de M. Granier sur les blessures du tendon du muscle biceps. 681.
Tumeur lymphatique, accident de la saignée, comment on y remedie. 684.
D'où vient la douleur & l'engourdissement qui arrive après avoir piqué, & comment on remedie aux accidens qui suivent la piquure du perioste. 686.
Saignée du pied, sa différence d'avec la saignée du bras, raison de tremper les deux pieds dans l'eau chaude. 769.
Saphene, veine qu'on ouvre ici, quantité de sang sorti marquée par la teinture que prend l'eau où il tombe, pansement après l'opération, abus dangereux sur cette saigné. 770, 771.
Saignée blanche, où le sang ne sort point de la veine ouverte, cause de cet accident. 677.
Sangsues; comment on distingue les bonnes des mauvaises. 847.
Parties où on les applique, préparation de ces insectes, & de la partie, leur maniere d'opérer, amputation de leur queue, pour leur faire tirer plus de sang, moyen de les détacher, pansement de la partie après l'opération. 848.
Sarcocele, ses causes internes & externes, composition d'un emplâtre qui y convient, opération à laquelle on est souvent réduit. 372.
Sarcocele monstrueux d'un Malabou, sa figure & sa grosseur. 373.
Sarcomphale, chair endurcie au droit du nombril, moyen de guérir cette incommodité, quand elle est indolente. 105, 114, 115.
Scalpel pour les dissection, sa forme; scalpel à dos & à lame courbe pour décharner. 21.
Scarifications dangereuses aux hydropiques. 138.
Scie, ses conditions pour servir au Chirurgien. 27.
Scrotum sujet à beaucoup de maux, les moyens qu'on employe pour les traiter. 313, 314, &c.
Selingen, Chirurgien Hollandois, sa pratique pour l'amputation du pied. 741.
Sels urineux, dont le défaut est une des principales causes de l'hydropisie, en ce que le sang devient trop séreux, quand ils viennent à manquer. 130.
Séton, les différentes matieres dont on l'a composé, sa figure & son usage, maniere de l'appliquer suivant les

Anciens, panſement de la plaie, abus ſur les Sétons, pourquoi on leur a ſubſtitué les cauteres, aiguilles pour l'opération du Séton. 34, 35, 814.
R. Ce qu'il faut faire après l'avoir ôté. 35.
Sérosité, maux que cauſe ſon défaut de ſéparation par les reins, & le remede qu'on y apporte. 121.
Sindons, eſpeces de tentes, leur uſage dans le trépan, & dans d'autres operations. 524.
Sonde, ſa matiere & ſa forme, les différentes longueurs & groſſeurs qu'on lui donne, ſonde creuſe pour conduire la pointe des inſtrumens, ſonde ronde ou platte, &c. 23, 24, 188, 194, 195.
Sonde aîlée, imaginée par feu M. Mery. 116.
R. Sonde & Seringue pour les points lacrimaux. *Voyez* Fiſtuſe lacrimale.
Sonder la veſſie, diverſes méthodes de s'en acquitter, l'opération eſt aiſée dans les femmes. 194.
Spatule pour étendre les onguens. 25.
Speculum matricis, Miroir de la matrice, ſes avantages, doigts qu'on y peut ſubſtituer. 312.
Speculum naſi, Inſtrument pour voir le nez. 579.
Speculum oculi, Machine pour tenir l'œil ouvert. 538.
Speculum oris, ſon uſage pour baiſſer la langue, & regarder au fond de la bouche. 634.
Sphacele, dernier dégré de corruption qui oblige à la ſéparation de la partie qu'il attaque. 734.
Spica, ſorte de bandage, ſon utilité. 57.
Staphilone, ce que c'eſt. 547
R. Réflexion ſur ce ſujet. 549.
Stéatome, tumeur de matiere dure comme du ſuif, ſon remede. 830.
Sternotiroidiens, muſcles à ſéparer dans la bronchotomie. 476.
Strangurie, incommodité où l'on ne peut uriner que goutte à goutte, l'opération qu'elle demande. 191.
Succeur, l'utilité qu'on a quelquefois tiré d'une forte ſuccion dans les playes. 433.
Suppreſſion d'urine. *Voyez* Urine.
Suture, ſa définition & ſes diviſions réduites à trois eſpeces par les Anciens, leur uſage, l'incarnative ſubdiviſée en cinq, inutilité de l'emplumée & de la ſuture avec agraphes. 60, 61.
Suture reſtrinctive, comprenant celles du Cordonnier, du Couturier, du Pelletier, &c. Cas où toutes ces ſutures ſont utiles. 61, &c.
Fil pour les ſutures, canule qu'on y employe, regle à

garder pour accomplir les futures. 65, 66.
Deux moyens de faire l'enfilée & l'entortillée, parties où ces futures conviennent. 68, 69.
R. Utilité de la future enchevillée, & les moyens dont on se sert pour la faire. 61.
Cas où l'on ne doit point pratiquer la future. 64.
La future convient à certaines plaies de poitrine, & à celles où les os sont découverts. Raisons qui confirment ce sentiment. 65.
Inutilité de la canule dans les futures, ce qu'on y doit substituer. 63.
La future entortillée convient aux plaies du canal salivaire. 603.
Suture séche des deux especes, composition de la colle qui y sert, pratique pour se bien acquitter de cette opération. 71. 72.
R. Quel est l'espece d'emplâtre dont on se sert pour les futures séches. 71.
Méthode pour défaire les futures d'une plaie après la réunion. 73.
R. Syntheſe, sa définition, sa division. 5.
Division de la Syntheſe en Syntheſe de continuité, & en Syntheſe de contiguité. 6.
Syrinx, fistule à l'anus, raison de ce mot, différence de cette espece d'ulcere, sa différence & sa cure. 405. &c.

T.

TAille de la Pierre contenue dans la vessie des hommes. 174, &c.
R. Cas où il faut préferer le petit appareil. 221.
Taille de la pierre dans les femmes, deux méthodes de leur tirer ce corps étranger. 236, 237.
R. Méthode de traiter les femmes. 239.
Usage du dilatatoire, incision de l'urétre, moyens d'éviter une cause de l'incontinence d'urine. 224.
Tariere, ou tire-fond, espece de tire-bale, son utilité. 806.
Tendon piqué dans une saignée. Accident de ce mal, son remede. 681.
Suture renouvellée ici par M. Bienaise, incision à faire avant l'opération, qualités des aiguilles & du fil, pansement de la plaie, traitement du durillon qui reste après cette future. 711, &c.
R. La future du tendon est aujourd'hui regardée comme inutile. Quels sont les moyens qu'on y substitue. Machine dont on se sert. 714.

Tenette, utilité de cet instrument dans la lithotomie pour saisir la pierre, usage de la tenette courbe. 225.
Tentes, trois choses à y considérer, leurs principaux avantages, objection & réponse. 28, &c.
Tentes differentes par leur grosseur & par leur matiere, Tente chaperonnée, tente-fou, ou canules de plomb, Tentes ou canules d'argent, leurs figures & leurs avantages en divers cas. 29, 355, &c.
R. Inconvéniens de la tente dans les pansemens après l'opération des hernies. Ce qu'on y substitue. 117.
Tête, opérations qui s'y pratiquent; abolitions de plusieurs incisions cruelles que les Anciens faisoient à cette partie. 481.
Tettine, son usage pour les nourrices. 447.
Thevenin, conseils de cet Auteur pour le bec de liévre, & pour les pierreux qui ne peuvent soutenir l'opération de la lithotomie. 228, 604.
Tire-bales, leurs diverses figures & leur usage, le dilatatoire, le tire-bale à cueiller, le crochet mousse ou fendu, à anneau, à bec de canne, de grue, &c. utilité de tous ces instrumens. 804, 805.
Tonsiles, opérations sur ces glandes pour les maux qui leur arrivent. 632.
Tourbillons blancs formés par le sang qui tombe dans l'eau au sortir de la veine, leur cause & leur signification. 772.
Tourniquet, son invention & son usage pour l'anevrisme. 701.
R. Tourniquet perfectionné par les Modernes. 748.
R. Tourniquet imaginé par M. Petit. 748, 749.
Transfusion, son origine, avantages qu'on s'en promettoit, méthode de l'exécuter. Succès de ses épreuves. 728.
Trépan, plaies de tête, auxquelles cette opération ne convient pas. 481, &c.
Examen à faire avant que de l'entreprendre, signes sensibles & rationnels sur les plaies de tête, differences de ces plaies d'avec les autres, figure des incisions pour le trépan. 488, 489.
Pratique pour les contusions, usage qu'on fait ici de divers instrumens, moyen de relever une enfonçure du crâne. 504, &c.
Parties où l'on applique le trépan, symptômes qui déterminent à trépaner: Pays où le trépan est plus heureux. 511, &c.
Diverses préparations pour trépaner, tables du crâne à observer. 506.

Cas où l'on applique divers trépans, ordre & maniere du panſement. Régime du malade. 522.
R. Le trépan s'applique ailleurs qu'à la tête. 512.
Les endroits où l'on trépane aujourd'hui. 513, 514.
Comment on empêche la dure-mere de paſſer par le trou du trépan. 514, 520.
Dans quel cas on fend la dure-mere. 521.
Si les trous du trépan ſe referment. 527.
Cure des Champignons qui ſurnaiſſent, cicatrices à procurer après la reproduction des trois nouvelles chairs. 526, 527.
Virebrequin, perforatif, pyramide, marteau de plomb, couronne, ciſeau, plume taillée, & autres inſtrumens néceſſairement employés dans le trépan, figure & leur uſage. 519.
Trichiaſis, ce que c'eſt. Ses eſpeces. 539, 540.
R. Le Ptoſis, eſpece de trichiaſis, ſe guérit quelquefois par le moyen de la ſuture ſéche, ou par une opération. La maniere de la faire. Inſtrument nouveau & utile pour la faire. 591.
Trocart. *Voyez* Hydropiſie.
Tumeurs enkiſtées, leurs differentes eſpeces, leur cauſe & leur cure. 829.
Tuniques de l'œil, leurs quatre ſortes de maladies, moyens de les guérir, ou par médicamens, ou par opérations. 542, &c.
Timpanite. Son étimologie, ſa cauſe, ſes ſignes, & la méthode de les traiter. 125.

V.

VAgin, ſa chûte. 309.
R. Signes par leſquels on diſtingue la chûte du vagin, de celle de la matrice. 309.
R. De quelle maniere on remedie à cette indiſpoſition. Il ne faut pas la négliger. 309, 310.
Vanhelmont. Son ſyſtême ſur l'origine du calcul, par la Chymie, où l'on voit des coagulations d'eſprits, comme de celui du vin avec l'eſprit d'urine, ou de ſel armoniac. 178.
Varices, leurs cauſes, d'où vient que les femmes groſſes ſont plus ſujettes que les autres à cette enflure de veines. 763.
Trois moyens d'y remédier. 1. Par médicamens ſtiptiques, 2. par deux ſortes de bandages, 3. par inciſion & ligatures. Choix de toutes ces méthodes. 764.

Varicocele, maladie des bourses, ses causes, ses signes, ses remedes généraux, & l'opération qu'on y pratique. 377, &c.
Varicomphale, dilatation ou rupture de vaisseau au droit du nombril. 115.
Ventouse, leur forme & leur matiere, restriction de leur usage, Pays où l'on s'en sert plus fréquemment. 841, &c.
Maniere adroite de les appliquer des Italiens & des Allemands. 843. &c.
Division des ventouses en séches & en humides. Méthode ordinaire de ventouser, préférence de petites bougies allumées aux étoupes dans cette opération. 844.
Adresse à relever la ventouse & à scarifier, seconde application des ventouses. Pansement. 846.
Ventre, maniere de le recoudre quand il a été ouvert, entrecoupé, préferable ici aux autres futures, observation de pratique, pansement de la plaie; embrocation qu'on y fait. 94, 95.
Ventricule percé par une plaie, suture qu'on y doit faire. 97.
Verge de l'homme sujette à quantité de maladies, trois parties y sont soumises à la Chirurgie; opérations inutiles qu'on y pratiquoit anciennement. 256, 257.
Opérations pour couvrir le gland, & pour le découvrir, comment on détache le prépuce du gland, plusieurs défauts du gland à réparer. 258, 259.
Porreaux qui surviennent à la verge, leur cause, deux sortes de médicamens & d'opérations qu'on employe pour les guérir radicalement. Remedes généraux pour en achever la cure. 267, 268.
Cicatrices calleuses prises pour carnosités engendrées dans le canal de la verge. La maniere de les traiter en les amolliſſant. 272, 273.
Verrues, leur cause & leurs différences, méthode de les traiter par médicamens topiques, & par opérations Chirurgiques. 855.
Vers qui dévorent la chair dans les cancers, leur remede. 453.
Vertus des remedes internes qu'on doit donner aux hydropiques. 137.
Vesicatoires, leur composition, & la maniere de s'en servir. 849.
Leur usage pour irriter ces parties fibreuses engourdies, ou trop relâchées, & pour évacuer des sérosités superflues. Histoire sur ce sujet. 851.

Vie de l'enfant dans l'uterus, marques pour la reconnoître, lorsqu'il s'agit de l'opération Césarienne dans un accouchement difficile. 166.
Vin de nazaret, boisson rendue par le nez, sa cause. 477.
Unguis, maladie de l'œil, sa cure. 544.
Voracité des enfans à la mammelle, mal qu'elle cause à leurs nourrices. 446.
Ureteres dilatés dans les graveleux, impossibilité de tirer par la Chirurgie les pierres engagées dans ces conduits, sans trop exposer la vie du malade. 185.
Urine supprimée totalement, ou en partie; cause de ces maux; gouvernement du malade. 191, 192.
Prognostic qu'on en doit tirer; médicamens & opérations qui peuvent y convenir. 193, 194.
R. La différence qu'il y a entre la suppression & la rétention d'urine. 192.
Les accidens que cause l'urine retenue dans la vessie. 199.
Les causes de rétentions d'urines réduites en quatre classes. 200.
Quelles sont les maladies de la vessie qui occasionnent la rétention d'urine. 200, &c.
Quels sont les corps étrangers qui en sont cause. 203, &c.
Quelles sont les choses extérieures qui la cause. 205, 206.
Quels sont les vices de l'uretre qui l'occasionnent, & comment on y remédie. 206, 207.
Le catétérisme est le plus prompt remede dans toutes les rétentions d'urine. 200, 201.
Dans quel cas il faut faire la ponction à la Vessie. Quelles sont les différentes manieres de la faire. 200, 201, 206, 209, 210.
La difficulté d'uriner. Ce qui l'occasionne. 206. 207. 208.
Comment on la conçoit. *ibid.*
Ce qu'on trouve dans les uretres de ceux qui sont morts de ces maladies. *ibid.*
Les moyens qu'on employe pour y remédier. *ibid.*
Comment on remédie à la rétention d'urine causée par le rétrécissement du canal. 208.
Dans quel cas on fait l'incision au Périnée. 203, 204.
La méthode de la faire, & le traitement qui suit. 211, 212.
Cas où convient la sonde percée par l'extrémité. 208.
Celui où convient la sonde en S. 214.
Bandage de M. Arnaud pour empêcher l'écoulement des urines. 214.
Uvée, ou prunelle de l'œil, ses diverses maladies, & leur cure. 545

Vulve entierement fermée, ou close en partie. Opération pratiquée en ces deux cas. 277.
Conduite pour la cure de la plaie, les remedes dessicatifs qu'elle demande. *ibid.*

Y.

YEux, maladies principales auſquelles ils ſont ſujets, & qui demandent le ſecours d'un Opérateur expérimenté, cauſes & différences de ces incommodités; orgueil, triachiaſis, diſtichiaſis, lagophthalmos, &c. définition de tous ces maux, & la méthode de les guérir, ou de les diminuer. 530, &c.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'Ay examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux LE COURS D'OPERATIONS, &c. par feu M. DIONIS, avec des REMARQUES, &c. La méthode facile, l'étendue ménagée, & la clarté de cet Ouvrage, déjà plusieurs fois approuvé, l'ont toujours fait estimer également utile pour conduire les commençans, & pour servir de répertoire général aux habiles. Les Remarques judicieuses ajoutées à cette Edition, en augmentent considérablement l'utilité par les éclaircissemens, les avis & les exemples qu'elles renferment, ce qui m'a fait juger le tout très-digne d'être imprimé. A Paris le 31 Décembre 1735. *Signé*, WINSLOW.

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, LE COURS D'OPERATIONS, &c. par feu M. DIONIS, avec des REMARQUES, par M. DE LA FAYE. Ce Livre excellent par lui-même, se trouve considérablement enrichi, par les Notes qui y sont jointes, & le tout ensemble fait un Ouvrage très-digne d'être imprimé. A Paris ce 4 Juillet 1756. *Signé*, MORAND, Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amée la Veuve de CHARLES-MAURICE D'HOURY, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'elle désireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE DE DIONIS, par M. DE LA FAYE, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilege pour

ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſante, nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des préſentes : Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de ladite Expoſante, ou de ceux qui auront droit d'elle, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à ladite Expoſante, ou à celui qui aura droit d'elle, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'Impétrante ſe conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur de Machault, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Expoſante & ſes ayans cauſes pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement : Voulons que la copie des préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue

pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Versailles le premier jour du mois de Décembre, l'an de grace mil sept cent cinquante-six, & de notre régne le quarante-deuxiéme. Par le Roi en son Conseil. LEBEGUE.

Regisiré sur le Regisire XIV. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 110, fol. 108, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 3 Décembre 1756. P. G. LE MERCIER, Syndic.